



BIBLIOTECA

NAZIONALE

FONDO
DORIA

X

111

NAPOLI

VITTORIO EM.



ASNF.

of.

VIE
DE
MARIE-AMÉLIE

VIE
DE
MARIE-AMÉLIE

REINE DES FRANÇAIS

PAR

M. AUGUSTE TROGNON

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Droits de reproduction et de traduction réservés

Fondo Doria

X 111

964697



AVANT-PROPOS

Les fils de la feuë reine Marie-Amélie ont bien voulu me charger d'écrire l'histoire de leur auguste mère. Ils ont pensé qu'ayant vécu plus de quarante ans auprès d'elle, admis à sa confiance, et, je crois pouvoir le dire, honoré de son amitié, j'étais en état mienx qu'un autre de retracer les souvenirs d'une vie dont près de la moitié

s'est écoulée sous mes yeux. Cette considération leur a fait oublier mon grand âge et mon insuffisance à remplir dignement une pareille tâche. J'ai dû l'oublier moi-même pour me conformer à leur désir, et je me suis dit, dans mon humble médiocrité, ce que le grand historien latin se disait autrefois, que « mon livre trouverait dans le sentiment qui l'a dicté sa recommandation ou son excuse. »

Il est de mon devoir d'ajouter que les princes, en mettant à ma disposition tout ce qu'ils possèdent de documents propres à m'aider dans mon travail, m'ont laissé, dans l'usage que j'avais à en faire, une complète indépendance. Je puis donc protester en toute sincérité devant le public qu'aucun d'eux n'a eu connaissance de cet

écrit avant le public même, et qu'il n'y en a pas, par conséquent, une seule page dont la responsabilité ne m'appartienne tout entière.

Twickenham, 25 juin 1870.



VIE DE MARIE-AMÉLIE

REINE DES FRANÇAIS

PREMIÈRE PARTIE

NAPLES ET LA SICILE

1782-1814

CHAPITRE PREMIER

Enfance et éducation de Ferdinand IV. — Son mariage avec l'archiduchesse Marie-Charlotte. — Caractère de cette princesse : les vices de son gouvernement n'ôtent rien à ses vertus maternelles. — Soins attentifs et éclairés qu'elle donne à l'éducation de ses enfants. — Enfance de la princesse Marie-Amélie : sa frêle santé et sa précoce intelligence. — Lettre du roi d'Espagne Charles III à sa petite-fille. — Bénédiction de saint Alphonse de Liguori. — Madame d'Ambrosio est donnée pour *asafalta* à la jeune princesse. — Son mérite supérieur. — La régularité introduite par elle dès le principe dans l'éducation est secondée par la reine. — Accord entre Marie-Antoinette et Marie-Caroline pour marier le dauphin de France à la princesse Amélie. — Impression produite sur celle-ci par les morts tragiques de Louis XVI et de Marie-Antoinette. — Sa première communion. — Elle est de bonne heure exercée à la

science du sacrifice. — Caractère donné par madame d'Ambrosio à son éducation religieuse. — Développement de son intelligence et étendue de ses connaissances. — Événements de 1798 : marche de Championnet sur Naples ; embarquement précipité de la cour pour Palerme ; tempête affreuse au sortir de Naples ; mort du jeune prince Albert sous les yeux de sa mère et de sa sœur. — Réaction monarchique dans les provinces de terre ferme, sanglantes exécutions dont elle est accompagnée. — La princesse Amélie atteint l'âge de dix-huit ans, et est affranchie des assujettissements de l'éducation.

1782-1806

La reine Marie-Amélie, sans avoir joué un rôle dans l'histoire, a été de notre temps un personnage très-considérable. Ses vertus étaient partout connues et admirées ; le pape Grégoire XVI ne manquait jamais de lui donner le nom de « sainte femme » ; un diplomate célèbre¹ la proclamait la dernière grande dame qui existât en Europe ; vénérée sur le trône, elle l'a été, s'il est possible, davantage encore dans l'exil ; et, morte, elle a eu ce rare privilège, dans notre époque de divisions et de haines politiques, que d'unanimes respects ont été rendus à sa mémoire. Offrir sa vie en exemple et en enseignement à la génération présente ne sera donc pris par personne pour un acte de flatterie posthume ; la voix de l'historien ne sera que l'écho de la voix publique, et le récit simple et

1. Le prince de Talleyrand.

vrai des actions de cette grande princesse la portera plus haut que ne le saurait faire toute la pompe des panégyriques et des oraisons funèbres.

Il importe avant tout d'expliquer comment une aussi haute vertu que la sienne put se former dans une cour d'aussi mauvais renom que l'était celle des Deux-Siciles à la fin du dernier siècle. Une courte page d'histoire est en commençant ici nécessaire.

Ferdinand IV, laissé mineur par son père Charles III sur le trône de Naples, avec le duc de San-Nicandro pour gouverneur et Tanucci pour ministre, avait été victime d'une sorte d'entente établie entre ces deux personnages pour lui donner une très-imparfaite éducation. San-Nicandro, grand seigneur de peu de lumières dans l'esprit, s'était occupé presque uniquement du développement physique de son élève; il avait mis ses soins et son honneur à le rendre hardi cavalier, chasseur adroit et infatigable, habile à la pêche, supérieur à ceux de son âge dans tous les exercices du corps; mais il n'avait pris que peu de souci de cultiver chez lui les facultés de l'intelligence. Tanucci, de son côté, dans la pensée égoïste de perpétuer son absolu pouvoir, avait encouragé chez le jeune monarque l'inapplication et l'ignorance qui en était la suite, et Ferdinand IV était

ainsi parvenu à l'âge de dix-sept ans, fort épris des prérogatives de la royauté, mais incapable d'en remplir les devoirs. C'est à cette époque que l'archiduchesse Marie-Caroline¹ lui fut donnée pour épouse.

Marie-Thérèse, en envoyant sa fille régner à Naples, savait bien à qui elle l'unissait. Il est curieux de la voir tracer pour une reine à peine âgée de quinze ans des instructions qui la préparent à l'exercice du pouvoir. Elle l'informe sans trop de déguisement du défaut d'éducation, de l'enfance prolongée de son futur époux, et de la mission qu'elle aura de le gouverner, en ayant toujours l'air de lui obéir. Et ce n'est pas seulement dans des lettres confidentielles qu'elle la dresse à ce rôle ; elle stipule formellement dans les conventions matrimoniales que Marie-Caroline prendra place au conseil d'État. Tanucci s'efforça vainement de mettre à néant cette stipulation, que n'autorisaient ni loi écrite ni coutume du royaume. Marie-Caroline sut en assurer l'exécution ; en 1776, elle entra au conseil, et Tanucci en sortit. Un règne de trente-six ans commença alors pour l'ambitieuse princesse.

1. On l'appelait dans sa famille Charlotte, et c'est ainsi qu'elle signait. On lui donna à Naples le nom de Caroline, et c'est celui qui lui est resté dans l'histoire.

Marie-Caroline avait des qualités qui la rendaient digne de gouverner¹. A l'exemple de sa mère, et à la différence de son frivole et indolent époux, elle se faisait une sérieuse idée des devoirs de la royauté, et ce fut par conscience, autant peut-être que par passion du pouvoir, qu'elle s'appliqua à concentrer entre ses mains le maniement de toutes les affaires du royaume. Malheureusement, les inégalités et les défaillances de caractère, trop communes à son sexe, se joignaient chez elle à un fond d'énergie virile ; jalouse de sa suprême autorité, altière et irritable, ardente dans ses ressentiments comme dans ses affections, elle ne s'inquiéta pas de faire aimer son gouvernement, et, quand l'esprit de la révolution française commença à agiter l'Italie, elle se jeta, pour le combattre, dans les excès du despotisme. De là les charges accablantes qui pèsent sur sa mémoire. Mais cette

1. Le ministre anglais Hugh Elliot, dont on vient de publier les Mémoires, écrivait d'elle à son gouvernement en 1803 : « I acknowledge in Her Sicilian Majesty many great and pre-eminent endowments, infinite ability and activity, a degree of courage above her sex, and every quality which may enable her to struggle against difficulties, under whose load weaker minds would sink. » En 1812, lord William Bentinck, politique si habile et si résolu, disait de Marie-Caroline, au milieu de la lutte violente qu'il eut à soutenir contre elle : « She is an uncommonly clever woman. »

reine impérieuse et violente, qui ne reculait pas devant les dernières rigueurs du pouvoir, était en même temps une mère tendre, vigilante, éclairée, ne permettant pas au grave souci des affaires publiques de la distraire des soins, même matériels, qu'elle croyait devoir à ses enfants, et il y avait en elle quelque chose de grand lorsqu'on l'entendait, comme une matrone des temps antiques, se faire gloire de sa fécondité. Si elle n'eut pas la joie de voir tous croître jusqu'à l'âge adulte les dix-sept enfants qu'elle donna à son époux, ceux qu'elle éleva furent le constant objet de ses sollicitudes maternelles. Il ne dépendit pas d'elle que ses deux fils, le duc de Calabre et le prince de Salerne, ne devinssent des hommes d'un mérite supérieur; elle leur chercha de tous les côtés les meilleurs maîtres, et j'ai eu entre les mains un cahier d'instructions et de règlements en partie écrits, en partie dictés par elle, tous relatifs à l'éducation du prince héréditaire. Mais ses cinq filles¹ surtout recevaient d'elle les soins les plus atten-

1. 1° Marie-Thérèse, seconde femme de l'empereur François II; 2° Marie-Louise, mariée à Ferdinand, grand-duc de Toscane; 3° Marie-Christine, mariée à Charles-Félix, duc de Genevois, plus tard roi de Sardaigne; 4° Marie-Amélie, duchesse d'Orléans, puis reine des Français; 5° Marie-Antoinette, première femme du prince des Asturies, qui fut plus tard Ferdinand VII, roi d'Espagne.

tifs. Toujours on la vit veiller elle-même et de très-près au développement de leur esprit et de leur caractère. Elle avait l'œil aux détails de leur santé et à ceux même de leur toilette, à leurs jeux, à leurs travaux, à leurs pratiques religieuses, et les scrupules de la plus délicate conscience présidèrent au choix des personnes qu'elle chargea de les élever. Assez d'actes déplorables, qu'il est impossible de nier, accusent Marie-Caroline au tribunal de l'histoire; assez d'autres imputations ont été sans preuves suffisantes accréditées contre elle par l'esprit de parti; il n'y a que justice à rappeler ce qui dans sa vie fut à son honneur, et à signaler parmi ses mérites celui qu'elle eut d'exercer dans l'intérieur de sa jeune famille une active et bienfaisante influence. Il n'est personne qui ait approché la reine Marie-Amélie, et qui ne l'ait entendue rapporter ce qu'il y avait de bon en elle aux soins éclairés de sa mère.

La mort a emporté depuis bien des années tous ceux qui furent les témoins de son enfance, et l'on doit uniquement à ses propres conversations et à quelques lignes écrites de sa main le peu que l'on sait des premiers temps de sa vie. Elle naquit¹ extrêmement faible et délicate, et il fallut pendant

4. A Caserte, le 26 avril 1782. Elle fut appelée Marie-Amélie-Thérèse de Bourbon, infante des Deux-Siciles.

quelque temps l'envelopper dans du coton pour conserver sa frêle existence. Mais, si le développement physique se fit attendre chez elle, celui de l'intelligence fut au contraire très-hâtif. A l'âge de deux ans et demi, n'ayant point encore de dents, elle commençait à lire. Bien des fois ses enfants et ses petits-enfants l'ont entendue parler d'une lettre que le roi Charles III, son aïeul, lui adressa en 1785, comme encouragement et récompense de son précoce savoir. Bien des fois aussi elle a rappelé devant eux le souvenir d'un vieux prêtre qui venait lui faire le catéchisme, et qui, émerveillé de sa facilité à saisir dès lors les vérités élémentaires de la foi, l'appelait ma fée, *fata mia*. A la même époque se rapporte la première des impressions religieuses dont sa jeune âme ait été fortement pénétrée. Naples et l'Italie entière étaient remplies du renom de sainteté du vénérable Alphonse de Liguori⁴. Marie-Caroline se persuada qu'en lui donnant ses enfants à bénir, elle ferait descendre sur eux la bénédiction du ciel même. Elle les lui présenta tous rassemblés autour d'elle, et l'on crut que les prières prononcées par le

4. Saint Alphonse de Liguori mourut en 1787, dans sa quatre-vingt-onzième année. Plusieurs miracles qu'il fit ont été attestés, dans le procès de sa canonisation laquelle a eu lieu en 1839.

saint évêque sur la tête de la petite Marie-Amélie eurent pour vertu de raffermir sa santé chancelante. Elle l'a toujours cru elle-même.

Suivant la coutume de la cour des Deux-Siciles, elle avait été remise, à l'instant de sa naissance, entre les mains d'une dame dont les fonctions étaient désignées sous le nom d'*asafatta*, et à qui devait appartenir le soin réel de son éducation. Donna Vincenza Rizzi avait été mariée à don Bernardo d'Ambrosio, un des avocats les plus distingués de Naples, qui l'avait laissée veuve avec douze enfants. « Pour mon bonheur, a écrit son auguste élève, pleine pour elle jusqu'à son dernier jour de la plus respectueuse et de la plus tendre reconnaissance, pour mon bonheur, mon *asafatta* était la vraie femme forte dont Salomon fait le portrait. » C'était une personne d'habitudes austères, comme l'annonçait son extérieur, tenant en toute chose à l'ordre et à la régularité, plus indulgente dans le fond qu'elle ne l'était dans la forme envers l'enfance. Elle reconnut bien vite que la vive et intelligente nature de la princesse Amélie avait besoin d'être préservée des mouvements impétueux de la colère et des tentations de la vanité. Elle y mit toute son application, et, sous sa main ferme et habile, le caractère de l'enfant s'assouplit à ce point que la douceur et l'humilité fini-

rent par en être les traits dominants. La reine, de son côté, par un motif qui n'était pas tout à fait le même, n'avait guère moins travaillé que l'institutrice à combattre chez sa fille le penchant naissant de l'orgueil. Elle avait pour la princesse Marie-Christine une préférence qu'elle cachait trop peu, et, comme celle-ci, de trois ans plus âgée que sa sœur, était dans ses études moins avancée qu'elle, la reine tenait beaucoup à ce que la cadette ne s'exaltât pas trop dans le sentiment de sa supériorité. C'était aller trop loin pour obtenir ce résultat que de chercher les occasions d'humilier l'enfant, même en public, et de lui faire sentir rudement le poids de l'autorité maternelle. La princesse Amélie en pleurait quelquefois, et elle se souvenait des rigueurs trop peu justes de sa mère, le jour où, à l'âge de vingt ans, elle traçait cette ligne de son journal : « Moi qui ai toujours payé pour tous les autres ¹. » Mais, à l'époque même où lui échappait ce petit cri de mécontentement, non-seulement elle était la fille la plus tendre et la plus soumise, mais dans ce journal, dépositaire de ses sentiments et de ses pensées les plus intimes, elle aimait à reconnaître tout ce qu'il y

1. Io che ho sempre pagato le pene per tutti. (*Journal de la fin de 1801.*)

avait eu de salulaire pour elle dans cet apprentissage un peu dur de l'humilité. Mais n'anticipons pas.

Il y eut un parfait accord entre la reine et madame d'Ambrosio sur l'ordre à établir dans l'éducation de la jeune princesse. Nous voyons commencer dès lors pour celle-ci ce qui fut la pratique constante de sa longue vie, le retour aussi régulier que possible des mêmes occupations aux mêmes heures dans chacune de ses journées. Le travail, les repas, les récréations et le sommeil étaient, lorsqu'elle n'avait que sept ans, rigoureusement réglés pour elle, et le moment ne se fit pas beaucoup attendre où trois parts égales furent faites à chacun de ces différents emplois du temps. Soigneuse de ne rien perdre de son influence sur ses filles, la reine avait ordonné qu'elles ne manquassent jamais de venir passer une heure de la journée auprès d'elle. Il y avait à Caserte une certaine chambre bleue, théâtre ordinaire de ces réunions, redoutées quelquefois plutôt que recherchées. C'était là que Marie-Caroline, fort instruite comme elle l'était, jugeait, en interrogeant les princesses, du progrès de leurs études, là qu'elle leur adressait ses avis sur leur conduite, toujours plus exigeante pour la petite Amélie que pour les autres. De temps en temps, le roi venait y faire à ses filles

une courte visite, et, sans contrarier trop ouvertement la souveraineté maternelle, il aimait à couvrir de sa protection celle qu'il voyait n'être pas la préférée. C'était pour lui un bonheur autant que pour elle, lorsqu'il obtenait de l'emmener dans une de ses chasses aux environs de Caserte, ou dans les marais de Capoue. Nous avons vu l'auguste exilée, presque un pied dans la tombe, sourire avec un doux sentiment de joie à ce souvenir de son enfance.

Il en était d'autres de la même époque sur lesquels, tout différents qu'ils fussent, se reportait volontiers sa mémoire.

Le premier dauphin, fils de Louis XVI, était né en 1780. Lorsque deux années après naquit la princesse Amélie, il se forma entre la reine des Deux-Siciles et sa sœur Marie-Antoinette une sorte de convention de marier un jour ces deux enfants l'un à l'autre. On sait comment le jeune héritier du trône de France fut enlevé à ses parents en 1789, sous le coup des premiers événements de la Révolution, et comment ce deuil de famille vint aggraver leurs royales douleurs. Il se trouva, loin de Versailles, un cœur pour ressentir, à l'unisson des leurs, la perte qu'ils venaient de faire. « Je pleurai beaucoup mon petit cousin, » disait à Claremont la fiancée de sept ans devenue octogénaire, et elle

ajoutait avec une douce ironie : « Vous voyez que j'avais toujours été destinée à être reine de France. »

La révolution française, dans son cours formidable, apporta bientôt à la jeune princesse d'autres émotions plus poignantes. Le deuil de Louis XVI ne fut point porté à la cour de Naples comme un deuil ordinaire, et, quelques mois après, la mort de Marie-Antoinette y mit le comble à la consternation et à la douleur. Il y eut quelque chose de solennel dans la manière dont la reine Caroline fit connaître à ses enfants cette lamentable nouvelle. Elle les appela autour d'elle, et, le visage inondé de larmes, elle les conduisit à la chapelle du palais, afin que tous ensemble ils s'unissent dans une même prière pour l'âme de l'auguste victime. Dieu seul sait si, au pied de l'autel, des pensées de vengeance contre les bourreaux de sa sœur n'entrèrent point dans ce cœur si cruellement déchiré. Ces pensées n'étaient point de celles qui pouvaient trouver accès dans la jeune âme de sa fille. La princesse Amélie reçut toutefois de ces tragiques événements une impression plus profonde qu'il n'est ordinaire à son âge. Elle s'entendit reprocher d'être trop sérieuse; on n'aimait pas à voir que les distractions de l'enfance fissent trop tôt place chez elle au goût exclusif de l'étude

et aux exercices de piété. Sa première communion, qui se fit vers ce temps, marqua d'une manière décisive son entrée dans la seconde période de son éducation.

C'est ici surtout qu'il est à regretter pour celui qui écrit ces pages de n'avoir comme matériaux de son récit que d'imparfaites confidences, en partie même oubliées des personnes qui les ont reçues. Il est manifeste que ce fut pendant ces années critiques de l'adolescence que commença à s'opérer chez la princesse Amélie le grand travail de la vertu, et l'on aimerait à la suivre dans les efforts successifs qu'elle eut à faire pour apprendre à se posséder et à se vaincre. Ainsi que je l'ai déjà indiqué, elle y fut puissamment aidée par l'habile direction de madame d'Ambrosio. La sage gouvernante n'ignorait pas que, pour les femmes, et pour les princesses plus peut-être que pour d'autres, la science de la vie est la science du sacrifice, et elle ne négligea rien pour que sa jeune élève en fit un journalier apprentissage. Elle tenait à ce que la princesse renonçât à sa volonté propre, non pas seulement pour faire toujours celle de sa mère, mais même, à l'occasion, celle de ses sœurs. Notre vénérée reine citait entre autres l'exemple suivant d'une de ces petites victoires qu'elle était obligée de remporter sur elle-

même, et qui l'instruisirent à en remporter dans la suite de plus grandes.

Elle avait commencé à broder pour elle une robe, et, outre le plaisir qu'elle trouvait dans ce genre de travail en lui-même, elle jouissait à l'avance de l'idée de se faire honneur de cette robe dans une réunion de famille. Madame d'Ambrosio lui vint rappeler que la fête de sa sœur Christine était proche, et que, pour lui faire le présent auquel elle l'avait accoutumée en cette circonstance, il fallait qu'elle se mît à un autre ouvrage. C'était lui demander un double acte d'abnégation : elle devait renoncer d'abord à une tâche qu'elle faisait pour elle-même et qui lui plaisait, puis prendre son aiguille pour un travail dans lequel elle réussissait moins bien, et qu'elle eut plus d'une fois à défaire et à refaire. L'épreuve, qui dura plusieurs semaines, fut supportée au commencement d'assez mauvaise grâce ; mais la résignation et la patience prirent le dessus, l'ouvrage fut fini à l'époque voulue, le présent reçu avec reconnaissance, et l'effort de vertu récompensé par les plus vifs témoignages de la satisfaction maternelle.

Il n'y avait que la religion, madame d'Ambrosio le sentait, qui pût faire pénétrer cet esprit de renoncement, comme aussi l'esprit d'humilité et de

charité, dans le plus intime fond de la conscience. Elle se garda bien de contrarier l'inclination d'une âme naturellement pieuse vers les pratiques multipliées de la dévotion napolitaine ; mais elle s'appliqua à ce que cette dévotion s'éclairât de la plus pure lumière de l'Évangile, et fût accompagnée de l'entière connaissance et de l'entier accomplissement des obligations morales de la vie chrétienne. Marie-Caroline aimait à visiter les églises et à y recevoir la bénédiction avec ses filles ; volontiers avec elles elle suivait le saint sacrement dans les rues ou au lit des malades de la maison royale ; elle ne manquait guère non plus de s'associer à leurs dévotions aux jours de grandes fêtes ; pratiques exemplaires sans doute, mais qui n'eussent pas suffi à faire naître chez la princesse Amélie la sévère délicatesse de conscience et la rectitude invariable de principes qui dès quinze ans se faisaient remarquer en elle. Il fallait, pour seconder le travail intérieur de la grâce, l'action quotidienne de la vertueuse gouvernante, la puissance de sa parole et de son exemple. L'offrande habituelle à Dieu des peines de la vie grandes ou petites, l'humble estime de soi-même dans la condition royale, la douceur et la patience tempérant les saillies d'une nature passionnée, la charité qui compatit aux souffrances et celle plus difficile et

plus rare qui supporte les défauts du prochain, devinrent ainsi dans l'âme de la jeune princesse les fruits précoces d'une éducation vraiment religieuse. Ainsi commença-t-elle à mériter le surnom de *la Santa*, qui lui fut donné plus tard dans sa famille.

J'ai à peine touché à l'autre partie de la tâche de l'habile institutrice, à ce qu'elle fit pour développer chez son élève les facultés de l'intelligence. Ici encore elle eut le rare avantage que ses soins vinssent en aide à une très-heureuse nature. Elle trouva la princesse Amélie facile à l'obéissance, facile à la règle que son esprit grave et méthodique tenait à faire régner en toute chose. Point de petites industries chez la jeune fille pour échapper à la loi du travail, point de subterfuges pour abrégier les leçons, point de négligence à remplir ceux des devoirs pour lesquels elle avait le moins de goût. L'ordre et la discipline lui allaient aussi bien qu'à celle qui les lui imposait. Elle avait la perception vive et prompte, et une mémoire d'une sûreté que nous admirions encore dans sa vieillesse. Il en résulta pour elle une aisance merveilleuse à saisir les objets très-divers d'enseignement auxquels son esprit fut appliqué. A la parfaite connaissance de sa langue maternelle elle joignit de bonne heure l'étude du français et de l'alle-

mand, qu'on l'exerçait à parler aussi bien qu'à lire et à écrire; ce ne fut que plus tard qu'elle apprit l'anglais et l'espagnol. J'ai sous les yeux quelques cahiers, écrits d'une main encore à demi enfantine, qui témoignent du cercle assez étendu de son instruction élémentaire; mais ce qui en témoigne bien plus fidèlement que tout le reste, c'est le souvenir de ceux à qui il a été donné d'avoir avec la reine Marie-Amélie de sérieuses conversations. Elle avait l'esprit meublé d'une foule de connaissances remontant à son éducation première. Les notions d'histoire qu'elle avait reçues à cette époque lui donnèrent un goût particulier pour cette étude, qu'elle continua avec régularité jusqu'au temps de son mariage, et qu'on pourrait presque dire qu'elle n'interrompit jamais.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le dessin, la musique et les ouvrages de femme avaient leur place marquée dans l'emploi des journées. Je ne trouve point de trace de l'époque précise à laquelle la princesse reçut les leçons de la célèbre Angelica Kauffmann; ce qui est certain, c'est qu'elle en tira grand profit, et acquit un talent distingué dans l'aquarelle. Madame la princesse Auguste de Saxe-Cobourg possède un dessin, œuvre vraiment remarquable de sa mère, représentant Cornélie qui montre ses enfants, comme la

plus belle de ses parures, à une dame romaine. Le travail à l'aiguille avait pour la princesse Amélie un tel charme, qu'elle le préférait au jeu et s'en faisait une récréation. Nous la verrons bientôt, lorsqu'elle commencera, au terme de chaque année, à se rendre un compte exact de la manière dont elle l'aura remplie, enregistrer soigneusement le nombre des ouvrages qu'elle aura faits.

L'heure était venue où de redoutables événements allaient agiter son existence jusque-là si tranquille. Marie-Caroline avait cru trouver dans l'expédition du général Bonaparte en Égypte une occasion favorable de reprendre les armes contre la révolution française et d'affranchir l'Italie. Mais son illusion avait été de courte durée : ses troupes levées et armées à la hâte n'avaient pu tenir contre nos bandes républicaines ; Championnet s'était mis en marche sur Naples, et, au premier bruit de son approche, Ferdinand IV, avec tous les moyens de se défendre encore, avait pris la résolution désespérée d'abandonner sa capitale. Ce fut un triste spectacle que celui de cette cour éperdue se transportant, avec une précipitation que rien ne rendait nécessaire, sur les bâtiments anglais et napolitains mouillés dans la rade. Le trésor tout entier de l'État, les bijoux de la couronne, les objets les plus précieux des musées avaient été

embarqués à l'avance pour accompagner en Sicile le roi fugitif. Le signal du départ fut donné dans la journée du 21 décembre 1798; mais, à peine l'ancre levée, une tempête telle que Nelson disait n'en avoir jamais essayé de pareille dispersa les navires, jetant les uns sur les côtes de Sardaigne et de Corse, les autres sur celle de Calabre. Le vaisseau de l'amiral anglais, que montait la famille royale, eut un de ses mâts brisés, et resta cinq jours ballotté par la tourmente, avant de pouvoir gagner Palerme. Le cœur faillit à Marie-Caroline, en voyant mourir dans les convulsions du mal de mer le plus jeune de ses fils, le prince Albert, âgé de sept ans. « Nous allons tous le rejoindre tout à l'heure, » s'écria-t-elle dans l'angoisse de la crainte et de la douleur. Mais, bien plus que sa mère elle-même, la princesse Amélie eut le cœur déchiré par le spectacle de son frère qui venait d'expirer. Elle avait pour cet enfant une tendresse passionnée; elle était, comme il arrive dans les familles nombreuses, sa protectrice attitrée et sa seconde mère. En le regardant mort, elle voulait mourir elle-même, et ce premier des grands chagrins de sa vie lui laissa une très-durable impression. La frayeur qu'elle eut toujours de la mer se liait dans son esprit au souvenir de cette affreuse tempête et de la perte de son jeune frère.

Les Siciliens accueillirent avec les transports d'un dévouement enthousiaste le monarque qui venait se jeter entre leurs bras. Tout annonçait pour lui d'ailleurs un prompt retour de fortune. Dès le mois d'avril 1799, Milan était retombé au pouvoir des Autrichiens, et peu après, Souworow avec une armée russe achevait d'enlever aux Français l'Italie septentrionale. Il fut facile dès lors à Marie-Caroline d'organiser d'abord dans les Calabres, puis dans l'Abruzze et successivement dans les autres provinces de terre ferme, un soulèvement qui, de proche en proche, ne laissa plus que la ville de Naples aux Français. Force leur fut bientôt de l'abandonner, et, livrée à elle-même, la république parthénopéenne, après quelques semaines d'une courageuse résistance, signa une capitulation qui devait assurer la vie de ses chefs, mais qui, sous l'inspiration de Marie-Caroline, fut traîtreusement déchirée par Nelson. Alors eurent lieu les odieuses procédures et les sanglantes exécutions qui ont laissé sur le nom de l'amiral anglais et sur celui de la reine une tache ineffaçable.

La cour fugitive n'avait point quitté Palerme pendant que s'accomplissaient ces sinistres événements. Il est permis de croire que Marie-Caroline laissait ignorer à ses filles les circonstances qui

accompagnaient à Naples le rétablissement de l'autorité légitime : peut-être ne savait-elle pas elle-même jusqu'où allaient pour la servir les abominables ministres de sa politique. Ce qui m'est démontré, c'est que la princesse Amélie n'acquit que bien plus tard, dans les récits de l'histoire, la pleine connaissance des horreurs dont Naples fut alors le théâtre. Le séjour de Palerme n'avait rien changé du reste au train antérieur de sa vie de jeune fille. Même régularité d'habitudes, mêmes heures de travail, de récréation et de sommeil, mêmes pratiques de piété. Celles-ci seulement prenaient dans le cours des journées une place de plus en plus considérable, et nous avons entendu à Claremont notre vénérable reine gémir de ne plus retrouver les élans de dévotion fervente qui, aux jours de sa première jeunesse, ravissaient son âme dans la chapelle royale de Palerme. Dans la même mesure croissait sa charité envers les pauvres, et ce ne fut pas la faute de la princesse si, plus d'une fois, contre le vœu de son cœur, l'étiquette lui défendit d'aller de ses propres mains leur porter des secours. Du moins lui fut-il permis de s'acquitter envers une personne aimée d'un pieux ministère. Sa chère Vincenza (c'était le nom dont elle appelait madame d'Ambrosio) commençait à perdre la vue. Autant qu'elle le pouvait, elle déro-

bait quelques instants à ses heures de récréation pour aller lui faire la lecture, charmée de lui rendre de cette manière quelque chose de ce qu'elle avait reçu d'elle.

La princesse Amélie atteignit ainsi l'âge de dix-huit ans, époque où, par la nature même des choses, cessent d'ordinaire les assujettissements de l'éducation. Son existence commença dès ce moment à être mêlée de plus près à celle de sa mère.

Si les années de l'enfance et de l'adolescence doivent être considérées comme heureuses lorsqu'elles se sont écoulées tout entières dans une libre insouciance, sans contrainte, sans contrariété, sans l'avant-goût amer d'aucune des peines de la vie, on peut dire que la princesse Amélie n'avait point connu ce bonheur. Son éducation avait été sévère, et les événements y avaient joint de dures leçons. Mais, si jeune qu'elle fût, sa raison était assez mûre pour qu'elle ne se plaignît pas de la précoce expérience qui lui était venue malgré elle, et pour que, au contraire, elle en apprécîât le bienfait. Plus tard, elle remerciera Dieu, dans toute l'effusion de son âme, de l'avoir préparée de la sorte aux épreuves que lui réservait l'avenir.

CHAPITRE II

Voyage à Vienne de Marie-Caroline avec ses filles et le plus jeune de ses fils. — Débarquement à Livourne : la reine y reçoit l'avis trompeur de la victoire des Autrichiens à Marengo ; cruel démenti donné le lendemain à cette nouvelle. — Impossibilité de gagner Venise, où elle devait s'embarquer. — Elle se rend par terre à Ancône, et, débarquée à Trieste, n'arrive à Vienne qu'après un voyage de plus de deux mois. — Joie de la princesse Amélie de retrouver ses deux sœurs mariées dans la famille impériale. — Elle commence à écrire régulièrement son journal. — Ses habitudes pieuses et studieuses ne sont point interrompues à Vienne. — La paix de Lunéville, quoique ruineuse pour l'Autriche, permet à la cour quelques divertissements, auxquels la princesse prend part avec l'entraînement de son âge. — Sentiment d'affection universelle qu'elle inspire à la famille impériale ; sentiment particulier de l'archiduc Antoine pour elle. — Spectacle intéressant que lui donnent l'ouverture de la diète de Presbourg et la réception de l'archiduc Charles comme chevalier de l'ordre Teutonique. — Pèlerinage de Maria Zell. — La paix d'Amiens achève de dissiper les ambitieuses illusions de Marie-Caroline, et décide son retour à Naples. — Tristes adieux de Schönbrunn ; débarquement à Manfredonia.

1800-1802

Ici se place dans la vie de la reine Marie-Amélie celui des événements de sa première jeunesse qui lui devait laisser le plus agréable souvenir : son voyage et son séjour à Vienne.

L'Italie, au commencement de l'année 1800,

semblait entièrement perdue pour les Français; Masséna seul tenait encore dans Gènes avec un héroïsme désespéré. La reine Caroline crut le moment venu de réclamer le prix des sacrifices faits par le royaume des Deux-Siciles pour la cause commune des rois et pour celle du saint-siège en particulier. Mieux que tout autre négociateur, elle se flattait d'obtenir de l'empereur, son neveu, devenu l'arbitre de l'Italie, l'accroissement de territoire qu'elle ambitionnait, et elle se résolut en conséquence à partir pour Vienne, afin d'y traiter elle-même cette grande affaire. Ses trois filles non mariées et son second fils le prince de Salerne s'embarquèrent avec elle, le 9 juin, à Palerme sur le *Foudroyant*, vaisseau amiral de Nelson.

Après que les quatre enfants eurent reçu à genoux la bénédiction paternelle, le navire prit le large, et fut porté rapidement par un vent favorable sur les côtes de Toscane. Mais là une furieuse tempête vint rappeler aux princesses celle que, dix-huit mois auparavant, elles avaient essuyée au sortir du golfe de Naples; elles en furent glacées d'effroi et Nelson en pâlit lui-même¹. Heureusement, cette fois, la crainte et la souffrance furent de courte durée, et, le 14, Marie-Caroline, débar-

4. Nelson era bianco come una carta. (*Journal de 1800.*)

quée à Livourne, y fut accueillie par les démonstrations du plus ardent enthousiasme. Il y avait dix jours que Gênes avait capitulé, et l'on était encore dans la première émotion de joie causée par le triomphe. Mais dès le lendemain arriva la nouvelle du passage des Alpes par Bonaparte, suivie presque aussitôt de celle d'une grande bataille, dans laquelle le baron de Mélas écrivait lui-même à la reine qu'il était victorieux. Elle fit chanter le *Te Deum*, et s'endormit dans l'attente d'une autre dépêche qui lui confirmerait le succès des armes autrichiennes. Quelles furent sa stupeur et sa consternation, lorsqu'on l'éveilla au milieu de la nuit pour lui annoncer l'issue finale de la journée de Marengo ! Elle en perdit connaissance, et faillit succomber à une attaque d'apoplexie. A peine rétablie, sa première pensée fut de s'informer si le passage lui serait libre pour atteindre Venise. Le cardinal Ruffo, qui l'accompagnait, fut envoyé à Florence pour s'en assurer, et rapporta une réponse négative ; il y avait sur toute la route ou des troupes françaises, ou des populations soulevées. La reine alors se résigne à la cruelle nécessité de monter à bord d'une frégate napolitaine, mouillée en rade à Livourne : mais, après l'expérience qu'elle vient de faire de la mer, l'aspect de ce bâtiment lui rend toutes

ses terreurs, et elle prend aussitôt le parti de se rendre à Ancône, d'où la traversée sera peu longue pour gagner Trieste. Ce ne fut que le 1^{er} août, après un voyage plein de fatigues et de nouvelles perplexités, qu'une frégate russe la transporta dans cette dernière ville, d'où elle fit route lentement vers Vienne ¹. Elle n'y apportait plus ses superbes espérances, elle venait mettre en commun ses tristesses et ses craintes avec celles de la famille impériale.

Les soucis politiques n'agitaient point l'âme de la princesse Amélie comme celle de sa mère. Il y eut pour elle une joie sans mélange à se trouver parmi des parents qui lui ouvrirent leurs bras avec la plus cordiale affection. L'esprit de famille se conservait à Schönbrunn tel qu'au temps de Marie-Thérèse : des dix enfants de la grande impératrice, la reine Caroline et l'archiduchesse Élisabeth, abbesse d'Innsprück, restaient seules ; mais le feu empereur Léopold n'avait pas laissé une postérité moins nombreuse que celle de sa mère, et huit archiducs ² entouraient le trône

1. La princesse Amélie calcule dans son Journal que la durée totale du voyage avait été de deux mois et cinq jours.

2. 1^o Ferdinand, grand-duc de Toscane ;

2^o Archiduc Charles, l'illustre commandant des armées Autrichiennes ;

de François II, tous jeunes et vivant ensemble dans une intimité vraiment fraternelle. Ce qui combla le bonheur de la princesse Amélie fut de retrouver à la cour d'Autriche ses deux sœurs aînées mariées l'une à l'empereur, l'autre au grand-duc de Toscane.

Un Journal très-régulièrement tenu par la princesse rend un compte exact de l'emploi de son temps pendant les deux années qu'elle passa au sein de la famille impériale. Je ne puis songer à en reproduire tous les détails; il me suffira de dire que, dans ces pages écrites pour elle seule, elle se peint au vrai, telle que l'avait faite son excellente éducation. Pour n'être plus placée sous l'autorité d'une gouvernante, elle ne se regarde point comme affranchie de la loi du travail, et elle ne se fait pas de son changement de séjour un prétexte au désœuvrement et à la dissipation. L'étude des langues, du dessin, de la musique continue avec ce que Vienne offre de plus habiles maîtres, et une place est toujours réservée dans le cours des

3^e Joseph-Antoine, palatin de Hongrie;

4^e Antoine, évêque de Bamberg;

5^e Jean-Baptiste, président du parlement germanique en 1849;

6^e Renier, vice-roi du royaume lombard-vénitien;

7^e Louis;

8^e Rodolphe, cardinal.

journées aux lectures sérieuses et instructives, particulièrement à celle de l'histoire. Il ne faut pas croire non plus que, parmi les distractions d'une existence plus animée et plus gaie que celle de Naples et de Palerme, elle se relâche en rien de ses habitudes religieuses ; l'assistance quotidienne à la messe, les visites aux églises, le goût de la prière et de la parole de Dieu sont attestés presque à chaque page du Journal. Il est vrai qu'avec la même simplicité, la princesse Amélie avoue le plaisir qu'elle trouve au bal, au spectacle et dans les joyeuses réunions de famille : il est vrai qu'elle ne dissimule pas le soin plus étudié qu'elle commence à prendre de sa toilette, la satisfaction qu'elle a éprouvée un jour à recevoir une jolie robe de Paris, un autre jour à paraître coiffée à son avantage, innocentes jouissances qu'elle se reprochera dans les années qui suivront, que déjà même quelquefois elle se reproche au plus fort de ce premier enchantement de la jeunesse. Mais qui ne sait qu'à entendre les saints ils ont été les plus grands de tous les pécheurs, uniquement à cause du plus pur idéal de perfection qu'ils portent au dedans de leur conscience ?

Je dois ajouter que cette vie si pleine d'agréments pour la princesse Amélie n'était nullement la vie du monde avec son entraînant tourbillon ;

c'était, à strictement parler, la vie de famille, ayant conservé dans ses amusements mêmes les habitudes de dignité et de simplicité patriarcales qui étaient une des traditions de la cour de Marie-Thérèse. Il y avait toute une jeune génération de princes et princesses qui se suffisait à elle-même pour égayer les résidences impériales de Vienne et de Schönbrunn. Cette époque ne pouvait d'ailleurs être celle des fêtes de cour. Après Marengo, après Hohenlinden, le deuil était dans un trop grand nombre de maisons, et la fortune même de l'Empire était trop menacée pour qu'il y eût lieu aux réjouissances. Ce ne fut qu'au mois de février 1801, lorsqu'eut été signée la paix de Lunéville, que Vienne commença à redevenir la ville des plaisirs. Le carnaval y fut assez brillant, et les bals masqués donnés à la cour eurent pour la princesse Amélie un charme dont elle ne se défendit pas, jusqu'au moment où le carême vint la rappeler à des pensées plus sérieuses. Elle a toujours aimé à redire le spectacle d'édification profonde que lui offrit la famille impériale réunie tout entière le jeudi saint au pied de l'autel dans l'accomplissement du devoir pascal.

On peut dire que ce fut alors que l'étude et la connaissance du monde commencèrent pour elle. Le rétablissement de la paix avait attiré à Vienne

un grand nombre d'étrangers de haut rang ¹, non moins empressés de faire leur cour à la reine Caroline qu'à l'empereur. Ce ne furent pas seulement de nouveaux visages qui passèrent sous les yeux de la princesse Amélie, avantage qui n'était pas à dédaigner pour une personne de sa condition. Son coup d'œil observateur et la finesse italienne qu'elle possédait à un rare degré lui révélèrent dès lors sur les hommes bien des choses qu'elle ne devait pas oublier. Son admirable esprit de charité faisait heureusement équilibre à l'excès de clairvoyance et au sentiment trop vif du ridicule qui lui étaient naturels. Aussi est-ce comme à voix basse qu'elle laisse de temps en temps échapper dans son Journal certains mots que sa conscience lui eût reproché de prononcer tout haut, et l'on voit combien il lui eût été facile, si elle l'eût voulu, de se faire aux dépens d'autrui le renom de ce que nous appelons l'esprit en France. Mais, devant Dieu, elle fuyait la tentation de la vanité et le péché d'une langue médisante; devant les hommes, elle ne tenait pas à briller, mais bien plutôt à se faire aimer, et elle y réussissait à merveille. Toute la famille impé-

1. Les ducs d'Angoulême et de Berri, le prince de Condé et son petit-fils le duc d'Enghien furent du nombre de ces illustres visiteurs.

riale la chérissait; son oncle le duc Albert de Saxe-Teschen ¹ et son beau-frère le grand-duc de Toscane lui portaient surtout une extrême affection. Il y eut (pourquoi ne pas le dire?) entre elle et l'un de ses jeunes parents un échange de sentiments plus tendres. L'archiduc Antoine, non content de prodiguer ses attentions à sa cousine dans la libre familiarité de leurs rencontres journalières, lui adressait les secrets hommages d'une respectueuse galanterie. On le vit plus d'une fois, pour obtenir d'elle un regard, se promener sous ses fenêtres. Mais il était destiné à l'Église, et ne tarda pas à entrer en possession de l'évêché de Bamberg, l'une des seigneuries ecclésiastiques les plus riches de l'Empire. La reine Caroline, craignant que cette décision souveraine de l'empereur ne fit le malheur de sa fille, offrit un jour à celle-ci de faire relever le jeune prélat de ses vœux; la princesse Amélie refusa. Un tout autre mariage, dont la pensée lui causait un extrême effroi, fut en ce temps négocié pour elle; il s'agissait de la donner pour épouse au prince des Asturies ². Elle eut le bonheur de voir échouer cette négociation : l'héritier du trône d'Espagne

1. Veuf de l'archiduchesse Marie-Christine et dernier gouverneur des Pays-Bas autrichiens.

2. Plus tard Ferdinand VII.

déclara l'année suivante sa préférence pour la charmante princesse Antoinette, qui devait trouver une si triste et si prompte mort dans cette union infortunée.

Ce fut un très-intéressant spectacle pour la princesse Amélie, et dans la suite ce fut pour elle un agréable sujet de récit, que la réception de l'archiduc Charles, comme chevalier de l'ordre teutonique, avec tout le cérémonial des vieux âges. Elle se plaisait de même à raconter les fêtes qui eurent lieu en 1802 pour l'ouverture de la diète de Presbourg, fêtes qui avaient frappé son imagination par la singularité de leur pompe, par la richesse éblouissante des costumes, et par tout le déploiement du génie oriental de la nation hongroise. Mais le charme de ces souvenirs était loin d'égaliser celui qu'elle trouvait à rappeler son pèlerinage à Maria Zell, en Styrie. Après un voyage de deux jours à travers une contrée pittoresque, qui avait procuré à ses yeux un continuél enchantement, elle était arrivée (nous citons ses paroles) « dans un pays solitaire, situé au milieu de très-hautes montagnes, et là, dans une église d'une beauté admirable, » elle s'était dévotement agenouillée au pied de la statue de la Vierge, objet du culte empressé des pèlerins. Si elle n'avait été témoin d'aucun des miracles qui

ont rendu cette image si vénérée, elle avait ressenti là une impression de piété qui avait pénétré au plus profond de son âme, et qui lui faisait dire : « Si je devais m'établir en Allemagne, j'irais souvent passer là huit ou quinze jours. »

Mais, en ce monde, les meilleures choses ont leur terme, et, après deux ans, le moment vint de quitter Vienne et ses douces jouissances. La reine Caroline, au lendemain de la paix d'Amiens, ne pouvait se flatter de faire rentrer, au gré de sa passion, la monarchie autrichienne en guerre contre la France. Le temps était donc venu pour elle de reprendre le chemin de l'Italie. Il faut lire dans le Journal de la princesse Amélie le long détail des adieux douloureux qu'elle fit à la famille impériale. Ce ne furent qu'embrassements vingt fois répétés, et mêlés de larmes et de sanglots; elle se sentait l'âme déchirée en se séparant de tant de personnes aimées, que pour la plupart elle ne devait plus revoir. On partit de Schœnbrünn le 29 juillet 1802. La reine et ses filles, heureuses de retrouver sur leur route le sanctuaire de Maria Zell, s'y arrêtrèrent pour y faire leurs dévotions et mettre leur voyage sous la protection de la sainte Vierge. Une frégate napolitaine, qui les attendait à Trieste, les transporta sans accident et sans retard à Manfréd-

donia. Elles trouvèrent le roi venu à leur rencontre entre Foggia et Naples, et rentrèrent le 17 août dans cette grande capitale, que depuis près de quatre ans elles n'avaient point vue. Les enchantements de Vienne n'avaient pu faire oublier à la princesse Amélie Capo di Monte, Portici, Caserte et tant d'autres lieux remplis des souvenirs de son enfance. Leur douceur ne pouvait que s'accroître de l'amertume de ceux qu'elle avait emportés de Palerme.

CHAPITRE III

La princesse Amélie reprend à Naples le cours de sa vie régulière et occupée. — Elle éprouve un violent chagrin de se séparer de sa sœur Antoinette, mariée au prince des Asturies. — Elle vit plus rapprochée de sa mère. — Fameux tremblement de terre de 1805. — Les intrigues politiques de Marie-Caroline attirent sur le royaume de Naples la vengeance de Napoléon, vainqueur à Austerlitz. — Retraite précipitée des Russes et des Anglais débarqués à Naples, à l'approche de Masséna. — Ferdinand IV ne songe point à se défendre : nouveau départ de la cour pour la Sicile. — Lugubres adieux de la princesse Amélie au palais de ses pères, qu'elle ne doit plus revoir. — Triste établissement de la cour fugitive à Palerme. — Rêve prophétique de la princesse Amélie : désespoir que lui cause la mort de sa sœur Antoinette. — La situation déplorable des affaires publiques augmente son chagrin. — Mariage de sa sœur Marie-Christine avec le duc de Genevois. — Préoccupation causée par la menace de l'invasion française. — Arrivée du duc d'Orléans à Palerme : des relations sympathiques s'établissent promptement entre lui et la princesse Amélie. — Elles sont encouragées par le roi et la reine. — Le duc d'Orléans accompagne à Cadix le prince de Salerne : opposition des Anglais au rôle que vient jouer en Espagne le fils de Ferdinand IV. — Voyage sans succès du duc d'Orléans en Angleterre pour rendre plus favorables les dispositions du cabinet britannique. — Difficultés opposées à son mariage lors de son retour à Palerme : elles disparaissent devant la ferme décision de la princesse Amélie, qui devient la duchesse d'Orléans.

1802-1809

La princesse Amélie, pendant les trois années qui suivent son retour de Vienne, reprend le cours

de son existence régulière et tranquille, interrompu seulement par quelques événements domestiques qui lui apportent plus rarement la joie que la tristesse. Le mariage de sa sœur Antoinette ne l'avait pas fort péniblement préoccupée, tant qu'elle ne l'avait que comme entrevu dans le lointain de l'avenir. Il en fut tout autrement quand on signala l'entrée dans le golfe de Naples du vaisseau espagnol chargé de conduire au prince des Asturies sa royale fiancée. Les fêtes pompeuses qui précédèrent et suivirent la cérémonie du mariage par procuration ne purent distraire la princesse Amélie du profond chagrin qui remplissait son âme. Elle eut la force de se contraindre et de cacher ses larmes jusqu'au jour où elle vit sa bien-aimée sœur quitter le palais pour s'embarquer; mais sa douleur éclata alors avec une violence impossible à contenir; elle crut qu'elle ne survivrait pas à ce déchirement de son cœur. Elle avait pleuré quelques mois auparavant sa belle-sœur, la duchesse de Calabre ¹, princesse aimable, objet des regrets de toute la cour; tout récemment elle venait de perdre sa sœur, la grande-duchesse de Toscane, avec qui elle avait passé à Vienne deux si douces années; mais ces pertes,

1. Marie-Clémentine, archiduchesse d'Autriche, mariée en 1797 au prince héréditaire François, duc de Calabre.

toutes douloureuses qu'elles lui eussent été, n'avaient point fait dans son existence le vide qu'y laissait le départ de la princesse des Asturies. On eût dit qu'elle pressentait que la mort, mort prochaine et lamentable, était au bout de cette séparation. On ne la consola pas en lui donnant quelques jours après (octobre 1802) une autre sœur, l'infante Isabelle, seconde épouse du duc de Calabre. C'était un enfant gâté, sans aucune éducation, chez qui le développement physique ¹ n'était guère plus avancé que celui de l'intelligence, et que le roi et le prince héréditaire lui-même eurent la singulière idée de faire élever par la princesse Amélie. La soumission filiale et le dévouement fraternel ne permettaient pas à celle-ci de décliner cette tâche, mais elle s'en déchargea petit à petit, avertie par une prompte expérience qu'il n'y a point de place à tenir pour un tiers entre deux époux.

A partir de ce moment, elle figure, aussi bien que sa sœur Marie-Christine, à côté de la reine dans toutes les cérémonies de cour. Une dame allemande, la baronne de Maudell, a été attachée au service d'honneur des deux princesses; ce n'est plus qu'à titre d'amie que la respectable madame d'Ambrosio, devenue aveugle et ayant besoin

4. Elle est ainsi dépeinte dans le Journal : « Piccerella, tonda come una palla. »

de plus de soins qu'elle n'en peut donner, continue à résider au palais. En l'appelant auprès d'elle pendant quelques-unes des leçons qui remplissaient sa vie studieuse, la princesse Amélie ne fait que lui donner un témoignage de son constant attachement. Du reste, elle règle elle-même ses occupations, fait ses dépenses, distribue à son gré ses aumônes, dispose de son temps pour ses pratiques de piété, jouit enfin de toute l'indépendance possible à une jeune princesse dans un palais où règne l'étiquette. Elle commence aussi à entrer dans les confidences politiques, auxquelles jusqu'alors elle était demeurée étrangère. Elle voit Acton, le tout-puissant Acton, forcé de quitter la cour, « chose qu'elle n'eût cru pouvoir jamais arriver, » et on lui apprend que c'est un sacrifice fait à la volonté impérieuse de Bonaparte, « qu'on prévient par là un acte péremptoire du despote ». Elle voit l'envoyé français Alquier, un des conventionnels qui ont voté la mort de Louis XVI, reçu avec les mêmes honneurs que les plus hauts personnages de la diplomatie européenne, et ses parents lui avouent combien cet abaissement leur coûte, mais ils ajoutent qu'en immolant ainsi leur dignité au bien de leurs peuples, ils sont descendus moins bas que ne l'ont fait d'autres souverains plus puissants qu'eux. Je doute que Marie-Caro-

line ait confié à sa fille qu'en ce même moment elle prêtait l'oreille aux ouvertures que lui faisait l'Angleterre, pour qu'elle entrât dans une nouvelle coalition qui se formait contre la France.

Il est impossible de ne point donner place ici à un événement qui, sans tenir à l'histoire particulière de notre princesse, laissa une trace profonde dans sa mémoire : je veux parler du fameux tremblement de terre qui, au milieu de la nuit du 26 juillet 1805, se fit sentir dans une portion considérable du royaume de Naples. La secousse partie du mont Frosolone, dans l'ancien Samnium, couvrit de ruines les villes d'Isernia, d'Ielzi, de Loreto, de Monterodoni et d'autres de la même contrée, et n'y fit périr pas moins de six mille habitants. Naples en fut ébranlée tout entière, mais sans grand désastre, et le peuple rapporta cette faveur singulière du Ciel à l'intercession de sainte Anne, dont l'Église célèbre la fête le jour où arriva la redoutable catastrophe. Le roi était à Portici, la reine dans la capitale avec ses filles. Celles-ci, arrachées violemment à leur sommeil par le mouvement et le bruit, n'eurent que le temps de se réfugier à demi vêtues sous une porte voûtée, où elles tremblaient d'effroi en voyant à chaque seconde la muraille s'abaisser davantage vers elles. Enfin, après trois secousses

de plus en plus fortes, le sol parut se raffermir; mais, à l'exemple du roi et de la reine, les deux princesses passèrent tout le jour dans un espace découvert, pour éviter d'être ensevelies sous de nouvelles ruines. On conçoit que la princesse Amélie ait conservé de cette journée désastreuse une impression toujours vive. De même n'oublia-t-elle jamais qu'à Portici la foudre était tombée dans sa chambre, à côté d'elle. Son métier à broder avait eu seul à en souffrir; mais, tant qu'elle vécut, elle ne put jamais entendre, sans une agitation nerveuse dont elle n'était point maîtresse, les grondements du tonnerre.

Le jour était arrivé cependant où, dans un dernier choc entre l'ambition de Napoléon et les passions contre-révolutionnaires de Marie-Caroline, la couronne de Naples allait être brisée sur la tête du faible Ferdinand IV. Les intrigues nouées par la reine avec l'Angleterre n'avaient pu échapper à l'œil soupçonneux du monarque français, et, dans un cercle tenu à Milan, il avait fait entendre au prince de Cardito, envoyé extraordinaire de Naples, ces foudroyantes paroles : « Dites à votre reine que je ne lui laisserai à elle et à sa maison que ce qu'il faut de terre pour leurs tombeaux. » Cédant toutefois à la prudence qui lui commandait d'avoir le moins d'ennemis possible à com-

battre dans la grande guerre où il allait entrer, il avait consenti à ajourner sa vengeance, et conclu le 21 septembre un traité de neutralité avec le roi des Deux-Siciles. Mais, au même instant où le marquis del Gallo signait à Paris ce traité, le duc de Campochiaro en signait un autre à Vienne, par lequel Ferdinand adhérait à la ligue formée contre la France entre l'Angleterre, l'Autriche et la Russie. Le châtimement de cette triste duplicité ne se fit pas attendre.

Le 19 novembre 1805, la cour et le peuple de Naples se portèrent avec empressement au bord de la mer pour assister au spectacle que leur offrait une puissante escadre mettant à terre onze mille Russes, deux mille Monténégrins et six mille Anglais, confiants auxiliaires de Ferdinand IV, dans la lutte nouvelle qu'il engageait contre la France. Le roi fit un solennel accueil aux chefs des troupes alliées, et n'hésita pas à mettre les siennes sous les ordres du général russe Lacy ¹. Il ignorait qu'à l'heure où il amusait ses sujets et s'amusait lui-même par un pompeux déploiement de forces militaires, la querelle entre les trois empe- reurs était vidée à Austerlitz, et que Napoléon, dans un de ses superbes bulletins de victoire,

1. Vieux général, d'origine irlandaise, qui n'avait alors guère moins de quatre-vingts ans.

venait de notifier à l'Europe que les Bourbons avaient cessé de régner à Naples. Dès le commencement de janvier 1806, Masséna, chargé d'exécuter le décret de l'invincible vainqueur, s'ébranla de son quartier général de Spolète, avec quarante mille hommes, vers la frontière napolitaine, et au bruit de son approche il y eut entre les généraux anglais et russes un prompt accord à se rembarquer les uns pour la Sicile, les autres pour Corfou. Abandonné de ses alliés, Ferdinand ne songea qu'à aller se mettre en sûreté à Palerme. Marie-Caroline, plus résolue et plus soucieuse de l'honneur de sa couronne, fit d'inutiles efforts pour appeler les peuples aux armes, et renouveler dans les campagnes l'explosion du sentiment religieux qui avait éclaté contre les Français en 1799. Il lui fallut, au bout de moins de trois semaines ¹, quitter Naples avec ses filles, ainsi que son mari venait de le faire. Elle laissait à ses deux fils le soin d'organiser en Calabre la défense nationale.

La princesse Amélie avait gagné une expérience de la vie qu'elle ne possédait pas sept ans auparavant, lorsqu'elle avait suivi sa mère en Sicile. Elle sentait que ce n'était pas cette fois une bourrasque passagère qui chassait de

1. 11 février 1806.

Naples sa famille. Aussi y eut-il une tristesse solennelle dans les adieux qu'elle fit « à sa belle patrie, à sa bonne, chère et fidèle Naples, où elle était née, où elle avait été élevée, » et que, même en des jours meilleurs, elle ne devait plus revoir. Avant de partir, elle se rendit à la chapelle du palais pour y recevoir la bénédiction. « Nous y fîmes, dit-elle, une courte et douloureuse prière. Maman, » continue-t-elle, adressa à toute la cour des paroles pleines d'émotion ; ce n'était que pleurs et sanglots ; je sentais mon âme qui se déchirait, » et l'accablement de la douleur ne fut que plus profond lorsqu'elle eut mis le pied sur *L'Archimède*, vaisseau napolitain, qu'accompagnaient plusieurs autres bâtiments de moindre grandeur, chargés de soldats et de fidèles serviteurs de l'infortune. Comme en 1798, il sembla que les vents voulussent écarter l'escadrille royale des côtes de Sicile ; elle fut dispersée par la tempête, et plusieurs navires, rejetés dans le golfe de Naples, tombèrent aux mains des Français. *L'Archimède* resta trente-six heures à la cape, et n'entra dans le port de Palerme que le 16 février, après cinq jours de la plus rude traversée.

Ferdinand IV, pour la seconde fois fugitif, ne retrouva pas l'accueil que lui avaient fait précédemment les Siciliens. Le prestige qui avait entouré sa

première infortune s'était évanoui ; on avait eu quatre ans pour apprécier sa personne et son gouvernement, et le souvenir qui en était resté ne lui était nullement favorable. On le voyait apporter alors à la Sicile, avec le fardeau d'une guerre à soutenir, l'occupation permanente d'une armée anglaise. On le voyait traîner après lui une foule de fonctionnaires napolitains de tout ordre, objet de ses prédilections et par suite de la jalousie du peuple et de l'aristocratie sicilienne. On voyait enfin l'île, avec ses seules ressources, obligée de fournir à toutes les dépenses d'une royauté appauvrie, et prodigue encore dans sa pauvreté. Tout fut donc triste dans l'établissement de la cour à Palerme.

La princesse Amélie ressentit profondément cette impression. Dans le cours mélancolique de ses pensées, il lui arriva une nuit de voir en songe un homme, vêtu du sombre costume des pénitents, qui s'approchait d'elle, et lui demandait une aumône en échange des prières que la confrérie allait dire pour le repos de l'âme de sa sœur Antoinette. Elle s'éveilla tremblante d'effroi et toute en larmes. A quelques jours de là, elle écrivait dans son Journal ¹ : « J'ai failli tomber la

1. 20 juin 1806. L'opinion est restée dans la famille royale des Deux-Siciles que la princesse des Asturies mourut empoisonnée.

face contre terre en lisant dans le *Moniteur de Naples* la mort de ma sœur chérie, de ma bonne amie, de ma tendre compagne, de la moitié de moi-même, de ma chère et bien-aimée *Toto*. » Elle garda longtemps au fond de l'âme une impression de douleur que rien ne tendait à dissiper autour d'elle. Sa seule consolation était d'aller prier dans la chapelle du palais, de multiplier ses aumônes, de visiter les nombreux couvents de Palerme, celui surtout des *Cappuccinelle*, « saintes âmes, » comme elle les appelait, auprès desquelles elle se sentit plus d'une fois tentée d'aller chercher le calme de la vie religieuse. L'année 1806 s'acheva pour elle sous l'empire de cette triste disposition, et voici en quels termes elle peignait la situation du pays et la sienne propre, dans une page écrite le 31 décembre :

« La Sicile est sous le joug pesant des Anglais... Les affaires sont confuses, en désordre, avec une lenteur extrême dans l'exécution. Enfin, si Dieu n'y met sa main toute-puissante, notre ruine totale est à craindre, et ce sera un miracle de la divine miséricorde si nous conservons ce reste de notre magnifique patrimoine. Au milieu de cet état de choses, mon cœur, déchiré par tous les plus vifs sentiments d'amour filial, d'amour de ma patrie, de compassion, de justice, d'équité, d'hon-

neur, est flottant dans une mer d'angoisses. A chaque geste qui m'échappe, à chaque parole que je me hasarde à dire, je crains d'avoir commis une imprudence, d'avoir fait tort à quelque personne. Je m'éveille la nuit, je me lève le matin avec cette pensée : qu'advient-il de moi aujourd'hui? Quelle amertume devrai-je éprouver? Je lève les yeux au ciel, et je trouve ma consolation dans notre sainte religion, en pensant que nous sommes exilés en ce monde, et qu'il en est un meilleur. »

Avec le temps, ce dernier sentiment prit le dessus dans l'âme de la princesse, et il s'y établit une pieuse sérénité qui la rendit moins accessible aux agitations du dehors. Elle eut encore des larmes à répandre, lorsque mourut l'aînée de ses sœurs, l'impératrice Thérèse¹; elle eut encore une pénible épreuve à subir, quand la princesse Christine, mariée au duc de Genevois, quitta Palerme pour aller vivre à la cour de Sardaigne². « J'ai beaucoup pleuré, écrit-elle, de me voir seule. » Mais elle trouva une immédiate consolation dans l'intimité toute nouvelle qui s'établit entre elle et sa mère. Marie-Caroline, pendant un séjour de deux mois qu'elle fit en tête-à-tête avec sa fille au casino

1. Avril 1807.

2. 23 septembre 1807.

de Camastra, fut si prodigue de tout ce qu'elle avait de charme dans l'esprit et de tendresse dans le cœur, que la princesse Amélie compta les journées qu'elle avait ainsi passées parmi les plus douces de sa vie. Il était survenu d'ailleurs pour tout le monde en Sicile une cause de préoccupation qui ne laissait guère de place à d'autres pensées : on s'attendait à une attaque des Français. Joseph Bonaparte, ayant triomphé des dernières résistances que sa domination avait rencontrées en Calabre, s'apprêtait à exécuter l'ordre de son frère d'aller conquérir au delà du Phare la seconde moitié de son royaume. Ce ne furent dès lors que préparatifs de défense sur toute la côte septentrionale de l'île : on levait des troupes, on les instruisait; le jeune prince de Salerne était mis à la tête des volontaires; des renforts étaient expédiés de Malte au général anglais sir John Stuart campé à Melazzo. A Palerme, l'armement de la côte était principalement dirigé par le marquis de Saint-Clair, émigré français que son mérite réel, non moins que la faveur de la reine, avait porté aux premiers rangs de l'armée sicilienne. Parmi les étrangers qui, en ce moment de crise, vinrent offrir leur épée à la Sicile, la princesse Amélie eut l'occasion de remarquer un jeune gentilhomme hongrois, le baron de Geramb, qu'elle vit étaler

alors aux yeux des dames la recherche fantastique de son costume de hussard, et que, vingt ans après, elle revit en France, pénitent austère, sous la robe de laine des trappistes⁴.

Le drame sinistre joué par Napoléon à Bayonne suspendit pour un temps les coups qui semblaient menacer la Sicile. Joseph Bonaparte partit pour l'Espagne, et ce ne fut qu'au milieu de septembre 1808 que Murat fit son entrée à Naples. Palerme, moins livré à l'agitation guerrière, reprit son aspect accoutumé; Ferdinand retourna à ses chasses, Marie-Caroline à ses menées politiques, la princesse Amélie à son existence réglée et studieuse et à son assidu travail de perfection chrétienne. Comme l'année précédente, elle accompagna sa mère pendant les mois de mai et de juin au casino de Camastra. Une rencontre des plus simples et des plus communes dans la vie des cours allait y décider de la destinée du reste de sa vie.

« 22 Juin. Maman nous a fait appeler, Isabelle et moi, et nous a présenté le duc d'Orléans. Il est d'une taille ordinaire, plutôt gras, d'un extérieur ni beau ni laid. Il a les traits de la maison de Bourbon, et a l'air très-poli et très-instruit. » Ainsi la princesse Amélie mentionne-t-elle dans son

4. Il était procureur général de l'ordre.

journal sa première entrevue avec celui dont elle devait porter le nom. Tout ce qu'on peut dire est que son impression n'avait pas été défavorable; celle de la reine ne le fut pas non plus, quoique celle-ci ait dans la suite avoué au prince « qu'elle avait eu horreur de le voir et que son nom l'avait fait trembler ». Ce sentiment n'était que trop naturel chez la sœur de Marie-Antoinette, chez l'implacable ennemie de la révolution française; mais l'attitude modeste et digne du duc d'Orléans, la loyale simplicité de son langage triomphèrent bien vite des préventions de la reine, et de celles aussi de Ferdinand. Auprès de la princesse Amélie, le chemin fut plus court et plus facile encore. Il n'y avait pas plus d'un mois de l'entrevue de Camastra, et un sentiment de secrète sympathie lui disait, comme au prince, qu'ils étaient destinés l'un à l'autre.

Un grand projet occupait alors la cour de Parme. Charles IV ayant abdiqué la couronne d'Espagne, et Ferdinand VII, avec ses deux frères, ayant été violemment transporté en France, le roi des Deux-Siciles, comme le plus proche parent du monarque prisonnier, s'était cru fondé à prendre le titre de régent, et le voulait déléguer à son fils puîné le prince de Salerne. La junta de Séville, qui dirigeait la généreuse insurrection de la nation es-

pagnole contre Napoléon, semblait disposée à reconnaître le droit du jeune prince, et la résolution avait été prise par ses parents de l'envoyer à Cadix pour s'y mettre à la tête du gouvernement. Mais il était à peine âgé de dix-huit ans, et peu capable de conduire par lui seul une aussi grande affaire. Le duc d'Orléans s'offrit à l'accompagner, et à l'aider de son expérience. Sa proposition fut accueillie avec le plus vif empressement : la princesse Amélie surtout fut heureuse de voir son frère, qu'elle aimait tendrement, partir sous la tutelle de celui qui commençait à ne lui être guère moins cher. Il fut convenu que les deux princes prendraient passage sur le vaisseau anglais le *Thunderer*, qui faisait voile pour Cadix.

En quittant le palais pour se rendre à bord, le duc d'Orléans offrit son bras à la princesse, qui, s'y appuyant, lui dit : « Je vous recommande mon frère. Je vous assure sans compliment qu'en me séparant de lui, c'est pour moi une consolation de savoir que vous l'accompagnez. — Ah ! si vous saviez combien vous m'êtes chère, dit le prince en lui serrant le bras, combien je vous suis sincèrement attaché ! Conservez-moi dans tous les temps votre chère amitié. — Comptez-y, je suis inébranlable dans mes sentiments, » reprit la princesse. Et quelques moments après, descendue dans la cha-

loupe royale qui la ramenait à terre : « Adieu, mon cousin, lui cria-t-elle. — Adieu, ma princesse, » fut le cri qui répondit au sien.

Je n'ai pas besoin de dire que cette libre expression de leurs mutuels sentiments était autorisée chez le prince et la princesse par l'approbation déclarée du roi et de la reine. Huit jours auparavant, Ferdinand avait écrit au duc d'Orléans « qu'il le regardait comme un fils », et celui-ci, la veille de son embarquement, avait eu avec Marie-Caroline une longue conversation dans laquelle il s'était fait connaître pleinement à elle. Sur les opinions républicaines de sa première jeunesse, sur son abandon momentané des pratiques religieuses et le fond d'attachement qu'il conservait à la foi catholique, sur ses inclinations passagères d'un autre temps et sur l'état présent de son cœur, il s'était expliqué avec une franchise qui avait vivement touché la reine. Il n'avait pas dissimulé une sorte d'engagement qu'une amitié de six ans avait formée entre lui et la princesse Élisabeth d'Angleterre¹; mais cette princesse l'avait plus d'une fois pressé de se marier, et il ne pensait trouver auprès d'elle qu'un encouragement à faire ce qu'elle

¹ Une des filles de George III, né en 1770. Elle avait alors trente-huit ans.

lui avait conseillé. Parlant de celle dont il recherchait la main, il avait déclaré l'avoir étudiée de manière à être certain qu'il serait parfaitement heureux avec elle. Sa fervente piété sans bigoterie, sa parfaite douceur, son goût pour la vie de famille, la conformité qu'il trouvait dans leurs sentiments et leurs idées sur une foule de choses, lui étaient une garantie du bonheur de leur union. Marie-Caroline avait répondu que cette union ne serait pas moins chère à sa fille, qui en attendait aussi son bonheur. Elle avait alors raconté au prince le romanesque attachement de l'archiduc Antoine et ses promenades sous les fenêtres de la princesse Amélie, s'empressant d'ajouter que ce n'avait été de part et d'autre qu'un rêve de jeunesse sans aucune conséquence. Elle avait enfin rassuré le prince sur les craintes qu'il lui avait exprimées d'être desservi pendant son absence auprès de la princesse, et elle avait fini par lui dire en l'embrassant : « Vous voyez que je vous regarde déjà comme un fils. »

On sait comment l'opposition du gouvernement britannique fit échouer le projet de régence formé pour le prince de Salerne. Au lieu de retourner en Sicile pour y poursuivre l'objet de ses vœux les plus chers, le duc d'Orléans fut obligé de se rendre en Angleterre, afin de faire revenir, s'il se

pouvait, M. Canning et lord Hawkesbury sur l'interdiction signifiée à la cour de Sicile de rien faire en Espagne. Ses efforts furent infructueux, et, revenu à Palerme, au mois d'avril 1809, il eut l'amer déplaisir d'y trouver en suspens l'affaire de son mariage. Rien n'était changé dans les dispositions de la reine; mais celles du roi étaient devenues incertaines. Son ambassadeur à Londres¹ qui avait écrit que « le duc d'Orléans était un prince d'une ambition démesurée, ennemi de son souverain...; qu'il n'était venu en Sicile, dans ce temps de troubles, que pour faire la révolution avec les Anglais et en profiter. » Cette odieuse imputation était appuyée par le ministre des affaires étrangères, le vieux marquis de Circello, et par d'autres personnages importants de la cour, qui avaient épousé les préventions malveillantes de l'émigration française contre le duc d'Orléans. Et, comme on savait le roi très-préoccupé de sa détresse financière, on faisait particulièrement valoir contre le mariage projeté les dépenses dont le trésor public en serait grevé.

Quels étaient, au milieu de ces intrigues, les sentiments de la princesse Amélie? Une page de son Journal, écrite le dernier jour de l'année 1808,

1. D. Fabrizio Ruffo, prince de Castelcicala.

témoigne admirablement de l'état de son âme :

« J'offre mes plus vifs remerciements au Seigneur de m'avoir fait voir la fin de cette année ; je me repens seulement de ne l'avoir pas mieux employée pour le service de Dieu et le bien de mon âme, m'étant très-vivement occupée des choses de cette terre... Les affaires d'Espagne, en nous ouvrant une nouvelle source d'espérances, m'ont beaucoup intéressée, et je prie Dieu de tout mon cœur de continuer à protéger et à bénir cette brave et fidèle nation. J'ai fait cette année la connaissance de quelqu'un qui influera peut-être sur le reste de mes jours, et qui a fait naître dans mon cœur et dans mon esprit de nouveaux sentiments et de nouvelles idées. Ayant vu clairement la main de Dieu dans sa venue inattendue en Sicile et dans les dispositions de mes bien-aimés parents à son égard, j'ai cru que j'étais peut-être destinée à faire sa félicité, comme lui la mienne. Mais, résignée à la volonté divine, et prête à faire les sacrifices les plus douloureux, je désire qu'il n'en arrive rien que pour le bien de nos âmes et la gloire de Dieu. Et je prie ce Dieu de miséricorde de me faire la grâce d'employer l'année qui va commencer entièrement à son service, et, si elle doit être la dernière de ma vie, de me disposer à faire une bonne mort. »

Le retour du duc d'Orléans eut bientôt réveillé

les bonnes intentions du roi en sa faveur, et le mariage fut décidé, sans que toutefois les arrangements en fussent encore conclus, ni l'époque déterminée. Il fut permis au prince d'aller chercher le consentement de sa mère à Cagliari, où il espérait la trouver et ne la trouva pas, puis de se rendre à Malte, pour en ramener sa sœur qu'il y avait laissée en revenant d'Angleterre. Pendant le temps que dura ce double voyage, il y eut pour la cour de Sicile un moment de triomphante allégresse. Le succès des armes autrichiennes à Essling et la victoire remportée par l'archiduc Jean en Lombardie firent croire que l'insolente fortune de Napoléon touchait à son terme, et déjà l'on voyait en espoir l'Italie affranchie et l'autorité légitime rétablie à Naples. La bataille de Wagram ne permit pas à ce rêve une longue durée, et l'on était sous le coup de la nouvelle de ce grand revers, quand le duc d'Orléans revint à Palerme. Il présenta sa sœur à la cour, et elle fut tout aussitôt pour la princesse Amélie « ma bonne, ma chère Adèle ¹ », elles ne tardèrent même pas à échanger

4. Voici en quels termes la princesse Amélie dépeint sa future belle-sœur, mademoiselle d'Orléans, après leur première entrevue : « Essa è della mia statura, molto delicata; ha un viso largo, una gran bocca, grandi occhi, e de' belli capelli biondi; ma poi è molto amabile e di spirito, e mi piace assai. »

le nom de sœur. Ferdinand IV cependant trouva dans l'épuisement de son trésor, encore appauvri par la malheureuse expédition d'Ischia, un nouveau prétexte pour l'ajournement du mariage ; mais l'offre plusieurs fois répétée par le duc d'Orléans de renoncer au règlement actuel de la dot, et la résolution hautement annoncée par la princesse, si le mariage ne se faisait pas, de se retirer chez les capucines, firent tomber cette dernière résistance. Le roi appela auprès de lui sa fille, et, la prenant entre ses bras, il lui demanda, avec son ordinaire accent de bonhomie paternelle, « si sincèrement le mariage avec le duc lui faisait plaisir. » La réponse de la princesse fut celle-ci : « J'ai toujours désiré un établissement modeste, qui me laissât près de mes chers parents, plutôt qu'un trône qui m'éloignât d'eux. Plus je vois le duc, plus je l'estime, et j'avoue sincèrement que ce mariage me fait grand plaisir. » Il n'y eut plus dès lors d'objection à la rédaction immédiate de la convention matrimoniale.

Ce ne sera pas interrompre mal à propos, à ce qu'il me semble, le cours de mon récit, que de placer ici un portrait de la princesse Amélie, qui a été, vers cette époque, tracé par elle-même :

« A l'exemple d'une grande princesse de mes

ancêtres¹, écrit-elle, il m'a pris la fantaisie de me faire peindre. Craignant la faiblesse de mon pinceau, pour m'encourager dans ce nouvel art, je veux commencer par faire mon propre portrait...

» Je suis, pour la taille, grande et bien faite; mon visage est long; j'ai des yeux bleus, ni petits ni grands, mais vifs; le front très-grand, ~~peu de~~ cheveux, mais d'un blond doré; le nez long aquilin, la bouche d'une moyenne grandeur, mais agréable; les lèvres vermeilles, les dents pas belles, mais bien rangées; le menton rond et avec une jolie petite fossette, le cou long, les épaules bien placées, peu de gorge, les bras et les mains assez laids, la peau blanche et fine, la jambe jolie, le pied un peu long; le tout ensemble un air noble, modeste et imposant, qui fait voir qui je suis. Ma démarche est aisée; je danse avec légèreté, et, quand je veux, j'ai beaucoup de grâce. Voilà pour l'extérieur... »

On était au 15 octobre; le duc venait d'amener sa mère de Mahon, et il ne s'agissait plus que de régler les apprêts de la cérémonie, lorsque le roi, étant tombé dans l'escalier du palais, se fit à la jambe une blessure assez grave pour l'obliger à garder le lit. Les obsessions ne manquèrent pas

1. Mademoiselle de Montpensier.

auprès de lui et de la reine elle-même pour faire de cette circonstance un empêchement suprême à la célébration du mariage. Les loyales instances du duc d'Ascoli l'emportèrent cependant sur la malveillance obstinée de Circello, et il fut convenu que la cérémonie se ferait le 25 novembre, après-midi, dans la chambre de l'auguste malade. Un autel fut dressé au pied du lit royal, et là, en présence des premiers dignitaires de l'État et des ministres étrangers, un des aumôniers du roi, monsignor Monarchia, unit les deux époux « par le lien le plus sacré et le plus indissoluble ». « Les jambes me tremblaient, ajoute la princesse, sachant la sainteté et la force de l'engagement que je prenais; mais le duc a prononcé son *oui* d'un ton de voix si résolu, qu'il m'en a tout remué le cœur. » On descendit de là à la chapelle du palais, où le *Te Deum* fut chanté et la bénédiction du saint sacrement donnée avec solennité; puis la mariée, dans sa toilette nuptiale, robe d'argent de fabrique sicilienne, brodée de même, diadème de brillants et plumes blanches, alla pour quelques instants avec son époux s'offrir aux acclamations de la foule rassemblée au théâtre. Rentrés au palais, le roi voulut qu'ils soupassent seuls avec lui et la reine; il les bénit, et leur ordonna de s'embrasser en sa présence. La princesse Amélie, au comble de ses

vœux, exprimait sa pieuse joie dans les lignes suivantes : « Dieu, en me mettant dans un nouvel état, m'a uni à un époux vertueux et aimable. Puisse-t-il bénir cette union qu'il a formée, et nous faire vivre tranquillement et saintement sur cette terre, pour nous faire jouir ensuite de lui dans le ciel! »

CHAPITRE IV

Établissement provisoire du duc et de la duchesse d'Orléans au palais de Palerme. — Société française de la duchesse. — Le duc reçoit du gouvernement insurrectionnel d'Espagne le commandement de l'armée de Catalogne et est obligé de le quitter sans l'avoir exercé. — Naissance du duc de Chartres. — Difficultés domestiques avec la duchesse douairière d'Orléans. — Le parlement sicilien se refuse aux demandes exagérées de subsides faites par la couronne; impôts arbitrairement établis par le pouvoir royal; arrestation de cinq des chefs du baronnage sicilien. — Refus ostensible du duc d'Orléans d'adhérer à ces mesures violentes. — Situation douloureuse de la duchesse entre sa mère et son mari, dont elle approuve la conduite. — Remontrances inutilement adressées à la reine par l'ambassadeur anglais lord Amherst : il est remplacé par lord William Bentinck, qui, ne pouvant faire fléchir l'altière obstination de Marie-Caroline, va chercher des pouvoirs plus étendus en Angleterre. — Emportements et grave maladie de la reine. — Retour de Bentinck avec des pleins pouvoirs diplomatiques et militaires. — Ferdinand IV et Marie-Caroline paraissent céder à ses impérieuses sommations. — Efforts inutiles du duc et de la duchesse d'Orléans pour déterminer la reine à se résigner sincèrement à la nouvelle organisation du royaume. — Naissance de la princesse Louise : longue et dangereuse maladie du duc de Chartres. — Ordre donné par le cabinet anglais à lord William de faire partir la reine de Palerme. — Douleur de la duchesse d'Orléans. — Résolution soudaine de Ferdinand de se ressaisir du pouvoir, et d'entrer en lutte ouverte avec les Anglais. — Occupation militaire de Palerme par les forces britanniques. — Le roi, incapable de soutenir jusqu'au bout le rôle que la reine lui a dicté, charge le duc d'Orléans de transiger en son nom avec Bentinck. — Il est contraint de signifier à la reine l'ordre de quitter la Sicile. — Départ de Marie-Caroline : chagrin profond de la duchesse d'Orléans, qui n'a pu embrasser sa mère. — Naissance de la princesse Marie. — Détresse pécuniaire à laquelle la duchesse est réduite par la malveillance des communes siciliennes. — Le

palazzo d'Orléans n'en est pas moins le rendez-vous de la société la plus distinguée de Palerme. — Les événements qui se passent en Europe préparent à la duchesse et à son mari un changement de fortune : bataille de Leipzig. — Arrivée d'un vaisseau anglais envoyé de Gênes par Bentinck pour transporter le duc d'Orléans en France. — Le duc va porter ses hommages à Louis XVIII et rentre au palais de ses pères. — Embarquement de la duchesse à bord du vaisseau *la Ville de Marseille*; son voyage en France jusqu'à Fontainebleau, où elle apprend la mort de sa mère. — Son arrivée au Palais-Royal.

1809-1814

La duchesse d'Orléans, mariée à vingt-sept ans, n'apportait point dans l'union conjugale l'inexpérience et les illusions de la première jeunesse. Ainsi que j'ai eu déjà l'occasion de le dire, elle avait beaucoup appris sur les hommes et les choses, et une science plus haute que celle du monde lui avait enseigné que Dieu ne ménage pas ici-bas les épreuves aux âmes qui lui sont fidèles. Il n'y eut donc pour elle ni surprise ni abattement, lorsque les contrariétés et les chagrins même vinrent troubler son bonheur domestique. Elle n'en travailla que davantage à une tâche qui n'est jamais finie, celle de triompher des mouvements passionnés de la nature, pour acquérir une constante égalité d'âme parmi les petits tracassés, comme parmi les grandes vicissitudes de l'existence. Les cinq années qu'elle avait encore à

passer en Sicile allaient fournir à cette vertu un ample exercice.

Il avait été convenu que, pour éviter les froissements, qui ne manquent guère à la cour, comme ailleurs, entre ménages trop rapprochés, le duc et la duchesse d'Orléans auraient leur établissement à part; et le roi leur avait assigné pour résidence Santa-Teresa, vieille maison qui était inhabitable, et qui, restaurée et agrandie, prit le nom, qu'elle porte encore aujourd'hui, de *palazzo d'Orleans*. Mais il fallait du temps pour que cette reconstruction s'achevât, et un appartement leur fut en attendant donné au palais. La duchesse d'Orléans eut bientôt introduit dans la nouvelle vie qui lui était faite l'ordre et la règle qui étaient dans ses habitudes : rien ne fut changé dans ses pieuses pratiques, ni même dans ses études chéries; celle de la littérature française prit seulement le dessus sur toutes les autres. La princesse tenait beaucoup à parler et à écrire la langue de son mari aussi facilement que la sienne propre; elle y réussit assez bien et assez vite. Sa dame d'honneur, la comtesse de Vérac, madame de Montjoye, qui était attachée au même titre à sa belle-sœur, sa belle-sœur elle-même, avec qui ses relations devenaient plus intimes chaque jour, sa belle-mère enfin, qu'elle voyait souvent soit au palais, soit à Santa-

Croce¹, formaient pour elle une société toute française, et du plus grand agrément. Le duc d'Orléans, de son côté, après seize ans d'une existence continuellement agitée, jouissait, dans un calme tout nouveau pour lui, du trésor inestimable des vertus de sa femme et des premières espérances de la paternité.

Cela ne dura que peu de mois. Dès le printemps de 1810, les deux époux eurent à craindre que les événements du dehors ne les tinssent pour longtemps séparés l'un de l'autre. Pendant la courte apparition que le duc d'Orléans avait faite à Cadix en 1808, il avait montré un coup d'œil politique et des connaissances militaires qui l'avaient mis en grande estime auprès de quelques-uns des chefs du gouvernement insurrectionnel de l'Espagne. Ces hommes crurent ne pouvoir rien faire de mieux que de s'assurer les services du prince, en le mettant à la tête d'une de leurs armées. Le 5 mai, D. Mariano Carnerero, secrétaire de la régence, débarqua à Palerme, lui apportant des lettres patentes qui l'instituaient commandant en chef de l'armée de Catalogne. Il y avait là à prendre une grave résolution; le duc d'Or-

1. Santa-Croce mezzo Morreale, maison appartenant à la couronne, avait été donnée pour résidence à la duchesse douairière d'Orléans.

léans la prit sans hésiter. Napoléon, quoiqu'il fût en France au faite de la puissance et de la gloire, n'était pour l'Europe que l'oppresseur et l'ennemi commun, objet de haine autant que de terreur, tandis que le peuple espagnol, dans la lutte héroïque qu'il soutenait contre lui, était l'objet d'une admiration et d'une sympathie universelles. Sa cause était la cause sacrée de l'indépendance des nations, celle pour laquelle, sous un autre drapeau, le prince patriote avait en 1792 combattu dans les armées républicaines. Là encore il crut pouvoir et devoir la servir, et il partit pour la Catalogne. Mais ceux qui l'avaient appelé ne tardèrent pas à l'abandonner : l'esprit démocratique des cortès ne voulut point des services d'un prince ; s'étant investies elles-mêmes du titre souverain de Majesté, elles craignaient l'ombre de tout pouvoir qui eût pu rivaliser avec le leur ; le duc d'Orléans revint vers la fin du mois d'octobre à Palerme.

La duchesse, accourue à sa rencontre, eut la joie indicible de lui mettre entre les bras son premier-né, le duc de Chartres, dont elle était accouchée sept semaines auparavant ¹, et son bonheur s'accrut de celui dont elle vit reluire l'expression

1. 3 septembre 1840.

dans les traits de son mari. Mais il ne devait plus guère y avoir pour eux en Sicile de jours sans nuage. A peine ont-ils repris le cours tranquille de leur vie ordinaire, que les chagrins privés et les chagrins publics leur arrivent tout ensemble. La duchesse douairière d'Orléans avait amené avec elle son chancelier, M. de Folmont, qui jouissait de toute sa confiance, et la méritait par les services très-réels qu'il lui avait rendus depuis son émigration. Devenu maître absolu de l'esprit de cette excellente, mais faible princesse, M. de Folmont envénima par sa maligne influence de petits débats d'intérêt qui s'étaient élevés entre elle et ses enfants, et parvint à en faire une rupture déclarée. La duchesse douairière, ne tenant nul compte des sacrifices consentis par son fils et sa fille, ni de tous les témoignages de leur affectueux dévouement, ne les recevait plus que comme des étrangers, avec une froideur hautaine; elle affectait de ne se plus montrer à la cour, comme si le roi et la reine fussent parties contre elle dans ce débat domestique, et l'on s'étonna enfin d'apprendre un jour que, sans prévenir personne, sans avoir fait remerciements ni adieux aux hôtes qui l'avaient accueillie, elle s'était embarquée pour retourner à Mahon ¹. Cet éclat déplorable, venu

1, Janvier 1814.

après deux mois des plus pénibles tiraillements, causa à la duchesse d'Orléans un chagrin profond. Sa seule consolation était de se dire que ni elle ni son mari n'avaient eu aucun tort, et que lui en particulier avait rempli jusqu'au bout tous les devoirs du respect et du dévouement filial le plus absolu.

L'état des affaires publiques devint au même temps pour eux un autre sujet d'affligeante préoccupation. La Sicile avait une vieille constitution, qui laissait à son parlement une certaine liberté dans le vote des impôts. On fut surpris que ce parlement, convoqué au mois de février 1810, ne s'empressât pas de satisfaire aux demandes exorbitantes de la couronne, et fit entendre que l'île était incapable de porter tout le fardeau dont on prétendait la charger. Les princes de Cassero et de Belmonte-Vintimiglia, tous deux loyaux serviteurs du roi et de leur pays, s'étaient faits plus particulièrement auprès de Leurs Majestés les organes du mécontentement public, insistant sur une autre cause de déplaisir qu'il y avait pour la nation sicilienne à voir toutes les hautes charges de l'État remplies par des Napolitains. Marie Caroline était peu accoutumée aux remontrances, et elle n'en conçut que de l'irritation ; elle ne l'était pas davantage à la modération dans ses dépenses,

et elle se résolut à trouver de l'argent sans recourir au vote du parlement. Un de ses conseillers, Tommasi, lui suggéra la pensée de deux mesures fiscales également odieuses : l'une par laquelle un droit d'un pour cent était établi sur tous les contrats de vente, l'autre qui mettait en loterie une partie des biens ecclésiastiques. Il m'est impossible de ne pas signaler ici quelque chose de tout nouveau qui se passe dans l'esprit de notre princesse. Avec sa respectueuse soumission de sujette et de fille envers ses parents, il ne lui était jamais arrivé jusque-là d'examiner si tout était bon et sage dans leur gouvernement. La voilà maintenant qui, éclairée par l'expérience de son mari, commence à comprendre que les peuples ont certains droits qui leur appartiennent, celui, entre autres, de se plaindre quand on leur a donné des sujets de plainte. Elle adhère aux doléances de Cassero et de Belmonte ; elle gémit de l'obstination de son père et de sa mère à décréter arbitrairement, malgré tous les efforts qu'on fait pour les en détourner, des mesures financières repoussées par le sentiment public ¹ ; elle gémit bien plus profondément encore quand, par suite de leur protestation contre l'illégalité de ces mesures, cinq des chefs

1. Février 1811.

du baronnage sicilien, les princes de Belmonte, Jaci, Villafranca, Angió et Castelnovo sont arrêtés et emprisonnés ¹. Les périls du pouvoir absolu, en même temps que ses injustices, se sont révélés à ses yeux dans leur triste jour; elle a entrevu l'abîme que sa malheureuse mère commence à creuser sous ses pas; il s'est fait en son esprit une lumière que le temps accroîtra, et qui éclairera ses jugements parmi des événements d'une bien autre gravité que ceux dont la Sicile était en ce temps-là le théâtre.

Au milieu de cette crise, le souci des intérêts publics n'était pas le seul qui agitât la duchesse d'Orléans; elle craignait pour son mari. On avait su très-mauvais gré à celui-ci d'avoir prédit l'opposition que soulèveraient les malencontreuses opérations imaginées pour le rétablissement des finances. Sa liaison avec le prince de Belmonte, dont il estimait l'esprit et le caractère, lui avait été reprochée comme un crime d'État, et avant que fût résolue l'arrestation de ce seigneur, il avait reçu du roi l'ordre exprès de cesser avec lui toute relation. Un orage bien plus menaçant encore parut s'amasser sur sa tête, lorsque, après l'acte de violence accompli, il refusa de quitter sa demeure de

¹ 20 juillet.

la Bagheria ⁴, pour rentrer au palais où l'appelaient les pressantes injonctions de la reine. Ce fut en vain que message sur message lui furent expédiés, que les personnes les plus affectionnées à lui et à la princesse, la chère et respectable Vincenza entre autres, multiplièrent auprès de lui leurs instances; sa femme elle-même y perdit ses supplications et ses larmes. Il croyait de son honneur de répudier hautement toute apparence de complicité dans le coup d'État insensé que la cour venait de frapper. Qu'on juge de l'émotion de la duchesse d'Orléans, lorsqu'un soir il lui dit : « Amélie, promets-moi de ne pas trop t'agiter de ce que je vais te dire. J'ai reçu l'avis qu'on veut m'arrêter cette nuit. Je suis décidé à ne pas me laisser prendre. J'ai un cheval tout sellé pour gagner la campagne, et une retraite assurée. » L'avis était faux, mais les angoisses de la princesse n'en avaient pas moins été très-vives, et elles ne se calmèrent que lorsque entre sa mère et son mari une paix, au moins apparente, eut été rétablie.

La scène allait bientôt changer, sans que les tourments en fussent moindres pour l'âme de la vertueuse princesse. La reine, dans ses violences

4. Villa hors de Palermo.

despotiques, n'avait tenu aucun compte des remontrances du ministre anglais lord Amherst, qui lui avait vivement représenté l'intérêt qu'avait son gouvernement à ne pas voir la Sicile, qu'il protégeait de ses troupes et nourrissait de ses subsides, tomber dans les désordres d'une révolution. L'orgueil royal s'était révolté chez Marie-Caroline contre ce sage avertissement ; les secours de l'Angleterre étaient devenus pour elle un joug qu'elle était impatiente de secouer, et avec l'emportement irréfléchi de la passion, elle était entrée dans des pratiques ténébreuses, dont le but était de livrer la Sicile à Napoléon, en échange de Naples qui lui serait restituée. On ne faisait à Londres que soupçonner ces négociations ; mais on ne voulut pas leur laisser le temps d'aboutir ; lord Amherst fut rappelé, et on lui donna pour successeur lord William Bentinck, sur l'habileté et l'énergie de qui l'on comptait pour pénétrer le secret des intrigues de la reine et les déjouer. Lord William arriva à Palerme le 23 juillet 1811, trois jours après l'arrestation des barons.

Ses premières démarches furent très-mesurées, et il essaya de faire entendre le langage de la raison. Le roi, dont il était allé en quelque façon forcer la porte dans sa retraite des Colli, eut l'air

de le comprendre ; il était, quant à lui, très-sincèrement résolu à ne se point séparer de l'Angleterre. La reine le prit autrement : elle était dans un de ses accès de hautaine confiance, et, irritée de la réserve triste et silencieuse du duc d'Orléans, elle disait à sa fille : « Puisque j'ai fait la bêtise de le prendre pour gendre, il faut bien que je le supporte, comme ton mari et le père de ton enfant. Mais il doit bien se persuader que l'autorité légitime est celle qui gagne toujours, et que c'est à elle qu'il faut rester attaché. » Ce ton superbe ne put toutefois se soutenir devant les fermes déclarations de lord William, qui, après un long entretien avec elle, lui annonça que, dans l'état où il trouvait les choses, il se sentait obligé d'aller chercher de nouvelles instructions en Angleterre. Marie-Caroline comprit tout ce qu'il y avait au fond de cette parole, et dès lors elle pressentit son exil. Racontant à sa fille ce qui venait de se passer entre elle et le ministre anglais, elle ne put retenir ses larmes et ses sanglots, et lui dit qu'il fallait qu'elles se préparassent à une éternelle séparation. Puis, quand lord William, fidèle à sa menace, fut parti ¹, la colère la reprit ; elle s'emporta en imprécations

1. 28 août.

contre les Anglais, déclarant qu'elle ne leur céderait jamais ; que, plutôt que de plier sous eux, elle irait demander un asile à l'empereur ; qu'au besoin elle implorerait la protection de Bonaparte, ou même irait se jeter dans les bras de Murat, sûre d'y être massacrée. La duchesse d'Orléans connaissait trop bien sa mère pour la rendre responsable de toutes les paroles qui lui échappaient dans l'égarement de la passion. Mais son cœur n'en était pas moins déchiré en la voyant continuellement en proie à des agitations aussi cruelles ; il le fut bien davantage, lorsqu'elle la vit près d'y succomber. La reine, frappée d'apoplexie, parut être dans un état si désespéré, qu'on lui administra les derniers sacrements¹.

La duchesse d'Orléans, heureuse du prompt rétablissement de sa mère, eut aussi la joie de la retrouver en de meilleurs termes avec son mari. C'était pour sa vertu un si pénible exercice, que ces tiraillements perpétuels entre les deux personnes qui lui étaient les plus chères ! sans compter les boutades que de temps en temps elle avait à essuyer de la part du roi, et la froideur habituelle de son frère aîné, mécontent à l'avance du rôle que lui préparaient les circonstances, et qu'il se

1. Septembre.

sentait incapable de remplir. Deux mois se passèrent durant lesquels elle put, quoique le cœur toujours triste, retourner au tranquille accomplissement de ses devoirs d'épouse et de mère. Mais ce ne fut qu'une trêve : le retour de lord William ramena d'inévitables hostilités. Il revenait investi par George III de pleins pouvoirs diplomatiques et militaires, et son premier acte fut de réclamer, avec le titre de capitaine général, le commandement de toutes les troupes, sans exception, qui étaient rassemblées dans l'île. En même temps, il somma le roi d'abolir la taxe d'un pour cent, de remettre les barons en liberté, et d'établir un système de gouvernement conforme aux besoins et aux vœux de la nation sicilienne. A ce prix seulement étaient assurés désormais la protection et les subsides de la Grande-Bretagne. Ferdinand IV ressentit profondément ce que cette sommation avait d'humiliant pour lui ; il voulait abdiquer plutôt que de s'y soumettre ; d'autres conseils le déterminèrent à investir le prince héréditaire, comme *alter ego*, des pouvoirs de la royauté, et de rejeter ainsi sur lui et sur la reine tout le fardeau et la responsabilité du gouvernement. Il fallut bien qu'après un inutile essai de résistance, Marie-Caroline souscrivit elle-même à ces impérieuses conditions : les barons furent élargis, l'impôt supprimé, Bentinck

institué capitaine général. Ce qui restait désormais à la reine était de suivre le sage conseil du duc d'Orléans, d'entrer sincèrement dans une politique nouvelle, et de s'entendre avec le fier, mais loyal représentant de l'alliance britannique. La duchesse, quoiqu'au fond du cœur elle se sentît aussi humiliée, n'avait que de douces et conciliantes paroles, par lesquelles elle s'efforçait de cicatriser la plaie profonde faite à l'orgueil de sa mère, et de l'amener à de pacifiques résolutions. Marie-Caroline l'écoutait quelquefois et versait avec elle des larmes d'attendrissement; mais son esprit troublé ne savait s'arrêter à rien; tour à tour elle se répandait en invectives contre les Anglais, contre son fils, qu'elle accusait de ne se laisser pas gouverner par elle, contre son gendre même, à qui elle reprochait sa complicité avec ses ennemis. Les couches de la duchesse d'Orléans, qui mit alors au monde la princesse Louise¹, eurent pour heureux effet de la retirer pendant quelques semaines du tracas douloureux au milieu duquel elle était condamnée à vivre. Elle était à peine relevée, qu'une autre préoccupation des plus graves vint la distraire, elle et son mari, de celle des affaires publiques. Le jeune duc de Chartres faillit leur être enlevé par la

1. 3 avril 1842.

maladie, et leur donna de longues inquiétudes. On le transporta à la Bagheria, dont l'air aida à son rétablissement. A leur retour dans leur résidence temporaire de Santa-Croce, le duc et la duchesse d'Orléans se virent aussitôt pressés d'en sortir par la reine qui réclamait cette habitation pour elle-même, ne voulant pas séjourner au palais, siège de la royauté, dont les fonctions étaient dévolues à son fils. Ils furent obligés de précipiter leur établissement à Santa-Teresa; quoique cette maison ne fût pas encore en état de les recevoir.

Marie-Caroline, soit que le fait fût réel, soit que ce ne fût de sa part qu'une imprudente vanterie, avait donné à entendre à lord William que, malgré les changements introduits dans le gouvernement, c'était encore elle « qui menait tout derrière la toile ». Elle y gagna de recevoir une lettre foudroyante, par laquelle Bentinck lui déclarait qu'ayant acquis la preuve qu'elle correspondait avec l'ennemi, il ne pouvait permettre qu'elle restât à Palerme pour y exercer sur le vicaire du royaume sa funeste influence. Au poids de cette menace se joignit pour l'accabler le vote de la nouvelle constitution sicilienne, constitution modelée sur celle de l'Angleterre et n'accordant à la couronne d'autres subsides que ceux qui seraient librement

consentis par les deux chambres du parlement¹. Il était encore temps pour Marie-Caroline de s'accommoder aux circonstances et d'user de son ascendant sur le roi et sur son fils pour qu'on essayât de gouverner franchement « selon le nouveau système ». Il n'y eut sorte d'instances qu'à cette heure décisive le duc d'Orléans ne fit auprès d'elle pour l'y déterminer ; mais contre lui et contre tous elle ne savait que se répandre en violentes récriminations, et elle employait tout ce qu'elle avait de ressources dans l'esprit, tout ce qui lui restait d'influence, à entraver l'action du pouvoir dans la voie nouvelle où il était engagé. C'était lutter contre plus fort qu'elle, c'était jeter le gant au gouvernement anglais lui-même, qui avait permis d'abord, et qui finit par ordonner qu'elle fût éloignée de la Sicile. Bentinck, unissant la patience à la fermeté, s'efforça pendant plusieurs mois d'obtenir ce résultat à l'amiable ; il voulait que ce fût Ferdinand lui-même qui donnât ce gage de fidélité à l'alliance britannique. Plus il devenait pressant, plus le roi reculait, cédant toutefois à chaque pas en arrière le moins de terrain possible ; tout ce qu'on put lui arracher fut la vague promesse de faire partir la reine au printemps, et de

1. 20 juillet.

lui assigner en attendant pour résidence pendant l'hiver la villa de Santa-Margharita, à quelques lieues de Palerme. Du fond de cette retraite, où tous ses mouvements étaient surveillés, Marie-Caroline trouva encore le moyen de faire parvenir au roi ses conseils, qui n'avaient pas cessé d'être pour lui des ordres.

En présence de ces résultats déplorables, la duchesse d'Orléans ne pouvait pas ne pas donner raison aux sages conseils de son mari, qui avait tout prévu, et s'était efforcé de tout prévenir; mais cela n'empêchait pas qu'elle eût le cœur navré de la situation de sa malheureuse mère. Le sentiment filial n'était pas le seul qui souffrit en elle : petite-fille de Marie-Thérèse, princesse napolitaine, pouvait-elle ne pas voir avec douleur sa famille et son pays sous les pieds d'un proconsul anglais? Les pages qu'elle écrivait alors attestent toute l'amertume qui débordait dans son âme, et dont Dieu seul avait la confidence. Elle voit les Napolitains, ses chers compatriotes, chassés de tous les emplois publics, persécutés et livrés aux dernières extrémités de la misère; les soldats, qu'on ne paye plus, n'ont sur le corps que des haillons, et désertent jusqu'au nombre de cinq cents dans une semaine; le peuple affamé s'agite et pille dans les rues; il n'y a partout que souffrance et plainte. et

dans la famille royale en particulier, « zizanie et désunion, » mécontentement des uns contre les autres. Que de causes de larmes pour elle ! Que de compensations douloureuses à son parfait bonheur d'épouse et de mère !

Elle était cependant à la veille d'émotions plus poignantes encore. Dans les premiers jours de l'année 1813, Ferdinand IV sort tout à coup de l'inaction absolue où il se tenait renfermé, et annonce à lord William que, sa santé étant rétablie, il va reprendre les rênes du gouvernement. Lord William s'incline avec une respectueuse adhésion devant la volonté royale, se contentant de maintenir avec une fermeté inexorable la nécessité du départ de la reine. Ce n'était pas ainsi que l'entendait Ferdinand, que l'entendait surtout Marie-Caroline, qui lui avait dicté cette hardie détermination. Le 9 mars au matin, le roi part des Colli, arrive à Palerme, déclare que le vicariat général a cessé, que c'est lui qui règne, et il en fait faire par le prince de Belmonte, son principal ministre, la notification immédiate à tous les agents des puissances étrangères. Bentinck, après deux jours d'une tranquille attente, se rend au palais pour se faire expliquer le sens de ce singulier coup de théâtre. Il est écouté d'abord ; mais le roi donne bientôt des signes d'impatience, refuse de l'entendre da-

vantage, et lui tourne le dos. Le faible prince, momentanément animé d'une énergie qui n'était pas la sienne, avait rejeté tous les conseils de la prudence, et avait résolu de livrer bataille aux alliés qui prétendaient l'opprimer. La réponse du fier Anglais ne se fit pas attendre. Le 12, au point du jour, il fait occuper Palerme par douze mille soldats de toutes armes, et informe Ferdinand que, « répondant à son gouvernement et à toute l'Europe de la tranquillité de la Sicile, il est de son devoir de ne permettre dans Palerme aucun attroupement, ni commotion populaire. Il ajoute que le lendemain il passera une note péremptoire, par laquelle il déclarera le roi en guerre avec la Grande-Bretagne, lui laissant quarante-huit heures pour aviser. » La note fut remise et reçue, mais non lue sur-le-champ. Ferdinand dit avec une apparente indifférence qu'il en prendrait connaissance à son loisir, et il y fit une réponse telle que Belmonte donna sa démission, plutôt que de la transmettre, ne voulant pas, disait-il, participer à la ruine de son roi et de sa patrie. La journée du 15 était expirée; lord William, confondu de cette obstination insensée, s'était résigné à l'emploi immédiat de la force, lorsqu'il apprit que Ferdinand avait mandé au palais le duc d'Orléans. Celui-ci déclina d'abord la mission d'intervenir dans une affaire si

mal engagée et poussée si loin ; mais le roi s'abandonna à lui « avec tant de tendresse et de confiance », il lui confessa avec une si triste ingénuité qu'il avait en tout cela obéi aux suggestions de la reine, que le prince comprit qu'il n'aurait que des paroles de soumission à porter, et se chargea de la négociation. La princesse avait tremblé en voyant son mari appelé au palais et compromis dans une querelle aussi redoutable ; elle fut grandement soulagée lorsqu'elle apprit qu'il n'y aurait point d'effusion de sang, et que son père allait retourner aux Colli, en remettant de nouveau au prince héréditaire le vicariat du royaume. Mais il lui fallut apprendre en même temps l'irrévocable arrêt de sa mère, signé de la main du roi lui-même. Ferdinand, après un dernier effort de résistance, avait signifié en ces termes à la reine l'ordre de partir : « *Come amico ve lo consiglio, come marito ve lo domando, come re ve lo comando.* » Reléguée à Castelvetro, Marie-Caroline y attendit pendant trois mois, dans la tristesse et le dénûment, que les conditions de son départ fussent réglées, et que la saison favorable lui permit de prendre la mer. Elle s'embarqua le 15 juin à Mazzara : sa fille ne devait plus la revoir. Six semaines après, la politique ombrageuse et dure du gouvernement anglo-sicilien porta à la

duchesse d'Orléans un autre coup qui ne lui fut guère moins sensible. Madame d'Ambrosio, « sa seconde mère ¹ », malgré son âge et sa cécité fut comprise dans une mesure générale de proscription prise contre tout ce qui restait au palais de Napolitains soupçonnés de conserver leur dévouement à la reine exilée. La duchesse alla faire ses adieux à sa vénérable amie et à ses deux filles ², et « pleura beaucoup avec elles », ainsi qu'elle le dit dans son simple et touchant langage.

Comme s'il eût fallu qu'aucun genre d'épreuves ne lui manquât, elle eut en ce même temps à subir la gêne et presque la détresse. L'esprit démocratique qui dominait dans les communes siciliennes prit prétexte de la nécessité de réduire les dépenses publiques pour supprimer l'allocation mensuelle de deux mille onces faite à la duchesse d'Orléans en vertu de son contrat de mariage. Cette suppression était d'autant plus injuste que, devenue mère de trois enfants ³, la princesse avait vu s'accroître d'autant les charges de sa maison, et que son installation à Santa-Teresa lui avait été en outre fort

1. « La mia seconda madre », ce sont ses propres paroles.

2. Dona Carmela et dona Giacinta. La première, attachée à madame la princesse de Salerne, a fait l'éducation de madame la duchesse d'Aumale.

3. La princesse Marie était née le 12 avril 1813.

coûteuse. Ce serait l'abaisser que de la louer d'avoir supporté avec une parfaite égalité d'âme cette injustice et les privations qui en résultèrent pour elle. Le *palazzo d'Orleans*, dans sa tenue très-modeste, n'en était pas moins la résidence d'une grande princesse, où tout ce qu'il y avait de Siciliens, d'Anglais et d'autres étrangers de quelque distinction se faisaient un extrême honneur d'être accueillis. Il s'y présenta alors un Français, fuyant devant la police impériale, homme de beaucoup de grâce dans l'esprit et d'élégance dans les manières, qui divertit Palerme, comme il divertissait Paris, des charmes de sa conversation, qui resta depuis dans les termes d'une sorte de familiarité avec le duc d'Orléans, et qui, après une assez longue vie tristement dissipée, fit hommage en ses derniers moments à la reine des Français de son retour à Dieu et de sa mort exemplaire. C'était M. de Montrou. J'aurais tort de ne pas dire ici que, malgré la modicité de ses ressources, le duc d'Orléans, donnant une première satisfaction à son goût de bâtir¹, était fort occupé de faire de Santa-Teresa une habitation plus spacieuse et plus commode pour sa famille, qu'il y joignait un jardin dont la plantation était un de ses

1. Ferdinand IV, avec son esprit *lazzaresque*, aimait à dire que son gendre avait « il mal della pietra ».

soins favoris, et que, par sa facilité à entrer dans le détail de la vie domestique, il oubliait et faisait oublier à sa femme les épines de la mauvaise fortune.

C'était pendant l'absence de lord William Bentinck et l'intérim de son commandement exercé par sir Frederick Lamb et le général Macfarlane qu'avaient eu lieu les dures tracasseries du gouvernement sicilien dont je viens de parler. Tous les mauvais vouloirs se turent lorsque fut revenu le capitaine général, qui ne cessait de proclamer « qu'un des plus grands aveuglements de cette cour était de ne savoir pas profiter d'une perle, telle que l'était le duc d'Orléans. » Les événements se précipitaient d'ailleurs en Europe de manière à faire prévoir pour le prince exilé la possibilité d'un changement de fortune. On touchait à la fin de l'année 1813, et l'on venait d'apprendre que les souverains alliés, vainqueurs à Leipzig, se préparaient à marcher sur Paris. Il était bien loin de l'âme du duc d'Orléans de spéculer à son profit sur les malheurs de sa patrie; mais sa joie fut aussi légitime que franche lorsque, quatre mois après le 23 avril 1814, le vaisseau anglais *l'Aboukir* lui apporta la nouvelle du rétablissement de sa famille sur le trône de France. « Il entra brusquement dans ma chambre, raconte la duchesse, en

me criant : « Bonaparte est fini. Louis XVIII est » rétabli et je pars sur ce vaisseau qui vient me » chercher ¹. » Je tombai hors de moi dans ses bras. » Le prince n'eut rien de plus pressé que de courir aux Colli pour porter au roi la même nouvelle. Ferdinand IV sembla succomber à l'excès de la joie : « Faccia in terra per ringraziare Dio, » s'écria-t-il, et il se prosterna, comme il le disait, contre terre dans l'effusion de sa reconnaissance.

L'*Aboukir* quitta Palerme le 1^{er} mai, jour où l'Église vénère saint Philippe, et la duchesse d'Orléans s'applaudit de cette circonstance, comme d'un présage heureux pour le voyage de son mari. Après avoir porté ses félicitations et son loyal hommage à Louis XVIII, et avoir préparé sommairement le palais de ses pères à recevoir sa famille, le prince alla s'embarquer sur le vaisseau la *Ville de Marseille*, portant le pavillon du contre-amiral l'Hermitte et commandé par le capitaine Senez. Le 14 juillet, à la vue du bâtiment français entrant dans la rade de Palerme, la population tout entière en fête se porta sur le rivage. Les misères et les mécontentements passés semblaient oubliés : Ferdinand avait repris joyeusement le pouvoir, et

1. C'était lord William, alors à Gênes, qui avait envoyé au duc d'Orléans le vaisseau et la dépêche.

son fils s'en était déchargé plus joyeusement encore. Les larmes que la duchesse d'Orléans versa en se séparant de son père et de son frère furent d'attendrissement plutôt que de douleur ; elle ne pouvait dissimuler sa satisfaction de quitter « cette île, où elle n'avait trouvé que déplaisirs, amertumes et inquiétudes, » et du fond de son cœur elle rendait grâces à Dieu « de l'existence brillante et indépendante » qui, pour son mari, ses enfants et pour elle, allait remplacer les épreuves de ces dernières années. Elle monta le 27 juillet à bord de la *Ville de Marseille*, saluée par les acclamations et les vœux du peuple, qui devait garder un fidèle souvenir du nom aimé et respecté de dona Amalia¹. Une fois que le vaisseau fut en mer, la tristesse des adieux fit place aux douces émotions de l'espérance, et, le 18 août 1814, après quelques jours de quarantaine, la duchesse d'Orléans mit le pied sur la terre de France, qui allait bien vite lui devenir si chère.

L'état de grossesse avancée où elle se trouvait lui commandait de voyager par eau, autant qu'il était possible. Après avoir remonté le Rhône, de

1. Lorsqu'en 1831 le prince de Joinville, élève de la marine, à bord de la frégate *l'Artémise*, visita Palerme, il n'y eut qu'un cri parmi la foule accourue pour le voir débarquer : *E' il figliuolo di dona Amalia!*

son embouchure jusqu'à Arles, elle prit le coche, et, s'arrêtant successivement à Avignon, à Valence et à Vienne, arriva à Lyon le 4 septembre. Elle y fut reçue par Augereau, en qui elle aima à saluer une des vieilles renommées de nos guerres d'Italie, et elle eut le soir le plaisir tout nouveau pour elle d'aller au théâtre applaudir M^{lle} Mars dans la comédie des *Fausse Confidences*. Mais les églises de Lyon avec leur pompe religieuse, et l'hôpital général avec son imposante grandeur, la frappèrent plus que tout le reste. Elle s'embarqua le 9 sur la Saône, qu'elle quitta à Châlon, pour achever à petites journées son voyage par terre. Le comte d'Artois, qu'elle rencontra à Dijon, la charma par son amabilité. L'enchantement continua pour elle jusqu'à Fontainebleau; mais, au milieu de son admiration pour les beautés de cette magnifique résidence, une affreuse nouvelle vint la frapper comme la foudre. Sa mère était morte.

Rien de plus triste que la destinée de cette malheureuse princesse depuis qu'elle avait quitté la Sicile. Ce n'était qu'après plus de sept mois d'un voyage plein de périls qu'elle avait pu gagner Vienne, où elle venait demander un asile à l'empereur. Là, elle arrive pour apprendre, elle reine dépossédée de Naples, l'alliance de l'Autriche avec

Murat. C'est en vain que les triomphes successifs des armées alliées, leur entrée à Paris et la chute de Bonaparte lui apportent les consolations en apparence les plus éclatantes; une incurable mélancolie s'est emparée de son âme : « Rien, écrit-elle, ne me touche plus sur la terre; mon sort a été jugé et décidé le jour où j'ai été chassée, comme une femme de théâtre, et jetée hors de la Sicile... Ma vie est terminée en ce monde... Je ne suis plus un objet d'intérêt que pour quelques vieilles femmes, qui ne sortent jamais de chez elles, et qui sortent pour voir le dernier des enfants de la grande Marie-Thérèse... Le Prater est dans son beau vert, tout en fleurs, mais il n'y a plus rien de beau pour moi¹. » Tel était le cours de ses tristes pensées, lorsque, dans la nuit du 7 au 8 septembre, une attaque d'apoplexie foudroyante la mit au tombeau. Une lettre du prince de Salerne en informa le duc d'Orléans, qui, les yeux pleins de larmes, laissa deviner plutôt qu'il n'annonça cette nouvelle à sa femme. Elle en fut accablée, et demanda qu'un jour au moins lui fût accordé pour donner seule un libre cours à ses pleurs. La visite de sa belle-mère, qui ne vint auprès d'elle qu'avec des paroles d'affectueuse sympathie, lui

1. *Journal manuscrit de la reine Marie-Caroline*, adressé à sa fille la duchesse de Genevois, plus tard reine de Sardaigne.

fut sinon une consolation, au moins un adoucissement. Elle trouva enfin la force de se remettre en route, et, le 22 au soir, elle arriva au Palais-Royal dans une extrême confusion d'idées et de sentiments, tout étourdie de se trouver à Paris, offrant à Dieu les larmes qui lui revenaient sans cesse, et le remerciant en même temps de l'avoir conduite au terme désiré de ce long voyage.



DEUXIÈME PARTIE

LE PALAIS-ROYAL

4844-4830

DEUXIÈME PARTIE

LE PALAIS-ROYAL

1814-1830

CHAPITRE PREMIER

État des esprits à la cour lors de l'arrivée de la duchesse d'Orléans à Paris. — Accueil gracieux qu'elle reçoit de Louis XVIII : ses relations sympathiques avec la duchesse d'Angoulême. — Elle accouche du duc de Nemours. — Ses premières réceptions au Palais-Royal : hommage universellement rendu à sa parfaite bienveillance et à la haute dignité de ses manières. — Soirées du Palais-Royal, concerts ; lecture du *Dernier des Abencerrages* et de *Moïse*, par M. de Chateaubriand. — Le duc d'Orléans est envoyé à Lyon avec *Monsieur*, pour arrêter la marche de Napoléon, débarqué à Cannes. — Son retour à Paris : avant d'aller organiser la défense dans les départements du Nord, il fait partir secrètement sa femme et ses enfants pour l'Angleterre. — Lettre de la duchesse d'Orléans à Louis XVIII. — Son débarquement à Douvres : longue anxiété qu'elle éprouve jusqu'à l'arrivée de son mari et de sa belle-sœur. — Empressement de la société anglaise autour du duc et de la duchesse d'Orléans ; leur établissement à Twickenham. — Court voyage du duc d'Orléans à Paris, après la rentrée du roi : il retourne en Angleterre avec la détermination d'attendre d'autres circonstances pour ramener sa famille au Palais-Royal. — Vie retirée et tranquille de la duchesse : soins donnés à l'éducation des enfants. — Inquiétudes causées par les périls que les excès des ultra-royalistes font courir à la monarchie restaurée. —

* Relations d'amitié avec la famille royale d'Angleterre. — Voyages dans les comtés. — Ordonnance du 5 septembre 1816. — Le duc d'Orléans se décide à rappeler sa famille à Paris, où il l'a précédée.

1814-1817

En arrivant au Palais-Royal, la duchesse d'Orléans ne trouva dans le monde où elle entrait que joie et confiance. On était encore dans le premier bonheur de la paix succédant à de longues guerres, d'une aurore de liberté succédant aux excès du despotisme. Le gouvernement de la Restauration, heureux d'être, avait l'air de marcher sans regarder derrière lui; la vieille société française, se retrouvant sur ses pieds aux Tuileries comme dans les hôtels du faubourg Saint-Germain, n'avait pas le sentiment des dangers que lui préparaient dès lors ses imprudences. Au Palais-Royal on était bien mieux au courant des idées et des intérêts modernes; mais là aussi il n'y avait pour le moment point de souci sérieux du lendemain, et après les souffrances de l'exil, on s'abandonnait avec sécurité à la jouissance des jours meilleur qui renaissaient au sein de la patrie. Le deuil que la duchesse d'Orléans portait dans son cœur, comme sur ses vêtements, et les ménagements commandés par une grossesse dont le terme était proche, l'empêchèrent seuls de se mêler dès ce

moment au mouvement de la cour et à celui de la vie parisienne.

Ces deux circonstances ne pouvaient toutefois la dispenser d'aller avec son mari rendre au roi ses devoirs. Elle y fut dès le lendemain de son arrivée. Elle était précédée d'un tel renom de vertu, il y avait dans son maintien et les traits de son visage une si naturelle expression de dignité, quelque chose de si royal, que Louis XVIII y rendit hommage par la recherche particulière de courtoisie avec laquelle il l'accueillit. Il reçut aussi avec une apparente bonté le duc d'Orléans. Ce fut plus tard, après la crise des cent-jours, qu'il n'eut plus pour ce prince qu'une froideur malveillante, jointe à sa hauteur habituelle avec les cadets de sa race. Les liens d'étroite parenté et la communauté de vertus qui existaient entre la fille de Marie-Caroline et celle de Marie-Antoinette les recommandaient naturellement à l'estime et à l'affection l'une de l'autre, et ces sentiments ne firent que s'accroître dès l'instant où elles commencèrent à se connaître.

Les hommages de la cour vinrent, dans les jours qui suivirent, chercher la duchesse d'Orléans au Palais-Royal. Il ne manqua à cette affluence empressée qu'un petit nombre d'anciens émigrés, fidèles à leur inimitié contre celui dont

elle portait le nom. Avec l'élite des plus anciennes familles du royaume, se présentèrent à elle maréchaux, généraux, sénateurs convertis en pairs de France, tous personnages de la Révolution et de l'Empire, assurés de trouver là des égards qu'ils ne trouvaient pas toujours aux Tuileries. La duchesse avait appris dès le premier jour ce qu'elle devait à chacun, s'avancant avec précaution, selon ses propres expressions, « sur le théâtre nouveau où elle paraissait, » très-sobre de paroles, mais n'en disant que de justes, et laissant satisfaits d'elle tous ceux qui l'avaient approchée. Indépendamment de tout ce monde devant qui s'ouvraient les appartements du Palais-Royal, s'était formé un cercle plus restreint et plus intime, dans lequel le premier rang appartenait à la duchesse douairière et à sa belle-sœur la duchesse de Bourbon. Derrière elles figuraient le peu qui restaient d'anciens familiers de la maison d'Orléans, à qui étaient venus se joindre les nouveaux officiers que le prince avait attachés à sa personne; le général Albert, le colonel Atthalin, le comte Camille de Sainte-Aldegonde, le vicomte de Rohan Chabot, le comte Thibaut et le baron Raoul de Montmorency. Le titre honorifique de gouverneur du jeune duc de Chartres avait été donné au comte de Grave, un des ministres constitutionnels de

Louis XVI dans les derniers jours de sa royauté.

Un mois s'était à peine écoulé depuis l'établissement de la duchesse d'Orléans au Palais-Royal lorsqu'elle accoucha du duc de Nemours ¹. Louis XVIII et la duchesse d'Angoulême tinrent le nouveau-né sur les fonds de baptême, dans la chapelle des Tuileries, avec tout le cérémonial de l'ancienne cour. A peine relevée, la princesse fut promenée par son mari parmi les mille objets nouveaux pour elle que Paris offrait à sa curiosité. Elle avait toujours eu, et elle a conservé jusqu'à la fin de sa vie, un désir très-vif de voir et de connaître : les grandes et les petites merveilles de notre capitale procurèrent à ses yeux et à son esprit un enchantement auquel elle fut heureuse de se livrer. La visite des musées et celle des ateliers des artistes eurent pour elle un intérêt particulier. Elle se laissa même aller aux attraites des théâtres. Son deuil fit qu'elle en ressentit d'abord quelque scrupule ; mais la rigueur de l'étiquette ne lui interdisant point cet amusement, et son mari le lui commandant, elle ne crut pas pouvoir s'y refuser. Il y eut des fêtes données soit à la cour, soit par quelques personnages de distinction, auxquelles elle se rendit sinon toujours par plaisir, au moins

1. 25 octobre.

par convenance ; partout on subit le charme de son incomparable politesse, que relevait la grandeur de ses manières⁴. L'état dans lequel le duc d'Orléans avait retrouvé la demeure de ses pères ne lui permettait pas les grandes et splendides réunions qu'on admira plus tard au Palais-Royal. Mais dès lors, sous la direction pleine de goût de Mademoiselle, que secondait le compositeur Paer, d'excellents concerts rassemblaient une société nécessairement plus choisie que nombreuse. Quelques lectures venaient aussi donner satisfaction à la curiosité littéraire de la duchesse. Sous les auspices de madame de Duras et du vicomte Mathieu de Montmorency, M. de Chateaubriand lut un soir sa nouvelle non encore publiée du *Dernier des Abencerrages*, et recueillit des applaudissements auxquels il fut très-sensible. La lecture qu'il fit peu après de sa tragédie de *Moïse* laissa l'auditoire très-froid, et je ne répondrais pas que, pour le génie irritable du grand écrivain, ce n'ait été

4. J'ai sous les yeux des notes historiques écrites par un personnage des plus haut placés à la cour de Louis XVIII et de Charles X, et des moins affectionnés à la branche cadette de la maison de Bourbon. Faisant en 1829 un portrait du duc de Chartres adolescent, « comment, dit-il, n'aurait-il pas des manières polies, ayant pour mère la princesse la plus polie qui existe en Europe ! »

le premier en date de ses griefs contre le Palais-Royal.

Il n'est pas de mon sujet de raconter l'enchaînement de fautes par lequel le gouvernement de Louis XVIII facilita l'audacieux coup de main qui ramena triomphalement Napoléon du golfe Juan aux Tuileries sur les bras de son armée. Le duc d'Orléans voyait bien depuis quelque temps s'amasser un orage ; mais il n'imaginait pas qu'il fût si proche ni si fatal. Appelé mystérieusement le 5 mars au soir dans le cabinet du roi, il y apprit le débarquement de Bonaparte, et y reçut l'ordre de partir le lendemain pour Lyon, afin de s'y joindre à *Monsieur*, chargé d'y organiser la résistance. Il fut bientôt démontré qu'elle était impossible, et le prince, revenu le 12 à Paris, alla s'offrir au roi pour le servir ailleurs, et, s'il se pouvait, plus utilement. Avant de se remettre en campagne, il voulut toutefois pourvoir à la sûreté de sa femme et de ses quatre enfants, qu'il ne pouvait se résoudre à laisser dans Paris exposés à tous les hasards d'une fuite précipitée. Comme il ne doutait pas de l'opposition de Louis XVIII à leur départ, il fut obligé d'en préparer les moyens avec le plus grand secret. A deux heures et demie du matin une voiture de place emmena furtivement du Palais-Royal la duchesse et ses enfants,

avec le comte de Grave, qui s'était chargé de les conduire en Angleterre. Dans la cour d'une maison, où la famille fugitive n'était connue pour avoir aucune relation, se trouvait une berline avec des chevaux de poste, qui emmenèrent rapidement la princesse sur la route de Calais. Elle avait, avant de partir, écrit au roi la lettre suivante :

« Sire,

« Je suis partie emportant dans mon cœur le souvenir de vos bontés pour moi. Croyez que le seul amour maternel a pu me faire décider à ce sacrifice si cruel de laisser un mari bien-aimé, une sœur, des parents chéris exposés à tous les dangers, et vous, Sire, que je chéris comme un père, à qui je souhaite tant de succès et de prospérités. Mon cœur est navré, tourmenté, déchiré; mais j'ai cru que mon devoir, même envers votre Majesté, était de sauver ces chers, ces innocents enfants, unique rejeton de notre famille. Puisse Dieu exaucer mes vœux, vous soutenir sur votre trône, au pied duquel je serai si heureuse de vous renouveler l'hommage de mon tendre et respectueux attachement,

« Sire, etc.

« MARIE-AMÉLIE. »

12 mars 1815.

Dans sa longue vie, semée de tant d'épreuves, la duchesse d'Orléans a toujours compté parmi les plus cruelles ce départ nocturne, ce voyage de Paris à Calais plein de transes continuelles, cette traversée du détroit, si rude au mois de mars pour des enfants en bas âge, la grave maladie de la princesse Louise qui en fut la suite immédiate, tout cela réuni à l'anxiété où elle était sur le sort de son mari, qu'elle laissait dans le plus grand peut-être de tous des périls. Débarquée à Douvres, elle alla s'établir dans une auberge, où ses regards ne cessaient de se porter du lit de son enfant au port, où entraient de moment en moment des fugitifs qui n'étaient pas ceux qu'elle attendait. La comtesse de Vérac, qui lui amenait sa femme de chambre, la rejoignit dans la nuit du 18; mais dix mortelles journées se passèrent encore avant qu'elle sût rien de son mari ni de sa belle-sœur. La nouvelle de la fuite du roi et de l'entrée à Paris de Napoléon, qui lui était parvenue, avec mille autres rumeurs vraies ou fausses sur ce qui se passait en France, n'était pas faite pour la rassurer. Ce fut seulement le 28, à Londres, où elle venait d'arriver, qu'une lettre du duc d'Orléans l'informa qu'avec Mademoiselle et la comtesse de Montjoye, il avait franchi la frontière belge et allait partir pour l'Angleterre. Le 3 avril, en effet, il la surprit

par son arrivée matinale, et, dans le saisissement de sa joie, elle oublia toutes ses autres douleurs¹.

Le duc d'Orléans n'était pas un hôte nouveau pour l'Angleterre; l'estime dont il y jouissait fit que la princesse son épouse n'y fut pas non plus longtemps une étrangère. La reine, le prince régent et les autres membres de la famille royale la comblèrent d'égards, et le modeste appartement qu'elle occupait à *Grillion's Hotel*, Albemarle Street, vit affluer pendant un mois l'élite de l'aristocratie britannique. Elle y reçut aussi la visite de deux augustes compagnes de son infortune, la duchesse d'Angoulême et la princesse Louise de Condé. Elle avait vu celle-ci à Paris, à l'hôtel Monaco, chez la duchesse de Bourbon; elle s'était liée avec elle, autant que le permettait la vie recluse de la sainte religieuse, fidèle à ses vœux dans le monde, en attendant que les portes du cloître pussent se fermer irrévocablement sur elle. Il avait été impossible à la princesse Louise de quitter Paris avant le 20 mars; obligée de se tenir cachée pendant huit jours, elle avait enfin obtenu, par la secrète entremise de Fouché, des chevaux de poste, et était allée chercher dans le

1. « In questo momento, ho dimenticato tutti gli altri guai. »

faubourg de Chelsea une humble et tranquille retraite.

Il ne pouvait convenir au duc d'Orléans d'établir sa famille au milieu des brouillards et des fumées de Londres. A peine arrivé, il s'occupa de lui choisir une demeure dans la partie la plus riante des environs de la grande métropole, là où il avait habité pendant plusieurs années avec ses frères. Dès le 2 mai, avant qu'eût été trouvée la résidence cherchée sur les bords de la Tamise, on quitta l'hôtel d'Albemarle Street pour celui du *Star and Garter*, situé sur le point le plus élevé de la jolie ville de Richmond. On tarda peu à se transporter de là à Twickenham, dans la charmante maison qui portait alors le nom de M. Pocock, son propriétaire, et qui, agrandie depuis lors et embellie, a pris celui d'*Orleans-house*¹. C'était là que devaient s'écouler pour la duchesse d'Orléans deux années, pendant lesquelles elle eût été, selon ses paroles, parfaitement heureuse, si elle eût pu oublier qu'elle était épouse et mère, et que cette maison n'était pas la sienne².

1. C'est celle qui est aujourd'hui habitée par M. le duc d'Aumale.

2. « Se io potessi dimenticare che sono moglie e madre, e che questa casa non è la nostra. »

Il lui vint cependant du dehors plus d'une pénible émotion. La première lui fut causée par la nouvelle de la sanglante journée de Waterloo. Quoiqu'elle entrevît tout d'abord que la défaite de Napoléon devait finir son exil, elle eut le cœur glacé par l'horrible étendue du désastre que venait d'essuyer l'armée française. Les cris de joie et de triomphe du peuple anglais lui faisaient mal. Elle eut bientôt à gémir des calamités sans nombre infligées à la France par l'invasion étrangère; elle eut à entendre les calomnies prodiguées à son mari par le parti de l'émigration pour s'être tenu à l'écart de la cour réfugiée à Gand; peu s'en fallait qu'on ne l'accusât de trahison dans son court commandement de l'armée du Nord, et l'on se refusait à croire qu'il fût étranger à la pensée qu'avaient eue quelques-uns des patriotes des cent-jours de le porter sur le trône de France à la place des Bourbons de la branche aînée. Ce ne fut pas sans un sentiment de douloureuse anxiété que la duchesse le vit, vers la fin du mois de juillet, aller s'aventurer « dans un volcan de misères et d'horreurs, tel que l'était la chère et malheureuse France¹. » Ce voyage ne dura que

1. « Per un volcano di miserie ed orrori, qual è nostra cara ed infelice Francia. »

quatre semaines, et le duc d'Orléans en rapporta la résolution d'attendre d'autres circonstances pour ramener sa famille au Palais-Royal.

Tout se prépara donc pour un séjour de quelque durée en Angleterre. Un cours régulier de service s'établit, comme à Paris, auprès du prince, entre MM. de Chabot, Atthalin, de Sainte-Aldegonde et Raoul de Montmorency. On pourvut à la grande affaire de l'éducation des enfants, pour laquelle n'avaient été pris jusque-là que des arrangements provisoires. Un précepteur, dont on eut plus tard à regretter le choix, fut donné au duc de Chartres; une gouvernante, madame de Malet, aux jeunes princesses. Le service d'honneur auprès de la duchesse et de Mademoiselle continua d'appartenir à madame de Vérac et à madame de Montjoye, fidèles amies à Twickenham, comme elles l'avaient été à Palerme.

Après une courte promenade dans les comtés, où elle visita la studieuse ville d'Oxford, ainsi que les résidences seigneuriales de Blenheim, de Stowe et de Hatfield, la duchesse d'Orléans, les jours d'automne étant venus, recommença cette vie régulièrement ordonnée, qui était un besoin pour elle et dont j'ai déjà parlé plus d'une fois. Les soins maternels y eurent la part très-grande qui leur appartenait, et jamais mère ne les pro-

digua à ses enfants avec plus d'amour, mais ce ne fut point aux dépens de ce qu'elle était accoutumée à faire pour la culture de son intelligence et surtout pour celle de son âme. Je n'ai pas à revenir sur son assiduité à la lecture, attestée par le dénombrement annuel des livres qu'elle avait lus ; mais il m'est impossible de ne pas dire avec quelle sérieuse application elle reprit le travail de son perfectionnement, dont elle avait été un peu distraite depuis plus d'un an par le cours précipité des événements. Le 31 décembre 1815, elle porte, selon son usage, le regard en arrière sur l'année qui vient de s'écouler, et elle craint que, comme cela lui était arrivé à Vienne dans les jours de sa première jeunesse et de ses premières joies mondaines, « les prospérités dont elle jouissait et les vanités qui l'entouraient à Paris ne l'aient éloignée de Dieu et de ses devoirs. » Mais, ajoute-t-elle, le coup de foudre inattendu qui l'a jetée hors de France est venu lui faire sentir plus que jamais le néant des choses de ce monde, et « dans sa vie retirée de Twickenham » elle a trouvé une heureuse facilité de revenir avec plus de suite au soin des grands intérêts de son âme.

Qu'on rapproche, en effet, des lignes que je viens de citer celles qu'elle a écrites le dernier jour de 1816 : « Il y a bien des années, dit-elle, que je

n'en ai passé une aussi paisible que celle qui vient de finir. Sans doute mes inquiétudes sur l'état de notre pauvre France et sur celui de l'Europe ont été continuelles, et le mariage de Caroline¹ a été accompagné pour moi de plus d'une amertume ; mais en général mes jours se sont écoulés tranquillement dans notre vie uniforme, et il n'y a eu pour moi ni grands plaisirs, ni grands déplaisirs... J'en remercie Dieu et je lui demande de bien employer pour son service l'année où nous allons entrer. » Comment ne pas reconnaître dans ces simples et courtes paroles l'accent recueilli d'une âme qui, loin du monde, s'est retrouvée elle-même devant Dieu ? Je ne voudrais pas laisser croire par là que le monde n'eût aucun accès dans l'existence qu'on menait à Orleans-house, et qu'on y fût entièrement étranger aux choses du dehors. Il ne pouvait, il ne devait pas en être ainsi ; c'était seulement une vie retirée, « *vita ritirata*, » suivant la parole même de celle qui savait en goûter les sérieuses jouissances. Unie, du reste, comme elle l'était, aux sentiments et aux intérêts de son mari, elle ne pouvait pas ne pas suivre avec une préoccupation très-vive le cours des événements dont sa nouvelle patrie était le théâtre ; elle ne

1. Madame la duchesse de Berri.

pouvait pas ne pas voir avec autant de tristesse que d'effroi les nouveaux périls dont les violences insensées de la Chambre de 1815 menaçaient la France. Quelque *royaliste* qu'elle fût, pour parler le langage du temps, quelque attachement qu'elle eût pour la sainte cause de la religion, elle avait dans le cœur trop d'humanité et trop de lumières dans l'esprit pour ne pas détester les persécutions et en pressentir les résultats toujours funestes aux persécuteurs. Le supplice de Ney lui avait serré le cœur; l'évasion de Lavalette l'avait remplie de joie, en même temps que d'admiration pour la noble femme qui s'était courageusement dévouée au salut de son époux.

Je dois ajouter que ce sentiment français, je dirais volontiers ce sentiment patriotique, qui transportait si souvent les regards et les pensées de la duchesse d'Orléans de l'autre côté du détroit, n'empêchait pas que pour elle, comme pour le duc, il n'y eût en Angleterre des affections privées qui leur tenaient au cœur, et ne permettaient pas que leur vie retirée fût une vie d'isolement. Les principales de ces affections étaient dans la famille royale. La reine, dont les vertus étaient si universellement respectées, s'était sentie bien vite attirée vers celles de la duchesse d'Orléans, et ne manquait aucune occasion de lui témoigner toute son

estime. Le prince Léopold de Saxe-Cobourg, qui venait de se marier à la princesse Charlotte d'Angleterre, était devenu promptement l'ami de ceux qui lui devaient donner plus tard leur fille pour seconde épouse. Je lis ces lignes écrites par la duchesse, à son retour de la première visite qu'elle fit au couple royal dans leur résidence de Claremont : « Ce château est l'habitation de campagne donnée par le Parlement au prince de Cobourg sa vie durant. Il est dans une belle situation, à gauche et au-dessus du village d'Esher. Le parc, qui a une étendue de trois cents acres, est grand et beau et contient beaucoup de chasse. Au milieu est la maison, grande et commode, située sur une hauteur. » Elle ne se doutait guère que le lieu qu'elle décrivait ainsi était celui où, après une série de vicissitudes, elle était destinée à finir son existence. Il y avait entre Oatlands, séjour de la duchesse d'York, et Orleans-house de continuelles relations, qui n'étaient pas affaire de pure politesse, mais de sincère et mutuelle cordialité. Le duc de Kent et la princesse Elisabeth n'avaient pas pu ne pas reporter sur la duchesse d'Orléans quelque chose de leur ancien et fidèle attachement pour son mari. Le prince régent lui-même, malgré les inégalités de sa nature capricieuse, était constant dans les témoignages d'amitié qu'il leur

donnait, et, le jour où fut baptisée la petite Mademoiselle de Montpensier¹, il se fit un plaisir de se mêler, avec trois de ses frères², à l'assistance convoquée pour cette cérémonie.

Les eaux de Cheltenham ayant été ordonnées, vers la fin de l'été, à Mademoiselle, dont la santé était sujette à de fréquentes altérations, le duc d'Orléans profita de cette circonstance pour faire parcourir à sa femme quelques-uns des comtés occidentaux de l'Angleterre. Nous l'avons entendue plus d'une fois redire le plaisir avec lequel elle visita l'antique manoir des comtes de Warwick, les ruines du château de Kenilworth, la ville et la maison natale de Shakspeare, et la grande cité de Bristol; nous l'avons entendue en 1858, passant l'été à Malvern, nous rappeler les souvenirs datant de plus de quarante ans qu'elle en avait conservés; elle n'avait pas oublié non plus son passage en poste dans la petite ville d'Evesham, qui ne se recommandait alors à son attention que pour avoir été le théâtre d'une des batailles mémorables de l'histoire d'Angleterre³.

1. Née le 28 mars 1816. Elle reçut le nom de Françoise, ayant pour parrain le prince héréditaire des Deux-Siciles.

2. Le duc de Clarence, le duc de Kent et le duc de Cambridge.

3. Celle où périt en 1265 le célèbre Simon de Montfort,

Une course fort intéressante à Portsmouth et dans l'île de Wight donna à la curiosité de ses yeux et de son esprit une dernière satisfaction, après quoi le calme recueillement de la vie de Twickenham recommença pour l'automne et pour l'hiver.

L'ordonnance du 5 septembre 1816 avait pendant ce temps amené en France un changement assez considérable dans la marche du gouvernement. L'esprit de modération avait prévalu sur l'esprit de violence dans les conseils de Louis XVIII, la Chambre de 1815 avait été dissoute ; Paris n'était plus ce volcan enflammé dans lequel la duchesse tremblait de voir son mari se hasarder. Les amis du prince ne cessaient de lui écrire que le moment était venu pour lui d'y retourner. Mais outre qu'il lui convenait d'attendre, et de voir plus clair qu'il ne le faisait encore dans la situation des affaires publiques, il ne voulait rentrer au Palais-Royal qu'après l'entier achèvement des travaux qu'il y avait ordonnés pour en rendre l'habitation digne et commode ; il tenait de plus à ce que fût terminée une négociation entamée dès 1814 entre l'administration de ses biens et celle de la liste

comte de Leicester, l'introducteur des communes dans le parlement britannique. C'est à Evesham que se trouve la station du chemin de fer qui conduit aujourd'hui à Wood-Norton, habitation de M. le duc d'Aumale dans le Worcestershire.

civile. Il s'agissait de l'échange du château de Neuilly, qui était entré dans le domaine de la couronne, contre les écuries de Chartres, appropriées au service du roi, quoiqu'elles appartenissent à la maison d'Orléans. Les bases de cet échange ne furent arrêtées qu'au commencement du mois de mars 1817¹; ce fut alors seulement que le duc d'Orléans, de Paris où il se trouvait depuis trois semaines, put écrire à la princesse que le roi lui donnait définitivement Neuilly, et lui avait gracieusement exprimé le désir qu'elle y fit ses couches². Elle en tressaillit d'aise, et tout se prépara dès lors pour le retour en France. Il y eut à faire de longs adieux, quelques-uns accompagnés d'une vive émotion; il y eut à attendre que la princesse Marie d'abord, puis Mademoiselle, toutes deux tombées malades, fussent en état de supporter le voyage; il y eut enfin, la semaine sainte étant arrivée, à en remplir les devoirs. Mais le 8 avril, rien n'empêcha plus qu'on se mît en route. « Au milieu de deux rangées d'habitants de Twickenham qui nous souhaitaient toutes sortes de bonheur, écrit la duchesse, nous sommes par-

1. La sanction légale ne fut donnée à cet échange que par un vote des Chambres du mois de juillet 1819.

2. Elle était grosse de madame la princesse Clémentine, née à Neuilly le 3 juin 1817.

tis, et je n'ai pu quitter sans un serrement de cœur ce paisible séjour, où nous avons passé deux ans tranquilles, loin du monde et de ses intrigues. »

On arriva le 15 au Palais-Royal.

CHAPITRE II

Treize ans de bonheur domestique commencent pour la duchesse d'Orléans. — Son établissement à Neuilly : jouissance du séjour de la campagne pour ses enfants et pour elle-même. — Son admirable esprit de conduite dans la situation délicate que lui fait l'attitude politique de son mari. — Naissance du prince de Joinville. — Difficultés d'étiquette suscitées aux princes du sang par la hauteur malveillante de Louis XVIII. — Inutile opposition du roi à l'envoi du duc de Chartres au collège Henri IV : conversation entre le roi et le duc d'Orléans ; lettre de la duchesse à Louis XVIII. — Naissance du duc de Penthièvre. — Assassinat du duc de Berri. — Troubles à Paris ; révolution à Naples : tristes réflexions qu'elle inspire à la duchesse d'Orléans. — Morts successives de la duchesse donairière d'Orléans et de la duchesse de Bourbon. — Celle de madame de Vêrac nécessite une nouvelle et plus complète organisation de la maison de la duchesse. — Naissance et baptême du duc de Montpensier dans la chapelle des Tuileries. — Le duc d'Orléans est rappelé du château d'Eu par l'imminence de la mort de Louis XVIII. — Récit de cette mort fait par la duchesse d'Orléans.

1817-1824

La reine Marie-Amélie a toujours dit que les treize années écoulées de 1817 à 1830 avaient été les plus heureuses de sa longue carrière. Rien, en effet, dans cet intervalle de temps, ne semble lui avoir manqué de ce qu'on appelle du nom de bonheur en ce monde. Les douceurs de la vie pri-

vée dans une fortune royale, les pures joies que donnent à une femme les vertus de son mari récompensées par l'estime publique et celles que donne à une mère l'entourage d'une belle et nombreuse famille, les jouissances du présent avec les espérances de l'avenir, la tranquillité du dehors avec la paix intérieure d'une conscience chrétienne, tout cela réuni fit alors à la duchesse d'Orléans une existence telle qu'elle ne l'avait point connue encore, et qu'elle ne la devait pas retrouver dans la suite. Ce n'est pas qu'aient été entièrement épargnés à cette période de sa vie les avertissements par lesquels la Providence rappelle aux plus heureux combien leurs prospérités sont fragiles et passagères. Il lui survint plus d'une fois de mesquines tracasseries de cour, plus d'une fois elle fut appelée à de douloureux spectacles, elle fit même quelques pertes qui lui furent très-sensibles; mais ces traverses, inévitables dans le cours de treize ans, n'allèrent point jusqu'à troubler le fond de son existence, jusqu'à lui faire perdre l'impression habituelle du bonheur domestique.

Ce bonheur ne se raconte pas. Ce qu'on a dit des peuples, que les époques de leurs annales les plus tranquilles et les plus prospères sont celles qui fournissent le moins à l'histoire, n'est pas moins vrai des individus; très-peu de faits rem-

pliront nécessairement cette partie de mon récit. Les vertus domestiques, qui ont donné au ciel tant de saints dont les noms sont ignorés, ces vertus dont le mérite est si relevé et le charme si puissant, changent d'aspect en étant produites sur le théâtre ; des actes souverainement méritoires, des choses vraiment grandes, accomplis dans l'étroite enceinte de la vie privée, risquent de ne paraître que des minutes au point de vue de l'histoire. Ma plume va donc être obligée de courir très-rapidement jusqu'à ces fameuses journées de juillet 1830, qui amenèrent un si prodigieux changement dans la destinée de la duchesse d'Orléans, et lui firent dire, dès la première heure : « Mon bonheur est fini. »

Ce fut le 23 avril 1817, huit jours après son retour d'Angleterre, que le duc d'Orléans alla prendre possession de la résidence de Neuilly. Elle était loin d'être alors ce qu'elle devint quelques années plus tard sous l'habile main du nouveau propriétaire. La maison était assez commodément distribuée, mais trop étroite pour le nombre d'habitants qu'elle devait recevoir. Le parc avait été non-seulement négligé par suite de la longue solitude du château, mais il portait de tous côtés la trace des dévastations que les troupes alliées y avaient commises en 1815. La duchesse, en s'é-

veillant le lendemain de son arrivée, n'en éprouva pas moins un plaisir très-vif à se voir « entourée d'arbres et dans le calme de la campagne. » Sur-tout elle jouit pour ses enfants du bon air qu'ils allaient respirer pendant l'été et du libre champ qui allait s'ouvrir à leurs ébats, par comparaison avec les espaces resserrés et l'atmosphère étouffée du Palais-Royal. Jeunes comme ils l'étaient, elle trouvait en outre dans le peu d'étendue de la maison l'avantage de les tenir plus rapprochés de l'œil maternel.

Neuilly, dès qu'on y fut établi, s'ouvrit aux réceptions, et la situation de la duchesse d'Orléans lui imposa des devoirs bien autrement difficiles que ceux qu'elle avait eu à remplir durant son premier séjour en France. La conduite à la fois loyale et circonspecte de son mari n'avait pu le remettre en bons termes avec la cour, où continuaient à dominer les *ultra-royalistes*. Animés d'une passion plus que jamais furieuse contre les *libéraux*, ils affectaient de ranger dans ce parti le duc d'Orléans, et l'on ne saurait dire qu'en cela ils eussent tort; mais ils avaient tort de vouloir qu'il fût l'ennemi du roi parce qu'il l'était de leurs folles doctrines et de leurs absurdes prétentions. La plupart cependant estimaient qu'il y avait convenance à ne pas refuser leurs respects extérieurs au pre-

mier prince du sang, et le cercle de la duchesse se composait le soir en majorité de visiteurs du faubourg Saint-Germain. Il y venait aussi parfois des personnages d'un autre bord, des pairs tels que le prince de Talleyrand, le duc de Liancourt, le duc de Broglie et le comte Molé; des députés comme Camille Jordan, Dupin, Stanislas de Girardin et Casimir Périer, qui étaient avec le prince soit en relations d'amitié, soit en simple communauté de sentiments politiques, et qui, pas plus là que dans les Chambres, ne faisaient mystère de leur opposition constitutionnelle. Parfois aussi le salon se remplissait de diplomates ou d'autres étrangers de distinction, dont la présence ne faisait qu'ajouter à ce que la position de la princesse avait de délicat, en un temps où le plus parfait savoir-vivre ne parvenait pas toujours autour d'elle à imposer à la passion politique un complet silence. Ce qu'elle fit pour échapper à cette grave difficulté, elle l'a écrit en deux lignes : « J'écoute ce que l'on dit, je me tais, je réfléchis, et je prie Dieu qu'il nous éclaire et qu'il nous assiste. » La réserve silencieuse que les circonstances commandèrent alors à la duchesse d'Orléans devint pour elle une habitude de toute sa vie; au risque de laisser croire qu'elle ne savait causer que de lieux communs, « qu'elle n'avait point de conversa-

tion, » jugement porté sur elle par des personnes même les plus amies, elle se fit une loi de maîtriser constamment sa parole, de laisser deviner le moins possible sur les hommes et sur les choses le secret de ses sentiments et de ses pensées. Que de fois ceux qui la connaissaient n'ont-ils pas eu l'occasion de se dire tout bas qu'au bruit des discussions qui l'entouraient, son attitude pensive et recueillie, avec les yeux attachés sur sa tapisserie, était un triomphe remporté sur elle-même, un véritable effort de vertu !

Il va sans dire qu'elle portait la même prudence, la même circonspection dans ses rapports avec les Tuileries. On écoutait Louis XVIII plus qu'on ne lui parlait, et de ce côté il n'y avait guère de laisser aller contre lequel on eût à se mettre en garde. Mais avec *Monsieur*, qui, toujours parfaitement aimable, était toujours aussi entêté au même degré des idées de l'émigration, l'épouse du duc d'Orléans avait besoin de mesurer l'expression de ses pensées. Mêmes précautions et plus grandes encore avec la duchesse d'Angoulême, qui était une amie, chaque jour plus prévenante et plus attentive dans les témoignages de son affection, et dont par cela même il fallait respecter tous les sentiments, sans les partager tous. Il est singulier, mais il est vrai de dire que les liens du sang

ne parurent pas tout d'abord attirer, comme cela eût été naturel, la duchesse de Berri vers une parente, telle que l'était la duchesse d'Orléans. On eût pu croire à ses airs de froideur et de hauteur qu'elle n'était occupée que de faire sentir à sa tante la supériorité qu'elle avait acquise sur elle par son mariage. La duchesse d'Orléans sut, avec un tact admirable, respecter à la fois en sa nièce le rang qui lui appartenait, et maintenir sa dignité devant l'enfant gâté qu'enivrait la nouveauté de sa haute fortune. Leurs rapports devinrent au bout d'assez peu de temps ce qu'ils eussent dû être dès le premier jour, et au terme de l'année 1817 notre consciencieuse princesse put se rendre le témoignage « qu'elle avait cherché à se conduire avec tous comme il convenait ¹ ».

L'année 1818 lui fit connaître une douleur qu'elle avait ignorée jusque-là, celle de perdre un de ses enfants. La petite princesse Françoise, née en Angleterre, avait toujours été faible et souffreteuse. Après un dépérissement graduel de plusieurs mois, elle mourut à Neuilly de consomption ². « Quoique nous y fussions préparés, écrit

1. « Ho cercato di condurmi come conveniva... » Et elle ajoute : « Ho avuto il contento di vedere generalmente approvata la condotta del mio marito. »

2. 22 mai 1818.

le soir même la duchesse, cet événement ne m'en a pas été moins douloureux. Je suis mère, et c'est le premier de mes enfants que je perds, et juste le même jour où, il y a douze ans, j'ai perdu ma bien-aimée sœur *Toto*. Mon unique consolation est qu'elle est un ange dans le ciel, où elle jouit d'une félicité inaltérable, à l'abri de toutes les vicissitudes de ce monde. Si je pouvais lui rendre la vie, je ne le ferais pas ; ce serait égoïsme de ma part, puisque je la tiens pour assurée du beau sort que je souhaite à tous les objets de mes plus tendres affections. » Et ce ne sont pas là des paroles destinées à être entendues du monde : c'est seule devant Dieu que la mère chrétienne les dépose dans le Journal qui reçoit les plus intimes confidences de son âme. La naissance du prince de Joinville fut pour elle, peu de temps après, une compensation que lui envoya la Providence¹. Trois fils et trois filles formaient pour son front maternel une assez belle couronne ! Aussi sa reconnaissance envers Dieu, si bon pour elle, remplit-elle son âme, et semble continuellement en déborder. Elle le remercie avec effusion de toute la douceur qu'il a mise dans son existence, de la paix en particulier dont elle a joui dans son cher Neuilly, qu'il lui en

1. 14 août.

coûte tant de quitter pour rentrer à la ville, et le mot qui termine son résumé final de l'année est celui-ci : « *Temo d'esser troppo felice*, je crains d'être trop heureuse. »

J'ai laissé entendre plus haut que quelques tracasseries de cour vinrent alors agiter à la surface l'existence au fond si paisible de la duchesse d'Orléans. C'est ici le lieu de dire comment Louis XVIII fut le constant auteur pour elle et pour son mari de ces petits déboires, ou, pour s'exprimer comme elle, de ces petites humiliations auxquelles elle se reprochait d'être trop sensible. C'était une pensée fixe dans l'esprit du monarque d'élever entre les princes de la famille royale et les princes du sang une barrière aussi haute et aussi apparente que possible aux yeux de sa cour. Un soir qu'il y avait spectacle aux Tuileries, le duc d'Orléans, avec sa mère, sa femme et sa sœur, aussi bien que le duc et la duchesse de Bourbon, reçurent l'invitation d'y assister. Leur étonnement fut grand lorsque, au lieu de les introduire dans la loge royale, où Louis XVIII avait donné place à des princes étrangers en même temps qu'à sa famille, le premier gentilhomme de la chambre les fit entrer dans une autre loge, où ils se trouvaient confondus avec les ambassadeurs et d'autres invités d'un rang inférieur. Ce qui se faisait là n'exis-

tait pas autrefois à Versailles; on s'en plaignit, et l'on ne fut pas écouté. A quelque temps de là, autre spectacle donné à l'occasion de la visite du duc de Gloucester; l'invitation est renouvelée, et cette fois il y a accord entre tous les princes du sang pour ne pas s'y rendre. Dès le lendemain, la duchesse d'Orléans alla expliquer le motif de cette commune absence à *Madame*, qui l'approuva : ce fut aussi l'avis de *Monsieur*. Mais le roi n'en persévéra pas moins dans son système, et ne tarda pas à le faire voir avec plus d'éclat encore. La cérémonie n'était point la même : c'était celle du baptême de la petite Mademoiselle, fille du duc de Berri ¹. L'acte venait d'être signé sur le registre de la paroisse par toute la famille royale, et le cardinal grand aumônier, qui officiait, présentait la plume au duc d'Orléans, lorsque le roi cria, de ce ton de voix impérieux qui lui était familier : « Laissez la plume, et faites-la présenter par le clerc de la chapelle. » La scène était aussi publique et aussi mortifiante qu'elle pouvait l'être, et ce fut chose à offrir à Dieu pour la duchesse d'Orléans. Cette fois encore elle fut consolée par l'amitié de *Madame*, de la bonne *Madame* ², comme

1. Née le 21 septembre, baptisée le 16 décembre 1819.

2. *La buona madama*, et plus tard, *la buona Delfina*.

elle ne manque jamais de l'appeler, qui non-seulement désapprouva le mauvais procédé de son oncle, mais s'appliqua désormais avec la plus délicate attention à épargner à sa cousine et aux siens les moindres désagréments que pouvaient leur causer les dispositions peu bienveillantes de Louis XVIII.

Une circonstance se présenta cependant dans laquelle l'orgueil de la couronne fut obligé de reculer devant la ferme détermination du duc et de la duchesse d'Orléans. Ce fut contre le gré de Louis XVIII qu'ils envoyèrent le duc de Chartres au collège.

Le jeune prince venait d'accomplir sa neuvième année. Sa mère, dès qu'elle l'eut mis au monde, s'était pénétrée de la sérieuse pensée d'en faire un homme. Témoin de l'influence trop prolongée des femmes dans la première éducation des princes, elle avait confié son fils, au sortir des bras de sa nourrice, à un valet de chambre honnête et sûr, et, à Palerme d'abord, puis à Paris, elle avait trouvé deux hommes d'un vrai mérite¹ pour le diriger jusqu'au moment où, à Twickenham, il avait passé sous le gouvernement définitif d'un

1. M. de Lossieux, Français, qui avait été attaché à l'éducation du duc de Calabre, et le comte de Grave.

précepteur. Dès cette même époque, il fut convenu entre le duc et la duchesse qu'à peine rentrés en France, un de leurs premiers soins serait de s'occuper des moyens de faire participer l'aîné de leur race, et ses frères après lui, aux avantages de l'éducation publique.

Les motifs de cette résolution se présentent trop naturellement pour qu'il soit besoin de les développer ; pas davantage n'expliquerai-je ceux qui firent préférer le collège de Henri IV aux autres collèges : il suffit de dire que, vers la fin de l'été de 1819, des arrangements furent pris avec le fournisseur de cet établissement pour que le duc de Chartres en suivît les classes, à l'époque où elles se rouvriraient. Le duc d'Orléans n'avait pas jugé nécessaire d'informer Louis XVIII de ce projet ; c'était affaire purement domestique, qu'il ne se fût regardé comme obligé de porter à la connaissance du monarque que si celui-ci lui eût témoigné, ce qu'il n'avait jamais fait, quelque intérêt pour sa famille. Ce fut par l'indiscrétion des journaux, libres alors, et par leurs commentaires en sens divers, que le roi apprit cette nouvelle qui lui causa un vif déplaisir. Il était trop avisé pour faire un acte d'autorité, tel qu'on l'eût fait sous *l'ancien régime* ; il se contenta de faire parvenir à Neuilly, par l'intermédiaire du comte Decazes, l'expression

de son mécontentement. Le duc d'Orléans n'hésita pas un instant à se rendre aux Tuileries pour y porter au roi la respectueuse explication de sa conduite. Il y eut entre eux un long entretien, mené de part et d'autre avec autant d'habileté que de mesure, le roi feignant de n'avoir de l'affaire qu'une vague connaissance et en demandant les détails, le duc s'empressant de tout lui expliquer par le menu; le roi éludant la discussion de principe, sur laquelle il pressentait l'inflexibilité de son interlocuteur, et semblant n'avoir d'objection que contre la communauté des repas et des récréations, le duc insistant sur toutes les précautions prises pour que cette communauté fût sans inconvénients. On fut conduit cependant par l'inévitable mouvement de la conversation à toucher le fond de la question même, et il y eut échange d'arguments pour prouver d'un côté combien il importait au duc de Chartres de ne cesser jamais d'être prince, de l'autre combien il lui importait de devenir un homme. Après quelques paroles assez fortement accentuées contre ce qu'il appelait la *populacerie* : « J'ai entendu vos raisons, dit Louis XVIII, elles ne m'ont pas persuadé. Je persiste dans mon opinion. Écoutez-moi donc. Si vous êtes venu me demander conseil, je vous conseille de ne pas mettre votre fils au collège. Si

vous êtes venu me demander une permission, je vous permets seulement de l'y mettre comme simple externe. Je ne veux ni réfectoire, ni récréations, ni aucune communication avec les internes. Si vous êtes venu me faire une simple notification, vous ferez ce que vous voudrez; mais vous vous ressouviendrez de ce que je viens de vous dire, et vous pourrez vous repentir de n'y avoir pas déferé. C'est à vous à y réfléchir, et cela en vaut la peine... Vous ne me dites rien. » Le duc d'Orléans, en effet, gardait le silence, et ne le rompit que pour demander au roi la permission de persister respectueusement dans son projet. « Mais pourquoi, reprit Louis XVIII, vous décider si vite? Ce que je viens de vous dire mérite, ce me semble, un peu plus de réflexion. Prenez du temps pour y penser. » — La réponse du duc fut celle-ci : « La réflexion ne peut plus changer mon opinion à cet égard. La conviction de toute ma vie a été qu'il est nécessaire à mon fils de passer par l'éducation publique. Je suis père, Sire, et par conséquent c'est un devoir pour moi d'agir d'après cette conviction. — Vous êtes père, il est vrai, mais madame la duchesse d'Orléans est mère et vous devez la consulter. » — Et comme le duc l'assurait que sa femme était sur ce point en parfait accord avec lui : « Oui, repartit le roi, mais il est

impossible qu'elle sache déjà tout ce que je viens de vous dire, et je veux qu'elle le sache. Je vous demande donc de le lui répéter bien exactement, puis vous en causerez ensemble, vous réfléchirez mûrement à toutes les conséquences que peut entraîner le parti auquel vous vous arrêterez, et ensuite vous vous déciderez en pleine connaissance de cause. » Le duc d'Orléans ne pouvait sur ce point que s'incliner devant la volonté royale, et il promit de s'y conformer. La duchesse, par suite de cette conversation, crut devoir écrire au roi la lettre suivante :

« Sire,

« Mon mari s'est empressé de me communiquer les bontés ¹ de Votre Majesté envers lui, l'intérêt qu'elle a daigné lui témoigner pour notre fils, et son désir que je fusse instruite des objections qu'elle lui avait faites au sujet de notre projet de faire suivre à cet enfant les cours du collège Henri IV. Pénétrée de reconnaissance de cette marque de bonté du roi, je crois ne pouvoir mieux y répondre qu'en lui soumettant moi-même mon

1. La conversation s'était terminée par une effusion de sensibilité de Louis XVIII, qui avait embrassé le duc d'Orléans en lui disant qu'il l'aimait beaucoup.

opinion à ce sujet aussi franchement que respectueusement.

« Dans toutes les occasions je déférerai aux désirs de mon mari autant par devoir que par sentiment, mais jamais je ne trahirai pour cela ma propre opinion, sûre que cette manière d'agir est la base de l'estime et de l'amitié réciproques qui forment le bonheur de notre union. Ainsi c'est ma conviction, résultat de l'expérience et des observations que les différentes circonstances où je me suis trouvée m'ont fait faire, qui me porte à désirer que mon fils participât pendant quelque temps à l'éducation publique. Ce n'est pas le projet du moment, c'est celui formé depuis la naissance de cet enfant si cher. Car, dès l'instant que Dieu a daigné bénir notre union en nous donnant des enfants qui forment notre bonheur, nous nous sommes imposé le devoir aussi cher que sacré de veiller sur eux et de diriger tous nos soins, toutes nos actions à les rendre bons, vertueux, dignes du rang où Dieu les a fait naître, et à leur procurer le bonheur spirituel et temporel, en tâchant d'éloigner d'eux, autant qu'il est possible, les dangers qui entourent les princes dès leur plus tendre enfance, et qui rendent souvent leur éducation imparfaite. Je ne fatiguerai pas le roi des détails du plan qu'après de mûres réflexions nous

avons formé pour notre fils dans l'espoir de parvenir à ce but ; car je sais que mon mari le lui a exposé entièrement. Mais j'ose seulement faire observer au roi que, pour ce qui regarde le réfectoire, c'est l'endroit où il peut se passer le moins d'inconvénients ; les enfants étant toujours surveillés et partagés par six, l'instituteur de mon fils sera une des six personnes qui composeront sa division. A l'égard de la récréation, elle n'est que d'une demi-heure par jour ; ainsi cinq demi-heures par semaine, c'est-à-dire moins de temps que ce que mon fils emploie par semaine à la leçon d'équitation qu'il prend en commun avec toutes les autres personnes qui se trouvent au manège. Et encore elle se passera souvent dans le jardin particulier du proviseur, où il a l'habitude de réunir des élèves distingués par leurs bonnes qualités, auxquels il permet ces réunions par motif de récompense pour leur conduite.

« D'après cet exposé sincère de mon opinion sur cet objet si intéressant pour mon cœur, le roi sentira que toute autre modification serait destructive du projet, sans l'exécution duquel je crois que mon fils resterait inférieur à ce que j'espère qu'il deviendra en le suivant. Le roi est trop bon et trop juste pour ne pas sentir le poids d'un tel motif pour le cœur d'une mère qui ne vit que pour

ses enfants. Mais d'ailleurs, si, dans la pratique de ces arrangements, il survenait quelque chose qui ne fût pas dans nos vues, nous sommes certains d'en être instruits promptement, d'autant qu'en voyant mon fils tous les jours, nous pourrions en juger par nous-mêmes, et par conséquent je suis sans inquiétude sur ce point.

« Votre Majesté a désiré connaître mon opinion sur cet objet. J'espère qu'elle me pardonnera la franchise avec laquelle je la lui ai exposée. Mais j'ai aimé de pratiquer avec elle l'habitude que j'ai contractée avec mes chers et révérends parents, de dire sincèrement ce que je pense. Je la regarde comme le meilleur moyen de remplir tous mes devoirs et de mériter et d'obtenir la conservation de vos bontés si chères à mon cœur et si précieuses pour tous les miens.

« Daignez agréer l'hommage de mon profond respect, Sire, etc.

« MARIE-ANÉLIE. »

Paris, ce 4 novembre 1819.

Louis XVIII se déclara satisfait de cette lettre, et il ne vint plus de la cour au duc et à la duchesse d'Orléans aucune parole relative au parti qu'ils avaient pris. Les déclamations calomnieuses

des salons et de la presse ultra-royaliste n'étaient point faites, après cela, pour les émouvoir. Le duc de Chartres commença le 9 novembre au collège de Henri IV le cours d'études qu'il devait suivre pendant six ans, et que devaient suivre après lui ses frères.

La duchesse d'Orléans fut surprise le 4^{er} janvier 1820 par un accouchement prématuré. Elle avait reçu debout, pendant toute la matinée, les hommages officiels dus à son rang : elle était allée ensuite dans l'après-midi porter les siens aux Tuileries. Quoique très-fatiguée, elle ne voulut pas se refuser le plaisir de s'asseoir à table avec toute sa famille; mais elle n'y put rester longtemps, et avant la fin de la journée elle avait mis au monde un fils à qui fut donné le nom de duc de Penhièvre. On ne pouvait prévoir l'imperfection intellectuelle réservée à ce pauvre enfant par suite de la circonstance défavorable qui avait avancé sa naissance.

La princesse, à peine relevée, se fit une fête de mener le dimanche gras à l'Opéra sa petite famille¹. C'était le 13 février, jour de néfaste mémoire. Il n'est pas de mon sujet de raconter

1. « Finanche Clementina. » Elle avait un peu plus de deux ans et demi.

l'horrible tragédie qui ensanglanta une des entrées du théâtre, pendant qu'on dansait encore sur la scène. Qu'on juge du coup qui frappa la duchesse d'Orléans avec son mari et sa belle-sœur¹, lorsqu'on leur vint annoncer que le duc de Berri, dont ils avaient reçu une heure auparavant la visite dans leur loge, venait d'être blessé par le poignard d'un assassin! Le prince se porta aussitôt auprès de son infortuné parent, dont il ne connaissait pas tout le danger. Il avait défendu à sa femme de le suivre; mais lorsque celle-ci apprit que la blessure était mortelle, elle n'eut de pensée que pour sa nièce², et courut à elle pour la soutenir dans cette lamentable épreuve. J'ai lu dans les gazettes du temps et dans les histoires bien des récits de la mort du duc de Berri, âme héroïque qui attendit pour se révéler son heure dernière; je n'en ai lu aucun qui m'ait ému à l'égal des pages écrites par la duchesse d'Orléans dans

1. Les enfants avaient été renvoyés après le ballet du *Car-
naval de Venise*.

2. « Pensando alla povera Carolina. » — Nous avons entendu à Claremont la reine Marie-Amélie dire que jamais la matinée du 14 février n'était revenue pour elle sans qu'elle éprouvât une sorte de frissonnement, en se rappelant que c'était l'heure où elle était rentrée au Palais-Royal avec sa robe tachée du sang de la victime. Habituellement elle communiait ce matin-là à l'intention particulière du malheureux prince.

son journal sous le coup même de l'événement; après cinquante ans j'ai le cœur serré par cette lecture, comme si la chose était d'hier. Les consolations affectueuses de Madame et de sa tante suivirent l'infortunée veuve d'abord au palais de l'Élysée, puis à celui de Saint-Cloud, où elle alla pendant plusieurs jours enfermer sa douleur. La duchesse d'Orléans ne la voulut quitter que lorsque cette douleur fut devenue plus calme et plus résignée : « Nous avons reçu ensemble, écrit-elle, les cendres de la main de l'évêque d'Amiens, cérémonie bien en rapport avec le triste spectacle dont nous avons été témoins. »

Il y eut un moment en 1820 où l'on eût pu croire que l'Europe allait entrer en révolution. En France, l'opinion publique était vivement émue par le changement de la loi électorale, prélude de la réaction ultra-royaliste, et pendant tout le mois de juin les rues de Paris furent livrées à une agitation menaçante. Les idées qui venaient d'armer le bras fanatique de Sand contre Kotzebue fermentaient toujours dans les têtes de la jeunesse allemande, et, malgré les mesures qu'ils avaient adoptées à Carlsbad, continuaient d'inquiéter les trois souverains signataires du traité de la Sainte-Alliance. Les événements en Espagne avaient pris un caractère plus grave et plus décisif; l'insur-

rection triomphante de l'île de Léon avait finalement réduit à capituler le despotisme stupide et violent de Ferdinand VII, et la constitution de 1812 avait été exhumée pour régir la Péninsule. A Naples, une révolution s'était accomplie, plagiat militaire et politique de celle d'Espagne, et le roi, ainsi que son *alter ego* le prince héréditaire, avaient pris avec cette révolution des engagements qu'ils désavouaient au fond de leur cœur. La duchesse d'Orléans ne sympathisa pas plus avec les emportements du parlement napolitain que son mari, tout libéral qu'il fût, n'avait sympathisé avec les émeutes de Paris; mais en voyant son père et son frère liés par des serments qu'elle se tenait pour assurée qu'ils ne tiendraient pas, elle en souffrit à l'avance pour leur honneur, comme plus tard, en voyant la révolution écrasée sous le pied brutal des Autrichiens, « elle souffrit du déshonneur de ses compatriotes et de l'oppression de sa patrie ¹. » Plus d'un de ceux qui furent contraints de fuir alors Naples asservie durent à son âme compatissante les moyens de subsister dans leur exil.

1. « L'onore è un gran punto per me... Se da un lato ho goduto di veder terminata una guerra così penosa al mio cuore: dall'altra parte ho veramente sofferto del disonore de' miei compatriotti e dell'oppressione della mia patria. »

Survint la naissance du duc de Bordeaux qui sans doute n'excita pas au Palais-Royal les mêmes transports d'enthousiasme qu'aux Tuileries, mais qui n'y causa pas non plus, comme on l'a prétendu, l'amer chagrin des espérances trompées. Pas un mot ne trahit l'existence d'un sentiment pareil dans les longs détails que le journal de la princesse donne au récit de cet événement. Ses visites à sa nièce, tout le temps que celle-ci garde le lit ou la chambre, sont journalières, et elle en rapporte la satisfaction très-naturellement exprimée d'avoir vu la mère reprendre promptement ses forces et l'enfant prospérer. Je ne pense pas me hasarder beaucoup en affirmant que la duchesse d'Orléans n'ambitionnait pas pour le duc de Chartres d'autre couronne que celle que le jeune collégien venait de remporter alors même, au terme de l'année scolaire. Ce trophée universitaire fut le premier de ceux dont les fils de la duchesse d'Orléans, les uns après les autres, décorèrent à Neuilly le cabinet de toilette de leur mère. Il ne paraît pas que, dans les scrupules de son admirable humilité, elle se soit jamais reproché la jouissance que cette décoration procurait à son orgueil maternel.

L'occasion ne s'est point présentée de ramener dans mon récit la duchesse douairière depuis le

retour en France de son fils et de sa belle-fille. Rien ne vint, durant tout ce temps, troubler la continuité de leurs bonnes relations; elle ne se sépara d'eux dans aucune de leurs difficultés d'étiquette avec la cour. Elle les voyait assez fréquemment chez eux, plus souvent chez elle à l'hôtel de Nivernais ou dans sa maison d'Ivry. Elle avait pour ses petits-enfants toutes les tendresses, pour quoi ne le dirais-je pas? toutes les *gâteries* d'une grand'mère. Une seule fois elle revint sur les souvenirs fâcheux de Palerme; ce fut à l'occasion de la mort de M. de Folmont, son chancelier, dont elle reprochait à ses enfants d'avoir méconnu les mérites. Cette perte lui fut très-sensible, et contribua peut-être à l'altération qui survint alors dans sa santé. Elle passa près de six mois dans des souffrances continuelles qu'elle supporta avec beaucoup de courage, tenant à ce qu'on ne la crût point malade. La sœur Louise de Condé, qui de sa pieuse retraite du Temple suivait avec un affectueux intérêt le déclin de la santé de sa parente, craignait qu'à ses derniers instants celle-ci n'offrit à Dieu « qu'une piété faible et languissante, une de ces piétés de princesse, que je connais si bien », ce sont ses propres expressions. Elle se trompait. La mort de l'excellente princesse fut aussi édifiante que sa vie avait été res-

pectable. Pendant toute une semaine que le duc et la duchesse d'Orléans, avec Mademoiselle, passèrent dans une maisonnette d'Ivry, voisine du château, ils reçurent d'elle les témoignages de la plus tendre affection; elle les bénit, et voulut bénir aussi ses petits-enfants. Après une longue agonie, bien douloureuse pour ceux qui en furent les témoins, elle expira le 23 juin 1821, laissant une mémoire digne de la fille du duc de Penthièvre. La mort tarda peu à mettre un autre deuil dans la maison d'Orléans. La duchesse de Bourbon tomba frappée d'apoplexie dans l'église de Sainte-Genève, en suivant la procession. On la transporta dans une des salles de l'École de droit, où d'inutiles efforts furent faits pour la rappeler à la vie. Le duc d'Orléans s'empressa de courir auprès des restes inanimés de sa tante; la duchesse ne put l'y suivre, retenue par le malaise que lui causait le terme prochain d'une laborieuse grossesse ⁴.

Il ne saurait entrer dans les convenances de mon sujet de dresser chaque année la liste funéraire des personnes qui furent chères à la reine Marie-Amélie, et que pendant le cours de sa longue vie elle vit descendre au tombeau. Il m'est

4. La duchesse de Bourbon mourut le 10 janvier 1822. Ce fut le 16 que la duchesse d'Orléans accoucha d'un fils, qui reçut le nom de duc d'Aumale.

impossible ici cependant de passer sous silence la perte qu'elle fit d'une amie tendre et dévouée, dont elle admira et dont je pourrais presque dire qu'elle envia la sainte mort. Atteinte d'un horrible mal, qui ne lui laissait aucun repos et qui la rendait un objet repoussant pour les autres et pour elle-même, madame de Vêrac dut à sa fervente piété de conserver, pendant plusieurs mois des plus affreuses tortures, une inaltérable sérénité. Chaque fois que la duchesse d'Orléans l'allait visiter au Palais-Royal, elle la trouvait le sourire sur les lèvres. « Il faut souffrir pour être belle, » lui dit-elle encore avec sa douce expression de gaieté quelques heures avant de rendre l'âme, et l'impression de cette mort resta au cœur de la princesse, comme celle d'un exemple et d'une leçon qui lui étaient donnés.

Il fallut remplacer madame de Vêrac dans les fonctions qu'elle avait remplies pendant quatorze ans avec tant de dévouement; il fallut remplacer en même temps le comte de Grave dans celles de chevalier d'honneur. Ce fut l'occasion de donner à la maison de la duchesse une organisation plus complète qu'elle ne l'avait été jusque-là. La dame d'honneur fut la sœur de madame de Montjoye, la marquise de Dolomieu, personne bonne et aimable, excellent dans l'art de tenir un salon; les

dames pour accompagner furent la marquise de Chantérac, naguère attachée à la duchesse douairière et que le duc d'Orléans appelait un héritage, la marquise du Roure, aussi distinguée par l'originalité de son esprit que par le charme de son caractère, et la comtesse de Celles, petite-fille de madame de Genlis, âme élevée et vive intelligence, qui ne se montra au Palais-Royal que pour y être bientôt regrettée. Le chevalier d'honneur fut le comte Anatole de Montesquiou, qui, dans sa fidèle et verte vieillesse, s'honore encore aujourd'hui de ce titre. Un peu auparavant avait eu lieu dans l'intérieur de la maison un changement d'assez grande importance. Il y avait eu obligation de se séparer du précepteur qui depuis dix ans dirigeait les études du duc de Chartres. Le duc d'Orléans se détermina à emprunter à l'Université les hommes chargés de l'éducation de ses enfants. M. de Bois-milon, professeur des plus distingués, fut le premier sur qui tomba le choix du prince. J'allais oublier un autre choix qui se fit alors, celui de l'abbé Guillon, comme aumônier de la duchesse et instituteur religieux de sa jeune famille. C'était un prêtre pieux, instruit, ayant un certain talent d'écrire plutôt que de parler, très-apte à bien disserter sur la religion, beaucoup moins à la faire aimer et pratiquer. En ce temps où commençait à

s'élever la clameur contre les jésuites, ses opinions gallicanes bien connues avaient été une de ses principales recommandations auprès du duc d'Orléans. Il débuta dans son ministère en préparant le duc de Chartres à sa première communion.

Au milieu de ces soins domestiques, et de ceux que le duc donnait à l'arrangement de sa fortune accrue par l'héritage maternel, ni lui ni la duchesse ne voyaient sans inquiétude la santé de Louis XVIII décliner chaque jour, et le pouvoir tomber de plus en plus de ses mains défaillantes dans celles de *Monsieur*. Malgré les répugnances personnelles du roi et la prudente résistance de M. de Villèle, la guerre d'Espagne avait été entreprise, et, il est juste de l'avouer, avec un profit immédiat, sinon durable, pour le gouvernement de la Restauration. Le parti ultra-royaliste, enhardi par ce grand succès, ne mettait plus de bornes à ses espérances et marchait résolument à ses fins, quoique avec moins d'empportement qu'en 1815. La situation du duc d'Orléans redevint fort difficile; il ne changea rien toutefois à son attitude, toujours loyale et respectueuse devant le monarque, toujours mesurée, mais ferme dans son opposition à l'esprit contre-révolutionnaire. Il ne fallait pas moins de discrète réserve chez la duchesse, pour ne rien dire ni faire qui fût en

désaccord avec la conduite de son mari, et pour conserver en même temps ses affectueuses relations avec *Madame* et avec sa nièce, pour ne pas perdre surtout les respects du clergé, malheureusement engagé dans la politique des *ultras*, bien au delà de ce que lui commandait la prudence ¹.

La duchesse d'Orléans venait d'accoucher du dernier de ses enfants, le duc de Montpensier², et le jeune prince avait été tenu sur les fonts de baptême, dans la chapelle des Tuileries, par le duc et la duchesse d'Angoulême. Au sortir de la cérémonie, le duc d'Orléans s'informa auprès de Monsieur si, dans l'état du roi, qui s'était fort

4. Pour ne point faire de mon récit un nécrologe, je suis obligé de mentionner ici en note deux pertes, très-rapprochées l'une de l'autre, qui furent alors très-sensibles au cœur de la duchesse d'Orléans. Le 16 mai 1824, mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans celle qu'elle appelait sa seconde mère, madame d'Ambrosio, et le 18 juin, le grand-duc de Toscane, Ferdinand III, qu'elle avait toujours aimé comme un véritable frère.

Dans son coup d'œil rétrospectif sur l'année 1824 qui vient de finir, elle ajoute à ces deux pertes celle de la princesse Louise de Condé, qu'elle ressentit moins vivement, mais qui, dit-elle, « lui suggéra de sérieuses réflexions. Si, après avoir mené pendant tant d'années la vie la plus pure et la plus sainte, elle a eu à subir les plus grandes souffrances et la lutte la plus longue et la plus douloureuse pour sortir de ce monde, que sera-ce de moi, misérable pécheresse, dans ce terrible moment ? »

2. 31 juillet 1824. Le baptême eut lieu le 9 septembre.

aggravé depuis quelques semaines, il pouvait donner suite à son projet de conduire ses enfants au château d'Eu, d'où il comptait leur faire prendre au Tréport les bains de mer. *Monsieur* insista pour qu'il n'y eût rien de changé à ce projet, croyant pouvoir répondre qu'il n'y avait point de danger immédiat pour la vie de son frère. Il promit d'ailleurs au duc de l'avertir à la première alarme sérieuse. On partit en conséquence pour Eu ¹, et l'on y était à peine arrivé, que vint une estafette apportant au duc d'Orléans la lettre qui suit :

Paris, 17 septembre 1824, 2 heures après midi.

« La faiblesse du roi s'est tellement augmentée depuis hier, mon cher cousin, que je me trouve dans la pénible nécessité de vous envoyer une estafette, et de vous engager à revenir ici le plus tôt qu'il vous sera possible, sans nuire cependant à la santé de votre femme et à celle de votre sœur. Plaignez-moi, mon cher cousin; j'ai le cœur déchiré; mais j'espère que Dieu me donnera les forces dont j'ai et dont, hélas! j'aurai peut-être tant de besoin.

1. On partit le 44; le 43, à cinq heures du matin, fut reçue lettre de Monsieur.

« Je ne vous dis rien de plus pour hâter le départ de ma lettre. Vous connaissez depuis longtemps mon ancienne et constante amitié pour vous et pour votre famille.

« CHARLES-PHILIPPE. »

Le duc d'Orléans reprit sans tarder la poste, ne fit que se reposer trois ou quatre heures de la nuit à Neuilly, et, avec la duchesse et Mademoiselle, se rendit dans la matinée du 14 au Palais-Royal. Ils y reçurent l'avis que le roi demandait à les voir; mais lorsqu'ils se présentèrent à la porte de sa chambre, *Monsieur* leur dit que l'auguste malade avait encore sa connaissance, entendait encore, mais ne parlait plus et tenait les yeux constamment fermés. L'agonie dura près de deux jours et la duchesse d'Orléans en a reproduit dans un récit¹ détaillé les moindres circonstances. En voici les dernières pages :

« Le 16, à 1 heure du matin, on vint nous avertir que le roi était au plus mal... Tout le monde était dans sa chambre; nous y sommes entrés aussi et nous sommes assis au pied du lit avec le reste de la famille. Il y avait de plus que

1. Ce récit, indépendant de celui qui se trouve dans son *Journal*, est écrit en français.

les jours précédents l'archevêque de Paris et l'évêque d'Hermopolis. Tout le monde était rangé autour de la chambre ; il y régnait le plus profond et lugubre silence, qui faisait mieux entendre la respiration courte et oppressée du moribond. Ce silence était interrompu de temps en temps par les prières que récitaient le grand aumônier et l'abbé Rocher¹, qui étaient placés derrière le lit. Ce dernier s'approchait aussi quelquefois du roi pour lui dire des paroles de religion et de consolation ; mais il ne les entendait plus... *Madame* et *Monsieur* nous donnèrent l'exemple de sortir quelques instants pour aller respirer dans le cabinet un air moins étouffé. Quand nous rentrâmes, la respiration du roi s'affaiblissait ; bientôt on ne l'a plus entendue. A quatre heures, on lui a mis l'alcali sous le nez ; il n'a fait aucun mouvement. Les médecins ont pris une bougie pour s'assurer s'il avait fini de souffrir. Alors, par un mouvement spontané, nous nous sommes levés tous pour approcher de ce lit de mort. Au bout d'un instant, le duc d'Angoulême, qui était le plus en avant, s'est approché de *Monsieur*, et lui a dit deux fois dans l'oreille : « Mon père, tout est fini. » *Monsieur*, accablé de corps et d'âme, a paru ne le pas com-

1. Confesseur du roi.

prendre, jusqu'au moment où le comte Charles de Damas, s'avancant vers lui d'un air triste et respectueux, lui dit : « Sire, le roi est mort. » Cette annonce ainsi faite a produit sur nous tous une vive impression. Alors le dauphin s'est jeté aux genoux de son père et lui a baisé la main; nous avons suivi son exemple, et le roi nous a embrassés tous en sanglotant. Nous nous sommes ensuite agenouillés autour du lit, et l'on a récité le *De profundis*, après lequel le nouveau roi a jeté de l'eau bénite sur le corps de son frère, et, s'approchant de lui, lui a baisé la main. Nous avons tous successivement baisé cette main glacée... Le dauphin et la dauphine ont emmené le roi : M. de Blacas le précédait, et en ouvrant la porte de la galerie de Diane, il a crié : *Le roi, messieurs*. Il fallait voir, à ces mots, comme toute la foule des courtisans, en un clin d'œil, a laissé la galerie vide pour entourer et suivre le nouveau roi. C'était comme un torrent : nous en avons été entraînés, et ce n'est qu'à la porte de la salle du trône que mon mari s'est avisé que nous n'avions plus rien à y faire. Nous sommes rentrés chez nous en faisant de grandes réflexions sur la faiblesse de notre pauvre humanité et sur le néant des choses de ce monde. »

Un nouveau règne commençait qui promettait

au duc d'Orléans et aux siens des relations de parenté plus faciles et plus douces, mais qui leur faisait en même temps pressentir d'orageuses destinées pour la France.

CHAPITRE III

Bienveillance de Charles X envers le duc d'Orléans et sa famille. — Mort de Ferdinand IV : deuil de la duchesse d'Orléans. — Première communion de ses deux filles aînées. — Sacre de Charles X et fêtes qui le suivent. — Arrivée à Paris du prince de Salerne. — La duchesse d'Orléans va visiter à Chambéry sa sœur, la reine de Sardaigne. — Attitude réservée et ferme du duc d'Orléans au milieu des progrès de la réaction ultra-royaliste. — Revue du 29 avril 1827, suivie du licenciement de la garde nationale de Paris : conversation de Charles X avec le duc d'Orléans après cet événement. — Élections de 1827 ; ministère Martignac. — Émancipation du duc de Chartres. — Les princesses Louise et Marie, affranchies de l'éducation, passent sous l'autorité directe de leur mère. — L'instruction religieuse de la princesse Clémentine est confiée à l'abbé Dupanloup. — Mort du duc de Penthièvre : profonde douleur de la duchesse d'Orléans. — Caractère des relations de la duchesse avec les personnes chargées de l'éducation de ses enfants. — Voyages à Eu, temps de vacances et de joie de famille. — Hiver de 1829 : fêtes données aux Tuileries et au Palais-Royal. — Le duc d'Orléans conduit son fils aîné en Angleterre. — Ordonnances du 8 août 1829 : ministère Polignac. — Visite de la dauphine au château d'Eu. — La duchesse d'Orléans se rend à Grenoble, à la rencontre de son frère le roi de Naples, qui va en Espagne marier sa fille la princesse Christine à Ferdinand VII. — Ouverture de la session de 1830 : adresse des 221. — Arrivée du roi de Naples à Paris : bal *napolitain* au Palais-Royal. — Ordonnances du 25 juillet : émotions cruelles du duc et de la duchesse d'Orléans pendant les trois journées de la lutte engagée dans Paris. — Journée du 30 : le duc au Raincy ; succession de scènes douloureuses pour la duchesse à Neuilly ; départ du duc pour Paris dans la soirée. — Il se rend le lendemain à l'hôtel de ville. et appelle à Paris sa famille. — Arrivée nocturne

de la duchesse au Palais-Royal. — Elle devient, le 9 août, reine des Français.

1824-1830.

J'ai toujours entendu la duchesse d'Orléans, devenue reine des Français, parler avec reconnaissance des bontés que Charles X avait eues pour elle et pour sa famille. Dès la première des cérémonies funèbres, quand le roi, avec toute sa cour, alla jeter l'eau bénite sur le cercueil de son frère, il ordonna que l'aspersoir fût présenté par le grand aumônier aux princes du sang, comme à ceux de la famille royale; c'était faire disparaître la fâcheuse distinction si soigneusement maintenue par Louis XVIII. Deux jours après il donna à la duchesse d'Orléans une satisfaction qui lui fut bien plus précieuse. Il y avait en elle quelque chose qui souffrait à voir le titre d'altesse royale qu'elle portait refusé à son mari et à sa belle-sœur. Charles X fit venir le duc à Saint-Cloud pour lui annoncer qu'il lui accordait ce titre, ainsi qu'à tous les siens, et, dans un long entretien qu'il eut ensuite avec lui, il mit un aimable empressement à lui déclarer qu'il ne partageait en rien « le travers d'esprit qui avait constamment porté Louis XVIII à vouloir faire des deux branches de la famille régnante deux familles séparées l'une de l'autre. » Et lorsque le lendemain la duchesse

alla le remercier de cette faveur, il mit le comble au contentement qu'elle lui exprimait, en l'informant qu'il venait de nommer le duc de Chartres colonel du 1^{er} régiment de hussards. Il y eut pour elle une autre joie, plus profondément sentie que cette joie maternelle, lorsqu'elle vit peu après le monarque heureux et fier du moment de popularité que lui procura l'abolition de la censure. Plus confiante que son mari, elle crut à la possibilité d'une loyale entente entre le roi et la nation, et au prélude d'un règne tranquille et prospère. Elle ne garda pas longtemps cette illusion. Le duc d'Orléans, mieux traité à la cour, n'y fut pas mieux écouté quand il lui arriva d'y porter quelques sages paroles; on n'affecta plus d'y suspecter sa conduite, mais on continua d'y suspecter ses principes, et le jour devait venir où, avec l'accent de la plus profonde douleur, il serait obligé d'écrire au malheureux Charles X: « Si j'avais pu obtenir plus de confiance de Votre Majesté, peut-être... » Mais six ans encore nous séparent de ce jour. Reprenons notre récit.

La duchesse d'Orléans portait encore le deuil de Louis XVIII, lorsqu'elle eut à porter celui du roi son père¹. Elle le pleura, pria beaucoup et fit

1. Mort le 4 janvier 1825.

prier pour lui, et pendant l'hiver se renferma plus exclusivement que de coutume dans l'accomplissement de ses devoirs domestiques. Ce fut alors qu'elle décida avec son mari l'envoi au collège du duc de Nemours, sous la direction de M. Larnac, son précepteur. La santé du jeune prince assez délicate réclamait des ménagements, quine l'empêchèrent pas de réussir dès l'abord dans ses études, et d'être au nombre des lauréats couronnés dans la solennité finale de l'année scolaire. Mais l'attention de la pieuse mère se porta plus spécialement sur ses deux filles aînées, qui se préparaient à leur première communion. Les deux jeunes princesses, dès leur première enfance, avaient été confiées aux soins de madame de Malet, femme d'une piété et d'une instruction solides, d'une âme tendre et dévouée, qui s'était consacrée sans réserve à ses difficiles fonctions, et avait eu le grand art de tout obtenir de ses élèves en se donnant à elles tout entière. Son principe, en matière d'éducation, était d'aider la nature, et de ne la pas contraindre. Soigneuse de tourner vers le bien le cœur des deux jeunes princesses, elle leur avait laissé suivre, pour y arriver, les pentes toutes diverses de leur caractère. Sous l'empire de la règle et avec le frein de l'obéissance, elles avaient gardé leurs libres allures; aucun système n'avait violenté le

développement naturel de leur intelligence, et la main qui façonnait leurs âmes, comme la molle argile, y avait respecté toujours l'empreinte originelle dont Dieu les avait marquées. La princesse Louise, aussi studieuse qu'intelligente, d'une douceur et d'une docilité parfaites, d'une raison au-dessus de son âge et d'une bonté qui lui attachait dès lors tous ceux dont elle était connue, était à treize ans la très-ressemblante image de sa mère; peut-être même avait-elle rendu la tâche de madame de Malet plus aisée encore que ne l'avait été celle de madame d'Ambrosio. Il n'en était pas ainsi de la princesse Marie, nature vive et spirituelle, cœur aimant, mais aussi exclusif qu'ardent dans ses affections, plus enfant qu'elle n'eût dû l'être à douze ans, ayant le goût du mouvement, du bruit, du désordre même, et ne faisant pas plus pressentir alors sa piété d'ange que son génie d'artiste. C'était à grand' peine et à force de tendresse que madame de Malet était parvenue à assurer son empire sur cet indocile caractère, et la douce insinuation de ses paroles, jointe à l'autorité des exemples maternels, fit plus que le catéchisme pour préparer l'âme de la princesse Marie au grand acte qui allait initier son enfance à la vie chrétienne. Il avait été convenu que les deux princesses communieraient dans l'église

paroissiale de Neuilly. On alla s'établir au château le 9 avril¹, et six semaines après, la veille de la Pentecôte, eut lieu l'auguste cérémonie, qui pénétra d'une profonde émotion le cœur de la duchesse d'Orléans. La princesse Clémentine, dont je n'ai fait que mentionner la naissance, n'était point d'âge à être élevée en même temps que ses sœurs et à partager leurs pieux exercices. On avait placé auprès d'elle madame Angelet, ancienne dame de la maison de Saint-Denis. La direction ferme et expérimentée de cette habile institutrice, ses soins vigilants et son dévouement passionné pour son élève, qui lui était tout au monde, contribuèrent à faire de celle-ci ce qu'elle est aujourd'hui, le charme de sa famille et l'un des ornements de la société.

Il fallut bientôt interrompre le cours paisible de la vie de Neuilly, pour se rendre à Reims au sacre de Charles X. Le duc d'Orléans était de ceux qui pensaient que, les infirmités de Louis XVIII ne lui ayant point permis de se faire sacrer, il eût été sage de profiter de cette lacune survenue par

1. Ce fut ce jour-là que celui qui écrit ces lignes commença ses fonctions auprès du prince de Joinville. Il ne mentionne point ce fait pour le sot plaisir de se mettre en scène dans ses récits, mais pour fixer la date à laquelle il devient le témoin oculaire d'une partie de ce qu'il raconte.

la force des choses dans la tradition monarchique pour laisser tomber en désuétude une solennité qui, au lieu de recommander, comme dans les temps anciens, l'oint du Seigneur au respect religieux des peuples, ne devait avoir d'autre effet auprès du plus grand nombre que d'offrir à la curiosité un vain spectacle, ou une occasion d'inconvenantes railleries à l'incrédulité. Lorsque cependant les ordres eurent été donnés pour la cérémonie, le duc ne s'occupa plus que d'y paraître d'une manière convenable à son rang. On remarqua que ses équipages surpassaient tous les autres, ceux même de la couronne, sinon en richesse, du moins en élégance; on remarqua surtout que seul de toute la famille royale il portait à son avantage, dans la journée du sacre¹, le splendide costume des princes avec la couronne ducal sur la tête, celui des chevaliers du Saint-Esprit dans le chapitre solennel de l'ordre tenu le lendemain, celui enfin de colonel général des hussards dans la revue des troupes qui se fit le troisième jour. Le journal de la duchesse d'Orléans témoigne qu'elle ne fut pas indifférente à ce succès de son mari : dois-je ajouter que j'y trouve un autre témoignage? Dans le récit très détaillé qu'elle fait de ces pompes de

1. 29 mai 1825.

l'Eglise mêlées à celles de la cour, elle, chrétienne si fervente, ne paraît avoir assisté qu'à un spectacle qui l'a frappée par son éclat et sa magnificence. Je n'y trouve nulle trace de l'émotion religieuse qui lui était ordinaire au pied des autels, et que sans doute éprouvaient dans les siècles précédents les reines et les princesses, témoins de cette grande cérémonie. Exemple suffisant à prouver, s'il en était besoin, que la foi au caractère sacré de l'onction royale était bien affaiblie, si elle n'était entièrement effacée, et que la monarchie restaurée des Bourbons n'était plus que de nom la monarchie de saint Louis.

Le retour à Neuilly ne fut pas le retour au repos, et pendant le mois de juin tout entier se succédèrent des fêtes auxquelles la loi de l'étiquette obligeait les personnes royales de se rendre. Ces fêtes finissaient à peine quand fut donnée à la duchesse d'Orléans la joie depuis longtemps attendue de revoir son frère chéri le prince de Salerne¹. Plus de douze ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait dit adieu à sa sœur pour accompagner dans l'exil la reine sa mère. Il jouit vivement de la cordiale hospitalité qui lui fut offerte à Neuilly et au Palais-Royal; il ne jouit pas

1. 27 juin 1825.

moins des enchantements de Paris. Mais un accident qui lui survint dans un bal l'ayant condamné pendant plusieurs semaines à l'immobilité, il appartint tout ce temps à sa sœur, et ce fut alors que celle-ci eut le bonheur de repasser avec lui dans de longues conversations leurs souvenirs communs de Naples et de la Sicile. Ils se séparèrent à leur grand regret vers la fin de l'été ; mais une compensation était promise pour l'année suivante à la duchesse d'Orléans : la seule de ses sœurs qui lui restât, celle qu'elle appelait encore du doux nom de *Mimi*, la reine de Sardaigne¹, l'avait invitée à l'aller voir à Chambéry, et le duc était d'accord avec elle pour se rendre à cette invitation.

Il y avait environ cinq ans que Mademoiselle d'Orléans avait acheté du duc de Praslin le château de Randan, dans l'ancien duché de Montpensier. Elle l'avait agrandi, en avait fait une habitation aussi commode que belle, et assez spacieuse pour recevoir un nombre d'hôtes considérable. C'était de là qu'on était convenu de s'acheminer vers le rendez-vous donné par la reine de Sardaigne à sa

1. J'ai omis de dire plus haut comment, en 1821, lorsque éclata la courte révolution de Piémont, Victor-Emmanuel I^{er} abdiqua la couronne en faveur de son frère le duc de Genevois, qui lui succéda sous le nom de Charles-Félix.

sœur. Les trois aînés des enfants devaient accompagner leurs parents dans ce voyage. Ici encore je rencontre un de ces souvenirs qui, jusque dans la vieillesse la plus avancée de la reine Marie-Amélie, avaient conservé pour elle tout leur charme et toute leur fraîcheur. Elle ne parlait jamais de son voyage de 1826 en Savoie que comme d'une des circonstances de sa vie les plus agréables ; plaisir des yeux d'abord et ensuite plaisir du cœur. A travers les routes montueuses du Forez, on gagna Lyon, et de là Genève ; on reçut à Coppet l'aimable hospitalité de la duchesse de Broglie et de M. de Staël ; puis on entra dans le Valais, dont on admira les magnifiques horreurs, et après avoir franchi le Simplon, on descendit sur les rives délicieuses du lac Majeur, où la duchesse éprouva la jouissance inexprimable de retrouver la nature et la langue de l'Italie. Les augustes voyageurs, après cette charmante excursion, repassèrent le Simplon, et, côtoyant le bord méridional du lac de Genève, entrèrent en Savoie.

Ce fut à Aix que la duchesse d'Orléans « eut le bonheur, après quinze ans, de revoir son excellente et bien-aimée sœur, venue à sa rencontre. » On se rendit le soir même à Chambéry, et dix jours se passèrent là, à la mutuelle satisfaction des deux princesses, dans une véritable intimité de

famille. L'accueil du roi Charles-Félix eut quelque chose de simple et de patriarcal qui mit tout le monde à l'aise autour de lui ; il n'y eut pas jusqu'à la petitesse de la ville de Chambéry et de son château qui fit disparaître de cette réunion une partie de la pompe et des gênes de l'étiquette. Le 4^{er} août, Leurs Majestés sardes reconduisirent leurs hôtes jusqu'aux Échelles. « Nous pleurions tous en nous séparant, écrit la duchesse, et nous nous sommes promis de nous revoir. Mais Dieu sait ce qui en arrivera ! » Ses pressentiments ne la trompaient pas ; non que les deux sœurs ne dussent vivre encore bien des années ; mais il n'était pas de leur destinée de se retrouver jamais ensemble.

Les derniers jours de l'été et les mois de l'automne se passèrent tranquillement à Neuilly. Après l'agitation d'un voyage, quelque agréable qu'elle eût été, cette quiétude fit du bien à l'âme de la duchesse d'Orléans. Ses devoirs de piété accomplis avec une immuable fidélité, ses devoirs de charité envers les pauvres pour lesquels sa ponctualité n'était pas moindre¹, ses devoirs de cour assez rares et assez peu assujettissants à cette

1. J'aurai l'occasion de revenir plus tard et avec plus de détails sur ce *travail des pétitions*, qui tenait une telle place dans l'emploi du temps de la princesse.

époque de l'année, et puis ses soins maternels, ses moments de promenade et de conversation avec son mari et ses enfants, ses longues lectures et ses écritures plus longues encore, ses travaux d'aiguille remplissaient, ou, pour parler comme elle, occupaient¹ les heures de ses journées. L'orage qui commençait à s'amasser sur le gouvernement de Charles X ne faisait entendre que dans le lointain ses premiers grondements, et n'avait rien qui pût l'inquiéter encore. Plus que jamais d'ailleurs elle était fidèle à sa prudente règle du silence. Les déplorables lois du sacrilège et du droit d'aînesse, qui avaient soulevé une opposition si universelle et si violente, ne lui plaisaient pas plus qu'à son mari ; mais elle se refusait le droit d'en parler. Le duc lui-même, au reste, comme je l'ai déjà dit, gardait avec la cour une attitude fort réservée ; il n'émettait d'avis devant le roi que ceux qui lui étaient demandés, et le cas était fort rare. Ses rapports avec les ministres étaient d'une grande politesse ; s'il ne faisait jamais de concessions, jamais non plus il ne faisait d'opposition directe à leur politique. La part qu'il avait prise à la souscription nationale en faveur des enfants du général Foy, le patronage patent qu'il accordait à

4. Presque à chaque jour se lisent dans le journal ces mots :
« Mi sono occupata. »

l'insurrection grecque, la distinction avec laquelle il avait accueilli M. Canning, quand celui-ci venait de désertar avec éclat les vieilles traditions du torysme, ses relations constamment entretenues avec les principaux membres de l'opposition constitutionnelle dans les deux chambres, témoignaient hautement de sa fidélité à la cause libérale, sans pour cela le mettre en hostilité avec la cour.

Il y eut un jour cependant où il se trouva, et la duchesse avec lui, dans un assez grand embarras, par suite d'une éclatante manifestation de l'opinion publique, qui se fit devant eux, en même temps que devant le roi et les autres membres de la famille royale. La fameuse loi sur la presse présentée par M. de Peyronnet, cette loi que, par une insolente dérision, il appelait dans le *Moniteur* une loi de justice et d'amour, venait d'échouer à la Chambre des pairs, et les rues de Paris s'étaient illuminées en réjouissance de cette défaite du gouvernement. Malgré cet indice trop évident des dispositions de la population parisienne, Charles X crut devoir passer la revue de la garde nationale, comme il l'avait fait à la même époque les deux années précédentes¹. Le duc d'Orléans et le duc

1. Cette revue devait avoir lieu le 12 avril, jour anniversaire de l'entrée de *Monsieur* à Paris en 1814; mais le 12 avril 1827 étant le jeudi saint, elle fut remise au 29.

de Chartres étaient à cheval aux côtés du roi; la duchesse d'Orléans et Mademoiselle dans la même calèche que la dauphine et *Madame*¹. Les incidents de cette journée firent sur la duchesse d'Orléans une telle impression que, rentrée à Neuilly, elle en écrivit une narration très-circonstanciée. Charles X, soit dans son passage au milieu des rangs, soit dans le défilé des légions, n'entendit ou ne voulut entendre que les cris de *vive le roi*, qui étaient en effet de beaucoup les plus nombreux; mais les cris de *à bas les ministres*, *à bas les jésuites*, ne frappèrent que trop distinctement les oreilles des princesses. « La dauphine était abattue, la duchesse de Berri ne disait mot, mais était d'une humeur terrible. Toutes les personnes de la cour étaient dans un mélange de frayeur et de fureur. M. de M... criait : C'est une jolie chose, c'est tout comme en 1792. » Le silence habituel de la duchesse d'Orléans n'avait jamais été mieux de mise qu'en cette circonstance; mais sa situation n'en était pas moins délicate et pénible, comme le fut aussi celle du duc, quand il entendit le roi rentré aux Tuileries se féliciter plutôt que se plaindre du résultat de la journée. On sait ce qui arriva le lendemain : une ordonnance

1. Ce titre était devenu celui de la duchesse de Berri depuis que la duchesse d'Angoulême avait pris celui de dauphine

royale déclara la garde nationale de Paris licenciée. Quatre jours après, le duc et la duchesse allèrent offrir leurs hommages au roi, qui était sur le point de partir pour Compiègne. Charles X leur voulut donner tout aussitôt l'explication de ce qui s'était passé : « J'ai pris une grande mesure, leur dit-il, depuis que je ne vous ai vus : mais elle était nécessaire. Je vous dirai, moi, je suis un peu sourd ; ainsi, quand il y a du bruit, je suis étourdi, je n'entends plus rien. Je n'avais entendu que les cris de *vive le roi* ; mais ces dames ont entendu bien d'autres cris. — Certainement, sire, dit le duc d'Orléans, mais la masse criait *vive le roi*. — On ne peut pas se faire dicter la loi par la force armée, et si j'eusse eu l'envie de changer le ministère, ce que je n'avais pas, certainement je ne l'aurais pas fait pour cela. Si je cédaï à de telles demandes, ce serait à moi à donner ma démission. — Sire, pour les rois ce n'est pas une démission, mais une abdication. — Oui, abdication, démission ; je me trompe sur le mot ; mais c'est la même chose. — Cela a dû faire de la peine au roi. — Oui, cela m'a fait de la peine, car je les aimais, quoiqu'ils fussent une création de la Révolution, et ils y avaient fait beaucoup de mal. — Mais, sire, ils avaient fait beaucoup de bien à la Restauration. — A

la Restauration, oui, mais à la Révolution ils avaient fait beaucoup de mal... » Le duc et la duchesse ne purent se défendre d'emporter de cette conversation de tristes pressentiments. Évidemment le monarque aveuglé ignorait toute la portée de la mesure qu'on lui avait fait prendre. Les élections de Paris ne tardèrent pas à l'en instruire.

Je ne touche aux événements publics qu'autant que j'y aperçois, tout au moins sur le dernier plan, l'auguste figure de celle dont je raconte l'histoire. Je n'ai donc point à parler ici du grand fait de cette époque, de la dissolution de la Chambre des députés, de la retraite obligée de M. de Villèle et de la formation du ministère qui prit le nom de M. de Martignac. On apprit tout cela au Palais-Royal, comme l'apprit le public, par le *Moniteur*. Ce que j'ai seulement à dire, c'est qu'on n'y partagea qu'à un faible degré le sentiment général de joie et de confiance causé par la chute d'un ministère si justement impopulaire. On n'y put croire à un changement de système sérieux et durable; on savait trop bien à quel point ce que voulait le roi était incompatible avec ce que voulait la France. Ce n'était pas une raison pour qu'on se refusât à la jouissance passagère d'un rayon de soleil qui venait éclaircir un horizon chargé de nuages. Le duc d'Orléans ne négligea aucune occasion de

donner à comprendre au roi combien il s'asociait de cœur et d'âme aux mesures réparatrices du nouveau ministère.

L'année 1828 vit des changements de quelque importance amenés par la marche du temps dans l'éducation de la jeune famille. Le duc de Chartres, accomplissant sa dix-huitième année, fut émancipé. On lui donna pour aide de camp un des officiers du génie les plus distingués, le général Baudrand, et pour instructeur militaire le colonel Marbot, qui s'était fait un nom dans les dernières guerres de l'Empire. En même temps qu'il se préparait par des études sérieuses au commandement effectif de son régiment, le jeune prince commença à se répandre dans le monde, où l'attendait un rôle si brillant. Une modification analogue fut introduite par la duchesse d'Orléans dans la situation de ses deux filles aînées. Elles quittèrent la *table des enfants* pour aller s'asseoir chaque jour à celle de leurs augustes parents. C'était un premier pas hors des liens de l'éducation, c'était un **ac**neminement vers la libre responsabilité de soi-même, telle qu'elle peut appartenir à de jeunes filles et à de jeunes princesses. Au fond, le grand changement consistait à ce que l'influence dominante jusqu'alors de la gouvernante s'effaçait pour faire place à celle de la mère. La princesse Louise,

avec l'excès de sa timidité, avait besoin du bras maternel pour soutenir ses premiers pas dans le monde ; à la tête encore bien jeune et bien légère de la princesse Marie il fallait pour la fixer le poids d'une autorité supérieure à l'autorité un peu usée de madame de Malet. Sous l'œil de leur mère, les deux princesses s'exercèrent à de nouveaux devoirs ; elles apprirent à porter avec grâce le fardeau de leur rang et à mettre leur conscience dans l'accomplissement journalier d'une foule d'obligations petites ou grandes, que ne soupçonnent guère ceux qui n'ont point à les remplir. On les vit dès lors associées à ce peu de gêne que l'étiquette imposait à leurs parents, comme aussi à tout ce que la vie privée leur permettait d'élégantes et commodés jouissances. On les vit, plus libres dans l'emploi de leur temps et le choix de leurs occupations, se porter de préférence là où chacune d'elles se sentait appelée par la pente naturelle de son esprit et de son caractère. Vers le même temps, le prince de Joinville fut, par forme d'essai, envoyé au collège, essai que la santé de l'enfant obligea bientôt d'interrompre. On avait donné un peu auparavant au duc d'Aumale, qui n'avait guère plus de cinq ans, un précepteur¹ destiné

1. M. Cuvillier-Fleury, aujourd'hui membre de l'Académie française.

à développer parfaitement en lui les heureuses qualités de sa précoce intelligence.

C'était aussi le moment de préparer la princesse Clémentine à sa première communion. La duchesse d'Orléans, en y regardant de plus près, s'était aperçue, dans le cours de l'enseignement religieux donné au duc de Nemours, que l'abbé Guillon, parmi ses incontestables mérites, n'avait pas celui d'un bon catéchiste. Elle s'en ouvrit à M. Gallard, son confesseur, prêtre d'une prudence consommée, et celui-ci lui parla d'un jeune ecclésiastique, attaché à sa paroisse de l'Assomption, qui depuis trois ans y faisait le catéchisme avec un succès merveilleux. Le bruit de ce succès était si grand que, sans nulle autre recommandation, la dauphine venait de nommer l'abbé Dupanloup un de ses aumôniers. Le duc d'Orléans n'eut aucune objection à ce que ses plus jeunes enfants reçussent les leçons de l'abbé Dupanloup, qui commença aussitôt son ministère auprès de la princesse Clémentine. Il réussit avec elle, comme il réussissait avec le peuple nombreux de ses enfants de l'Assomption, et pendant les deux années que dura l'enseignement préparatoire à la première communion, la duchesse eut lieu de s'émerveiller des progrès de sa fille dans la piété et de la solidité de son instruction religieuse. La jeune

princesse de son côté prit autant de respect que de confiance pour celui dont les soins lui faisaient tant de bien. Je ne crains point d'être désavoué en me permettant de dire ici que madame la duchesse Auguste de Saxe-Cobourg conserve au pieux prêtre, qui est aujourd'hui l'évêque d'Orléans, un très-fidèle attachement et une profonde reconnaissance.

Il plut alors à Dieu de retirer de ce monde un des enfants de la duchesse d'Orléans, qui avait été pour elle le sujet constant d'une pénible sollicitude. J'ai dit dans quelles circonstances était né le duc de Penthièvre. Il avait crû sans que son intelligence reçût son complet développement; mais les affections du cœur étaient restées chez lui moins imparfaites, et il avait pour sa mère et pour l'aînée de ses sœurs un sentiment d'amour vraiment extraordinaire. La duchesse ne chérissait pas seulement en lui le fruit de ses entrailles; elle avait une tendre compassion pour son infirmité, qui ne semblait que le lui faire aimer davantage. Quoiqu'il eût les apparences d'une santé assez robuste, il y avait toujours eu dans son organisme défectueux quelque chose de périlissant, et vers la fin du mois de juin il tomba dans un état de langueur dont il ne devait point se relever. A mesure qu'augmentaient ses souffrances,

une sorte de demi-jour sembla se faire dans les ténèbres de son entendement ; il eut le sentiment de sa fin, et prononça plusieurs fois le mot de « moi mourir, moi mourir », mot exprimant une idée qu'on n'eût jamais soupçonné être entrée dans son esprit. Son agonie fut des plus douloureuses : « Dieu seul sait, écrit la duchesse, ce que j'ai souffert, agenouillée auprès de son lit, et priant le Seigneur de rappeler à lui cette âme innocente... Peu à peu les étouffements ont diminué, les forces se sont éteintes, et M. Auvity m'a dit : C'est fini. J'ai alors embrassé mon cher ange, je lui ai fermé les yeux, je l'ai offert à Dieu, et je suis sortie de la chambre anéantie par la douleur. Plus cet être chéri était malheureux, plus je l'aimais, et il m'aimait tant ! » Le pauvre enfant alla rejoindre dans le caveau funéraire de Dreux la vénérable aïeule, qui, avant de mourir, avait été si heureuse de l'espoir de voir revivre en lui le nom de Penthièvre¹.

Une page manquerait à ce récit si je ne parlais en quelques mots des relations de la duchesse avec ceux qui élevaient ses enfants. La première chose que j'aie à en dire, c'est que, les tenant

1. En considération de ce nom, elle lui avait légué ce qui lui restait des anciennes terres du duché de Penthièvre et celles du marquisat d'Albert en Picardie.

pour honnêtes gens, elle leur accordait une confiance entière, ne contrariant jamais leur autorité, évitant avec le plus grand soin tout ce qui pouvait l'affaiblir, et ayant pour principe de donner toujours raison au maître, alors même qu'il ne lui était pas parfaitement démontré que le tort fût du côté de l'élève. C'était d'elle qu'était venu le nom collectif qui nous désignait tous, nom qui disait à merveille ce qu'on voulait que nous fussions pour les enfants confiés à nos soins ; on nous appelait « les autorités ». Nous avions peu à faire avec le duc, qui ne s'occupait guère des détails de l'éducation, et n'y intervenait que dans les occasions de quelque importance ; il lui suffisait qu'un cahier lui fût envoyé chaque soir, qui, pour chacun de ses fils, le tint au courant du bon ou du mauvais emploi de la journée. C'était à la duchesse que nous avions à nous adresser pour les incidents si nombreux et si divers qui surviennent chaque jour dans le gouvernement de l'enfance ; c'était devant elle que nous portions l'expression de notre satisfaction ou de notre mécontentement, nos propositions de récompense ou de punition, nos remarques sur la santé, sur les dispositions morales, etc. Il y avait une heure particulière du jour où élèves et maîtres venaient régulièrement se présenter chez la duchesse,

c'était au sortir du dîner ¹, avant la promenade : chacun à notre tour, nous rendions alors un compte pas toujours flatteur pour celle qui l'entendait, mais toujours écouté avec une sérieuse attention et parfois avec une patience méritoire. Il y avait nécessairement d'autres cas où ce n'était pas devant l'enfant et devant les frères et sœurs que les questions d'éducation pouvaient être traitées. Jamais il n'est arrivé que la duchesse d'Orléans se refusât à ces conversations, dans lesquelles je ne saurais affirmer que tous nous portassions toujours la mesure convenable. Nous avons quelquefois à nous plaindre de la faiblesse maternelle (quelle mère est entièrement exempte de ce défaut?), et notre langage risquait en certaines rencontres d'être un peu dur pour l'oreille d'une femme et d'une princesse. Il fallait voir alors avec quelle grâce charmante elle s'humiliait sous nos reproches si elle les sentait mérités, et, si nos plaintes trop vives allaient jusqu'à froisser le haut sentiment de sa dignité, comme elle savait ne nous le laisser apercevoir que par son silence. Ma mémoire me rappelle deux circonstances dans lesquelles notre fierté roturière s'était révoltée contre de petits désagréments venus de l'étiquette des Tuileries

1. Dîner d'éducation, qui avait lieu à une heure de l'après-midi.

accidentellement imposée au Palais-Royal. J'eus à traiter avec la duchesse d'Orléans cette délicate question, et il m'est impossible de dire avec quelle patience elle me laissa répandre devant elle les flots d'amertume que j'avais sur le cœur. Elle m'écouta jusqu'au bout, sans m'interrompre, puis me répondit, aussi digne que j'avais été malséant, aussi douce que j'avais été emporté, versant sur la plaie de mon orgueil blessé des paroles de la bonté la plus affectueuse, tellement que de ces deux conversations, où j'étais entré aigri et irrité, je sortis les yeux pleins de larmes, résistant à grand' peine au mouvement qui me portait à me jeter aux genoux de cette angélique princesse et à lui baiser les pieds, dans la confusion où j'étais de mes sottes doléances et dans mon admiration pour sa vertu.

D'année en année l'habitation du château d'Eu acquérait plus de charmes pour le duc et la duchesse d'Orléans. Le duc y trouvait une belle résidence et un riche domaine à agrandir et à améliorer, ce qui était un de ses goûts favoris ; la duchesse y trouvait le plaisir de jouir mieux de ses enfants dans la liberté de leurs vacances et de se mêler davantage à leurs promenades, quelquefois même à leurs jeux. Le voisinage de la mer et d'une forêt magnifique offrait des moyens très-variés de di-

vertissemens, dans lesquels les journées s'écoulaient avec une joyeuse rapidité. Le soir, où les réceptions n'étaient ni fréquentes ni jamais bien nombreuses, la grande galerie des Guises était livrée aux ébats de la jeunesse, qui s'y réjouissait à son aise dans le mouvement et le bruit. De temps en temps leur mère arrivait au milieu d'eux et prenait part à leurs amusements de tout son cœur et comme pour son propre compte. Dans l'aimable simplicité de son âme, elle redevenait enfant avec ses enfans, et en s'associant à leurs jeux elle retrouvait sa vivacité napolitaine, dont les échappées avaient tant de grâce, et que rien ne l'obligeait à contraindre. L'été de 1828 s'acheva ainsi, pendant que Charles X faisait dans les départemens de l'est de la France une sorte de voyage triomphal. Les mesures libérales de son gouvernement lui avaient ramené les esprits des populations patriotes de l'Alsace et de la Lorraine. Il jouit de ce retour de popularité avec l'effusion naturelle à son caractère ; l'excellent prince eut seulement le tort de se persuader que les acclamations joyeuses des multitudes s'adressaient à sa personne et à sa dynastie, et non à une politique qu'il avait subie plutôt qu'acceptée volontairement et qu'il désavouait au fond de son cœur. Cette erreur allait lui coûter cher.

Plusieurs mois se passèrent encore dans l'attédissement momentané des passions politiques qu'avait amené le ministère Martignac. L'hiver fut tranquille et gai même aux Tuileries et au Palais-Royal, comme dans les salons de Paris. La duchesse de Berri donna de nombreuses et charmantes fêtes auxquelles assistait toute la cour. La duchesse d'Orléans y mena ses filles, qui y figurèrent fort à leur avantage. Elle eut la satisfaction de voir la grâce modeste de la princesse Louise particulièrement remarquée dans un quadrille napolitain qui eut le plus grand succès. Celui de la princesse Clémentine fut prodigieux dans un bal d'enfants, où elle parut avec le costume des dames de la cour de Louis XVI ; elle enchantait plus que personne Charles X, en lui rappelant ses plus chers souvenirs de Versailles. Le Palais-Royal eut aussi ses brillantes soirées, concerts, bals, spectacles, et il n'y eut qu'une voix pour rendre hommage au goût du prince qui présidait lui-même à l'ordonnance de ses fêtes, et à la grâce pleine de dignité de la princesse qui en faisait les honneurs.

Le duc d'Orléans, à qui les voyages avaient tant profité, les faisait entrer parmi les conditions nécessaires de l'éducation de ses fils. Il y avait mille raisons pour qu'il tint à ce que le duc de Chartres,

avant tout autre pays, visitât l'Angleterre, et il résolut de l'y conduire lui-même. Aumois de mai 1829, il alla présenter son fils au roi George IV, l'introduisit dans plusieurs maisons seigneuriales où il avait été accueilli lui-même, et, après quelques courses faites en commun, laissa le jeune prince achever seul son voyage. Il revint en France pour voir clore la session des chambres, la dernière du règne de Charles X. Le cabinet Martignac, dont l'existence n'avait jamais été bien assurée, sortait de la lutte parlementaire encore affaibli. Une partie de l'opposition libérale, qui l'avait soutenu dans la session précédente, avait commis la faute très-grave de l'abandonner ; mais la cause principale de sa défaillance n'était pas là : il se sentait abandonné du roi lui-même. Charles X, qui reprochait à ses ministres leur faiblesse, ne voyait pas, ou plutôt feignait de ne pas voir que c'était lui qui les frappait d'impuissance en leur refusant de mettre de leur côté le poids de la prérogative royale. Au fond de son cœur, il les avait condamnés. La session fut close au milieu de juillet, et le 8 août il signait l'ordonnance qui plaçait le prince de Polignac à la tête de ses conseils.

Lorsque parut cette fatale ordonnance, le duc d'Orléans était depuis quelques jours dans son château d'Eu, où la dauphine, qui voyageait alors

en Normandie, avait promis à la duchesse de la visiter. Elle arriva le 11 août, dans la matinée, et peu après être entrée dans le salon, elle y aperçut sur la table le *Moniteur*. Le montrant du doigt au duc : « Il y a là du nouveau, » lui dit-elle, et elle s'arrêta comme si elle eût craint de rien ajouter. — Oui, madame, » répondit le duc, et lui aussi s'arrêta, ayant l'air d'interroger du regard son interlocutrice, qui continua à garder le silence. Il était évident que pas plus que lui elle n'approuvait ce qui venait de se faire. Elle fut aussi amicale qu'il était possible de l'être pour ses hôtes, et ni ce jour ni le lendemain, au milieu du château et de la ville en fête, il ne fut dit un mot de plus sur le grave événement auquel on ne pouvait pas ne pas penser. Il n'en fut pas non plus question la première fois que le duc et la duchesse d'Orléans revirent le roi à Saint-Cloud. On ne toucha à ce sujet que quinze jours après, dans une autre visite où le duc de Chartres accompagna ses parents. Le jeune prince avait assisté au procès du *Journal des Débats* mis en cause et condamné pour le fameux article où se trouvaient ces mots : *Malheureux roi ! malheureuse France !* Charles X l'accueillit avec un visage sévère, et lui fit sur cet acte d'opposition à son gouvernement de vifs reproches, auxquels son père et lui répondirent avec

une parfaite convenance. La scène se passait devant témoins ; dès qu'il n'y eut plus d'yeux pour le voir et d'oreilles pour l'entendre, le roi retrouva sa bonne humeur et sa bonne grâce ; il avait pris un air et un langage de commande pour complaire à ceux qui l'entouraient.

Les inquiétudes politiques n'étaient pas cependant telles encore qu'elles troublassent la duchesse d'Orléans dans ses joies de famille. Elle en attendait à cette heure même une très-grande, celle de revoir son frère, le roi de Naples, qui allait traverser la France pour conduire à Madrid la princesse Christine, sa fille, fiancée à Ferdinand VII. Il était convenu qu'il s'arrêterait quelques jours à Grenoble, où sa sœur l'irait voir à son passage, et qu'après être resté tout l'hiver en Espagne, il se rendrait pour le printemps à Paris. Un séjour de quelques semaines au château de Randan précéda le voyage de Grenoble, qui fut retardé jusque vers la fin d'octobre. La duchesse d'Orléans éprouva un véritable bonheur à embrasser son frère, qui, de son côté, lui prodigua les marques d'une extrême tendresse ; mais elle fut très-péniblement affectée en lui voyant à cinquante-deux ans toutes les apparences de la vieillesse la plus avancée. Un des sujets principaux de leurs longs entretiens fut le projet de marier la princesse Louise au duc

de Calabre, projet dès longtemps agité entre eux dans leur correspondance, que la vue de leur jeune et charmante nièce ne fit que rendre plus cher aux majestés napolitaines, mais qui allait être tout à l'heure emporté par le vent d'une révolution. Après quatre jours passés dans une douce intimité, il fallut se séparer, mais avec la consolante assurance de se revoir dans quelques mois.

Ces mois s'écoulèrent en France au milieu d'une vive agitation de l'opinion publique ; on était impatient de voir M. de Polignac devant les Chambres. L'ouverture de la session fut retardée jusqu'au 2 mars 1830. Le roi n'était guère plus tranquille ce jour-là que les pairs et les députés qui allaient l'entendre ; on remarqua qu'il lut son discours d'un accent mal assuré ; la voix surtout lui trembla en prononçant la dernière phrase trop haute et trop menaçante pour sa bouche. La Chambre des députés lui répondit par la fameuse adresse des 221. Je vois encore, le 16 mars au soir, le baron Méchin traversant d'un pas rapide la galerie rouge du Palais-Royal, et arrivant à la table où était la duchesse d'Orléans pour lui apporter la première nouvelle de ce vote. Je doute qu'en la recevant la princesse ait ressenti plus de satisfaction que d'inquiétude. On sait comment le roi accueillit sans y

répondre la lecture de l'adresse, prononça immédiatement la prorogation, puis la dissolution de la Chambre des députés, et convoqua pour la fin de juin et le commencement de juillet les collèges électoraux.

Le roi de Naples arriva à Paris dans ce moment de crise. Charles X le reçut avec la cordialité d'un frère, la duchesse de Berri avec le tendre empressément d'une fille charmée de faire jouir son père de la haute fortune que son mariage lui avait faite. Quant à la duchesse d'Orléans, il n'y avait jour où elle ne fût à l'Élysée pour y voir ou le roi, ou la reine, ou le petit comte de Trapani, le seul des princes napolitains qui eût accompagné ses parents. Elle tint aussi à faire aux augustes voyageurs les honneurs du Palais-Royal, et le bal qui y fut donné le 31 mai est demeuré célèbre moins par sa rare magnificence que par le mot historique de M. de Salvandy. C'était un bal napolitain; on y dansait sur un volcan. Charles X ne parut pas le moins du monde avoir ce sentiment; il fut de la gaieté la plus aimable et la plus expansive. Donnant le bras à la duchesse d'Orléans, avec laquelle il parcourait les appartements étincelants de lumière, je l'entends dire au duc : « Ah ça, monsieur, savez-vous que vous vous mêlez d'être mieux logé que moi? » Un moment

après, je l'entends sur la terrasse, qu'éclairaient des feux de mille couleurs, s'écrier, en admirant la beauté de la nuit : « Voilà un bien beau temps pour ma flotte d'Alger. » Il voyait juste en attendant de ce côté des nouvelles de victoire ; mais, dans son aveuglement, il n'apercevait point le péril qui était sous ses pas. Dans un voyage à Rosny, où la duchesse de Berri donnait une fête à son père, le duc d'Orléans, qu'alarmaient les bruits de coup d'État déjà répandus dans l'air, ayant porté aux oreilles royales quelques respectueux avertissements, fut accueilli de manière à n'être pas tenté de les renouveler.

Il n'appartient pas à mon sujet de dire comment le résultat des élections détermina le malheureux monarque à l'exécution d'un funeste projet qu'il roulait depuis quelque temps dans sa tête. Je ne veux ni ne dois voir, dans le grand drame qui se préparait alors, d'autre personnage que celui de l'auguste princesse dont je raconte l'histoire. Je tiens seulement à affirmer qu'il n'y a pas une ligne dans toute cette partie de mon récit qui ne reproduise ce que j'ai vu et entendu moi-même, ou ce que je lis écrit jour par jour de la main de celle que les événements allaient faire reine des Français.

Le 26 juillet au matin, le duc d'Orléans entra

dans le cabinet de toilette de sa femme, tenant à la main *le Moniteur* : « Eh bien ! ma chère, lui dit-il, c'est fait ; voilà le coup d'État, » et il lui remit le journal. C'était pour la duchesse l'annonce d'une des plus cruelles épreuves de sa vie. Alors s'échappa de son cœur le mot que j'ai rapporté plus haut : « mon bonheur est fini. » Environ deux heures après, je me présentai au salon pour prier le duc de permettre que je prisse connaissance du texte des déplorables ordonnances. Ma lecture achevée, il me demanda ce que j'en pensais. Je lui répondis qu'heureusement la France n'était point prise au dépourvu ; qu'on s'était organisé à l'avance pour le refus de l'impôt... Il m'interrompit très-vivement : « Non, non, ne croyez pas que les choses se passent ainsi, » et il ajouta avec l'accent d'une conviction douloureuse : « Le soufflet a été donné, il sera rendu. » La journée cependant se passa à Neuilly aussi paisiblement qu'à l'ordinaire ; les jeunes princes furent conduits au collège, et le soir vinrent plusieurs personnes invitées à dîner, le comte Molé entre autres, qui parla longuement de l'effet des ordonnances et de la résistance légale qu'on se préparait à y opposer. Le lendemain, sachant que Paris commençait à s'agiter, j'allai demander à la duchesse si elle jugeait convenable que mon

collègue et moi nous menassions le prince de Joinville et le duc d'Aumale à l'École de natation. Elle me renvoya au duc, qui, tout absorbé qu'il fût dans ses tristes réflexions, me répondit sans hésiter : « Pourquoi pas ? mon frère Beaujolais y est bien allé le 10 août. » Nous y fûmes en conséquence dans l'après-midi, et nos jeunes élèves entendirent de loin en loin quelques-uns des premiers coups de feu de la bataille des rues ; ce qui les frappa surtout fut la vue d'un bataillon de la garde se déployant sur le quai d'Orsay, et d'un autre des Suisses, avec une batterie d'artillerie, mèche allumée, sur la place Louis XV. Ce spectacle nous fit pâlir. La soirée se passa dans une morne anxiété : point de visiteurs, sinon trois ou quatre personnes attachées à la maison, apportant des nouvelles, comme toujours en pareil cas, fort exagérées, particulièrement de ce qui se passait aux environs du Palais-Royal. Tout le monde s'était assis sur les canapés rangés autour du billard ; personne n'osait parler : le duc laissait de temps en temps échapper un profond soupir ; la duchesse recueillie dans sa douleur priait sans doute. Elle avait été informée de l'ordre reçu par le colonel commandant le régiment de Courbevoie d'arrêter le duc si les troubles continuaient. Le moindre bruit qu'on entendait dans le lointain faisait tressaillir ;

on le prenait pour celui du canon, qui cependant ne grondait pas encore.

On ne l'entendit que trop le lendemain, se mêlant à celui de la mousqueterie et du tocsin qu'on commençait à sonner jusque dans les campagnes. L'angoisse était continuelle; ce n'étaient que rumeurs contradictoires, selon le quartier d'où venaient, selon l'heure à laquelle étaient partis ceux qui les apportaient. Le silence se fit quand la nuit vint; on sut que l'insurrection, sans être victorieuse, n'était point vaincue, ce qui mettait de son côté les chances du jour suivant. En effet, depuis le matin jusqu'au milieu de la journée du 29, arrivèrent nouvelles sur nouvelles annonçant la retraite des troupes, impuissantes à soutenir plus longtemps la lutte. De moment en moment le bruit du combat se rapprochait du château; un boulet venait de tomber dans le parc, six soldats blessés s'y étaient réfugiés, et l'on s'attendait à une attaque du bataillon caserné à Courbevoie contre le pont de Neuilly, que les habitants de ces deux villages et ceux de Puteaux avaient barricadé. Quand, un peu plus tard, on acquit la consolante assurance que l'effusion du sang avait cessé, alors apparurent au duc et à la duchesse les redoutables et inévitables conséquences de la victoire populaire. A quoi se résoudre pour le lendemain.

Qu'on juge de l'agitation de l'épouse, que des avis multipliés faisaient trembler pour la liberté et pour la vie même de son mari ; de l'anxiété de la mère ignorant de quel côté le cours des événements emporterait son fils aîné, qui était alors à Joigny à la tête de son régiment. Mais c'était peu en comparaison des émotions que la journée suivante lui réservait.

Bien des récits ont été faits de ce qui se passa à Paris le 30 juillet, et de tout ce qu'il fallut d'efforts pour y prévenir la proclamation de la république et le déchaînement de l'anarchie qui en eût été la suite. Il était évident que le général Lafayette, s'il avait la très-sincère volonté, n'avait pas la force de contenir l'ardente jeunesse dont il était le chef plutôt nominal que réel. Il n'y avait de popularité égale à la sienne que celle du duc d'Orléans, de royauté possible que celle de ce prince, et possible seulement à condition qu'elle apparût sans retard aux yeux du peuple comme la fin de la révolution qu'en trois jours il venait d'accomplir. Pairs et députés présents à Paris s'unirent presque tous dans ce sentiment, et le nom du duc fut jeté dans la multitude avant qu'on sût rien de ses dispositions. Il avait passé la nuit dans un coin retiré de son parc, et, sur l'avis que la duchesse lui avait transmis d'un coup de main

qui allait être tenté sur sa personne, il était monté à cheval et avait gagné, à travers champs, son parc du Raincy. Si cette retraite ne servit pas à le protéger contre une tentative qui n'eut pas lieu, elle le mit à l'abri d'une violence populaire qui eût pu le porter tumultuairement sur le trône. Il fallait voir l'animation fiévreuse de ces messagers, ruisselants de sueur et couverts de poussière, qui arrivaient coup sur coup, demandant à grands cris le duc d'Orléans, et se refusant à croire qu'il ne fût pas là pour leur répondre. Le capitaine Gérard, neveu du général, envoyé par son oncle, M. Jules de Lasteyrie, envoyé par le général Lafayette, MM. Ary Scheffer et Thiers, Langlois d'Amilly, Dupin, Casimir Delavigne et je ne sais quel nombre d'autres se succédèrent pendant plusieurs heures auprès de la duchesse, la pressant, la menaçant en quelque sorte de leurs véhémentes sommations. M. Dupin ne craignit pas de lui dire que, si le duc ne se rendait pas au vœu national, lui et les siens seraient abandonnés au mépris. M. Thiers fut celui de tous qui lui fit le plus d'impression par la vivacité entraînante de son langage : elle convint de la puissance des raisons qu'il lui donnait; mais le visage inondé de pleurs, d'une voix sanglotante, elle lui remontrait tout ce que sa position avait de délicat, la bonté constante de Charles X envers elle et toute

sa famille, le reproche d'ingratitude dont on flétrirait son mari, les vues d'odieuse ambition qu'on lui prêterait. J'entends encore l'accent déchirant avec lequel elle s'écria : « Ils l'appelleront usurpateur, lui le plus honnête des hommes. » A bout de forces cependant, et sentant les arguments qu'elle tirait de son cœur faibles devant le suprême argument de la nécessité, poussée d'ailleurs par Mademoiselle, plus décidée qu'elle et plus touchée des raisons politiques, elle se détermina à envoyer dire au duc quel était l'état des choses, et combien il était urgent qu'il arrivât sans retard. Lorsque ensuite, à la chute du jour, il se mit en route pour le Palais-Royal, elle voulut l'accompagner jusqu'à la grille du parc, et lui fit des adieux pleins de larmes, comme à une victime qui allait se dévouer au salut de son pays.

Amis et ennemis s'accordèrent à dire alors que la cause de la monarchie fut gagnée par la résolution courageuse que prit le duc d'Orléans de se rendre à l'hôtel de ville, quartier général de la république, à travers les rues dépavées et au milieu du peuple en armes. De retour au Palais-Royal, il jugea qu'à cette marque de confiance donnée à la population parisienne il en devait joindre une autre, en appelant auprès de lui sa famille. Il en écrivit à la duchesse, qui souffrait trop

d'être séparée de lui en un tel moment pour ne pas répondre sur-le-champ à son appel. Le secrétaire de ses commandements, M. Oudard, qui avait déployé pour elle un zèle aussi intelligent qu'actif dans les dernières journées, amena de Paris un omnibus, dans lequel, vers neuf heures du soir, monta la duchesse, avec sa belle-sœur et ses sept enfants; étrange équipage pour aller prendre possession d'une couronne! On chemina sans obstacle jusqu'à la barrière de l'Étoile; mais là, défense rigoureuse de laisser entrer aucune voiture, à une heure aussi tardive, et les baionnettes croisées contre l'omnibus appuient cette défense. « J'eus un peu peur, » avoue la duchesse, sensation fort naturelle à la vue *des bras nus*, seuls dépositaires de la force publique. « Il y a eu, continue-t-elle, quelques minutes de pourparlers; M. Oudard a fini par descendre, et leur a dit à l'oreille qui nous étions : on nous a alors laissés passer. Rien de plus triste que ces beaux Champs-Élysées, couverts de barricades faites avec des pavés et des arbres coupés. Un peu avant la rue Castiglione, nous sommes descendus et allés à pied au Palais-Royal. Plusieurs maisons étaient illuminées; on tirait des coups de fusil en l'air, et l'on chantait *la Marseillaise* ou d'autres chansons du même genre. On ne nous a pas reconnus, et

nous sommes entrés par la cour des remises. Nous avons trouvé mon mari avec M. Dupin et le général Sebastiani. Les deux salons de son appartement étaient remplis de toute sorte de personnes ; partout des drapeaux tricolores ; les fenêtres et les murailles percées de balles ; sur la place, des chants et des danses ; de tous côtés, un air de désordre et de confusion qui faisait mal. On nous a amené une jeune femme, habillée en homme, appelée Césarine Godeau, qui s'était exposée partout pour soigner les blessés. » Il fallut que la duchesse, encore toute bouleversée de ce qu'elle venait d'entendre et de voir, trouvât de bonnes paroles pour complimenter l'héroïne populaire.

Autres émotions le 1^{er} août. Dès le matin, une série non interrompue de visiteurs, pairs et députés pour la plupart, se succède auprès de la princesse, la pressant tous d'obtenir de son mari qu'après avoir accepté la lieutenance générale du royaume, il complète son sacrifice en acceptant la couronne. Ce ne sont pas seulement des hommes tels que MM. Molé, de Montalivet, de Praslin, d'Argout, de Sémonville, c'est avec eux M. de Pastoret, c'est après eux le curé de la Madeleine, c'est le prince Paul de Wurtemberg, qui tiennent ce langage, tant le sentiment du danger public préoccupe

encore tous les esprits ! Ce fut seulement quelques jours plus tard que M. de Chateaubriand se présenta en avocat de la cause désespérée du duc de Bordeaux. Le caractère dont étaient revêtus sir Charles Stuart et le comte Pozzo di Borgo ne leur permettait pas de paraître au Palais-Royal ; mais ils transmirent à la duchesse, l'un par l'intermédiaire du vicomte de Chabot, l'autre par celui de madame de Boigne, l'avis confidentiel de l'urgence qu'il y avait à ce que le duc se saisît au plus vite du pouvoir pour fermer la porte à l'anarchie.

Survinrent dans la nuit du 1^{er} au 2 août les messages de Rambouillet, relations dernières entre le monarque qui avait déjà fait son premier pas vers l'exil et celui qui allait être obligé de prendre sa place. Ces relations furent douloureuses pour le duc d'Orléans, plus douloureuses peut-être encore pour son épouse désolée. Elle voyait bien dans les événements qui portaient, malgré lui, son mari sur le trône l'ordre souverain de la Providence, et elle s'y soumettait ; mais comment, avec le sang de Louis XIV et de Marie-Thérèse dans les veines, eût-elle pu du jour au lendemain abjurer sa foi au droit héréditaire des couronnes, et embrasser notre dogme de la souveraineté nationale ; comment eût-elle pu surtout ne pas compatir, du plus profond de son âme, à la destinée

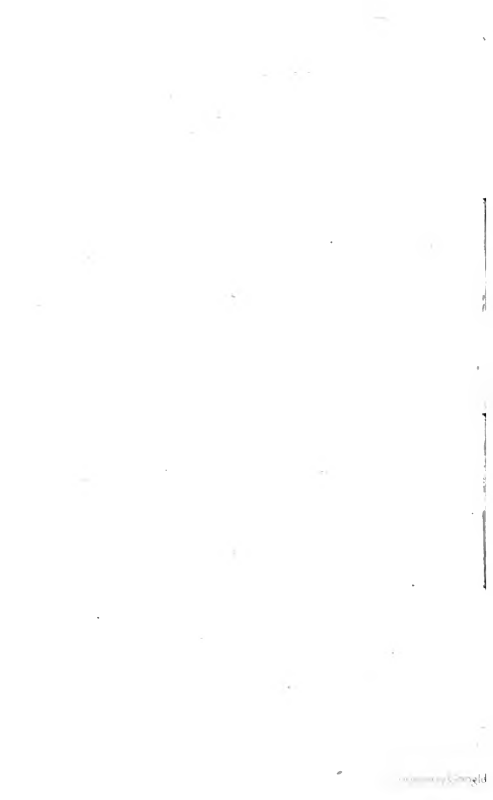
lamentable réservée à des parents qui lui étaient chers? C'était une couronne d'épines qu'on lui allait mettre sur la tête : j'ai recueilli ce mot de sa bouche. Cependant, dès ce jour même, elle accepta les devoirs que sa nouvelle position lui imposait. Accompagnée du préfet provisoire de la Seine, le comte Alexandre de la Borde, elle alla visiter à l'Hôtel-Dieu les blessés, qui s'y trouvaient au nombre de deux cent cinquante, et les douces paroles de compassion pour la souffrance qui coulaient si naturellement de ses lèvres commencèrent à lui acquérir cette popularité qu'elle n'a jamais cherchée et jamais perdue parmi les malheureux.

Lorsque, le 3 août, le lieutenant général du royaume alla faire l'ouverture des Chambres, la duchesse d'Orléans, au moment où elle parut, entourée de ses trois filles et de ses trois plus jeunes fils, fut accueillie par une longue acclamation, avant-courrière de la royauté qui l'attendait. Six jours après, un cri, qui retentit par toute la France, la salua du nom de reine, dans la simple et auguste solennité où Louis-Philippe se lia à la nation française par le contrat qui le fit roi.

TROISIÈME PARTIE

LES TUILERIES

1830-1848.



TROISIÈME PARTIE

LES TUILERIES

1830-1848

CHAPITRE PREMIER

La reine est plutôt effrayée qu'éblouie du changement de sa fortune.

— État du Palais-Royal dans les premiers jours du règne : la reine triomphe de la difficulté d'y obtenir le respect. — Misères sans nombre soulagées par sa charité dans toute la France. — Les députations venues de toutes les parties du royaume emportent toutes une heureuse impression de son accueil. — Revue de la garde nationale du 29 août : enthousiasme universel, consécration populaire de la nouvelle royauté. — Péril réservé à cette royauté par le procès des ministres de Charles X. — Émeute du 18 octobre : envahissement nocturne du Palais-Royal; sombres appréhensions de la reine pour l'avenir. — Son cœur est soulagé en voyant les têtes des ministres et l'honneur de la révolution sauvés. — Réflexions de la reine, dans son Journal, sur les événements de l'année qui vient de finir. — Assistance de la famille royale au bal donné à l'Opéra en faveur des indigents. — Le scandale légitimiste de Saint-Germain l'Auxerrois amène la profanation et le pillage de l'église, suivis de la démolition de l'archevêché. — Douleur et humiliation profondes ressenties par la reine. — Avènement de Casimir Périer au ministère : relations de charité entre la reine et la femme du premier ministre. — Première campagne de mer du prince de Joinville sur l'*Artémise* : le duc d'Orléans et le duc de Nemours entrent en Belgique dans les rangs de l'armée

française, dont la présence amène la retraite des Hollandais. — La reine Hortense au Palais-Royal. — Le roi va avec sa famille s'établir à Saint-Cloud. — Émeute de la Pologne; le roi est insulté et menacé dans le Palais-Royal : translation du siège de la royauté aux Tuileries.

1830-1831

Il n'y avait pas à craindre pour la duchesse d'Orléans, devenue reine des Français, qu'elle se laissât éblouir par le changement de sa fortune. L'orgueil n'était guère dans sa nature; les illusions n'étaient plus de son âge; elle avait acquis dès sa jeunesse une expérience personnelle de l'instabilité des grandeurs humaines, et du jeu terrible des révolutions; celle même qui venait de l'associer aux honneurs de la royauté était faite pour l'effrayer bien plutôt que pour lui inspirer une confiance aveugle dans l'avenir. Sans qu'il lui fût donné de prévoir les épreuves que cet avenir réservait à elle et à son mari, une prompte et sûre intuition lui avait révélé toute la difficulté qu'il y aurait à réédifier la monarchie sur la ruine du principe monarchique; le drapeau noir, déployé à ses yeux, avec des cris menaçants, par une bande républicaine, le jour de l'ouverture des Chambres, lui avait fait pressentir quelles luttes il y aurait à soutenir contre ce parti encore en armes; elle ne croyait pas que, pour être alors muets de terreur, les partisans de la dynastie

déchue acceptassent leur défaite et renonçassent à la vengeance; elle attendait d'eux, au contraire, parce qu'elle les connaissait, une guerre implacable. Attachée enfin, comme elle l'était, aux intérêts sacrés de la religion, elle ne pouvait pas ne pas redouter pour l'Église une révolution qui s'était accomplie au cri de *à bas les jésuites*. Elle savait que les prêtres n'osaient se montrer dans les rues qu'en déguisant leur caractère sous le vêtement laïque : dans sa visite à l'Hôtel-Dieu, un inconnu lui avait glissé dans la main un billet qui recommandait à sa protection l'archevêque de Paris, tremblant dans l'asile où il se tenait caché; elle sentait qu'un rien suffisait pour déchaîner les fureurs populaires contre le clergé qui avait si imprudemment mêlé la cause de l'autel à celle du trône. Et d'autre part, ce clergé si difficile à protéger, ne fallait-il pas s'attendre à son hostilité passionnée et dangereuse contre la révolution qui venait de s'accomplir et contre le gouvernement qui en était sorti? La reine voyait tout cela, et le fond de son âme en était douloureusement affecté. Ce qui était donc à craindre, c'était qu'elle laissât trop voir cette douleur, c'était que l'œil jaloux de quelques-uns des auteurs de la révolution ne la soupçonnât d'en désavouer la légitimité, c'était qu'on la crût trop malheureuse d'être reine. Il lui

fallut là pratiquer cet art de se taire et de composer son visage qu'elle avait appris sous l'empire de tout autres circonstances ; il lui fallut, tout en s'enfermant dans sa réserve, exercer sur la bourgeoisie parisienne le charme de son bienveillant sourire et de la haute dignité de ses manières, que naguère elle exerçait sur le monde titré du faubourg Saint-Germain.

Ce n'était pas chose aisée que de faire respecter, au début de son établissement, une royauté assise sur les pavés des barricades. Plusieurs jours se passèrent durant lesquels le Palais-Royal resta à peu près ouvert à tout venant : point de livrée dans les antichambres, de peur d'offenser les susceptibilités de la démocratie *aux bras nus* ; point de gardes aux portes, sinon des hommes contre lesquels, en d'autres temps, il eût paru prudent de se garder ; il y avait des semaines à attendre avant que la garde nationale fût organisée, et un bien plus long temps encore avant que la troupe de ligne pût reprendre son service dans la capitale. Il ne manquait pas de gens qui, pour avoir reçu dans la rue des poignées de main du prince, le jour de sa visite à l'hôtel de ville, se croyaient des droits au même accueil dans ses salons ; ce n'était pas pour rien qu'on l'avait salué du titre de « roi citoyen » ; il lui fallait payer les

frais de sa popularité, et il n'était pas toujours libre de s'y refuser. Je mentirais si je disais que la reine fut entièrement à l'abri de ces hommages trop familiers; mais il était rare qu'elle eût à les subir. Il y avait dans son air de naturelle grandeur quelque chose qui commandait le respect à ceux qui y étaient le moins disposés, et son inaltérable bienveillance les tenait à distance plutôt qu'elle ne les encourageait à se trop rapprocher d'elle. J'ai vu cet effet se produire en d'autres temps que celui-là sur des personnes même qui vivaient dans l'intérieur de la maison royale, et je pourrais citer le nom d'un officier général, aux idées assez démocratiques, qui m'a dit plus d'une fois : « Moi, avec le roi, je n'éprouve pas du tout d'embarras, je lui parle comme s'il était mon égal. Mais avec la reine, c'est autre chose; quand il faut lui répondre, je ne sais que dire et je suis devant elle comme un imbécile. » Et c'était un homme pour qui la reine avait les meilleurs sentiments.

Les classes populaires cependant ne tardèrent pas à s'apercevoir que tout n'avait pas été profit pour elles dans leur victoire. S'il y avait quelques milliers d'individus, les uns aveuglés par le fanatisme politique, les autres seulement avides de désordre, qui ne quittaient point la rue, et conti-

nuaient d'y promener leur menaçante oisiveté, il y avait un nombre plus grand d'honnêtes ouvriers à qui manquaient le travail et le pain, et qui étaient forcés de recourir à l'aumône pour faire subsister eux et leurs familles. Alors commencèrent pour la reine les grandes obligations, le grand ministère de charité qu'elle n'a pas cessé de remplir jusqu'au dernier jour de sa royauté, c'est trop peu dire et je dois ajouter qu'elle a rempli, autant qu'elle l'a pu, jusqu'au dernier jour de sa vie. Ce qu'elle donna en 1830, à cette époque de détresse publique, est incalculable, et, malgré le secret dont elle s'efforçait d'envelopper ses œuvres de miséricorde, les pauvres, non-seulement de Paris, mais de la France entière, surent bientôt à quelle porte il fallait frapper pour faire entendre le cri de leur souffrance. Les vingt-deux ans qui se sont écoulés depuis la proscription de la maison d'Orléans n'ont pas fait oublier le nom de Marie-Amélie, ou plutôt le nom tout court de la reine, dans les humbles réduits de la misère.

Ceux qui vivaient à cette époque se souviennent d'un grand fait qui marqua le commencement du règne de Louis-Philippe, et qui donna au vote des Chambres par lequel il avait été fait roi l'incontestable ratification du suffrage universel ⁴. Pen-

4. M. de Lafayette est loyalement et publiquement convenu

dant plusieurs mois se succédèrent sans interruption au Palais-Royal des députations envoyées par les villes et les bourgs de tout le royaume, pour apporter l'adhésion de leurs concitoyens au changement qui s'était opéré dans la dynastie et les institutions. C'était une forme de plébiscite qui, pour n'avoir pas un nom romain, en valait bien une autre. Le roi recevait ces députations entouré de sa famille ; il écoutait avec une politesse attentive leurs discours où il y avait parfois plus de patriotisme que de bienséance, et il y répondait avec un merveilleux à-propos, parfois avec un mouvement et un bonheur d'expression qui allaient jusqu'à l'éloquence. Après l'avoir entendu et salué de leurs acclamations, ces notables des communes, magistrats municipaux, officiers de la garde nationale, industriels, commerçants, cultivateurs, passaient devant la reine, qui leur adressait de courtes paroles, auxquelles la douce majesté de son visage prêtait un charme irrésistible. J'en ai vu qui la contemplaient avec larmes, et qui la laissaient émue elle-même de leur admiration et de leurs vœux pour sa nombreuse et belle famille, dans laquelle ils voyaient le gage d'un avenir prospère pour elle et pour la France : gage de ce fait, quoique son avis personnel eût été de faire élire le roi par les assemblées primaires.

trompeur, hélas ! pour la France comme pour elle.

Il était impossible que l'expression si vraie du sentiment public ne fût pas pour la reine une démonstration éclatante du droit de son mari. La revue de la garde nationale, qui eut lieu le 29 août, fit particulièrement sur son esprit une profonde et heureuse impression. Cette revue où la milice citoyenne parut, comme sortie de terre, à demi organisée, mais puissante par le nombre et par son unanime enthousiasme, sembla être pour la royauté nouvelle un sacre populaire et la manifestation vivante d'une autre légitimité que celle de la monarchie qui venait de finir. Le pouvoir royal trouva ce jour-là un principe de force qu'il n'avait pas encore eu, et dont il commença, trop timidement peut-être, à faire usage. Les événements se chargèrent presque aussitôt de montrer combien étaient pressants les dangers de l'ordre social, et quel service le roi avait rendu au pays en lui donnant un gouvernement qui pût le préserver de l'anarchie républicaine.

Le procès des ministres, signataires des fatales ordonnances de Charles X, était pour ce gouvernement, à l'entrée de sa carrière, un pas redoutable à franchir. Le roi et son conseil, les deux Chambres et M. de Lafayette, qui était alors un

des pouvoirs de l'Etat, avaient hautement annoncé leur intention de sauver, avec la tête des accusés, l'honneur de la révolution de Juillet. Une partie du peuple des barricades était entrée dans cette pensée généreuse ; mais chez le plus grand nombre l'appétit de la vengeance avait survécu à la victoire. Des placards menaçants, affichés chaque jour, réclamaient le sang des grands coupables, en expiation de celui qu'ils avaient fait répandre eux-mêmes. *Mort aux ministres* était le mot d'ordre à l'aide duquel les prédicateurs d'anarchie, dans les clubs d'abord, puis, quand les clubs furent fermés, dans les sociétés secrètes, enflammaient les passions populaires, et de proche en proche ils en avaient fait un cri de guerre contre la royauté. Dans l'après-midi du 17 octobre, des bandes déguenillées d'hommes, mais surtout de femmes et d'enfants, avant-garde ordinaire de l'émeute, vinrent faire retentir ce cri sous les fenêtres du Palais-Royal. On les dispersa sans peine. Mais le lendemain, au milieu du jour, on vit reparaître cette masse désordonnée, plus nombreuse et plus animée, avec un drapeau sur lequel était inscrit son vœu sanguinaire : *Désir du peuple, mort aux ministres*. Encore une fois repoussée par la garde nationale, cette cohue menaçante se porta vers les faubourgs pour s'y recruter, et dans la soirée il y

eut un tressaillement d'effroi dans les salons où était réunie la famille royale, lorsqu'on entendit un mugissement, comme celui de la tempête, qui de minute en minute se rapprochait du palais. Les grilles furent fermées et une voix (ce fut, je crois, celle d'un officier de la maison du roi) jeta adroitement parmi cette multitude le mot de à Vincennes ! à Vincennes ! Le flot populaire se porta en effet de ce côté, mais pour aller se briser contre la ferme et tranquille détermination du brave Damesnil, qui répondit à leur sommation de leur livrer les ministres qu'il était prêt à faire sauter plutôt le château. On croyait la journée finie, et l'on dormait paisiblement au Palais-Royal, sans qu'aucune précaution eût été prise contre le retour du péril. Tout à coup, vers deux heures du matin, le roi et la reine sont éveillés par un grand bruit très-proche de leurs oreilles. C'étaient ces mêmes forcés qui, ivres de vin et de colère, avaient pénétré dans les cours, quelques-uns même jusque dans le grand escalier du palais, et qui hurlaient : *Le roi ! nous voulons voir le roi !* Il s'en fallut de peu que les scènes du 20 juin 1792 ne se renouvelassent, avec tout ce que la nuit y eût ajouté d'horreur. Quelques compagnies de la garde nationale, réunies à la hâte, accoururent en aide aux postes trop faibles pour protéger le palais. Les vo-

ciférations cessèrent, le roi retrouva son calme habituel pour se rendormir, mais la reine garda de ce tumulte nocturne une vive émotion ; c'était pour elle la première expérience d'un des dangers que la royauté réservait à son mari.

On se tint mieux sur ses gardes pendant l'orageuse semaine du procès ¹. Toute la force publique était sous les armes ; M. de Lafayette, quoique en désaccord avec le gouvernement sur sa marche politique, s'unissait de cœur et d'âme à sa pensée d'empêcher l'échafaud de se dresser pour les accusés ; il y avait enfin un noble et courageux jeune homme ² qui avait accepté le ministère de l'intérieur, dont le fardeau effrayait son âge, uniquement « pour aider le roi à sauver les ministres ». Le péril fut grand au Luxembourg ; il y eut un moment où l'on put craindre que la salle où siégeait la cour des pairs ne fût envahie, et que les juges, aussi bien que les prévenus, ne fussent livrés à la violence populaire. Mais il fut enfin donné à la justice et à l'humanité de prévaloir contre la perversité des hommes qui voulaient jeter quatre têtes sanglantes à la multitude, pour la pousser plus avant dans la voie des excès révolutionnaires. Si

1. 45 à 21 décembre.

2. M. de Montalivet n'avait pas alors trente ans.

la société, mal remise sur ses bases, trembla de nouveau dans ces terribles journées, elle sortit de la crise quelque peu raffermie. La démission de M. de Lafayette ¹, que le roi ne désirait pas, mais à laquelle il se résigna, donna au pouvoir plus de liberté d'action contre la faction républicaine. La reine, qui n'était pas insensible à l'exquise politesse du vieux gentilhomme et à sa respectueuse déférence envers elle, le vit s'éloigner avec regret et non sans crainte. Mais elle tarda peu à lui préférer, malgré sa rude écorce, l'ancien soldat de la République et de l'Empire, qui se dévoua alors, sans souci de la popularité, à la tâche patriotique d'aider la France à être librement et régulièrement gouvernée.

L'année 1830, de si grande mémoire, s'acheva au milieu de ces événements.

J'aurai désormais bien rarement à faire entrer dans mon récit des paroles empruntées aux notes quotidiennes de la reine : moins libre de ses mouvements, elle tient son Journal avec moins d'exactitude ; l'heure même n'est pas éloignée où elle cessera entièrement de le tenir. Je dois ajouter que les cahiers peu nombreux qui en restent

4. 27 décembre.

offrent de fréquentes lacunes, sans compter les pages on ne sait pourquoi déchirées par les barbares dévastateurs des Tuileries le 24 février 1848. Je n'en suis que plus heureux de trouver et de pouvoir insérer ici les lignes que la reine a écrites le 1^{er} janvier 1834.

« Rien n'est plus propre à faire connaître le néant des choses de ce monde que les circonstances actuelles. L'an passé, à pareil jour, tout brillait aux Tuileries de grandeur et de prospérité ; et maintenant les Tuileries sont tristes et désertes. La foule y accourait pour y porter ses vœux, ses souhaits et ses hommages, et cette année elle remplit le Palais-Royal. Dieu sait où elle se dirigera l'année prochaine ! Combien j'étais plus heureuse, lorsque j'allais offrir mes hommages, qu'aujourd'hui où j'en reçois ! Mais la Providence en a ainsi décidé, et il faut correspondre à ses divins décrets ; il faut remplir les devoirs de l'état dans lequel elle m'a placée. »

Le poids de ces devoirs va s'aggraver chaque jour pour la vertueuse princesse, et chaque jour la verra plus fidèle à les remplir. Il n'y a plus pour elle de méprise sur le but réel de la vie ; elle ne croit plus, elle n'aspire plus au bonheur ; elle croit à la continuité de l'épreuve et du sacrifice, elle aspire uniquement aux jouissances sé-

vères d'une conscience tranquille et satisfaite. Trois semaines après qu'elle a écrit ces lignes, je la vois se rendre à un bal donné dans la salle de l'Opéra par la garde nationale. Elle n'affecte pas d'indifférence pour les acclamations vingt fois répétées qui accueillent le roi et sa famille; elle n'en affecte pas non plus pour la belle ordonnance et l'éclat de la fête; mais, si elle emporte de là un peu de joie, c'est pour s'être associée par sa présence à un acte de bienfaisance publique pour le soulagement des pauvres de la capitale.

Cet empressement de la richesse et du luxe à se mettre au service de la charité est une des gloires dont aime à se parer notre civilisation moderne; il est triste de voir, au lendemain d'une fête de ce genre, Paris déshonoré par des scènes de la plus affligeante et la plus honteuse barbarie. Les néfastes journées du 14 et du 15 février virent s'accomplir sans obstacle la profanation de Saint-Germain l'Auxerrois, et la démolition de l'archevêché. Qu'on se figure l'émotion de la reine, lorsqu'au milieu de la réception d'une des députations envoyées par les départements, on lui vint annoncer que la messe célébrée avec une factieuse ostentation pour le repos de l'âme du duc de Berri était devenue le signal de l'envahissement et du pillage de l'ancienne paroisse des rois par

une multitude ivre des joies de l'émeute et du carnaval, sous les yeux de la garde nationale, qui prenait part elle-même au scandale du vandalisme et de l'impiété ! Qu'on se figure ce que la pieuse princesse ressentit dans la soirée, en voyant le préfet de police entrer dans son salon pour l'informer de l'ordre donné par le maire du 4^e arrondissement de jeter à bas la croix qui surmontait le faite de l'église ! Le lendemain, autres nouvelles de profanations et de destructions, auxquelles consent et coopère même la force publique, dont le devoir était de les empêcher. L'archevêché est envahi, saccagé ; les objets du culte, les meubles, les tableaux, les livres sont jetés dans le ruisseau des rues ou flottent sur les eaux de la rivière ; une partie du peuple brise, détruit avec furie l'édifice sacré, une autre, affublée des habits pontificaux, fête le mardi gras par des danses licencieuses. Ces lamentables récits arrivent au Palais-Royal, en même temps que mille bruits confus de désordre, tentés sur d'autres points de la capitale, aux cris de *à bas la calotte ! à bas les jésuites !* se mêlant à ceux de *vive la république !* On apprend enfin que, partout où les fleurs de lis ont été soudées aux bras de la croix, la rage populaire brise impitoyablement ce symbole malheureux de l'union des intérêts passagers d'une dynastie aux éternels

intérêts de la religion. Une troisième journée compléta la victoire de l'anarchie et l'avilissement de l'autorité; une ordonnance, à laquelle le roi, à son grand tort et à son éternel regret, ne se crut pas assez fort pour refuser sa signature, supprima les fleurs de lis de l'écusson royal et du sceau de l'État. « En sortant sur la terrasse, écrit la reine, j'eus la douleur de voir abattre les fleurs de lis qui décoraient les balcons. Peut-être un premier mouvement d'orgueil m'a-t-il rendue trop sensible à cette destruction du blason de ma famille. Mais il m'était pénible de voir qu'on cédât ainsi à toutes les volontés populaires, et quand la croix était abattue, tout autre sentiment aurait dû se taire¹. » Et sous le poids de l'immense douleur qui l'opprime, elle se commande assez à elle-même pour contenir son indignation contre les hommes aussi coupables qu'insensés qui, en faisant de l'enceinte sacrée d'une église le théâtre d'une de leurs parades monarchiques, ont provoqué les vengeances impies de la multitude, et attiré sur la religion, dont ils se prétendent les amis exclusifs, les plus horribles des outrages.

Je n'ai pas à dire ici comment, en face de ces

1. « Mi era penoso di veder cedere a tutte le volontà popolari, ed allora che la croce era stata abbattuta, ogni altro sentimento avrebbe dovuto tacere. »

scènes déplorables, la rougeur de la honte et de la colère monta au front de quelques membres aussi énergiques qu'honnêtes de la Chambre des députés, et comment leur salutaire opposition fit tomber du pouvoir le ministre insouciant et léger qui n'avait su rien faire pour protéger l'ordre public dans le premier de ses intérêts, et pour épargner à la royauté une humiliante capitulation. Le roi trouva enfin chez M. Casimir Périer une politique d'accord avec la sienne et un bras vigoureux pour la faire triompher devant les Chambres et dans le pays. La reine, qui connaissait et estimait M. Périer, fut heureuse de voir la direction des affaires passer entre ses mains. L'ancien curé de la Madeleine, M. Gallard, évêque nommé de Meaux, l'avait mise en relation de charité avec madame Périer, sainte femme dont la vie tout entière était vouée aux pratiques de piété et aux bonnes œuvres. Unies dans une même pensée, ces deux grandes chrétiennes se tinrent pour assurées qu'avec le nouveau président du conseil, l'appui du pouvoir ne manquerait point désormais à la cause de la religion, et que, si les ruines du sanctuaire ne pouvaient être encore réparées, du moins ne s'en ajouterait-il plus à celles qui avaient été faites. L'âme pieuse de la reine, qui avait tellement besoin d'être consolée, éprouva alors une satis-

faction très-douce en voyant le prince de Joinville, sous l'excellente direction de l'abbé Dupanloup, faire sa première communion, *con una innocente pietà che faceva del bene*. Un mois après, le jeune prince, qui n'avait pas encore treize ans, recevait les embrassements de sa mère, et allait à Toulon s'embarquer, comme élève de la marine, à bord de la frégate *l'Artémise*. Il n'y avait pas lieu dans cette séparation aux angoisses maternelles. Il en fut autrement quand le duc d'Orléans et le duc de Nemours partirent dans les rangs de l'armée française, qui marchait au secours du roi des Belges, forcé de reculer, dès le lendemain de son avènement, devant l'attaque des Hollandais. On ne se doutait point que cette démonstration militaire, qui risquait d'allumer la guerre en Europe, ne serait que de quelques jours, et il était permis à la reine de concevoir des alarmes, qui, pendant dix-sept ans, devaient se renouveler bien souvent pour elle.

Ici se présente un fait, que d'autres ont raconté en lui donnant place, comme il était juste, dans l'histoire du roi, mais qui n'est pas étranger non plus à celle de la reine. C'était au mois d'avril 1831. Le brave colonel d'Houdetot, l'un des aides de camp du roi, vint lui annoncer la présence à Paris d'une personne à qui la loi interdis-

sait l'entrée de la France. Cette personne était la reine Hortense, que le colonel avait eu maintes fois l'occasion de voir, sous la Restauration, dans son château d'Arenenberg. Elle arrivait en fugitive des États romains, où ses deux fils avaient pris part à l'insurrection contre le gouvernement pontifical. L'aîné venait de mourir à Forlì; elle amenait le second malade avec elle. Ce qu'elle réclamait du roi était qu'il voulût bien ignorer sa présence. Le cœur de Louis-Philippe était trop naturellement généreux pour ne pas accéder à cette demande. Il jugea néanmoins convenable, comme c'était son usage en mainte chose, de consulter à ce sujet sa femme et sa sœur. La reine, quelques jours auparavant, avait peu goûté la résolution prise et publiquement proclamée par le cabinet de rétablir la statue de Napoléon sur la colonne de la place Vendôme. Elle n'aimait pas à voir le gouvernement encourager l'idolâtrie populaire pour un homme qui n'était et ne pouvait être à ses yeux qu'un de ces héros dont la grandeur malaisante coûte trop cher à l'humanité. Mais il s'agissait ici d'une mère, d'une mère proscrite et malheureuse, avec son fils malade; elle se sentit émue jusqu'au fond des entrailles, et fut d'avis non pas seulement de respecter son asile, mais de lui offrir tous les soulagemens que pouvait réclamer

son infortune. Ainsi fut-il fait. Il fut même convenu que la princesse fugitive serait reçue secrètement par Leurs Majestés au Palais-Royal. Le colonel d'Houdetot l'introduisit dans la petite chambre habituellement occupée par l'aide de camp de service, et là le roi, la reine et Madame Adélaïde¹ vinrent la visiter. Le roi et sa sœur prirent place sur les deux seules chaises qui meublèrent la chambre. La reine s'assit sur le lit, côte à côte avec l'exilée, et lui prodigua toutes les marques d'une bienveillante sympathie. L'espoir de la rentrée en France ne lui fut pas refusé. M. Casimir Périer alla lui confirmer les promesses royales, mais il ne tarda pas à apprendre que, au milieu de l'agitation continuelle des rues, le prince soi-disant malade ne faisait pas un très-loyal usage de la grâce qui lui avait été accordée, et il envoya à la mère et au fils des passe-ports pour l'Angleterre.

La malveillance s'était plu à répandre dans Paris que le roi, se considérant comme détenteur provisoire et non comme possesseur légitime de la couronne, se refusait par ce motif à habiter les résidences de l'ancienne royauté. Il donna un

1. J'ai omis de dire qu'une ordonnance rendue par le roi dans un des premiers jours de son règne avait conféré ce titre à mademoiselle d'Orléans.

démenti à ce bruit en allant, aux premiers beaux jours du printemps¹, s'établir au palais de Saint-Cloud. L'appartement adopté par la reine était celui qu'avait occupé la dauphine. En y entrant et s'y installant, elle ne put se défendre d'un serrement de cœur. « Il n'y a ici, écrit-elle, aucun endroit qui ne me rappelle le souvenir d'une chère personne que je plains et que je vénère. » On se tromperait toutefois de prendre dans ces lignes l'attendrissement d'un souvenir pour une inquiétude de conscience. En y réfléchissant chaque jour devant Dieu la reine en était venue à acquiescer la pleine conviction de la mission providentielle assignée à son mari, du devoir et du droit qu'il y avait pour lui de faire ce qu'il avait fait². Ainsi que je le disais tout à l'heure, elle se croyait vouée à l'épreuve et au sacrifice, nullement au remords. Le séjour de Saint-Cloud, loin d'être pour elle une cause de trouble et de malaise, lui procura les premiers jours de calme, au moins comparatif, qu'elle eût goûtés depuis son changement de fortune.

1. 5 mai.

2. Une parole dite alors par la reine me revient à l'esprit. Elle exprimait son regret et son blâme des manœuvres odieuses du parti légitimiste devant un familier de la maison, ayant avec ce parti d'anciennes relations. « Il faut espérer, lui dit celui-ci, que les vertus de la reine triompheront de tout cela. — Dites les vertus du roi, » répliqua-t-elle avec vivacité.

Elle n'entendait plus le bruit des rues qui sans cesse lui faisait croire à l'émeute; elle ne se sentait plus gênée dans ses mouvements par les regards d'une curiosité importune, même lorsqu'elle est bienveillante; elle avait de l'air, de l'espace et l'aspect d'une belle campagne, jouissance à laquelle elle était plus sensible encore pour ses enfants que pour elle-même. Ce qui se passait en ce temps-là à Paris contribuait à lui rendre plus précieux ces avantages. La faction républicaine, furieuse de l'avénement au pouvoir de M. Casimir Périer, tenait la ville dans un continuel état d'agitation. Tous les anniversaires, celui de la mort de Napoléon, comme celui de la prise de la Bastille, lui étaient bons pour essayer de mettre en mouvement la masse du peuple qui restait sourde à ses excitations. Il n'y avait pas de semaine, presque pas de jour, où le général Lobau n'eût à réprimer des tentatives partielles de désordre. C'était un véritable bonheur pour la reine de n'avoir pas sous les yeux les détails journaliers de cette triste lutte, et de n'en entendre que le bruit lointain. Elle n'en était que fort peu agitée, et trouvait d'ailleurs des motifs de sécurité dans les deux voyages faits alors par le roi, l'un en Normandie et en Picardie ¹, l'autre dans les départements

1. 18 à 28 mai.

de l'Est¹, au milieu de l'accueil enthousiaste des populations.

Les agitateurs, qui cherchaient tous les moyens d'entretenir le trouble dans la capitale, s'efforcèrent vainement de faire de l'anniversaire des journées de juillet le signal d'une manifestation de l'opinion populaire en faveur de la république; le peuple ne donna que des marques de sincère adhésion à la royauté. Mais il ne se passa pas longtemps avant qu'il ne vînt du dehors une cause d'émotion sérieuse et profonde pour la nation française, et qu'une occasion ne s'offrît par là aux factieux d'ameuter contre le gouvernement les passions de la multitude. La malheureuse Pologne venait de succomber dans son héroïque effort pour reconquérir son indépendance : Varsovie avait capitulé. Pendant quatre journées consécutives l'émeute rugit dans Paris; partout retentissaient les cris mêlés de *vive la Pologne!* à *bas les ministres*²! Le roi avait à sa table lord Granville et d'autres Anglais de distinction, quand la voûte du passage situé au-dessous de la salle à manger fut ébranlée par les hurlements soudains d'une bande qui envahissait le Palais-Royal. Elle fut à grand'peine dispersée. Ce fut chose plus grave

1. 8 juin à 3 juillet.

2. 17 septembre.

le lendemain ; les grilles étaient fermées, et les deux cours occupées militairement ; mais le jardin et les galeries qui l'entourent avaient été envahis par une foule, partie de curieux, partie de forcés, qui ne ménageaient ni les injures ni les menaces à la personne royale. Je vois encore, derrière la grille qui fermait la galerie d'Orléans, un de ces misérables brandir un couteau et le montrer au roi, qu'il venait d'apercevoir sur le balcon ; je vois le roi, qui n'était plus maître de lui-même, se portant en avant pour haranguer cette multitude insolente, et le duc d'Orléans courant après lui, le prenant à bras-le-corps, et le repoussant dans l'intérieur des appartements ; j'entends le maréchal Soult, plus aisément déconcerté devant les clameurs populaires que devant le canon ennemi, dire, en branlant la tête : « Mais ces gens-là sont fort redoutables. » Il suffit cependant de la résolution d'un brave officier, le commandant Castres, pour faire disparaître en peu d'instant tout le péril. Il ouvre la grille, s'élanche au pas de course, avec une partie de son bataillon, dans les galeries, et, au moyen de quelques coups de baïonnette, délivre le palais des furieux qui l'assiégeaient. Il ne m'appartient de parler ici que de ce que vit et sentit la reine, dont le regard ne quittait pas le roi, au milieu de ces

scènes si émouvantes ; c'est à l'histoire de raconter et d'immortaliser les grandes luttes parlementaires, dans lesquelles Casimir Périer déploya alors, aux dépens des forces de son corps, l'indomptable énergie de son âme.

Un fait ressortait de ces derniers événements : c'est qu'il était impossible que le roi continuât à habiter le Palais-Royal, où l'émeute pouvait de si près l'insulter et le menacer. Les préparatifs, faits depuis quelque temps aux Tuileries pour le recevoir, furent hâtés : les dernières traces des dévastations de l'année précédente furent effacées, et le 30 septembre au soir, la royauté rentra dans son ancienne demeure. A peine le roi y était-il établi, qu'il ordonna l'exécution du projet antérieurement conçu d'éloigner le public des fenêtres du palais qui s'ouvraient sur le jardin, en creusant, à quelques pas en avant, un fossé planté de lilas et fermé par une balustrade en fer. « Je ne veux pas, lui ai-je ouï dire alors, que ma femme soit exposée à entendre toutes les horreurs que Marie-Antoinette a entendues là pendant trois ans. » On n'a pas oublié la mauvaise foi de l'opposition et de ses journaux, qui dénoncèrent au pays cette innocente et nécessaire construction, sous le nom aussi ridicule que mensonger de fortifications des Tuileries.

CHAPITRE II

Le roi et la reine, par le voisinage de leurs appartements, confondent beaucoup plus leur existence aux Tuileries qu'au Palais-Royal. — Rendez-vous journalier des aînés de la famille dans le cabinet de leur mère : le *club*. — Tranquille achèvement de l'année 1831. — Froissement causé à la reine par la discussion de la loi sur la liste civile. — Fêtes brillantes des Tuileries : succès de la princesse Louise et de la princesse Marie. — Complot de la rue des Prouvaires. — Première apparition du choléra à Paris : le duc d'Orléans à l'Hôtel-Dieu et dans les autres hôpitaux ; active et inépuisable charité de la reine et des princesses. — Le roi s'établit à Saint-Cloud ; il est rappelé à Paris par la formidable insurrection des 5 et 6 juin. — Anxiété de la reine pendant la promenade qu'il fait sur les boulevards. — Autre cause d'inquiétude pour elle dans la présence de la duchesse de Berri en Vendée. — Mariage de la princesse Louise avec le roi des Belges : déchirants adieux de Compiègne. — Chagrin profond de la princesse Marie ; tendresses que lui prodigue sa mère. — M. Gallard, confident des tristesses religieuses de la reine. — Ministère du 11 octobre. — Arrestation de la duchesse de Berri. — Premier attentat contre la vie du roi, pendant qu'il se rend à la Chambre des députés : douloureuse émotion de la reine. — Siège de la citadelle d'Anvers : part honorable prise par le duc d'Orléans et le duc de Nemours aux fatigues et aux périls de ce siège. — Voyage du roi dans le département du Nord : consolations que ce voyage apporte au cœur de la reine.

1831-1833

Le séjour des Tuileries contribua, dans une certaine mesure, à un changement qui se fit vers cette époque dans les habitudes si réglées de l'existence

de la reine. Son cabinet⁴ était là beaucoup plus rapproché de celui du roi qu'il ne l'était au Palais-Royal ; il en résulta que le roi, n'ayant que quelques pas à faire pour entrer chez elle, y entraît beaucoup plus fréquemment dans le cours de la journée qu'il ne le faisait auparavant, et venait l'entretenir du détail de ses plus grandes comme de ses plus petites affaires. La reine ne recherchait pas, au même degré que Madame Adélaïde, les conversations politiques; elle laissait le roi venir à elle plutôt qu'elle n'allait à lui sur ce terrain, mais en cela, comme en tout le reste, elle lui faisait lesacrifice de son temps et de ses goûts, et consentait volontiers à être dérangée pour lui plaire. Du moment qu'avait commencé pour lui le labeur assujettissant de la vie royale, elle s'était prescrit de ne se refuser jamais à la part, quelle qu'elle fût, de ce labeur qui lui pouvait revenir. Ses lectures, ses écritures qui lui étaient si chères, ses pratiques de piété même, celles du moins qui n'avaient rien d'obligatoire, avaient été subordonnées à ce qu'elle considérait comme son devoir d'épouse. Elle avait eu jusque-là, autant qu'il lui était possible, des heures invariablement fixées pour toute chose; le roi n'en avait pas, et, je pourrais presque dire, ne voulait

4. Situé au rez-de-chaussée du palais, du côté du jardin.

pas en avoir ; elle soumit son exactitude à l'inexactitude du roi. Avec une parfaite abnégation d'elle-même, elle enchaîna son existence à celle de son mari, ne se réservant de sa liberté que la part qu'il voulait bien lui en laisser, part qui eût risqué d'être beaucoup moindre, si, de son côté, Madame Adélaïde ne se fût aussi complètement dévouée à son frère. J'ai entendu mainte personne de leur intimité trouver que les deux princesses « gâtaient » le roi par cette abdication presque entière de leur volonté devant la sienne ; elles en eussent fait, disait-on, un tyran domestique, s'il avait eu le moindre penchant à l'être.

Le cabinet de la reine aux Tuileries devint vers le même temps le théâtre habituel d'une réunion appelée *le club* par la jeune famille. Dans l'après-midi, généralement de quatre heures à cinq et demie, les aînés des princes et princesses venaient s'établir auprès de leur mère, et la réjouir de leur présence. On apportait là un livre à lire, un dessin ou un ouvrage à faire ; on y faisait venir des pâtisseries pour goûter, on se donnait surtout le plaisir de la conversation. La reine, pendant ce temps, écrivait, parfois était censée écrire. On parlait à son oreille des affaires publiques, des bruits de la ville, de tout ce qui défraye la causerie habituelle des salons. Certaines choses qu'elle enten-

dait n'étaient pas de son goût; il lui arrivait d'être obligée d'imposer le silence, sans toujours l'obtenir; son indulgence maternelle, qui touchait à la faiblesse (légère ombre à tant de vertus), pardonnait à ses enfants tels récits ou tels propos qu'elle ne se fût point pardonnés à elle-même: elle était si contente de les avoir ainsi autour d'elle! Avec le temps, les mariages, les expéditions militaires, l'impitoyable mort enfin, enlevèrent à cette réunion ceux qui l'avaient commencée; mais les plus jeunes remplacèrent leurs aînés, et le club de l'après-midi dura aussi longtemps que le séjour de la reine aux Tuileries.

Les derniers mois de l'année 1831 se passèrent assez paisiblement; les rues du moins étaient tranquilles; les factions ennemies conspiraient et aiguisaient leurs armes dans l'ombre, s'en remettant aux attaques de la presse du soin d'entretenir l'agitation dans les esprits. Sans alarmes de ce côté, la reine eut cruellement à souffrir de la discussion de la loi sur la liste civile: on avait tellement perverti l'opinion publique sur la prétendue avarice du roi et sur l'énormité de sa fortune, que les partisans les plus dévoués du gouvernement, que les ministres eux-mêmes n'osèrent prendre en main la cause de la vérité, et laissèrent le champ à peu près libre aux calomnies de l'opposition. On sent que la reine

écrit, la rougeur sur le front, les lignes de son Journal où elle parle des investigations mal séantes faites dans les comptes du roi, et de la lésinerie avec la quelle on marchande avec lui, comme avec un entrepreneur dont l'honnêteté est suspecte, et dont on tient à réduire les bénéfices. Il n'y en eut pas moins, pendant tout le carnaval, une succession de fêtes brillantes aux Tuileries; l'une d'elles, sans la vigilance de la police, eût été l'occasion d'un horrible attentat¹. Un ramas de conspirateurs subalternes, enrôlés par le parti légitimiste, furent saisis avec leurs armes chez un restaurateur de la rue des Prouvaires, au moment où, à l'aide de clefs des grilles et de la grande galerie du Louvre, ils se préparaient à se jeter au milieu d'un bal, dans les appartements des Tuileries, et à y faire main basse sur la famille royale. Le bal ne fut point interrompu, et l'on dansa, sans se douter de rien, jusqu'à cinq heures du matin.

La reine, outre qu'en donnant ces fêtes elle remplissait un devoir de sa position, jouissait vivement du plaisir qu'elle procurait par là à ses filles. La princesse Louise approchait de vingt ans, et son mariage se négociait avec le roi des Belges. Sa raison déjà si mûre, ses goûts sérieux et sa timi-

1. Dans la nuit du 1^{er} au 2 février 1832.

dité toujours très-grande ne l'empêchaient pas d'aimer beaucoup le bal. Elle dansait à merveille, et il est rare qu'on ne se plaise pas à faire ce que l'on fait bien. Elle goûtait toutefois ce divertissement sans s'y abandonner. Il n'en était pas tout à fait ainsi de la princesse Marie. Elle avait moins de grâce à danser que sa sœur, mais elle y trouvait un charme qui l'entraînait. Cet hiver, dans lequel elle fit le premier essai des plaisirs du monde, fut pour elle une époque de joie enivrante. Elle se lança dans le tourbillon de tout l'élan de sa nature passionnée, elle savoura avec délice cet étourdissement que donnent à une jeune imagination et le mouvement de la danse et les sons de la musique et l'éclat éblouissant des lumières et tout le joyeux tumulte d'une fête. Elle fut dans le bonheur, bonheur auquel souriait doucement sa mère. La princesse Clémentine était sur la limite de l'enfance et de l'adolescence, et, malgré le développement de son esprit, ne pouvait être traitée encore en grande personne. Passer la nuit à danser n'était pas chose qui lui fût permise, et comme ses prétentions ne se haussaient pas au-dessus de son âge, elle se trouvait fort heureuse de la part qui lui était faite. Les grands bals où elle n'était admise qu'aux premières contredanses, et les bals d'enfants où elle dansait jusqu'au bout, lui procuraient un égal amusement.

Au moment où le carême venait aux Tuileries de fermer la saison des plaisirs, une autre cause mit fin brusquement dans Paris à tous les divertissements : le choléra y commença ses ravages¹. Cette première apparition d'un fléau jusqu'alors inconnu causa aux Tuileries, comme ailleurs, une vive alarme ; mais le roi, ni sa famille, n'y virent autre chose que de nouveaux devoirs à remplir. On eût regardé comme un crime la pensée de quitter le foyer homicide de l'épidémie ; celle du roi, au contraire, dès qu'il sut que la frayeur, en se répandant dans la population, aggravait le mal, fut d'aller dans les hôpitaux avec le président du conseil visiter les malades. Ses ministres furent unanimes à s'y opposer ; mais le duc d'Orléans offrit et obtint de le faire à sa place. Le 4^{er} avril, il se rendit, accompagné de M. Casimir Périer, à l'Hôtel-Dieu, distribuant de lit en lit des paroles compatissantes, prenant la main des malheureux atteints du fléau, faisant tout pour les rassurer contre leurs horribles souffrances et contre le spectacle continuel de leurs voisins emportés morts sous leurs yeux. Ce genre de dévouement ne pouvait être celui de la reine, mais, après avoir fait ce qu'elle se devait à elle-même, en se préparant à paraître devant Dieu, s'il lui plaisait de

1. 26 mars 1832.

l'appeler à lui, elle ne s'occupa plus que du soin de procurer des moyens de guérison aux malades et des secours à leurs familles. Sa charité inépuisable se multiplia sous toutes les formes; elle vida sa bourse, elle se dépouilla, et, pendant tout le mois d'avril, elle, sa belle-sœur et ses filles ne cessèrent de travailler de leurs mains à des vêtements chauds destinés aux indigents. Madame de Bondy ¹, femme du préfet de la Seine, que la reine avait connue à Lyon, dès son arrivée en France, mit au service de la charité des princesses l'activité de son zèle et les lumières de son expérience; sa coopération éclairée doubla le bien qu'elles firent. Cependant tous les soins de l'art, tous les vœux des gens de bien ne purent arracher au fléau la plus grande de ses victimes. Le 16 mai, après avoir lutté plus d'un mois contre la maladie, M. Casimir Périer y succomba; l'insultante joie des factieux n'honora guère moins ses funérailles que le deuil des milliers d'honnêtes citoyens qui se pressèrent derrière son cercueil.

L'épidémie était parvenue à une période assez marquée de décroissance pour que, vers la fin de mai, le roi se crût permis de quitter Paris et

1. Madame de Bondy fut une des nouvelles dames attachées alors au service de la reine, avec madame Mollien, la maréchale Lobau et la comtesse Camille de Sainte-Aldegonde.

d'aller s'établir à Saint-Cloud. Il avait eu à peine le temps de s'y installer, quand un événement de la plus formidable gravité le rappela dans la capitale. Le parti anarchique qui aspirait à renverser le gouvernement avait achevé ses préparatifs, et n'attendait que l'occasion de lui livrer bataille. Il crut la trouver dans l'enterrement du général Lamarque. Lamarque, officier distingué et homme d'esprit, avait été jeté, dit-on, par ambition et vanité mécontentes, plutôt que par un amour exagéré de la liberté, dans les rangs de l'opposition. Aspirant malheureux à la succession oratoire du général Foy, il avait apporté à la tribune une sorte d'éloquence déclamatoire, le plus souvent inspirée par ce qu'on appelle aujourd'hui *le chauvinisme*. En lui faisant des funérailles dont la pompe colossale effaçât celle de Casimir Périer, on se crut assuré de l'adhésion du sentiment populaire, et l'on se flatta qu'un cortège de cent mille ouvriers deviendrait, au premier signal, une armée pour l'émeute. La masse du peuple ne répondit pas à cet appel séditieux; mais des bandes armées et préparées au combat n'en assaillirent pas moins les troupes, les surprirent sur quelques points, et, pendant les journées des 5 et 6 juin, firent de Paris un champ de bataille. Dans l'après-midi du 5, la nouvelle des premiers coups de fusil fut

portée au roi par diverses personnes de sa maison. Il leur demanda s'il était nécessaire qu'il partît pour Paris : le général Heymès, dont le coup d'œil sûr avait bien jugé l'état des choses, lui conseilla de le faire. D'autres avis lui parvinrent, qui le confirmèrent dans cette pensée. Il l'alla annoncer à la reine : « Je pars avec toi », s'écria-t-elle, et Madame Adélaïde en dit autant. Les plus jeunes princes, avec leurs sœurs, restèrent seuls à Saint-Cloud. Lorsque, à la chute du jour, les voitures royales entrèrent dans la cour des Tuileries, une immense acclamation, partie des rangs de la garde nationale et de la troupe de ligne, salua le monarque qui venait partager leurs périls. L'émeute, quoique vaincue, tenait encore au bas de la rue Saint-Denis et de la rue Saint-Martin. Le roi se décida, dès le matin de la journée du 6, à aller, le long des boulevards et des quais, remercier et encourager par sa présence les braves défenseurs de l'ordre public. Il monta à cheval avec le ministre de la guerre et quelques-uns de ses aides de camp; le danger n'était pas moindre qu'il l'avait été deux ans auparavant, le 30 juillet, lors de sa visite à l'hôtel de ville. Il était impossible que la reine, tout en applaudissant à sa résolution, le vît partir sans un violent serrement de cœur. Cette fois encore la tranquille fermeté du roi le fit respecter

de ceux qui le regardaient d'un œil ennemi ; ils n'osèrent protester que par leur silence contre l'enthousiasme général de la population ; et l'on remarqua que la fusillade, qui depuis le lever du soleil n'avait pas discontinué sur la place du Châtelet, fut suspendue lorsqu'il y parut ; les insurgés ne recommencèrent à tirer qu'après qu'il fut passé.

La joie de la reine fut grande à la vue de son mari rentrant sain et sauf ; mais elle eut l'âme navrée en entendant le récit de tout le sang qui avait coulé dans ces deux néfastes journées. Elle avait, à la même heure, une autre cause de chagrin, une autre angoisse dont son cœur était cruellement oppressé : elle savait la duchesse de Berri en Vendée et la prise d'armes ordonnée par l'imprudente princesse sur cet ancien théâtre, des guerres civiles. Elle ne redoutait pas là l'issue de la lutte follement engagée contre le gouvernement par un parti qui n'avait nulle force en France ; c'était le sort de sa nièce qui l'inquiétait, c'étaient les chances funestes que pouvait avoir pour elle sa téméraire entreprise. Elle apprit bientôt la facile dispersion des bandes insurgées qui, le 4 et le 5 juin, avaient fui sans grande effusion de sang devant quelques compagnies d'infanterie ; mais elle apprit en même temps que la princesse, obstinée dans

le rôle romanesque qu'elle aspirait à jouer, repoussait les moyens qui lui étaient offerts de quitter la France, et, sans qu'elle possédât le triste secret de l'avenir, la reine ne pouvait pas ne pas s'effrayer de ce que cette obstination préparait de risques à une tête qui n'avait pas cessé de lui être chère, et d'embarras au gouvernement de son mari. Que d'épreuves, que de soucis cruels lui apportait chaque jour la royauté !

Elle en fut distraite alors par une affaire de famille, qui était aussi une affaire politique de haute importance, le mariage de la princesse Louise avec le roi des Belges. Le roi Léopold, en 1826, lors de son acceptation conditionnelle et passagère de la couronne de Grèce, avait demandé éventuellement au duc d'Orléans la main d'une de ses deux filles aînées. Les deux princesses, consultées par leurs parents, avaient, par des motifs différents, répondu négativement à cette demande. La recherche du roi des Belges avait en 1834 une tout autre portée ; ce n'était rien moins que l'union fraternelle de la France et de la Belgique resserrée aux yeux de l'Europe, rien moins que la solidarité hautement proclamée de leurs deux révolutions. Quelle que fût la grandeur de cet intérêt, le roi et la reine voulurent laisser à la décision de leur fille une entière liberté ; le roi surtout, le matin

même de la cérémonie, la supplia encore de ne pas se croire obligée de se sacrifier, contre l'inclination de son cœur, à des convenances politiques. Ce fut de son plein gré, après une calme et longue réflexion, que la princesse se détermina, comme à un acte de raison, à ce mariage. Mon imagination ne saurait me représenter une jeune fille approchant plus de la perfection morale qu'en approchait la princesse Louise. Elle était, sans que ce mot ait ici rien d'exagéré, l'idole de toute sa famille. Chaque fois que je lis son nom écrit dans le Journal de sa mère, je la trouve appelée « mon angélique Louise », et, pour qui la connaissait, ce n'était pas seulement par tous les charmes de son âme, par sa bonté inaltérable, l'élévation et la céleste pureté de ses sentiments qu'elle semblait tenir de la nature angélique, c'était aussi par la pénétration extraordinaire, par le regard profond et lumineux de son intelligence. Son père lui donnait sur ses autres enfants une préférence qu'il ne dissimulait pas. Il faisait plus que de la chérir, il l'admirait, il la respectait, il trouvait en elle quelque chose de supérieur à quoi il était heureux de rendre hommage.

Dans une entrevue des deux rois, au palais de Compiègne, vers la fin du mois de mai, il avait été convenu que la cérémonie nuptiale se ferait au

commencement d'août, dans ce même palais¹. Je ne sais si les funérailles de la reine des Belges, qui furent, on le sait, accompagnées de tant de larmes, en ont fait plus répandre dans sa famille que ne le fit alors la solennité de son mariage. Chacun était inconsolable du trésor qu'il allait perdre. Ce que je retrouve dans ma mémoire, je le vois également écrit de la main de la reine dans les termes les plus simples et les plus expressifs. « Louise pleurait et nous pleurions tous en l'embrassant. Le roi et Chartres sanglotaient à faire pitié; il n'y avait pas jusqu'au petit Montpensier qui pleurait à chaudes larmes. » L'explosion de la douleur fut plus vive encore dans la journée du 13, au moment de la séparation. La reine continue : « Je suis allée dans ma chambre, où ma bien-aimée Louise s'est mise à genoux, et a voulu que je la bénisse. Je l'ai fait de tout mon cœur, implorant toutes les bénédictions du ciel sur cette fille angélique, qui dans les vingt ans de sa vie ne nous a pas donné un seul instant de peine. Nous sommes ensuite retournés au salon, nous avons à midi un quart accompagné les deux époux à leur voiture, et nous avons vu s'éloigner le trésor et l'ange de notre famille. Après quoi, je

1. Elle eut lieu le 9 août.

me suis enfermée avec le roi dans son cabinet, et nous sommes restés à y pleurer ensemble. »

La reine, en racontant ainsi la douleur de toute sa famille, semble oublier le cœur qui souffrit le plus de cette séparation. Ce n'était pas oubli, c'était ignorance de ce qui se passait dans l'âme de la princesse Marie. Comme tout le monde, la reine croyait sa fille insouciante et légère, et ne soupçonnait point la profondeur du sentiment qui l'attachait à sa sœur. Les deux princesses, depuis leur berceau, n'avaient jamais été séparées, et leur mutuelle affection avait été pour elles comme une de ces bénédictions de la Providence dont on jouit sans y songer, comme l'air qu'on respire, comme le soleil dont on reçoit la lumière et la chaleur. Dès leur enfance, elles avaient commencé à s'aimer sans se le dire, sans même se le témoigner par aucune caresse. Elles ne s'embrassaient qu'à de certains jours déterminés, jours de fête et de félicitations réciproques, et encore était-ce moins un acte de tendresse qu'une sorte de formalité officielle qui les faisait rire. Du reste, nul échange de ces riens affectueux qui font le charme d'autres liaisons. La leur alla ainsi croissant avec les années, et leur donna un bonheur dont elles ne se rendirent compte qu'après l'avoir perdu. Vivre ensemble du matin au soir, sans être séparées,

même durant leur sommeil; n'avoir aucun sentiment dans le cœur, aucune idée dans l'esprit, aucun rêve dans l'imagination, qui ne fussent mis dans le trésor commun de l'amitié; lire à toute heure et comme à livre ouvert dans le cœur l'une de l'autre; jouir enfin avec une si confiante simplicité de ce charme de deux existences confondues en une seule, que jamais il ne leur était venu en pensée que cet ordre de la nature pût être troublé: tel avait été pour elles le cours de leur inséparable union pendant dix-neuf années. Cependant la première nouvelle du mariage de sa sœur ne fut point pour la princesse Marie un coup aussi rude qu'on eût pu l'imaginer. Elle sembla n'y pas croire; deux ou trois mois la séparaient encore de cet événement, et elle n'était pas accoutumée à plonger si avant dans l'avenir. En attendant, rien n'était changé dans sa vie; elle s'éveillait et se couchait chaque jour auprès de sa compagne bien-aimée; elle prolongea ainsi jusqu'au bout, par une sorte d'étourdissement volontaire, le règne de ses douces illusions. Il fallut qu'à la veille de quitter Saint-Cloud ses regards tombassent sur un collier de perles, présent de noces du roi à sa fille; il fallut qu'à Compiègne la vue de celui qui venait lui enlever sa sœur l'eût fait frissonner et pâlir, pour que la poignante réalité

du changement qui allait se faire commençât à lui apparaître. Mais alors même, comme si elle eût craint de voir trop clair dans son malheur, elle continua de s'étourdir, et fit les derniers efforts pour empêcher son visage de trahir le secret de son âme. Le matin de la célébration du mariage, elle courait encore dans les jardins à la chasse aux papillons, avec toutes les apparences d'une joyeuse sérénité. Ce ne fut que dans la soirée, peu avant l'instant solennel, qu'elle fut vaincue par la douleur et laissa tout son cœur s'échapper. Elle se promenait sous le grand berceau avec la plus fidèle amie de sa sœur qui, le matin, avait cruellement souffert en lui voyant donner des marques d'une insouciance qu'elle croyait réelle. Tout à coup elle s'arrête, et se jette dans les bras de celle qui l'accompagne, en fondant en larmes et lui disant : « Je n'en puis plus ! Je suis bien malheureuse !... » Cet aveu déchira en quelque sorte le bandeau qu'elle avait mis devant ses yeux et lui révéla toute sa souffrance. Quelque soin qu'elle mît à fermer son cœur à tous les regards, il fallut bien qu'elle laissât arriver aux oreilles de sa mère ce cri qui lui était échappé malgré elle : « Je suis bien malheureuse ! » et la reine en l'entendant se sentit appelée à un nouveau devoir. Elle rapprocha sa fille de son sein,

l'entoura des embrassements de la tendressé la plus compatissante, fit tout pour remplacer sa sœur auprès d'elle : elle, de son côté, s'accoutuma de plus en plus à répandre son âme dans l'âme de sa mère, de plus en plus s'unit à elle par une étroite conformité de pieuses habitudes.

C'était M. Gallard, évêque de Meaux, confesseur de la reine et de ses enfants, qui avait célébré le mariage de la princesse Louise. Le sage prélat s'était contenté de gémir tout bas de la convenance politique qui avait conseillé cette union mixte sans exemple dans la maison de France, et, l'autorisation nécessaire une fois venue de Rome, il s'était fait donner sans beaucoup de peine tant à Paris qu'à Beauvais le pouvoir d'administrer le sacrement dans un diocèse qui n'était pas le sien. Lui seul avait le secret de ce qu'il y avait d'épineux dans la position de son auguste pénitente, en ces jours encore si peu favorables à la religion, et il s'appliquait à rassurer sur bien des choses qu'elle eût voulu et ne pouvait empêcher cette délicate conscience. Tout récemment lui, comme elle, avaient été profondément affligés d'une mesure inique prise par le gouvernement sur la foi d'une dénonciation calomnieuse. Un des ministres, se fondant uniquement sur ce que l'abbé Dupanloup avait été un des aumôniers de

la dauphine, l'avait accusé devant le conseil de pratiques légitimistes, et avait pressé très-vivement le roi de retirer à l'éminent catéchiste les fonctions qu'il remplissait auprès de ses enfants. Le roi s'y refusa d'abord, sachant tout le chagrin qu'en éprouverait la reine, et celle-ci fit tout pour le confirmer dans sa résistance. Elle appela l'abbé Dupanloup aux Tuileries, elle lui demanda et en obtint une déclaration plus que suffisante à dissiper tous les ombrages élevés contre lui; inutile effort ! Elle fut peu après obligée de lui avouer, avec beaucoup de larmes, la violence qui lui était faite, et l'impossibilité où elle était d'y résister plus longtemps. La reine a toute sa vie regretté cette injustice; heureusement ne tarda-t-elle pas à être rassurée sur le chapitre si important pour elle de l'éducation religieuse de ses enfants, quand l'évêque de Meaux lui eut amené un autre excellent prêtre, l'abbé Guelle, qui devait pendant trente-cinq ans, et jusque sur la terre d'exil, prêter à elle et à tous les siens l'assistance dévouée de son ministère.

On était dans l'automne de 1832. La faible administration qui avait remplacé celle de Casimir Périer venait d'être remplacée elle-même par le ministère dit du 11 octobre, où siégeaient, sous la présidence du maréchal Soult, le duc de Bro-

glie, M. Guizot et M. Thiers. Ce cabinet avait pris le public engagement de mettre fin à deux des causes principales d'inquiétude et de malaise qui subsistaient dans le pays : la présence de la duchesse de Berri dans l'ouest, et l'occupation par les Hollandais de la citadelle d'Anvers. Moins d'un mois après son entrée au ministère, M. Thiers exécuta la première partie de cet engagement. Madame la duchesse de Berri fut découverte dans sa retraite¹, et transportée au château de Blaye. La reine, toujours pleine d'anxiété pour sa nièce, eût ardemment désiré qu'on la conduisît sans retard près de Charles X à Holyrood ; le cabinet ne se sentit pas assez fort pour braver à ce point l'opinion de ses ennemis et celle même du plus grand nombre de ses amis ; il eut d'assez rudes combats à soutenir pour dérober l'auguste captive à la justice des tribunaux. Quelques jours après², s'ouvrit la session législative ; nouvelle occasion pour la reine d'une émotion des plus douloureuses. On vint lui annoncer, dans la salle des séances de la Chambre des députés où elle avait précédé le roi, qu'un coup de pistolet avait été tiré sur lui, sans l'atteindre, au moment où, à cheval, avec son cortège, il débouchait du pont Royal

1. 6 novembre.

2. 49 novembre.

sur le quai d'Orsay. « Ils ont tiré sur eux, » dit au roi M. Dupin, parlant des misérables qui avaient préparé le coup dans les conciliabules de leurs sociétés secrètes. Malheureusement cette parole, qui eût dû être vraie, ne le fut pas; l'explosion de l'indignation publique ne fit pas tomber l'arme de la main des assassins; l'exemple d'un premier devait, au contraire, en faire naître d'autres. La reine en crut moins. l'optimisme de M. Dupin que les alarmes de sa tendresse conjugale.

La conférence de Londres¹ avait fixé au 2 novembre l'évacuation obligée de la citadelle d'Anvers par la garnison hollandaise; passé ce terme, il était convenu que les Français entreraient en Belgique pour opérer par la force la restitution de la place au roi Léopold. Le 2 arriva, et point de réponse satisfaisante de l'obstiné souverain des Pays-Bas. L'armée française reçut presque aussitôt l'ordre de s'ébranler; le duc d'Orléans et le duc de Nemours faisaient partie de l'expédition. La reine n'était point une mère spartiate; il ne s'agissait pas cette fois, comme l'année précédente, d'une simple promenade militaire, mais des périls

1. Composée du prince de Talleyrand, de lord Aberdeen, du prince Esterhazy, du comte Matuschewitz et du comte Bulow

très-sérieux d'un siège et peut-être de ceux d'une guerre européenne. Elle se sépara de ses fils avec angoisse, mais avec une angoisse que tempérait l'austère joie du devoir accompli. Elle devait ses fils comme ils se devaient eux-mêmes à la France, et elle se tenait pour assurée que, là où ils allaient, ils se feraient honneur. Sa confiance ne fut point trompée, et les deux princes prirent part aux fatigues de cette campagne d'hiver et aux dangers obscurs de la tranchée avec un courage aussi ferme que simple et modeste, et gagnèrent l'estime de toute l'armée. Je n'ai jamais oublié la douce expression de fierté maternelle qui brillait sur les traits de la reine, pendant que, dans son salon, on nous lisait à haute voix devant elle le récit si intéressant que son fils aîné lui avait adressé des incidents de sa vie militaire. Les troupes étant rentrées en France et ayant été réparties dans nos places du Nord, aussitôt après la capitulation de la citadelle, le roi résolut d'aller leur porter lui-même ses félicitations et ses récompenses. Malgré la rigueur de la saison¹, la reine prit sa part de ce voyage. Sa fille et son gendre devaient venir pour quelques jours à Lille, et cette occasion de les revoir était pour elle d'un prix infini.

1. 5 à 19 janvier 1833.

Jamais, depuis sa royauté, elle n'avait goûté une satisfaction égale à celle qui lui fut donnée alors. Elle embrassa sa fille bien-aimée, et reçut de sa bouche l'assurance répétée qu'elle était heureuse ; elle jugea elle-même, d'après ce qu'elle vit et qu'elle entendit, de tout le succès obtenu par ses deux fils parmi leurs compagnons d'armes ; elle jouit enfin de voir s'épanouir le cœur et le visage de son mari, qui, trop souvent attristé par les outrages, les complots et toutes les démonstrations haineuses dont il était l'objet immérité, se sentit consolé par l'expression de la vive sympathie de l'armée et la continuité des acclamations populaires. La reine rentra aux Tuileries avec beaucoup de fatigue, mais avec beaucoup de reconnaissance envers Dieu pour la part de contentement qu'il venait de mêler aux trop fréquentes amertumes de sa vie.

CHAPITRE III

Calme de l'année 1833 comparée aux précédentes. — Deux voyages de la reine à Bruxelles. — Elle accompagne le roi dans celui qu'il fait en Normandie. — Séjour à Fontainebleau. — Symptômes orageux dès les premiers jours de 1834. — Journées d'avril à Lyon et à Paris. — Angoisses de la reine. — Longue suite de tracasseries ministérielles, dans lesquelles la reine s'associe aux ennuis du roi. — Elle cesse de pouvoir écrire son Journal. — Nouveaux complots : attentat de Fieschi ; déchirantes émotions de la reine dans les salons de la chancellerie. — Lugubre cérémonie des Invalides. — Séjour d'automne au château d'Eu. — Le duc d'Orléans à Mascara. — Premiers succès scolaires du duc d'Aumale : brillants examens du prince de Joinville à Brest, suivis de sa campagne à bord de la *Sirène*. — Voyage du duc d'Orléans et du duc de Nemours en Allemagne : projet de mariage du premier avec l'archiduchesse Thérèse ; l'attentat d'Alibaud met fin aux négociations entamées. — Attentat de Meunier. — Tentative d'embauchage du prince Louis Bonaparte sur la garnison de Strasbourg. — M. Bresson négocie à Berlin le mariage du duc d'Orléans avec la princesse Hélène de Mecklenbourg. — Célébration de ce mariage à Fontainebleau. — Ouverture des galeries de Versailles. — Mariage de la princesse Marie avec le duc Alexandre de Wurtemberg.

1833-1837

On comprendra que, pour retrouver mes souvenirs trop souvent effacés de la vie de la reine, j'aie besoin de me reporter vers ceux du règne de son mari. Si donc j'interroge ma mémoire sur les

événements de 1833, cette année se représente à mon esprit comme l'époque des premiers jours de calme et de prospérité qui aient recommencé à luire sur la France depuis le grand orage de 1830. Point de troubles sérieux qui éclatent sur aucun point du territoire; les débats parlementaires ont perdu quelque chose de leur extrême violence; deux excellentes lois sont votées, celle sur les cent millions affectés à de grands travaux publics, ouvrage de M. Thiers, celle sur l'instruction primaire, due à M. Guizot; on fait une chose peu prudente peut-être, mais flatteuse pour le sentiment général du pays, en rétablissant la statue de Napoléon au sommet de sa colonne; la conquête d'Alger commence à s'affermir et à s'étendre; l'influence française continue à être dominante en Belgique et à balancer celle de l'Autriche dans l'Italie méridionale, en même temps qu'elle prête force en Espagne au testament de Ferdinand VII contre les prétentions de don Carlos; la politique sagement constitutionnelle de Louis-Philippe est chaque jour mieux comprise de la nation, et la France libre et tranquille apparaît aux yeux de l'Europe en plein retour vers la vie normale des peuples civilisés.

Il va sans dire que dans tout cela il n'y a point de rôle pour la reine Marie-Amélie. Les événements agissent sur elle; elle n'agit point sur les

événements; mais s'il leur est donné si souvent de la rendre malheureuse, il est bien naturel aussi que de temps en temps ils lui rapportent dans leur cours quelques débris du bonheur qu'elle a perdu. Ainsi arrive-t-il en 1833. Deux fois, laissant son mari aux travaux de la royauté, elle put, dans les mois de mars et de juillet, aller visiter sa bien-aimée fille à Bruxelles. Dans le second de ces voyages, elle eut la joie de la voir mettre heureusement au monde un fils, qu'elle ne devait pas longtemps conserver. La reine s'associa ensuite à une promenade véritablement triomphale que fit le roi dans les départements de la Normandie, accueilli par ces intelligentes et riches populations avec une sympathie qui témoignait de leur reconnaissance pour son dévouement aux intérêts du pays. Un peu plus tard la famille royale (j'allais dire la cour, si je ne me fusse souvenu que le roi Louis-Philippe avait proscrit ce mot) va jouir pour la première fois des splendeurs de la résidence de Fontainebleau, et la reine en fait les honneurs à quelques invités avec sa grâce accoutumée, en même temps qu'elle se complaît dans les divertissements variés qu'elle y procure à ses enfants. Dans le cours de l'automne enfin, elle a l'inappréciable satisfaction de posséder aux Tuileries sa fille et son gendre venus auprès d'elle pour plusieurs semaines. Ainsi

voit-elle arriver le terme de cette année, sans qu'au milieu du régulier enchaînement de ses devoirs accomplis elle ait eu à ressentir d'autres grandes tristesses que celles qui lui sont venues du château de Blaye.

Mais ce n'était là qu'une trêve et une trêve bien courte aux épreuves de la vie royale. Dès les premiers jours de 1834, le calme n'était déjà plus qu'à la surface, et la menace de l'orage planait sur les belles fêtes des Tuileries. Peu s'en fallut que la reine, arrivée le 17 février à Bruxelles, n'en partît aussitôt, rappelée par les premiers symptômes de la grande insurrection lyonnaise; elle ne fut retenue que par les sages représentations de son gendre, qui lui fit craindre l'effet fâcheux que son retour précipité produirait sur l'opinion publique. Rentrée à Paris, elle n'eut pas longtemps à attendre l'explosion du vaste complot qui depuis quelque temps se préparait dans les conciliabules ténébreux des sociétés secrètes. Celle des *Droits de l'homme*, la plus formidable de toutes, à la veille d'être dissoute par le vote de la loi sur les associations, avait résolu d'engager la lutte sur les divers points du territoire qu'elle couvrait de ses affiliations, à Lyon, à Saint-Étienne, à Marseille, à Grenoble, à Lunéville, etc., en même temps qu'à Paris. Il y avait prête à se lever toute

une armée d'hommes provoqués chaque jour par des prédications incendiaires, non pas seulement au renversement de la monarchie, mais au nivellement social et au plagiat sanglant de 1793. Munis d'armes, assujettis à une sorte de discipline, ces hommes devaient, au premier signal de leurs chefs locaux, déployer le drapeau de la république, et par l'audace et la rapidité de leurs coups surprendre le gouvernement, qui ne pouvait être en mesure de les combattre en tant de lieux à la fois. Lyon, où avait déjà éclaté en 1831 une lutte violente entre les ouvriers et leurs patrons, voyait renaître à cette heure même dans ses murs cette guerre intestine des cités manufacturières; on en fit aisément une insurrection républicaine, et pendant cinq jours l'émeute y tint avec un indomptable acharnement contre quinze mille soldats. Elle y finissait quand elle commença à Paris, dans la soirée du 13 avril, au cri de *vivent les Lyonnais*.

« J'étais à ma toilette, raconte la reine, quand le roi est venu m'annoncer que l'on construisait des barricades, et qu'on tirait des coups de fusil dans la rue Saint-Denis. Chartres et Nemours sont arrivés, et, en apprenant cette nouvelle, sont allés aussitôt se mettre à la disposition du maréchal Lobau. Nous devons avoir à dîner soixante et dix personnes, la plupart officiers appartenant aux

régiments que le roi avait passés en revue le matin; nous n'étions en tout que quinze, les militaires étant tous à leur poste... J'ai vu, en sortant de table, les grilles des Tuileries fermées, la cour occupée par des troupes et des canons en batterie.» Quel spectacle! quelles sinistres pensées à chaque moment éveillées par le bruit de la fusillade! quel cri de douleur sympathique, en apprenant le sort du jeune Baillot, fils unique, enlevé à sa mère par un coup de pistolet reçu à bout portant, pendant qu'il portait un ordre du maréchal! « Le lendemain, à cinq heures du matin, continue la reine, on me dit que mes fils viennent de partir avec le maréchal pour aller à l'attaque des dernières positions des insurgés. Je les ai recommandés à la divine Providence, qui n'abandonne pas ceux qui ont confiance en elle. » Et cependant la nouvelle lui est apportée de la mort du capitaine Rey, officier de service qui dînait la veille à la table royale, puis de la blessure crue mortelle du capitaine de Pont de Gault, puis d'autres accidents de la lutte qui la font frémir, jusqu'au moment où elle voit revenir sains et saufs ses fils bien-aimés. Tout était fini, mais c'était une triste victoire, qui ne laissait après elle que des douleurs pour le présent et des inquiétudes pour l'avenir.

Il y avait autre chose que des dangers, il y

avait des tracas et des ennuis, contre lesquels l'âme du roi ne se trouvait pas toujours aussi ferme et aussi sereine que contre les dangers. Il n'était de la mission ni du pouvoir de la reine de l'aider à sortir des embarras inhérents au gouvernement parlementaire ; mais elle avait de douces paroles pour calmer ses petites impatiences, parfois d'insinuantes adresses pour donner à ses sentiments un autre cours, toujours une affectueuse sympathie pour le consoler. Il y eut alors toute une année de crises intérieures dans le cabinet, causées en partie par la difficulté des relations des ministres avec la Chambre des députés, en partie par celle des relations des ministres entre eux ; c'étaient, selon l'expression moitié sérieuse, moitié plaisante du roi, « des susceptibilités et des incompatibilités, qui créaient pour lui des impossibilités. » Au mois de juillet 1834, M. Thiers et M. Guizot poussent avec une obstination inconsidérée hors du cabinet le maréchal Soult, qu'ils accusent de les compromettre et de les gêner devant la Chambre ; le vieux soldat quitte les Tuileries en pleurant, et les larmes de la reine, mêlées aux siennes, sont un baume pour sa blessure. Le roi a prédit à M. Thiers et à M. Guizot qu'ils trouveront d'autres inconvénients et de plus graves chez le maréchal Gérard qu'ils ont mis à la tête du conseil, et sa prédiction

est justifiée au bout de trois mois par la démission du maréchal, plus amoureux de la popularité et surtout du repos que du pouvoir¹. M. Dupin, très-actif et très-habile à défaire les ministères et se rendant la justice de ne vouloir entrer dans aucun, imagine alors de tirer des entrailles du tiers parti l'incohérent assemblage d'hommes politiques qui a gardé dans l'histoire de ce temps le ridicule surnom de *ministère des trois jours*. Force est au roi de se remettre à l'œuvre pour la formation d'un cabinet, et c'est l'ancien qui reprend la direction des affaires sous la présidence du maréchal Mortier². Ce vaillant homme, rare exemple d'abnégation et de modestie, se reconnaît bientôt au-dessous de sa tâche, et c'est le signal d'une nouvelle et plus longue crise, dans laquelle il faut que la majorité de la Chambre des députés intervienne pour aider le roi à obtenir une solution. Celle-là du moins allait rendre au pouvoir près d'une année de stabilité³. Le duc de Broglie devint président du conseil. Je ne me donne pas, en rappelant ces faits, le triste plaisir de décrier des hommes que je respecte, et encore moins des institutions qui, malgré leurs inconvénients, me paraissent les

1. 29 octobre.

2. 10 novembre.

3. Du 12 mars 1835 au 22 février 1836.

meilleures et les plus désirables pour mon pays : je ne suis que le biographe, aussi fidèle que je le puis, de la reine Marie-Amélie, et mon devoir est de la montrer, ce qu'elle était, associée inséparablement à toutes les circonstances de la vie de son mari. Or ceux qui ont vu le roi Louis-Philippe, dans cette laborieuse continuité de crises ministérielles, peuvent dire s'il n'y avait pas là pour sa compagne une bien large part à prendre de contrariétés et de dégoûts.

Ce n'était cependant que le commencement de ce que réservait à la reine la funeste année 1835¹. Le parti républicain, avec ses bandes dispersées, ses chefs emprisonnés pour la plupart et mis en jugement devant la cour des pairs, n'était plus en état de tenir la campagne contre le gouvernement. Le plan d'attaque du fanatisme se dirigea dès lors contre la vie du roi; la doctrine du régicide fut prêchée parmi les débris assemblés des sociétés secrètes, et les tentatives d'assassinat commencèrent pour ne plus discontinuer pendant douze années consécutives. Plusieurs de ces projets crimi-

1. C'est au commencement de l'année 1835, le 6 janvier, que la reine écrit ces lignes regrettables :

« Non avendo molto tempo per iscrivere, doren avanti non noterò più che allorche vi sarà qualche cosa straordinaria, e allorche avrò un momento libero. »

nels avaient été déconcertés par la vigilance de la police, lorsque dans les premiers jours du mois de juillet le complot de Neuilly fut au moment d'être mis à exécution. Tout était préparé pour jeter un baril de poudre dans la voiture du roi. M. Thiers, qui en était instruit, voulait monter dans cette voiture avec les deux aides de camp de service, et aller s'offrir au danger de l'explosion, pour que ses agents apostés pussent mettre la main sur les assassins. Le roi s'y refusa obstinément, réclamant pour lui le péril, s'il y en avait, et il invoqua à l'appui de sa résolution l'opinion de la reine, qui au même instant entra dans son cabinet. « Tu as raison, mon ami, lui répondit-elle, et j'irai avec toi. » De la part de l'un et de l'autre la détermination était inébranlable, et tout ce qu'obtint M. Thiers fut de prendre place avec eux dans la voiture royale. Mais la police, par quelques arrestations précipitées, avait laissé voir qu'elle était maîtresse du secret; il n'y eut rien de tenté contre le roi sur son passage; les conjurés n'en furent pas moins saisis, avec l'instrument de leur crime, et condamnés par la cour d'assises.

L'assassinat cependant était dans l'air, et le crime avorté n'était que le prélude d'un autre bien plus grand crime.

L'épouvantable attentat de Fieschi a été cent

fois raconté, et je n'ai pas à en redire les horreurs. La reine eut le bonheur de ne les pas voir. Elle était aux Tuileries dans son cabinet, attendant avec ses deux filles l'heure à laquelle elle devait partir pour la chancellerie, lieu ordinaire d'où elle voyait défiler les troupes devant le roi. Son attente était mêlée de beaucoup d'anxiété; une vague mais universelle rumeur, confirmée par quelques indices incomplets que la police avait recueillis, annonçait qu'un coup serait tenté contre le roi et ses fils dans la grande revue des fêtes de juillet. La préoccupation des princesses était telle, que Madame Adélaïde avait dit à M. Thiers, au moment où il allait monter à cheval avec le roi : « J'espère que vous nous le ramènerez vivant. » Tout à coup la porte du cabinet de la reine s'ouvre, et le colonel Boyer¹ s'y précipite, en criant : « Madame, on a tiré sur le roi... Il n'est pas blessé, ni les princes non plus... Le maréchal Mortier est tué... Le boulevard est couvert de morts. » La reine tremblante lève les bras au ciel, se fait répéter la fatale nouvelle et l'assurance qu'aucune des têtes qui lui sont les plus chères n'a été atteinte, et, sans perdre un moment, commande ses voitures pour se rendre à la chancellerie, où

1. Le commandant Bocrio apportait au même temps le même avis à Madame Adélaïde.

le roi lui a fait dire qu'il allait la rejoindre. La première personne qu'elle aperçoit en y arrivant est la duchesse de Broglie, dont le mari a suivi le roi, et qui ignore s'il est ou n'est pas au nombre des victimes. La reine se jette dans ses bras, la rassure, autant qu'elle le peut, d'après les récits du colonel Boyer, et de longs instants se passent au milieu des larmes et des sanglots des princesses, mêlés à ceux des mères, des femmes et des sœurs des officiers qui font partie du cortège royal. Enfin un bruit encore assez éloigné se fait entendre; c'est le tonnerre des acclamations qui accompagnent le roi sur toute la ligne des boulevards. Il paraît sur la place Vendôme et descend de cheval : la reine se précipite à sa rencontre sur l'escalier de la chancellerie, et le prince, si ferme et si calme tout à l'heure devant la machine meurtrière de Fieschi, fond en larmes en embrassant sa femme et sa sœur. Ce sont ensuite ses trois fils que la mère éplorée va chercher ; elle les regarde et les touche, les regarde et les touche encore pour se bien assurer qu'ils ne sont pas blessés, détourne avec effroi les yeux des vêtements de M. Thiers, qu'elle aperçoit couvert de sang, et va de l'un à l'autre, heureuse de reconnaître ceux qu'elle voit sains et saufs et s'enquérant avec une douloureuse anxiété de ceux

qu'elle ne voit pas. On lui déroule la liste des victimes, depuis l'illustre et excellent maréchal jusqu'à la pauvre jeune fille dont le nom est ignoré. Il n'y a pas moins de dix-huit personnes gisant sur le boulevard pour ne plus se relever. On compte plus de vingt blessés. J'ai vu et je n'oublierai jamais tout ce qui éclata alors de douleur dans les salons de la chancellerie; j'ai vu aussi les transports d'enthousiasme pour le roi et ses fils et les imprécations furieuses contre les auteurs du crime, qui terminèrent cette revue si tristement mémorable. De retour aux Tuileries, la reine⁴, quoique brisée par ses émotions, voulut, avec le roi et Madame Adélaïde, porter à la duchesse de Trévise sinon des consolations, au moins l'expression d'une douleur égale à la sienne. Huit jours après la famille royale se fit un devoir d'assister aux funérailles solennelles qui furent faites, sans distinction de rang, aux victimes réunies de l'horrible attentat. Elle reçut sous le portail de l'église des Invalides les dix-huit cercueils, et les accompagna de ses larmes et de ses prières

4. Son premier soin avait été d'écrire au duc d'Aumale et au duc de Montpensier, qui se trouvaient au château d'Eu, avec MM. Cuvillier-Fleury et de Latour, leurs précepteurs. La lettre, expédiée par estafette, commençait ainsi : « Tombez à genoux, mes enfants, Dieu a sauvé votre père. »

dans le caveau, où, après que la messe eût été célébrée, ils furent descendus les uns après les autres. Comment la reine n'eût-elle pas prié de toute la ferveur de son âme pour les infortunés sur qui il avait plu à la Providence de détourner les coups destinés à son mari et à ses fils? J'ai ouï parler à cette époque de plusieurs adversaires de la maison d'Orléans, âmes religieuses, à qui la main de Dieu apparut si visible dans le salut miraculeux de toutes ces têtes royales, qu'ils ne se crurent plus permis de révoquer en doute le droit de Louis-Philippe de régner sur la France.

Plus d'un jour se passa encore sous l'impression de ce funeste événement, et les lois de septembre, réponse faite par le gouvernement au cri de la société alarmée, furent attaquées par l'opposition avec une violence qui n'était pas propre à calmer les esprits. Aussitôt que le vote de ces lois eut mis fin à la session, le roi éprouva pour lui et pour les siens l'impérieux besoin de sortir quelques instants de l'atmosphère brûlante du monde politique. Il alla achever le mois de septembre dans son château d'Eu. Les jours qu'il y passa furent des jours d'un véritable repos; il n'y eut que peu ou point de visiteurs; on vécut en famille. C'étaient, au milieu de la journée, de grandes promenades au bord de la mer ou dans

la forêt; c'étaient le soir des amusements qui ne semblaient destinés qu'aux enfants, et auxquels les grandes personnes, sauf le roi, prenaient part elles-mêmes. On avait eu l'esprit livré à une si longue et si douloureuse contention, qu'il y avait chez tous un laisser-aller tout naturel à une sorte de doux relâchement. Les charades étaient le jeu favori de la jeunesse : la reine y prit ses rôles, et ses enfants devenus hommes n'ont pas perdu le souvenir de l'entrain qu'elle y mettait, et de l'amusante vivacité de sa pantomime napolitaine. Le retour du château d'Eu fut pour elle le retour à l'un de ces soucis maternels, dont elle souffrait, mais dont le poids lui était allégé par le sentiment d'une dette acquittée envers la France. Elle vit M. le duc d'Orléans partir pour l'expédition de Mascara¹ : la balle arabe qui toucha le prince à la cuisse, dans le combat de l'Habrah, et la dysenterie dont il fut très-gravement malade, témoignèrent qu'il avait été permis à sa mère de concevoir pour lui quelques alarmes.

J'ai laissé en arrière dans l'entraînement de mon récit des événements de famille qui se passèrent en 1834 et 1835, et qui, pour être de moindre importance, n'en réclament pas moins

1. Novembre 1835.

leur place dans l'histoire de la reine Marie-Amélie. Elle a consigné dans ses notes la double satisfaction que lui donna alors le duc d'Aumale, sorti de la première enfance, et faisant déjà remarquer les heureuses qualités de son esprit. Il fit très-chrétiennement sa première communion sous la sage direction de l'abbé Guelle, et à la fin de l'année scolaire, il ajouta une couronne, remportée au concours général des collèges de Paris, à celles d'un ordre inférieur dont ses frères avaient décoré auparavant le cabinet de toilette de leur mère. Le prince de Joinville, qui avait quitté les bancs du collège pour se donner plus spécialement aux études nautiques, passa¹ avec beaucoup de succès à Brest, devant le corps entier de la marine, des examens qui lui valurent le grade d'élève de première classe. Deux courtes croisières, l'une dans la mer des Açores, l'autre sur les côtes d'Angleterre, le préparèrent aux plus longues et plus sérieuses campagnes qu'il devait faire dans les années suivantes. Le 9 avril 1835 fut pour la reine un jour de grande et véritable joie, lorsqu'elle vit sa fille chérie, dont le premier enfant était mort, consoler le roi Léopold en lui donnant un autre fils². Vers le même temps s'agitait un

1. Août 1834.

2. Le roi aujourd'hui régnant.

projet de mariage entre la princesse Marie et le comte de Syracuse, un des frères du roi de Naples. Cette union de sa fille avec un prince de sa maison eût été très-agréable à la reine; la négociation, fort avancée, échoua devant la prudence calculatrice du roi Ferdinand qui, dans cette affaire, donnait plus à l'intérêt qu'au sentiment de famille. La reine en fut au fond de l'âme attristée et humiliée; la princesse Marie, qui avait agréé les hommages de son cousin, supporta cet échec avec une dignité vraiment admirable en une jeune âme encore si peu exercée aux combats de la vie. Quelques mois après, elle eut le chagrin de perdre madame de Malet, à qui elle portait la plus tendre affection, et l'isolement dans lequel la laissa cette perte la recommanda davantage encore à la tendresse attentive de sa mère. La reine l'entoura de soins d'autant plus amoureux, que ce fut dans l'hiver de 1836 que la princesse commença à tousser et à ressentir cette douloureuse crainte de froid, signe avant-coureur du mal auquel elle devait, hélas! succomber.

La pensée d'un autre mariage que celui de sa fille occupa bientôt la reine. Dans une prévoyance à la fois royale et maternelle, elle désirait voir le duc d'Orléans époux et père, et le roi ne le désirait pas moins ardemment qu'elle. L'idée d'une

union à contracter dans la maison impériale de Russie, indirectement suggérée à M. de Barante¹, n'avait jamais été prise en sérieuse considération ; mais il en était autrement de la désignation faite par M. de Saint-Aulaire² de la jeune archiduchesse Thérèse, l'une des filles de l'archiduc Charles. On la disait gracieuse et aimable, et l'on ajoutait même tout bas que la perspective du trône de France ne lui déplaisait pas. Je n'ai jamais su de quel œil le roi envisageait une alliance matrimoniale avec la maison d'Autriche ; quant à la reine, là étaient évidemment toutes ses préférences. Nulle négociation en forme ne fut entamée ; il fut seulement convenu qu'au mois de mai le duc d'Orléans et le duc de Nemours feraient un voyage, ayant pour objet de visiter les principales cours d'Allemagne³. A Berlin, comme à Vienne, on protesta de l'empressement qu'on aurait à accueillir les princes français ; à Vienne, comme à Berlin, on les accueillit avec plus d'empressement encore qu'on ne l'avait annoncé. Le duc d'Orléans fit agréer sa recherche de l'archiduc, aussi bien que de la jeune princesse ; mais il ne put obtenir une parole décisive de M. de Metternich, trop prudent

1. Ambassadeur du roi à Pétersbourg.

2. Ambassadeur à Vienne.

3. Les princes partirent pour Berlin le 5 mai 1836.

pour mettre son influence en conflit, dans une affaire pareille, avec celle de l'archiduchesse Sophie, qui dominait la famille impériale et était très-contraire à ce mariage. Il est à croire cependant que les scrupules légitimistes de cette princesse eussent cédé au vœu de l'archiduc Charles et de sa fille, si de France même de trop puissants arguments ne fussent venus fortifier son opposition. Les princes venaient à peine de quitter Vienne, lorsque y arriva la nouvelle de l'attentat d'Alibaud contre la vie du roi¹. Un mois se passe, et le bruit est publié par toute l'Europe d'un affreux coup de main préparé par une bande d'assassins contre toute la famille royale, et empêché seulement par la résolution que le roi a prise de ne point faire en personne l'inauguration de l'arc de triomphe de l'Étoile. On conçoit que, sous la menace réitérée de semblables crimes, l'archiduchesse Sophie ait été fondée à demander à sa jeune parente « si elle était soucieuse de monter dans des voitures que traversaient les balles des régicides ». L'archiduc Charles et le duc d'Orléans se rendirent l'un à l'autre la parole qu'ils avaient échangée.

Le roi, ainsi en butte aux coups des assassins,

1. 25 juin 1836.

avait contracté l'insouciance, ou, pour parler plus juste, l'entier oubli du danger qu'a le soldat en temps de guerre. La reine en était venue à peu près au même point, toutes les fois qu'elle l'accompagnait, et était sûre de partager son sort : mais, quand les circonstances obligeaient son mari à se séparer d'elle, ne fût-ce que pour quelques heures, elle tremblait et était dans l'angoisse jusqu'à ce qu'elle le vît de retour. Il en résultait un trouble profond dans son existence. Du crime d'Alibaud naquit, à quelques mois de distance¹, celui de Meunier. Ce stupide instrument des haines républicaines manqua aussi le but exécrable qu'il voulait atteindre. Le roi, qui se rendait à la Chambre des députés pour y ouvrir la session, ordonna au général Dumas de courir de toute la vitesse de son cheval au palais Bourbon où la reine l'avait précédé, et de lui donner avis du nouveau péril auquel il venait d'échapper. Le général monte précipitamment dans la tribune royale, raconte en deux mots ce qui vient de se passer, et ajoute : « Votre Majesté va voir entrer le roi et les princes. Qu'elle ne s'effraye pas si elle aperçoit quelques traces de sang sur la figure de M. le duc de Nemours ; ce n'est autre chose qu'une écorchure

1. 28 décembre 1836.

produite par l'éclat de la glace de la voiture que la balle a brisée. » Les traits de la reine s'altèrent en entendant cette dernière parole ; un éclair d'indignation passe sur son visage : « Ah ! monsieur Dumas, s'écrie-t-elle en saisissant vivement les mains du général, et les Arabes eux-mêmes l'avaient épargné ! » M. le duc de Nemours revenait à ce moment même de la première expédition de Constantine, qui avait été sans succès, mais non sans péril et sans honneur.

Ce ne fut pas alors un grand événement que la tentative d'embauchage pratiquée par le prince Louis Bonaparte sur la garnison de Strasbourg¹. L'opinion publique s'en émut fort peu, et ce qui en résulta de plus sérieux fut la présentation malheureuse de la loi dite *de disjonction*, qui amena une nouvelle crise ministérielle. Le comte Molé devint président du conseil². Deux actes importants signalèrent le début de son administration, la loi d'amnistie, qui rendit la liberté à tous les condamnés politiques, et le mariage du duc d'Orléans.

Il ne serait pas juste de rapporter au comte Molé tout l'honneur de ce dernier événement, qui donna une satisfaction si vive à la famille royale.

1. 30 octobre 1836.

2. 15 avril 1837.

M. Molé ne fit qu'achever ce que M. Thiers avait commencé, ou, pour parler plus exactement, l'honneur de cette transaction n'appartint à l'un ni à l'autre; tout se fit entre le roi de Prusse et le ministre de France à Berlin, M. Bresson. Frédéric-Guillaume III, qui s'était pris de beaucoup d'estime et d'affection pour le duc d'Orléans, s'était mis dans l'esprit de lui donner pour épouse la princesse la plus accomplie qu'il connût en Allemagne, et il travailla à ce mariage avec un intérêt tout paternel. On se persuadera, sans que j'aie besoin de le dire, qu'il eût mieux convenu à la reine que son fils épousât une princesse catholique; mais elle ne songea pas à élever contre un choix qui n'eût pas été le sien d'inutiles objections, et ce qu'elle entendait dire d'ailleurs des grâces et des vertus de la princesse Hélène de Mecklenbourg la disposait à l'aimer comme sa fille. Lorsque, le 29 mai 1837, la jeune fiancée, au haut de l'escalier de la cour du Cheval-Blanc, à Fontainebleau, embrassa la reine, elle se sentit dans les bras d'une mère. La nature et l'éducation les avaient faites très-différentes l'une de l'autre; il y avait plus d'un point sur lequel leurs sentiments ni leurs pensées ne pouvaient être les mêmes; mais le nombre était bien plus grand de ceux sur lesquels elles ne firent qu'un cœur et qu'une âme, et ma-

dame la duchesse d'Orléans, avec le charme de son caractère, entra bien vite dans les plus intimes affections de sa nouvelle famille. Il n'est pas de mon sujet de raconter les cérémonies de ce mariage, ni les splendides divertissements dont fut alors le théâtre ce château de Fontainebleau, témoin de tant d'autres magnificences royales. Je ne dirai rien non plus de cette entrée à Paris, dont l'éclat fut si extraordinaire, et qui imprima dans l'esprit de celle qu'on croyait l'héritière prédestinée du trône une si forte idée de la grandeur de la France. Je dois enfin me refuser le plaisir de décrire la dernière, la plus grande, la plus mémorable de ces fêtes, celle de l'inauguration des galeries de Versailles, devenues un temple que le roi Louis-Philippe ouvrait au culte de toutes les gloires nationales. Ce qu'il faut que je dise, c'est l'impression que ces belles journées firent sur la reine, c'est son oubli passager de tout ce qu'elle était accoutumée à souffrir, c'est le sentiment momentané de bonheur qui rentra dans son âme, comme si cette union, célébrée sous les bienfaisants auspices de la concorde et de la paix publique, eût commencé pour la France une ère nouvelle. Elle avait acquis trop d'expérience des choses de ce monde pour se complaire longtemps dans cette illusion.

A cette heure cependant se préparait pour elle une autre journée de joie maternelle : le mariage de la princesse Marie avec le duc Alexandre de Wurtemberg venait d'être décidé. La princesse Marie était entrée depuis deux ans avec une résolution admirable dans le grand travail de la perfection chrétienne. Elle était pour sa mère et pour sa sœur aînée, qui la suivaient d'un œil attentif, l'objet d'une sorte de vénération. Mais ces deux confidentes du secret de ses pensées la voyaient en même temps atteinte d'une profonde mélancolie, et elles craignaient, peut-être avec quelque raison, que l'action latente du corps ne fût pour quelque chose dans cet état maladif de l'âme. Cependant, étant allée passer seule auprès de la reine des Belges à Laeken les premières semaines du printemps, elle avait trouvé dans ce tête-à-tête prolongé une telle douceur, qu'elle en avait rapporté les fraîches couleurs de la santé et quelque chose même de sa gaieté d'autrefois. Ce fut alors qu'elle eut à se décider sur le mariage qui lui était proposé. Elle vit à Neuilly le duc Alexandre qui fut loin de lui déplaire, et après avoir donné quelques jours à la réflexion, porta à sa mère un consentement déterminé par les considérations les plus sérieuses et les plus élevées. Le mariage de la princesse Marie et du duc Alexandre de Wurtem-

berg fut célébré le 17 octobre 1837 au palais de Trianon. Le roi et la reine des Belges vinrent assister à cette union qui était leur ouvrage. Le duc de Nemours et le prince de Joinville ne s'y trouvèrent pas : ils étaient en ce moment l'un et l'autre à Constantine. On remarqua qu'une grave émotion se répandit dans l'assistance lorsque, dans la lecture de l'acte civil, le chancelier Pasquier accompagna les noms des deux princes de ces simples mots : *absents pour le service du roi*. Quelques jours de fête suivirent la cérémonie : la joie y fut contrainte ; on savait qu'au bout d'une semaine les deux époux devaient partir pour l'Allemagne. C'était à la reine surtout que la princesse Marie allait manquer. Mais la mère comme la fille se souvenaient des scènes déchirantes qui, cinq ans auparavant, avaient attristé les adieux de Compiègne, et toutes deux s'étaient promis de ne les pas renouveler. Elles ne donnèrent cours à leurs larmes qu'après s'être séparées.

CHAPITRE IV

Satisfaction causée à la reine par la réouverture de Saint-Germain l'Auxerrois. — Motifs qui la laissent attachée à la paroisse de Saint-Roch : l'abbé Olivier. — Refus constant de la reine de permettre la publicité de ses œuvres de charité. — Incendie de la maison de la princesse Marie à Gotha. Les alarmes de sa mère sont dissipées par son arrivée à Paris. Elles renaissent après ses couches. — Naissance du comte de Paris. — Expédition contre le Mexique; le prince de Joinville reçoit le commandement de la *Créole*. — Départ de la princesse Marie pour l'Italie; sa mort à Pise : ses funérailles à Dreux. — La coalition : tristes réflexions inspirées à la reine par cette manœuvre parlementaire. — Émeute du 12 mai : elle met fin à un long interrègne ministériel. — Clémence du roi envers Barbès. — La mort de M. Gallard affecte douloureusement la reine. — Rejet de la dotation demandée à la Chambre des députés pour M. le duc de Nemours : la reine en est profondément attristée et humiliée. — Chute du ministère du 12 mai : ministère du 1^{er} mars 1840. — Mariage du duc de Nemours avec la princesse Victoire de Saxe-Cobourg. — Le duc d'Orléans et le duc d'Aumale prennent part à l'attaque du Teniah de Mouzaïa. — Départ du prince de Joinville pour Sainte-Hélène. — La question d'Orient devient menaçante pour la paix de l'Europe. — Débarquement et arrestation du prince Louis Bonaparte à Boulogne. — Coup de vent essuyé par le roi sur le *Vélocé*. — Attentat de Darmès. — Retraite de M. Thiers : formation du ministère du 29 octobre. — Naissance du duc de Chartres. — Le prince de Joinville conduit les restes de Napoléon aux Invalides : maladie prise par la reine à cette cérémonie. — Tranquillité de l'année 1841 : baptême du comte de Paris à Notre-Dame. — Élections de 1842. — Mort fatale du duc d'Orléans. — Récit de cette mort écrit par la reine elle-même.

1837-1842

L'administration de M. Molé plaisait à la reine. Non qu'avec lui, plus qu'avec aucun des minis-

tres qui l'avaient précédé, elle exerçât aucune influence dans les affaires : j'ai dit assez de fois que sa conscience repoussait cette prétention. Mais il y avait dans l'attitude et le langage de ce chef du cabinet quelque chose de digne et de grave qui lui semblait augmenter la considération du pouvoir; elle aimait en outre ses premiers actes, dans lesquels elle croyait voir un favorable augure pour l'avenir. C'était lui qui avait attaché son nom à l'événement heureux du mariage du prince royal; c'était lui qui avait conseillé l'amnistie, et par cette mesure tempéré momentanément l'effervescence des passions révolutionnaires; il pouvait même, comme ministre dirigeant, réclamer sa part d'honneur dans la seconde expédition de Constantine, qui venait de réparer si glorieusement le mauvais succès de la précédente. M. Molé s'était donné un autre mérite aux yeux de la reine en faisant les premiers pas dans une voie de réaction salutaire contre les excès impies qui avaient fait tache à la révolution de Juillet. Il avait rétabli dans la salle des audiences de la cour d'assises l'image du Christ, qui en avait été bannie par la victoire populaire de 1830. Il avait, avec plus d'éclat encore, vengé l'honneur de la religion, en rouvrant à la piété des fidèles l'église profanée et dévastée de Saint-Germain l'Auxerrois.

J'ai besoin d'expliquer ici pourquoi la reine, si exacte en tout ce qui touchait aux observances religieuses, resta étrangère à cette ancienne paroisse des rois, qui était devenue la sienne depuis qu'elle résidait aux Tuileries. Dès son arrivée à Paris, en 1814, elle avait commencé à suivre les offices de Saint-Roch; Saint-Germain l'Auxerrois étant fermé lorsqu'elle avait quitté le Palais-Royal, ses habitudes paroissiales étaient par la force des choses restées les mêmes, et bientôt un lien plus puissant que celui de l'habitude était venu l'attacher à l'église qu'elle fréquentait depuis vingt ans : l'abbé Olivier avait été nommé curé de Saint-Roch. Je ne fais entrer dans mon récit le nom de cet ecclésiastique que parce que je sais tout le bien que sa parole fit pendant huit ans à la reine et l'impression profonde qu'elle en a conservée toute sa vie. L'abbé Olivier ne lui avait pas plu tout d'abord; elle lui trouvait une vivacité d'allures et parfois une inconsidération de langage peu en accord avec l'habit sacerdotal. Mais quand elle vit par les efforts de son infatigable activité la paroisse entièrement transformée, les offices ayant pris un caractère de grandeur qu'ils n'avaient nulle part ailleurs dans Paris, les ressources spirituelles prodiguées aux fidèles, et la ferveur des ouailles répondant au zèle du pasteur; quand elle eut subi



pour sa part l'inconcevable empire qu'il exerçait du haut de la chaire sur le nombreux auditoire rassemblé pour l'entendre, elle compta parmi les meilleures chances de sa vie celle d'avoir rencontré un enseignement aussi solide et aussi fructueux pour son âme que l'était celui du curé de Saint-Roch. L'abbé Olivier a été de nos jours le modèle le plus accompli que j'aie connu de l'éloquence pastorale. Il gouvernait son troupeau par la parole, parole facile, abondante, nourrie de l'Écriture sainte, et s'élevant sans effort, quand le sujet le commandait, aux plus grandes hauteurs du dogme, pour redescendre avec la même aisance aux détails les plus familiers de la pratique. Il excellait dans l'homélie, expliquant l'évangile selon la méthode des Pères, avec une richesse de développement et un bonheur d'expression également merveilleux. Ce qui en faisait un prédicateur selon le cœur de la reine, c'est que dans ses discours il n'y avait rien qui visât à l'effet, rien qui sentît la pompe oratoire; il instruisait, il émouvait simplement, naturellement; sa parole était véritablement le pain quotidien rompu à son auditoire, et de ce qu'il avait dit il y avait toujours quelque chose d'excellent à emporter. Chaque fois qu'elle le pouvait, la reine, en rentrant chez elle, rédigeait les analyses des sermons de l'abbé Olivier, de ceux

surtout qu'il prêchait pendant les retraites, et dans lesquels son éloquence était plus que jamais pénétrante. Bien souvent dans l'exil, alors que la parole de Dieu lui manquait sur la terre étrangère, il est arrivé à l'auguste bannie de relire ces analyses, avec les réflexions dont elle les avait accompagnées, et il y avait quelque chose qui tantôt la charmait, tantôt l'attristait, mais toujours lui profitait dans cette lecture.

Parmi les personnes qui entouraient la reine, beaucoup vers ce temps lui reprochaient de manquer de ce savoir-faire royal, de ce charlatanisme de bon aloi, qui se fait honneur devant le public des largesses de la charité. On eût désiré qu'elle fît aux convenances de la politique le sacrifice de l'humilité chrétienne, et qu'en laissant publier tout ce qu'elle répandait de bienfaits parmi les pauvres, elle vengeât la royauté des calomnies dont on empoisonnait l'esprit des classes inférieures. La reine s'y refusa toujours; elle ne connaissait pas deux manières d'être humble et charitable; elle ne voulut jamais l'être que selon l'Évangile. Pas davantage ne consentit-elle à faire parade de philanthropie, en acceptant le patronage officiel de certaines institutions de bienfaisance publique, qui eussent aimé à se parer de son nom. Je ne sache que la *Société maternelle* dont elle ait accepté et



exercé réellement la présidence. Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, qu'elle avait établies à Neuilly, étaient les seules confidentes des aumônes et du bien de tout genre que sa compatissante bonté faisait dans cette commune. Quelque infortune qu'elle ait soulagée, jamais le secret n'en a été trahi par elle. C'est par M. Andryanne, le compagnon de captivité de Silvio Pellico, qu'on a appris qu'il lui était redevable de sa délivrance. Il en coûta de longs et patients efforts à la reine pour arracher cette grâce à l'empereur, son beau-frère, qui croyait devoir à sa conscience et à l'intérêt de ses peuples d'être sans miséricorde pour les coupables de menées révolutionnaires. Elle ne travailla pas moins activement en faveur d'un de ses compatriotes proscrits, le commandant Poerio, frère de celui dont les souffrances ont si tristement accusé Ferdinand II devant l'Europe. Non-seulement cet officier dut à la reine son grade dans la légion étrangère, mais il n'y a sorte de bontés dont elle n'ait été prodigue envers lui et sa famille. J'en dirais bien plus long sur ce chapitre, si je pouvais tout dire et si je n'avais beaucoup oublié.

L'an 1838 fut peu fertile en émotions politiques. L'administration de M. Molé vécut d'une vie précaire, mais assez tranquille; elle eut seulement le

tort de préparer elle-même sa chute en recourant, pour se fortifier, à des élections qui n'eurent pour résultat que de l'affaiblir. C'était beaucoup pour la reine que toute une année de bonace, après les agitations de la plupart de celles qui avaient précédé : malheureusement il ne lui fut pas donné d'en jouir sans trouble ; les inquiétudes lui vinrent du sein de sa famille. Elle apprit, vers la fin du mois de janvier, qu'un incendie avait détruit à Gotha la maison de sa fille, et qu'on n'avait eu que le temps de l'enlever de son lit et de la transporter, à demi nue, par un très-grand froid, dans une habitation voisine. Cette nouvelle laissa pour quelque temps la reine dans une vive anxiété. Elle se rassura en voyant six semaines après la princesse Marie arriver aux Tuileries, sans que l'état de sa poitrine parût aggravé. Elle trouva seulement sa fille non pas changée pour elle, bien au contraire, mais pour le monde, auquel elle ne savait montrer qu'un visage triste et une sorte de morosité silencieuse. Cette sombre teinte de mélancolie s'éclaircit toutefois lorsque, sous un brillant soleil du mois de mai, elle alla prendre possession à Neuilly du pavillon de Wurtemberg, que son père avait fait ranger pour elle avec un goût et une élégance, qui la charmèrent. Elle se sentit à l'aise au milieu de la bienfaisante tranquillité de la campagne, et

attendit là, calme et recueillie, le terme de sa grossesse. La reine aussi attendait ce terme, mais son expérience ne lui permettait pas l'entière sécurité qu'elle voyait à sa fille et à son gendre. Les couches, quoique heureuses¹, furent suivies d'un sentiment de faiblesse qui allait presque à l'anéantissement, et qui ne dura pas moins de trois semaines. On en conçut quelque alarme. Vers la fin du mois d'août cependant les forces revinrent si subitement et si complètement à la jeune accouchée, que la reine n'eut plus d'objection au départ pour le château d'Eu, où le roi était toujours pressé d'aller prendre ses vacances. Restée à Neuilly avec son mari, la princesse se trouva assez forte pour se faire relever le 8 septembre, jour de la Nativité de la Vierge, et jour aussi de sa propre fête. Elle raconta à sa mère, avec l'effusion de la joie la plus pure, toutes les sensations qu'elle avait éprouvées dans cette pieuse cérémonie, aimant à y mêler le souvenir qui lui était revenu de la prière faite en commun avec sa sœur, dans cette même chapelle, au pied du même autel, le jour de leur première communion. Courte jouissance, hélas ! car bientôt les germes du mal qu'elle recélait dans son sein se développèrent avec une triste évidence ; elle-

1. 30 juillet.

même, sans le dire, se sentit atteinte, et lorsque les deux reines arrivèrent successivement à Neuilly, l'une d'Eu, l'autre de Laeken, elles furent effrayées du sinistre amaigrissement de la princesse Marie, et de l'altération profonde des traits de son visage. Il fut résolu qu'elle irait passer l'hiver en Italie. Le 3 novembre au matin, elle quitta le palais des Tuileries pour se rendre à Fontainebleau, où le roi l'avait précédée la veille, et ce fut là qu'elle dit à sa famille un adieu qui devait être le dernier.

Avant d'en venir au douloureux récit de sa fin, il faut que je fasse un pas en arrière pour rappeler un événement qui fut heureux alors pour la famille royale, et qu'on croyait devoir l'être pour la France. Le 24 août, madame la duchesse d'Orléans était accouchée d'un fils, et le roi s'était plu à donner au nouveau-né un titre que nul n'avait porté depuis le fondateur de la dynastie, le titre de comte de Paris. Paris, par l'organe de ses magistrats, applaudit à la pensée royale ; mais ce fut tout : la pensée populaire ne répondit point à celle du monarque ; le temps n'était plus aux souvenirs de l'ancienne royauté. La bouderie dans laquelle s'obstinait M. de Quélen, depuis le pillage de l'archevêché, ne permit pas que le comte de Paris fût sur le moment baptisé en pompe à Notre-

Dame, comme il appartenait au premier-né de l'héritier de la couronne. Le roi résolut d'attendre. Le conseil des ministres venait, à cette heure même, de décider l'envoi d'une expédition navale contre le Mexique pour demander raison au président Bustamente des torts répétés faits par son gouvernement aux intérêts français. Le prince de Joinville, revenu depuis quelques semaines d'une campagne de près d'une année, qu'il venait de faire, comme lieutenant de vaisseau, à bord de l'*Hercule*, obtint de son père la faveur de prendre part à cette expédition. La corvette la *Créole* fut mise sous ses ordres. Il partit emportant la joyeuse émotion d'un premier commandement, et laissant à sa mère des alarmes qu'il plut à la Providence de ne pas justifier.

C'était assez pour elle de la sollicitude douloureuse avec laquelle elle suivait la princesse Marie dans son voyage. Ce voyage se fit d'abord sans trop de souffrances; la malade, arrivée à Cannes, sembla même ressentir un heureux changement. Sous l'influence de ce ciel si pur et de cette tiède atmosphère, à la vue de toutes les magnificences qu'étale la nature dans la belle contrée des Alpes maritimes, ses forces se ranimèrent, son imagination se réchauffa, et elle écrivit à sa mère une lettre, dans laquelle, oubliant sa santé, elle ne par-

lait que du ravissement qu'elle éprouvait. « Je n'ai rien vu, disait-elle, de magnifique comme la route de Cannes jusqu'au delà de Nice. A droite, à vingt pas, la mer; à gauche, des campagnes, des bois d'orangers, non pas chétifs et rabougris, mais de dix-sept à vingt pieds de haut, puis des montagnes boisées, et pour fond d'autres montagnes couvertes de neige, le tout éclairé par un soleil brûlant... Chaque pas, chaque coup d'œil, chaque respiration est une jouissance, et quand je pense qu'après-demain je serai fixée dans ce climat, dans ce pays, au milieu de cette végétation, pour me reposer et me guérir, il me semble que c'est déjà à moitié fait. » Cette illusion ne dura guère. A peine établie à la villa Albaro, près de Gênes, la princesse y fut saisie si violemment par l'âpreté du vent de mer, qu'il fallut la transporter en toute hâte sous le ciel plus doux de Pise. Comme il est trop ordinaire en ces cruelles maladies, quoique mourante, elle supporta à merveille ce dernier voyage. Elle arriva à Pise dans un état qui rendit à elle et à son mari un rayon d'espérance. Ce mieux trompeur se soutint même plusieurs jours. Elle put sortir en voiture, et visiter la place où s'élèvent les quatre illustres monuments de l'art italien au moyen âge, le Dôme, le Baptistère, la Tour penchée et le Campo-Santo. Elle eût bien

désiré franchir le seuil de ce mausolée splendide de tant de générations, où, dans un des rêves poétiques de sa première jeunesse, elle avait placé sa sépulture ; elle ne put que faire le tour extérieur des murailles. C'en était assez pour donner un dernier éveil à son imagination : inspirée par la pensée des grandes fresques du Giotto et d'Oragna, elle ressaisit ses crayons d'une main défaillante, et se mit à tracer deux idéales figures de la Vierge et de l'enfant Jésus. Saint et touchant adieu qu'elle disait à l'art ! Le flambeau de la vie venait de jeter ses dernières lueurs et n'avait plus qu'à s'éteindre.

M. le duc de Nemours arriva le 22 décembre à Pise. Il était chargé de porter à la malade les dernières paroles et les embrassements de sa famille, et, s'il en était temps encore, de la préparer à la visite de sa mère et de ses sœurs. Il ne put qu'assister à sa fin. Ce fut lui qui eut à remplir l'austère devoir de lui annoncer que les médecins ne croyaient plus à sa guérison. Le 4^{er} janvier, jour de fête solennelle, elle satisfit, en communiant, au plus cher besoin de son cœur ; le lendemain, assurée qu'il ne lui restait plus que des heures à vivre, elle montra un pieux empressement à recevoir l'extrême onction. Il était quatre heures de l'après-midi ; à cinq heures et demie elle eut un si

violent étouffement qu'on la crut morte. Ce n'était autour de son lit que larmes et sanglots. Tout à coup sa voix retentit avec une force qui fait tressaillir les assistants. Épuisée et mourante il n'y a qu'un instant, elle a retrouvé une sorte d'énergie surnaturelle; sa parole est redevenue ferme et nettement accentuée; ses yeux brillent de leur éclat le plus vif, et il y a sur son visage une expression de beauté tout idéale; Dieu lui donnait, à son heure dernière, une de ces extases qu'il envoie quelquefois aux âmes saintes, et qui marquent leur passage de la terre au ciel, du temps à l'immortalité. Ce qu'elle dit à cet instant solennel fut prononcé avec une onction si pénétrante et une si haute majesté, la foi donnait à son langage quelque chose de si inspiré, qu'on ne saurait le répéter sans l'affaiblir. Le moment vint cependant où elle fut tirée de sa céleste vision par le retour de ses souffrances. « Mon Dieu, dit-elle avec un accent étouffé, une troisième agonie ! Je ne pourrai plus la supporter... Je souffre trop. » Il fallut que le prêtre redoublât ses pieuses exhortations pour l'aider à soutenir cette suprême angoisse. Comme il s'était arrêté un instant : « Le prêtre, reprit-elle d'une voix entrecoupée, le prêtre, parlez !... » tant les discours de la religion en ce moment même avaient de puissance pour enchanter ses douleurs !

Depuis lors on cessa d'entendre les sons affaiblis que de temps en temps elle essayait de murmurer. Seulement, vers huit heures, M. le duc de Nemours l'ayant embrassée au nom de la reine : « Oui, » dit-elle, et ce fut sa dernière parole. Elle avait plusieurs fois baisé le crucifix en y attachant amoureusement ses regards; comme le mouvement de ses lèvres semblait le redemander, on le lui offrit... ses lèvres glacées ne purent se serrer, et elle défailloit dans cet acte suprême de piété envers son Dieu. Ses yeux seuls disaient encore la religieuse extase où l'entretenaient les paroles du prêtre. Elle rendit ainsi sans effort et sans souffrance son dernier soupir... Et son noble frère écrivait à la reine : « Nous avons perdu un ange sur la terre, mais une sainte est au ciel. »

Je n'ai point à raconter ses funérailles; je n'ai point à rappeler le triste empressement avec lequel, de Toulon à Dreux, à travers une partie si grande du territoire français, les populations accoururent pour saluer de leurs regrets et accompagner de leurs prières les restes mortels de la fille du roi; je ne retracerai pas davantage les scènes de deuil que vit la chapelle de Dreux. Je ne dois parler ici que de la reine, et la reine ne fut pas à Dreux. Cette perte, quoique attendue, lui brisa le cœur; sa douleur fut immense; mais pour une âme reli-

gieuse comme la sienne, une mort aussi sainte portait avec elle sa consolation. « Que je serais heureuse de mourir comme elle ! » me dit-elle alors, et m'a-t-elle depuis répété plus d'une fois. Je vis, à son arrivée à Paris, la reine des Belges, qui, sur la fatale nouvelle, était accourue au sein de sa famille. Je lui parlai de sa mère. « Ma mère, me répondit-elle, elle n'est plus sur la terre. Elle est dans le ciel. » Et je ne saurais dire quelle ineffable douceur se mêla à l'amertume des larmes maternelles lorsque, dix-huit mois après, Monsignor della Fanteria, qui avait assisté la princesse Marie à ses derniers moments, dit à la reine ces propres paroles : « Je ne prie pas pour elle, je l'invoque comme une sainte. »

Les personnes royales ne s'appartiennent pas à elles-mêmes. Sous le coup des infortunes domestiques, elles n'ont pas la ressource, ordinairement permise aux conditions privées, de se dérober aux regards publics et de pleurer à l'écart. Le soin des affaires d'un État n'admet point d'intermittence ; quand on en porte le fardeau, il faut, avec la mort dans l'âme, faire bonne mine à des hommes qu'on aimerait à ne pas voir, à des choses dont on aimerait à ne pas entendre parler, et parfois, à force de tracas et d'ennuis, oublier malgré soi sa douleur : c'est ce qui arriva au roi le lendemain du jour où il

venait de mettre sa fille au tombeau, et je n'ai pas besoin d'ajouter que le contre-coup de ce qu'éprouva le roi se fit ressentir nécessairement à la reine. Au moment même du retour de Dreux, la grande intrigue de la *coalition* triomphait dans la Chambre des députés, et le ministère de M. Molé était obligé de donner sa démission. Plutôt que de l'accepter, le roi se résigna à interroger le pays par de nouvelles élections, mesure hasardeuse, après une dissolution faite trois mois auparavant¹. Le résultat fut contraire au cabinet qui se retira, et l'on entra alors dans une crise ministérielle, la plus longue et la plus laborieuse d'un règne qui en vit tant d'autres. Elle dura plus de deux mois².

Les détails n'en seraient pas ici à leur place; il est toutefois une circonstance que je suis obligé de mentionner. Cet interrègne du pouvoir parut à la reine un événement d'une si grave et si triste singularité, qu'elle entreprit d'en écrire jour par jour l'histoire³. Je vois dans ce récit à quel point les sentiments du roi se reflétaient dans son âme; j'y vois combien elle gémissait de voir « un ministère faible, il est vrai, et servi par des agents sub-

1. La Chambre, dissoute le 2 février 1839, avait été élue au commencement de novembre 1838.

2. Du 8 mars au 12 mai.

3. Ce morceau d'histoire a plus de cinquante grandes pages.

alternes corrompus, mais honnête et ayant rendu la France au dedans heureuse et tranquille et fait au dehors des choses honorables, culbuté par une union monstrueuse d'amours-propres, de vanités et d'ambitions déçues. » J'y lis enfin ces mots remarquables : « Je voudrais pouvoir couvrir d'un voile, pour l'honneur de mon pays, les manœuvres et les intrigues auxquelles ont donné lieu des deux côtés les élections. » Au fond, ce qui domine dans ces pages, c'est le dégoût et la tristesse qu'inspire à la reine la tâche imposée à son mari de traiter avec les calculs étroits des convenances personnelles, là où elle eût voulu qu'il n'eût à traiter qu'avec le patriotisme et le désintéressement. Une émeute insensée, qui éclata dans les rues de Paris, encouragée par la vacance prolongée du pouvoir, mit fin, comme par rencontre, à cette crise interminable. La tentative révolutionnaire de Barbès donna naissance au ministère du 12 mai 1839.

Il se passa alors à Neuilly une scène d'un très-grand intérêt. L'audacieux chef républicain ayant été condamné à mort ¹ par la cour des pairs, sa sœur vint en larmes se jeter aux pieds du roi, et lui demander sa grâce. Le roi, toujours facile à pardonner, la lui promit « s'il pouvait l'obtenir ».

1. Le 43 juillet, comme un des auteurs du meurtre du lieutenant Drouineau.

C'était le langage d'un monarque constitutionnel, et ce ne fut pas en effet sans beaucoup de peine qu'il obtint de pouvoir suivre le mouvement de son cœur. Deux jours se passèrent durant lesquels ses ministres réunis en conseil persistèrent unanimement à combattre sa volonté, en même temps qu'autour de lui, dans sa maison, ses plus fidèles serviteurs, les uns tout haut, les autres à voix basse, protestaient contre la clémence, comme contre une des fautes politiques les plus désastreuses. Le roi, pour commettre cette faute, si c'en fut une, eut le bonheur de trouver des complices dans sa famille, et le premier de tous fut la reine.

Après tant de pénibles secousses qui duraient depuis plus de sept mois, l'âme et le corps avaient besoin chez elle d'un peu de repos ; elle alla le chercher d'abord au château d'Eu, ensuite dans celui de Fontainebleau. La perte récente et douloureuse qu'on avait faite dispensait de l'assujettissement et de la fatigue des fêtes et des grandes réceptions. Il y avait seulement à Fontainebleau un camp de manœuvres que commandait le duc de Nemours, et dont les officiers durent de temps en temps être reçus au château. Ce fut dans ce camp que le duc d'Aumale, qui venait d'achever avec grand éclat ses études classiques, commença sa vie militaire ; il passa sans intervalle

des bancs du collège sous la tente du capitaine d'infanterie. Il ne fut pas donné cependant à la reine de goûter là jusqu'au bout la paix qui lui était si nécessaire ; elle reçut à Fontainebleau le dernier jour de septembre une nouvelle qui lui causa un profond chagrin. M. Gallard venait de mourir. C'était pour elle une très-grande perte. M. Gallard n'était pas seulement depuis plus de quinze ans le dépositaire des secrets de sa conscience, c'était un ami, un conseiller éclairé et sûr à qui, dans mainte circonstance difficile, elle était heureuse de recourir. Ce sage prélat n'était pas moins apprécié du roi, qui, ayant reconnu chez lui un rare esprit de discernement, s'abandonnait presque exclusivement à ses conseils pour le choix des évêques. De là l'excellence du plus grand nombre de ces choix. M. Gallard avait été récemment promu à la coadjutorerie de Reims, et le siège de Paris lui était destiné. M. de Quélen, qui depuis assez longtemps était très-malade et qui voyait sa fin s'approcher, témoigna un vif regret de la mort de son vénérable confrère. « C'était lui, dit-il, qui devait me succéder ; je le savais, et j'étais heureux de cette espérance. » M. de Quélen ne lui survécut que de trois mois.

Ni le départ du prince de Joinville pour le Levant, où commençaient à se passer de très-graves

événements, ni la promenade militaire du duc d'Orléans aux Portes de fer n'agitèrent beaucoup la reine accoutumée désormais à se priver de ses fils pour le service du pays; il lui survint une tout autre souffrance, une de celles contre lesquelles elle se sentait le moins de courage. La Chambre des députés rejeta le projet de loi par lequel une dotation lui était demandée pour M. le duc de Nemours¹. Il y avait eu mauvais vouloir, sinon mauvaise foi, dans l'appréciation, faite au sein de la commission de la Chambre, des revenus de la liste civile et du domaine privé : il y eut insulte à la couronne dans le refus de délibérer sur les articles de la proposition qui émanait d'elle. On donnait raison par ce silence dédaigneux aux bruits calomnieux répandus sur l'insatiable avarice du roi; on lui imprimait sur le front une véritable flétrissure. Les ministres tombèrent les yeux fermés dans un piège tendu sur leurs pas. Je ne saurais trouver de termes pour dire à quel point la reine se sentit blessée au cœur : c'était, à ses yeux, une des plus mortelles atteintes que pût recevoir la royauté, et son sentiment ne la trompait pas. L'événement qui avait donné lieu à la demande de dotation ne s'en accomplit pas moins. Le 27 avril 1840, M. le duc de Nemours épousa au

1 . 20 février 1840.

palais de Saint-Cloud la charmante princesse Victoire de Saxe-Cobourg, chez qui une timidité excessive faisait seule ombre à l'éclat éblouissant de sa jeunesse et de sa beauté. On fut quelque temps avant de connaître le son de sa voix, tant elle tremblait en parlant; on fut plus longtemps encore avant de connaître ses aimables qualités et ses sérieux mérites, tant elle avait peur de se produire! La reine, qui l'attira doucement à elle, tarda moins que personne à l'apprécier et conçut pour elle une affection que les années ne firent qu'accroître.

Le rejet de la loi de dotation avait eu pour conséquence immédiate la retraite du ministère, et le 1^{er} mars, M. Thiers était devenu le chef d'un cabinet dont l'existence devait être courte, mais pleine d'événements. Si la reine n'eut pas à éprouver de nouvelles douleurs, elle eut à passer par une suite non interrompue de secousses, qui laissèrent à son âme bien peu de quiétude. Elle vit partir pour l'Afrique le duc d'Orléans, emmenant avec lui son jeune frère le duc d'Aumale. Un grand effort avait été préparé pour emporter et occuper définitivement le Teniah de Mouzaïa, passage disputé plus d'une fois entre nos soldats et les Arabes dans des rencontres très-sanglantes. Le succès fut complet ¹, mais acheté assez chèrement, et deux offi-

4. 42 mai 1840.

ciers de la maison royale, les généraux Marbot et de Rumigny rapportèrent des blessures qui ne permirent pas de douter qu'il y eût quelque risque à courir à côté des princes. Au même temps, le prince de Joinville se disposait à remonter à bord de sa frégate la *Belle-Poule*, pour aller chercher à Sainte-Hélène les restes de Napoléon rendus par l'Angleterre à la France. Il était malade et séparé d'une partie de sa famille par la rougeole, lorsque le roi lui confia cette mission, peu du goût de la reine, mais dont elle comprit l'importance pour la bonne renommée de son fils. Leurs adieux furent tristes. Il eût été fort doux pour la reine de pouvoir se rendre à Laeken auprès de sa fille, qui était à la veille d'accoucher; mais ce ne fut pas elle qui eut le bonheur de recevoir la princesse Charlotte à sa naissance ¹. Depuis que la vie du roi était si fréquemment menacée, et que tant de difficiles affaires l'accablaient de leur poids, elle s'était fait un devoir de ne plus se séparer de lui, et avait renoncé complètement au charme de ses voyages de Bruxelles. Il fut convenu que, par une heureuse compensation, Leurs Majestés belges, dont les mouvements étaient plus libres, rendraient

1. Ce fut une de ses dames, la marquise de Roure, l'une des personnes les plus aimées de la reine des Belges.

leurs visites à Paris plus fréquentes. Tout le monde sait la gravité qu'avait acquise alors la question d'Orient; tout le monde sait comment lord Palmerston, uniquement pour se donner la mauvaise satisfaction d'isoler la France en Europe, faillit, par la signature clandestine du traité du 15 juillet, ôter au monde les bienfaits de la paix, maintenue depuis dix ans par les persévérants et vertueux efforts du roi Louis-Philippe. De grands armements de terre et de mer furent faits dans l'intention surtout de donner à réfléchir à ceux qui, avec une si coupable légèreté, menaçaient d'allumer une guerre générale. Le roi était calme, déterminé à conserver la paix aussi longtemps qu'il serait possible, mais ne pouvant pas ne pas partager les susceptibilités si vivement excitées de l'honneur national. Dans un des derniers jours de juillet, il manda, dès 6 heures du matin, M. Thiers à Neuilly, pour lui dire qu'il venait de passer la nuit avec son fils aîné, sa femme et sa sœur à conférer sur le grave état des affaires, et que le résultat de ses réflexions était de garder la position prise par la France dans les négociations, mais d'unir la prudence à la fermeté, pour ne pas exposer légèrement le pays aux horreurs de la guerre. « Oui, soyez prudent, » répéta la reine, et tournant son regard vers le duc d'Orléans, elle ajouta : « Songez

que la guerre me les prendrait tous, et combien m'en rendriez-vous? »

Le roi partit le 5 août pour Eu, où M. Guizot, alors ambassadeur à Londres, devait se rencontrer avec M. Thiers, afin d'y conférer sur la conduite que commandaient les circonstances. Dès le lendemain arrivèrent des dépêches annonçant que le prince Louis Bonaparte venait de renouveler à Boulogne, sans plus de succès, son aventureuse équipée de Strasbourg. Quelques sérieuses que fussent ses autres préoccupations, le roi n'en crut pas moins devoir se rendre à Boulogne, pour remercier la population et la garnison de leur ferme et loyale attitude devant les séductions et les menaces du prétendant impérial. Le 16 au soir, avec sa sœur, les ducs de Nemours, d'Aumale et de Montpensier et la princesse Clémentine, il s'embarqua au Tréport sur le navire à vapeur *le Vélote*, par un temps qui semblait promettre la plus rapide et la plus heureuse traversée. Mais à peine avait-on gagné le large, que les vents changèrent, et que commença une bourrasque des plus violentes. Le brave amiral Roussin, alors ministre de la marine, eut un moment d'inquiétude pour les têtes royales, dont il se regardait comme responsable. On ne put entrer dans le port de Boulogne; il fallut aller s'échouer à Calais, où l'on débarqua à grand'peine

sur des planches, dont on avait formé une sorte de pont pour joindre le navire à la jetée. « Moi malheureuse, m'écrivait la reine, j'étais allée pendant ce temps par terre à Boulogne. J'y ai vu la mer en fureur, j'y ai vu arriver les bâtiments qui les avaient accompagnés, et point de *Vélocé*. Je suis courue à Calais pour savoir de leurs nouvelles, et j'ai eu le bonheur de les y trouver sains et saufs. »

Ce ne fut là qu'un épisode bien vite oublié parmi des événements qui se pressaient plus sérieux les uns que les autres. Le temps n'était pas à faire au château d'Eu une longue villégiature. On revint à Saint-Cloud le 23 août. M. Thiers pas plus que le roi ne voulait la guerre ; mais il n'y avait pas entre eux un complet accord sur le langage à tenir devant l'Europe, non plus que sur le caractère et l'étendue à donner aux préparatifs militaires, et l'on pouvait prévoir dès lors la dissolution du cabinet. L'agitation de l'esprit public avait, en outre, ramené le trouble dans les rues ; les promenades bruyantes d'ouvriers, le chant de la *Marseillaise*, et d'autres symptômes plus marqués attestaient le réveil des passions révolutionnaires. L'attentat de Darmès en fut une déplorable manifestation ¹.

1. 15 octobre.

Comme le roi retournait vers six heures du soir des Tuileries à Saint-Cloud, ce conspirateur¹ déchargea contre la voiture royale une carabine qui ne contenait pas moins de treize projectiles, dans l'intention, proclamait-il avec orgueil, « de délivrer la France du plus grand tyran des temps anciens et modernes. » Parole aussi insensée qu'atroce, faite pour inspirer autant de pitié que d'horreur ! On ne sortit de ce violent état de crise que par la formation du ministère du 29 octobre, dans lequel M. Guizot prit le portefeuille des affaires étrangères. La reine respira. Elle put se rendre avec l'esprit plus libre aux devoirs de la famille, et, prenant sa place de mère au lit de madame la duchesse d'Orléans, recevoir entre ses bras le petit duc de Chartres², dont la chétive apparence causa une impression pénible à son père, mais qui, grâce à des soins bien entendus, devait démentir heureusement les alarmes conçues pour son enfance.

La frégate la *Belle-Poule*, pendant ce temps, faisait voile vers l'Europe, rapportant la dépouille mortelle de Napoléon. Elle mouilla le 30 novembre

1. Lorsque, dans son interrogatoire, on lui demanda, selon l'usage, quelle était sa profession, il répondit : « Conspirateur. »

2. 9 novembre.

sur la rade de Cherbourg. Le bâtiment à vapeur *la Normandie* prit à son bord le cercueil impérial, et le porta au Havre, où un nouveau transbordement le fit passer sur un navire de plus petit tonnage, destiné à remonter la Seine jusqu'au pont de Neuilly. La reine, avec la princesse Clémentine et les ducs de Nemours et de Montpensier, marcha, le long de la rivière, au-devant de son fils, de Neuilly jusqu'à Saint-Ouen, et du bord de l'eau échangea quelques signes avec lui. C'était le 14 décembre : le vent soufflait du nord avec beaucoup de violence ; le froid fut, ce jour-là et le lendemain, un des plus forts qu'on ait jamais ressentis à Paris. La reine rentra avec le frisson de la fièvre aux Tuileries. Elle n'en voulut pas moins assister le lendemain à la grande cérémonie des Invalides, à laquelle elle ne croyait pas que pût manquer l'épouse du roi et la mère du prince de Joinville. Elle ne fit que se refroidir davantage dans les vastes appartements de l'hôtel et dans l'église, où elle resta près de cinq heures. Elle prit le lit, à son retour, extrêmement souffrante, et l'on conçut pour elle des inquiétudes, qui heureusement ne furent pas de longue durée.

L'année 1841 commença. On eût dit qu'après tout ce que la reine avait eu à subir d'épreuves dans les deux précédentes, la Providence lui vou-

lait laisser un peu de temps pour respirer et retrouver des forces contre le coup plus terrible que tous les autres qu'elle lui réservait dans l'année qui allait suivre. L'horizon n'avait plus rien de menaçant. L'assiette du pouvoir redevint plus ferme qu'elle ne l'avait été depuis la fâcheuse époque de la coalition ; le gouvernement, quoique ayant trouvé dans M. Thiers un nouvel et puissant adversaire, sortit avec bonheur des difficultés du dedans et du dehors ; à défaut de l'ordre moral, qui ne rentre pas à commandement dans les esprits, l'ordre matériel fut maintenu ; la prospérité publique reprit son cours ; le roi et sa famille purent dormir tranquilles. Le jeune comte de Paris fut baptisé avec grande pompe à Notre-Dame¹ par M. Affre, qui avait été donné pour successeur à M. de Quélen. C'était la première fois que la royauté de juillet se montrait dans la cathédrale au pied des autels ; la reine en ressentit une religieuse satisfaction. Elle eut à remercier Dieu d'avoir sauvé en Afrique le duc d'Aumale d'une grave maladie, et de l'avoir ensuite protégé contre la balle d'un assassin, lorsqu'il rentrait à Paris à la tête de son régiment². Rien du reste ne vint

1. 2 mai.

2. 13 septembre. Attentat de Quémisset.

contrarier les habitudes intérieures de la vie royale; les séjours de Neuilly, d'Eu, de Saint-Cloud, se succédèrent dans leur ordre accoutumé; l'hiver rassembla tous les princes autour de leurs parents aux Tuileries, et la session de 1842, session livrée principalement à des discussions de l'ordre administratif, laissa en se terminant l'esprit public assez calme pour que les ministres proposassent au roi la dissolution de la Chambre des députés, et la convocation des collèges électoraux pour le 9 juillet.

Je touche, hélas! à une date fatale. Ces élections intéressaient beaucoup M. le duc d'Orléans, qui, encore que séparé sur quelques points de la politique du cabinet, lui souhaitait très-sincèrement la victoire. Il prenait note avec le soin le plus exact des opérations de chaque collège, supputait les gains et les pertes du ministère et de l'opposition, et, comme il me savait de mon côté occupé du même travail, il aimait à conférer ses calculs avec les miens. Je le vis donc et l'entretins plus que je n'en avais l'habitude dans les deux journées qui précédèrent celle du 13. Jamais je ne l'avais trouvé d'une amabilité plus expansive, souriant plus gaiement à la vie, envisageant l'avenir avec plus de confiance. Le lendemain il n'était plus.

Probablement n'apprendrais-je rien à aucun de

mes lecteurs en racontant les détails de la mort de ce malheureux prince. Je n'écris pas d'ailleurs son histoire, j'écris celle de sa mère. Mais il se trouve que cette mère, quelques semaines après les funérailles de son fils, a pris la plume pour se redire à elle-même ses souvenirs, pour recueillir les impressions de sa douleur, et ces pages, qu'elle semble avoir écrites avec le sang de son cœur déchiré, sont là sous mes yeux, et je crois qu'il entre dans les convenances de ma tâche d'en citer quelques-unes, persuadé que personne n'échappera à l'émotion que je viens d'éprouver en les lisant¹.

« Mon Chartres, mon fils bien-aimé, celui dont la naissance avait fait mon bonheur, dont l'enfance et l'adolescence avaient fait toute mon occupation, dont la jeunesse était ma gloire et ma consolation, et qui, j'espérais, serait l'appui de mes vieux jours, n'existe plus ! Il nous a été enlevé, au milieu du plus complet bonheur, et de la plus heureuse perspective pour l'avenir, lorsque chaque jour il gagnait en vertus, en raison, en sagesse, suivant les traces de son noble et excellent père. C'était pour moi plus qu'un fils, c'était mon meilleur ami. Et Dieu me l'a ôté ! Que sa sainte volonté soit

1. Elles sont écrites en français.

faite ! Je méritais cette punition, j'aimais trop mon pauvre enfant...

« Le 2, Chartres et Hélène sont partis pour Plombières, où celle-ci devait prendre les bains. Lui, après l'y avoir établie, devait revenir passer quelques jours à Paris, avant d'aller à Saint-Omer pour y prendre le commandement d'un corps d'armée, destiné à opérer sur la Marne de grandes manœuvres, objet de toutes ses pensées et de toutes ses occupations depuis un an. En effet, le 9, il est revenu de Plombières et est venu dîner avec nous à Neuilly, très-occupé des élections et en parlant avec cette chaleur d'esprit et de cœur qu'il mettait à tout ce qu'il faisait. Le lendemain, jour de ma fête, il est arrivé, contre son usage, avec un énorme bouquet, me disant que c'était au nom de toute la famille. Il a entendu la messe et déjeuné avec nous. Il était si gai ! à dîner, il était assis à côté de moi ; il s'est levé en pied, a bu à ma santé avec fracas, et a fait jouer par la musique une marche particulière en mon honneur. Qui aurait dit que c'était pour la dernière fois que ce cher enfant me témoignait tant d'affection?... Le 11, il est encore resté à dîner, et a passé la soirée avec nous, toujours très-occupé de son camp et des élections. Hélas ! quel est le néant des projets des hommes ! Il devait mourir avant d'aller prendre

le commandement de ce camp, objet de tous ses désirs, et le premier acte de cette nouvelle chambre devait être d'assurer sa régence pendant la minorité de son fils...

« Le 12, il est arrivé vers quatre heures dans sa tenue de campagne... Nous avons causé ensemble sur la santé d'Hélène, dont il était tourmenté, sur le mariage de Clémentine, qu'il désirait vivement, sur les élections, enfin sur beaucoup d'autres points, lui, terminant toujours par ce refrain : « Enfin, chère Majesté, nous finissons toujours « par être d'accord sur les points importants. » Et c'était bien vrai... Après le dîner, nous avons été faire le tour du parc, lui, Victoire,¹ Clémentine, Aumale et moi. Jamais il n'avait été si gai, si brillant, si affectueux pour moi. Il me parlait de ses dispositions pour les troupes, de l'époque où le roi devait aller avec nous à Sainte-Ménéhould, du temps qu'il y passerait, de l'emploi des journées ; il se faisait une fête de lui donner pour bouquet la représentation de la bataille de Valmy. Je lui ai donné le bras, en lui disant : « Viens, « cher appui de ma vieillesse, » et le lendemain il

1. La reine met ici en parenthèse que le duc de Nemours inspectait la cavalerie à Lunéville, le prince de Joinville était à Naples avec l'escadre, et le duc de Montpensier à Vincennes, où il suivait ses études d'artillerie.

ne devait plus exister ! Nous sommes rentrés au salon un peu tard ; il est arrivé beaucoup de monde. Il est resté à causer jusqu'à dix heures, et en s'en allant, il est venu me souhailer le bonsoir. Je lui ai donné la main et lui ai dit : « Tu viendras nous voir demain avant de partir ». Il a répondu : « Peut-être !... »

« Le 13, à onze heures, nous allions monter en voiture, pour nous rendre aux Tuileries. En suivant le roi dans le salon rouge, je vois Trouessart¹, avec une mine effarée, parler à l'oreille du général Gourgaud, qui fait un geste d'effroi, et va parler tout bas au roi, qui s'écrie : « Ah ! mon Dieu ! » Alors je m'écrie : « Il est arrivé quelque chose à un de mes enfants. Je veux savoir la vérité, qu'on ne me cache rien. » — Le roi me répond : « Oui, ma chère, Chartres en venant ici a fait une chute, et on l'a porté dans une maison à Sablotville. » En entendant cela, je me suis mise à courir comme une folle, malgré les cris du roi et les remontrances de M. de Chabannes, qui me suivait. Mais mes forces n'étaient pas d'accord avec mon cœur, et arrivée à la hauteur de la ferme, je n'en pouvais plus. Heureusement le roi arrivait en voiture avec ma sœur, et je suis montée avec eux.

4. Commissaire de police.

Notre voiture s'est arrêtée, nous sommes descendus précipitamment et nous sommes entrés dans l'auberge, où nous avons trouvé dans une petite chambre, sur un matelas étendu par terre, Chartres qu'on saignait en ce moment... »

J'omets ici une longue suite de détails, la plupart relatifs aux efforts inutiles faits pour rappeler le mourant à la vie.

..... « Le râle venait de commencer. « Qu'est-ce « que cela ? » me dit le roi. — Je lui ai répondu : « Mon ami, c'est le râle. De grâce, qu'on aille cher- « cher un prêtre, que mon pauvre enfant ne meure « pas comme un chien. » Et je suis allée un moment dans la petite chambre à droite, où je me suis jetée à genoux, et ai demandé à Dieu du fond de mon âme, s'il voulait une victime, de me prendre, et de conserver notre si cher enfant... Peu après, est arrivé le docteur Pasquier ; je lui ai dit : « Monsieur, vous êtes un homme d'honneur, si « vous croyez le danger imminent, je vous prie de « me le dire, pour que mon enfant reçoive l'extrême « onction. » Il a baissé la tête et il m'a dit : « Ma- « dame, il en est temps. » Le curé de Neuilly est entré, et lui a administré le sacrement, pendant que nous étions tous à genoux, à l'entour de ce

grabat, pleurant et priant. J'ai détaché de mon cou une petite croix, contenant une parcelle de la vraie croix, et je l'ai mise dans la main de mon pauvre enfant, pour que ce Dieu sauveur ait pitié de lui dans son passage pour l'éternité... M. Pasquier s'est levé et est allé parler à l'oreille du roi. Alors ce vénérable et infortuné père, le visage inondé de larmes, s'est agenouillé auprès de son aîné, et l'embrassant tendrement s'est écrié : « Ah ! « si c'était moi, au lieu de lui !... » Je me suis approchée aussi, et je l'ai embrassé trois fois, pour moi, pour Hélène, pour ses enfants. J'ai mis sur sa bouche la petite croix, signe de notre rédemption, et je l'ai ensuite posée et laissée sur son cœur. Toute la famille l'a embrassé successivement, et chacun est retourné à sa place... Cependant la respiration est devenue inégale ; elle a été interrompue deux fois et a repris : j'ai demandé alors que le prêtre rentrât pour dire les prières des agonisants. A peine s'était-il mis à genoux et avait fait le signe de la croix, que mon cher enfant a fait une dernière et profonde inspiration, et que son âme belle, bonne, généreuse et noble a quitté son corps... Le prêtre, sur ma demande, a dit un *De profundis* ; le roi a voulu m'entraîner, mais je l'ai prié de me permettre d'embrasser une dernière fois ce fils chéri, objet de

ma plus vive tendresse. J'ai pris dans mes mains cette tête si chère, j'ai baisé ses lèvres toutes froides et décolorées, j'ai posé dessus la petite croix, et je l'ai emportée, en disant un dernier adieu à celui que j'aimais tant, que j'avais peut-être trop aimé. Le roi m'a emmenée dans la chambre voisine; je me suis jetée à son cou; nous étions malheureux ensemble; notre irréparable perte nous était commune, et je souffrais autant pour lui que pour moi. Il y avait foule dans cette petite chambre; je pleurais, je parlais, j'étais hors de moi. Je ne me souviens que du malheureux maréchal Gérard, dont je comprenais alors toute l'infortune ¹.

« Au bout de quelques minutes, on a dit que tout était prêt. Le corps avait été placé sur un brancard couvert d'un drap blanc. Il était porté par quatre hommes de la maison, et soutenu par deux gendarmes. On est sorti par la porte cochère de l'écurie; il y avait en dehors une foule immense. Deux bataillons du 2^e et du 17^e léger, qui naguère avaient passé avec lui les Portes de fer et forcé le col de Mouzaïa, bordaient la haie, et ont continué avec nous. Nous avons tous suivi à pied le corps inanimé de ce fils bien-aimé, qui peu d'heures

1. Le maréchal avait récemment perdu son fils aîné, le jeune Cyrus Gérard.

auparavant arrivait sur cette route, plein de santé, de force, de bonheur, d'espérance, pour embrasser ses parents, plongés à présent dans une immense douleur. Nous l'avons ainsi porté et déposé dans notre chère petite chapelle, où quatre jours auparavant il avait entendu la messe avec toute la famille. »

Le récit de la reine s'arrête là. Elle ne dit pas les longues heures qu'elle alla passer dans cette chapelle, à genoux, près du cher défunt, tout le temps qu'il put rester la face découverte ; elle ne dit pas cette dernière visite que le roi et elle lui firent au milieu de la nuit et le dernier baiser que tous deux déposèrent sur le front glacé de leur fils, un instant avant que se fermât sur lui le cercueil ; elle ne dit pas la psalmodie lugubre de l'office des morts, ne discontinuant ni jour ni nuit, pendant des semaines entières, et tous les membrés de la famille royale, ainsi que leurs amis et leurs serviteurs, se succédant là sans interruption pour prier et pleurer ; elle ne dit pas (comment aurait-elle pu le dire ?) ce que fut le moment où il lui fallut se séparer de ce cercueil, auprès duquel elle s'était accoutumée à vivre, ses sanglots, ses cris, les emportements de son désespoir, scène déchirante à laquelle le roi seul parvint à l'arracher, quoi-

qu'il fût abandonné de ses forces presque autant qu'elle l'était elle-même. Ce ne fut pas chose permise à la reine de voir le cortège funèbre s'acheminer lentement de Neuilly à Paris, au milieu des populations muettes et consternées ; elle n'assista pas au deuil de la grande cité, deuil universel, dans lequel les mauvaises passions se sentirent elles-mêmes obligées au silence ; elle n'eut pas le spectacle triste et imposant de tous les corps de l'État rassemblés à Notre-Dame dans le sentiment d'une douleur commune. Elle resta à Neuilly avec le roi et ses filles. Mais cinq jours après ¹, à Dreux, elle ne se refusa aucun des plus douloureux détails de la cérémonie, et tout étant consommé, seule, après tous, elle voulut encore aller dire un suprême adieu à la pierre sépulcrale qui couvrait les restes de son fils : dans cet autre monde, où ses pensées ne pouvaient pas ne pas le suivre, il n'y a point de témérité à supposer qu'elle le recommanda aux prières fraternelles de celle que trois ans auparavant elle avait déposée dans ce même caveau.

Je ne voudrais point placer ailleurs qu'à la suite de ce récit une parole de la reine Marie-

1. 4 août.

Amélie, dans laquelle se révèle une des nuances les plus délicates de son caractère.

Quelques semaines après le lamentable événement, le gouvernement décida que deux statues seraient élevées au duc d'Orléans, l'une à Paris, l'autre à Alger. On fut quelque temps incertain sur l'endroit où serait placée celle qui devait perpétuer le souvenir du prince dans la capitale. Il arriva qu'un jour cette question se débattit devant la reine. On lui demanda son avis. Avec cette réserve qui lui était habituelle, elle répondit : « Dieu sait toute mon estime pour les qualités de mon pauvre fils, mais je ne trouve pas vraiment qu'il ait eu le temps de rendre à la France d'assez grands services pour qu'on lui élève une statue à Paris. A Alger, bien, car il a rendu là de véritables services sur les champs de bataille. » N'est-il pas admirable que l'amour maternel, passionné comme il l'était chez elle, lui laissât toute cette liberté, cette impartialité de jugement sur le fils qu'elle pleurait ? Mort, comme vivant, elle ne voulait point pour lui de la flatterie.

CHAPITRE V

Long et douloureux retentissement de la mort du duc d'Orléans dans la vie de la reine : elle multiplie ses pratiques de piété. — Situation nouvelle faite au duc de Nemours. — Départ du prince de Joinville pour Rio de Janeiro et du duc d'Aumale pour l'Afrique. — Prise par celui-ci de la smalah d'Abd-el-Kader. — Le prince de Joinville revient marié à la princesse Françoise du Brésil. — Mariage du duc d'Aumale avec la princesse Caroline, fille du prince de Salerne; — du duc de Montpensier avec l'infante Luisa Fernanda. — Faits d'armes de Tanger et de Mogador : le prince de Joinville reçoit le commandement de l'escadre de la Méditerranée. — Le duc d'Aumale, gouverneur général de l'Algérie. — La reine jouit du nombre de ses petits-enfants. — Sa visite à la Grande Trappe. — Ses sombres pressentiments sur le tour que prennent les affaires. — Mort de Madame Adélaïde. — Commencement de l'année 1848 : la reine voit avec un profond chagrin le prince de Joinville partir pour l'Algérie. — Le 24 février. Attitude admirable de la reine dans le cabinet du roi. — Triste départ des Tuileries : halte à Saint-Cloud et à Trianon; arrivée à Dreux. — Dernière visite de la reine aux sépultures royales. — Consternation du roi en apprenant les scènes de la Chambre des députés; résolution prise de gagner au plus tôt la côte pour s'y embarquer. — Halte à Melleville : le fermier Renard. — Arrivée à Honfleur, où le roi ne peut s'embarquer; il se rend à Trouville. — Séjour solitaire de la reine dans la petite maison de Notre-Dame de Grâce. — Le roi vient l'y retrouver. — Le paquebot anglais *l'Express* est mis à leur disposition et les conduit sains et saufs à Newhaven. — Lettre de la reine Victoria qui leur offre le château de Claremont.

1842-1848

La mort du duc d'Orléans eut dans la vie de sa mère un long retentissement. Ce coup, d'une

soudaineté si lamentable, ne laissait pas à la reine la consolation qui avait adouci pour elle la perte de la princesse Marie; l'inquiétude pour l'âme de son fils était une plaie qui lui restait au fond du cœur, et qui devait saigner bien longtemps encore. Confiante cependant dans la miséricorde divine et dans la puissance de la prière, elle recommanda à toutes les intercessions de la terre et du ciel cette âme qui lui était si chère; elle-même crut devoir, à cette intention, multiplier ses pratiques pieuses, ses aumônes et ce que son âge et sa santé lui permettaient de mortifications. Je crois pouvoir marquer comme une époque de sa vie spirituelle, cette épreuve, la plus sévère de celles qui lui avaient encore été envoyées par la Providence¹; comme si ses devoirs de reine, d'épouse et de mère l'eussent trop distraite des intérêts de son éternité, elle se reprit d'un généreux effort pour sa sanctification, et résolut de rendre à Dieu dans toute sa conduite la place souveraine qui lui appartenait. Elle éprouva un besoin plus fréquent d'approcher des sacrements, et à cet effet elle

1. On m'apprend en ce moment, trop tard pour que je lui donne place dans mon récit, une parole profondément chrétienne, qui fut prononcée par la reine, sous le coup même du fatal événement : « Je ne dirai pas : C'est trop, mais c'est beaucoup »

ajouta aux deux prêtres qui desservaient la chapelle des Tuileries un troisième chapelain, chargé de célébrer pour elle tous les matins à huit heures le saint sacrifice. Ce fut le respectable abbé Crabot, dont la fidélité devait plus tard partager les premières années de l'exil royal à Claremont.

Elle eut pour compagne, dans ce nouvel élan vers la perfection chrétienne, une personne dès longtemps son amie, mais avec qui son intimité fut resserrée alors par la fréquentation assidue du même autel, je veux parler de madame de Montjoye. Il y avait trente-cinq ans que madame de Montjoye s'était donnée à mademoiselle d'Orléans, en Angleterre, avec un entier dévouement, et je ne crains point d'exagérer en disant que ses relations avec la princesse étaient devenues celles d'une sœur. Le lien qui l'attacha à la reine fut d'une autre nature; leurs deux âmes se confondirent dans les mêmes sentiments et les mêmes œuvres de piété et de charité. La reine, si contenue d'ordinaire dans l'expression de ses sentiments, prit l'habitude d'épancher en toute liberté auprès de madame de Montjoye ses espérances et ses craintes, ses douleurs et ses consolations, tout ce qu'elle avait de plus secret au fond du cœur. Elle aimait peu à attrister de ses confidences le roi qu'elle savait si profondément affligé pour son propre

compte, et si accablé d'ailleurs des soucis du gouvernement. Avec ses enfants même, elle s'imposait une sorte de contrainte; elle se fût reproché, en leur laissant trop voir son incurable tristesse, de retarder pour eux l'adoucissement que le temps dans son cours apporte d'ordinaire aux douleurs humaines. Elle n'eût pas écrit à l'un d'entre eux ces lignes que je lis dans une lettre datée du 25 novembre, jour anniversaire de son mariage : « J'ai bien remercié Dieu de la grâce qu'il m'a faite il y a aujourd'hui trente-trois ans. Mais ces anniversaires, jadis pour moi si heureux, sont devenus des jours de douleur. Je sens davantage tout ce que j'ai perdu. »

La reine, cependant, n'était pas à ce point pleine de son propre malheur, qu'elle n'en vît pas à côté d'elle un autre égal au sien, celui de l'infortunée duchesse d'Orléans. Tout au contraire, elle s'oublia elle-même autant qu'elle le put pour sa belle-fille, et lui prodigua les marques de la tendresse la plus délicate, et je ne crains pas d'ajouter la plus respectueuse. J'insiste sur ce dernier mot et je ne crois point être trompé par ma mémoire, quand j'affirme que le veuvage de madame la duchesse d'Orléans la revêtit alors, aux yeux de la reine et aussi aux yeux du roi, d'une sorte de caractère sacré qui les mit dans l'attitude du

respect devant elle. Les soins empressés dont ils l'entourèrent, leur déférence pour tous ses désirs, leur tendre sollicitude pour ses enfants, tout concourut à la convaincre de leur volonté de remplacer pour elle, là où il y avait possibilité de le faire, celui qu'elle avait perdu. Cette pensée était, au fond, celle de la loi de régence, qui lui promettait pour elle et ses fils l'appui d'un prince, dont le duc d'Orléans avait mieux que personne connu et apprécié le sens juste et droit, la vertueuse abnégation, et l'inviolable attachement au devoir. Et lorsque, vers ce temps, la frêle santé du jeune duc de Chartres parut donner de sérieuses inquiétudes, la duchesse d'Orléans, en voyant la reine aussi assidue et aussi agitée qu'elle l'était elle-même au lit de son fils, put se dire que, si Dieu avait ôté son père à cet enfant, il lui avait laissé deux mères.

Après qu'eut été votée la loi de régence, après que le roi eut pourvu à quelques arrangements rendus nécessaires par le triste changement survenu dans la famille, il fallut bien que la vie, extérieurement du moins, reprît pour tous son train accoutumé. On alla passer quelques semaines tranquilles au château d'Eu, puis on fit à Saint-Cloud l'établissement habituel des mois d'automne. Là fut réglé l'emploi que les circonstances présentes ré-

servaient à chacun des princes. Le duc de Nemours ne pouvait plus aller en Afrique exercer un de ces commandements subalternes qu'il avait exercés encore l'année précédente. Sa place était désormais marquée auprès de son père, sa tâche était de l'assister dans une partie des fonctions extérieures de la royauté. C'était lui qui devait faire au pavillon Marsan les réceptions que faisait le duc d'Orléans, c'était lui qui devait être auprès des troupes ce qu'avait été son frère, c'était lui qui devait, avec sa charmante épouse, visiter les départements, et représenter auprès des populations la personne royale. Il fut convenu que le prince de Joinville reprendrait la mer avec la *Belle-Poule*, pour se rendre sur la côte occidentale d'Afrique, théâtre le plus habituel de la traite des noirs et de l'exercice alors très-violemment attaqué du droit de visite, et que de là il irait à Rio de Janeiro, pour y prendre une décision impatiemment attendue de sa famille. Le duc d'Aumale fut placé, avec le commandement de la province de Titteri, sous les ordres du général Bugeaud, gouverneur de l'Algérie. Les deux princes s'embarquèrent ensemble à Brest sur la *Belle-Poule*, vers la fin du mois d'octobre, et firent voile pour Lisbonne, où ils se séparèrent, l'un se dirigeant sur le Sénégal, l'autre sur Alger.

Dans le cœur de la reine, quoique fermé désormais aux joies de la terre, il restait néanmoins une place pour les jouissances maternelles. Ses deux fils, dont elle s'était séparée avec une grande tristesse, ne tardèrent pas, par d'heureuses nouvelles, à la consoler de leur absence. Dans les derniers jours du mois de mai 1843, on fut informé que le duc d'Aumale venait de surprendre, dans sa marche au milieu du désert, la smalah d'Abd-el-Kader, et de porter ainsi au prestige dont l'émir était entouré une atteinte des plus redoutables. Il n'y avait qu'une voix parmi les militaires pour rendre hommage à l'habileté avec laquelle cet heureux coup de main avait été exécuté, et pour reconnaître dans le général de vingt et un ans un merveilleux instinct de la guerre. De pareilles louanges sonnent toujours bien à l'oreille d'une mère. La satisfaction que lui donna le prince de Joinville fut d'un tout autre genre. Elle apprit qu'il revenait marié à la princesse Françoise du Brésil. Cette jeune princesse, fille de l'empereur don Pedro I^{er} et de l'archiduchesse Marie-Léopoldine, était petite-nièce de la reine, et depuis douze ans qu'elle avait été laissée en tutelle à Rio de Janeiro, avec son frère et sa sœur, sans qu'aucun presque de leurs parents d'Europe leur donnât le moindre souvenir, la reine seule n'a-

vait cessé, à travers les mers, de suivre avec intérêt le sort des illustres orphelins, et de leur témoigner une tendresse compatissante. Elle ouvrit alors les bras avec l'empressement le plus affectueux à la nouvelle fille que son fils lui amenait. Un peu auparavant¹, avait été célébré un autre mariage, celui qui avait été tant désiré de M. le duc d'Orléans. La princesse Clémentine avait épousé, dans la chapelle du palais de Saint-Cloud, le duc Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha, frère du roi Ferdinand de Portugal et de la duchesse de Nemours. Combien de fois depuis lors la reine ne s'est-elle pas félicitée d'avoir procuré à sa fille le tranquille bonheur qu'elle a dû à cette honorable union, plutôt que le trompeur éclat d'une alliance qui l'eût associée aux périls d'une maison royale!

Il semblait que l'année 1843, qui succédait à une année de si grand deuil, dût s'achever sans rien qui ressemblât à des fêtes; mais il en fut autrement : une circonstance survint qui obligea la royauté à ne se plus renfermer et à déployer toutes ses pompes. La reine de la Grande-Bretagne vint visiter le roi Louis-Philippe au château d'Eu. La politique n'était sans doute pas entièrement étrangère à cette visite, en ce-sens que c'était

1. Le mariage de la princesse Clémentine eut lieu le 28 avril; celui du prince de Joinville le 1^{er} mai.

un éclatant témoignage des relations amicales existant entre la France et l'Angleterre. Mais, au fond, c'étaient des motifs d'un intérêt moins général qui avaient déterminé le voyage de la reine Victoria. Elle savait quelle étroite amitié, aux jours de l'émigration, s'était formée entre le duc de Kent, son père, et le duc d'Orléans; elle-même, depuis que la reine des Belges était devenue sa tante, s'était attachée à elle par l'affection la plus tendre; deux de ses parents enfin étaient récemment entrés par alliance dans la famille royale de France. Il était tout naturel qu'elle désirât voir et connaître les augustes chefs de cette famille. Pourquoi n'ajouterais-je pas que, pour la jeune souveraine du Royaume-Uni, la vue d'un coin de la terre de France était quelque chose alors de nouveau et d'extraordinaire qui piquait sa curiosité et souriait à son imagination? Ce fut le 3 septembre, dans l'après-midi d'une magnifique journée d'été, que la reine Victoria débarqua au Tréport. Tout avait été préparé pour lui faire une réception digne de la grandeur du peuple qui se personnifiait en elle; tout avait été préparé aussi pour lui rendre le séjour qu'elle allait faire au château d'Eu aussi agréable qu'il pouvait l'être. Elle y fut dans un continuel enchantement. « *What a delightful visit!* » fut le mot qu'elle dit en partant à lady Cowley, la

femme de son ambassadeur. Mais elle n'était pas venue chercher uniquement le plaisir des yeux ; ce qui la charma plus que tout le reste fut l'intimité d'une famille royale, au milieu de laquelle elle trouvait autre chose qu'un échange banal de politesses de cour. Il y avait, dans les relations du roi septuagénaire avec la reine de vingt-quatre ans, quelque chose de paternel et de respectueux tout ensemble dont elle ne put pas ne point être touchée. Elle ne fut pas moins sensible aux prévenances affectueuses de notre vénérable reine, qui, alors comme toujours, se montra aussi séduisante par le charme de sa bonté qu'imposante par la simple grandeur de ses manières. Cinq ans devaient se passer avant que les deux princesses se revissent au château de Claremont. La noble et fidèle amitié de la reine Victoria prouva, dans ce grand changement, que les souvenirs du château d'Eu n'étaient point effacés de sa mémoire.

Le cours de mon récit me porte maintenant vers la fatale époque du mois de février 1848, sans que j'aie presque à m'arrêter sur la route, avant d'y arriver. Les incidents marquants, en effet, sont peu nombreux dans cette période de la vie de la reine ; les affaires publiques, pas plus que les événements intérieurs de sa famille, ne lui sont une cause de grande agitation ; tout marche pour elle

d'un train tranquille et uniforme, jusqu'à ces derniers mois de 1847, où s'amoncellent les nuages précurseurs de la tempête.

C'avait été une des constantes pensées de la reine de marier tous ceux qu'elle pourrait de ses enfants dans la famille à laquelle elle appartenait par sa naissance. Au moment où finit le gouvernement de la Restauration, le mariage de la princesse Louise avec le duc de Calabre était à peu près convenu ; Charles X l'approuvait et s'y était même employé, comme chef de la maison de Bourbon ; ce projet fut emporté par la révolution de juillet. J'ai dit quel obstacle vint traverser, en 1835, l'union décidée de la princesse Marie et du comte de Syracuse. Il n'en fut pas ainsi en 1844 ; rien ne vint contrarier le désir qu'avait la reine de compter parmi ses belles-filles une princesse napolitaine ; la recherche de M. le duc d'Aumale fut agréée avec empressement par la cour des Deux-Siciles. La jeune princesse était née à quarante ans de distance, le même jour que la reine ; il fut convenu qu'elle se marierait le même jour qu'elle, le 25 novembre, fête de sainte Catherine. A peine son fils fut-il parti pour Naples, que la reine tomba malade, et fut vivement agitée par l'appréhension de ne plus le revoir. Comme la fièvre l'avait quittée, et que je la félicitais de se

trouver mieux : « Ah ! ne me dites pas cela, me répondit-elle, je sens que je me détraque, et il y a quelque chose en moi qui me dit que je ne verrai point ce mariage que j'ai tant souhaité. » Cette crainte n'était heureusement qu'une preuve de l'ardeur extrême de son désir. Elle était entièrement rétablie, quand madame la duchesse d'Aumale, avec l'aisance que lui donnait l'habitude du grand monde, vint prendre sa place dans le cercle de la famille royale.

Le mariage du duc de Montpensier, qui eut lieu deux ans après, fut accompagné de circonstances qui ne permirent pas à la reine d'en concevoir une aussi pleine satisfaction. C'était encore, il est vrai, un mariage de famille, et la jeune infante avait mille choses en elle qui la recommandaient à l'affection de sa belle-mère. Mais, pour que ce mariage pût se conclure, il avait fallu soutenir à Madrid une lutte diplomatique des plus vives, et l'intérêt français n'avait pu prévaloir sans que l'orgueil de l'Angleterre, disons mieux, sans que l'orgueil de lord Palmerston fût rudement froissé. On savait le mot prononcé par l'arrogant chef du *Foreign-Office* : « I'll resent it, » et il était impossible de ne point prendre quelque souci des pratiques de son malfaisant génie. Dès ce moment l'hôtel de l'ambassade britannique à Paris n'en-

tendit plus que des propos hostiles contre le roi et son gouvernement. Ce n'était certes pas un motif pour regretter le mariage du duc de Montpensier ; c'en était un pour que la joie qu'on en avait ressentie ne fût pas sans mélange.

Il n'eût pas été dans les sentiments de la reine que ses fils, pour être devenus époux et pères, cessassent de servir activement leur pays ; elle entendait leur devoir comme ils l'entendaient eux-mêmes, et elle instruisait leurs jeunes épouses par son exemple à se séparer d'eux dans l'intérêt de la France. Il fut de la destinée de la princesse de Joinville de devenir mère pour la première fois au moment même où son mari se trouvait sous le feu des batteries marocaines¹. La prompte et sage décision avec laquelle le prince dicta la paix à Abderrhaman ne lui fit pas moins d'honneur que la vigueur avec laquelle il avait conduit les deux actions de guerre contre Tanger et Mogador, et il ne se trouva personne dans le corps de la marine qui ne vît après cela un acte de justice dans le commandement qui lui fut donné de l'escadre de la Méditerranée. Nul non plus n'osa s'élever contre la décision qui conféra à M. le duc d'Aumale le gouvernement général de l'Algérie. Ayant com-

1. 14 août 1844, jour de la naissance de la duchesse de Chartres.

mandé pendant deux ans la province de Constantine, et montré autant d'intelligence dans la difficile administration du pays que d'habileté dans les opérations militaires, la voix du maréchal Bugeaud et l'opinion générale de l'armée d'Afrique le désignaient pour ce poste élevé, avant que le roi l'y appelât. Cette grande situation que ses deux fils s'étaient faite par leur valeur personnelle, bien plus que par leur naissance, était pour la reine le sujet d'une fierté légitime. Le duc de Montpensier fit naître aussi ce sentiment au cœur de sa mère, le jour où elle l'embrassa, portant au front la marque d'une balle arabe, reçue au combat de M'chounech.

Il manquerait un trait à cette partie de mon récit, si je ne disais le contentement qu'éprouva la reine pendant ces trois années à voir s'accroître le nombre de ses petits-enfants. Elle n'en reçut pas moins de huit entre ses bras ¹. Elle n'attendait

1. Le prince Philippe de Saxe-Cobourg, né le 28 mars 1844;

Le duc d'Alençon, né le 12 juillet 1844;

La princesse Françoise (duchesse de Chartres), née le 14 août 1844;

Le duc Louis-Auguste de Saxe-Cobourg, né le 9 août 1845;

Le duc de Penthièvre, né le 4 novembre 1845;

Le prince de Condé, né le 15 novembre 1845;

La princesse Marguerite, fille de M. le duc de Nemours, née le 16 février 1846;

La princesse Clotilde de Saxe-Cobourg, née le 8 juillet 1846.

pas, pour aimer ces innocentes créatures, qu'elles-mêmes eussent appris à la connaître et à l'aimer. Elle avait, pour lui emprunter son propre langage, elle avait l'amour du maillot. C'était un bonheur pour elle de prendre ces petits êtres des mains de leurs nourrices, de les remuer, de chercher dans leurs yeux un regard, sur leurs lèvres un sourire, d'épier le premier éveil de leur intelligence. Quand ils étaient devenus un peu plus grands, et qu'ils commençaient à marcher, elle se faisait un plaisir de les conduire au roi, et le roi voulait que, sur les bras de leurs bonnes, ils vinssent, ne fût-ce que pour quelques minutes, prendre leur place au dîner de famille, le jour de sa fête, afin que la réunion fût complète. Il va sans dire que les tendresses de la vénérable aïeule ne s'épuisaient pas toutes sur les *babies*. Chaque fois que la reine des Belges venait à Paris, elle savait qu'amener ses enfants avec elle était ce qu'elle pouvait faire de plus agréable pour sa mère. Et ces enfants, qui sont aujourd'hui des hommes et des pères de famille, ont gardé de la bonté affectueuse de la reine envers leurs premières années un souvenir qui ne s'effacera jamais. J'ai eu plus haut l'occasion de dire ce qu'elle était pour les deux fils du duc d'Orléans et comment elle doublait auprès d'eux leur mère. Mais je n'ai pas dit encore ce qu'elle était

pour un autre de ses petits-enfants, pour le fils de la princesse Marie, le jeune Philippe de Wurtemberg. Non-seulement elle l'aimait de tout son amour pour la fille qu'elle avait perdue, mais elle se croyait obligée envers lui à tous les devoirs de la maternité. Elle n'avait fait pour ses propres fils rien de plus que ce qu'elle fit pour cet enfant, veillant sans cesse sur sa santé, sur les premiers développements de son caractère, sur les commencements de son éducation religieuse, sur tout ce qui eût fait l'objet des sollicitudes de sa mère, si Dieu la lui eût conservée. Elle mit le comble à ses bienfaits maternels en lui donnant un excellent précepteur, qui tout d'abord exerça sur lui une très-heureuse influence, mais à qui la grande catastrophe de cette époque ne permit malheureusement pas de mener jusqu'au bout sa tâche.

Je ne voudrais point faire honneur à la reine Marie-Amélie d'une clairvoyance politique dont elle n'a jamais recherché le mérite. Il est certain cependant qu'elle fut très-prompte en 1847 à pressentir l'orage qui approchait, et que les inquiétudes dont elle commença d'être agitée étaient mieux fondées que le confiant optimisme du roi et de ses ministres. Les conversations de ses fils la troublaient, mais en même temps l'éclairaient en lui apportant les bruits du dehors. Elle avait été

frappée de la saisissante et triste vérité d'un mot qui fut prononcé alors, mot prophétique d'une révolution : « La France s'ennuie. » Elle avait timidement et inutilement insinué au roi la nécessité de changer le cabinet pour satisfaire au vœu du pays, qui demandait d'autres hommes et d'autres choses. L'agitation séditieuse des banquets et leur caractère de plus en plus révolutionnaire donnaient chaque jour plus raison à ses alarmes et à ses conseils, qu'elle s'abstenait toutefois de renouveler. Une autre circonstance enfin lui paraissait être du plus sinistre augure. L'opinion de la bourgeoisie parisienne, naguère encore si affectionnée, était à ce point égarée qu'elle cherchait des griefs contre le gouvernement dans des faits auxquels il était entièrement étranger ; il ne survenait rien qui ne fût occasion d'insulte ou de mépris pour la royauté ; peu s'en fallait qu'on ne fît rejaillir sur elle l'horreur inspirée par le crime du duc de Praslin. La reine ne se méprenait pas à la gravité de tous ces symptômes ; elle se taisait, mais elle était tristement préoccupée, comme si à chaque instant elle eût senti la terre trembler sous ses pas. Rien du reste n'avait été changé aux habitudes royales : établissement à Saint-Cloud vers la fin de juillet, séjour à Eu, visite au camp de Compiègne, et finalement voyage à la Ferté-Vidame. Il y eut dans

ce dernier voyage un incident digne d'une mention particulière. Le roi eut la pensée d'aller voir le monastère de la Grande Trappe, maison mère de ce saint institut. Cette visite, intéressante pour le roi et pour ceux qui l'accompagnaient, eut pour la reine un charme sans égal. La simple majesté de l'office des trappistes, leur pieux anéantissement au pied de l'autel, la magnifique harmonie de leur *Salve Regina* la touchèrent profondément ; elle eut ensuite l'édifiant spectacle de la procession de tous ces frères, avec leur maintien grave et recueilli et la calme sérénité de leur visage ; elle parcourut avec une vive émotion de curiosité le cloître, les lieux réguliers et les vastes dépendances du monastère ; elle entendit de la bouche du Père abbé le récit des merveilles de patience et d'industrie qui, depuis vingt ans, avaient changé un désert en des champs et des prairies de la plus parfaite culture, et elle partit pleine de respect et d'admiration pour ces religieux, hommes de prière et de travail, ne vivant que pour le ciel, et ne s'en rendant pas moins utiles à la terre. La visite de la Trappe fit du bien à la reine ; elle avait momentanément oublié dans cet asile du silence et de la paix les agitations de la politique, elle s'était éloignée des hommes et rapprochée de Dieu.

Un événement douloureux pour la famille royale,

la mort de Madame Adélaïde, suivit presque immédiatement le retour de Saint-Cloud aux Tuileries. Cette excellente princesse était depuis quelque temps dans un état de santé très-précaire; il y avait cinq ou six jours qu'elle n'avait paru au salon de la reine; mais rien de particulier ne semblait annoncer que sa fin fût imminente. Le soir du 31 décembre, dans un de ces affaissements qui lui étaient devenus habituels, elle s'endormit pour ne plus s'éveiller. Le roi, accompagné de toute sa famille, la conduisit à Dreux, et après qu'elle eut pris dans le caveau funèbre la place qui l'attendait, un triste adieu fut dit à ces chères sépultures, près desquelles une seule fois encore la reine devait venir prier; on verra dans quelle circonstance! Lorsque, quelques semaines après, la révolution de Février fut accomplie, il n'y eut aucun des augustes exilés qui ne se dit que ç'avait été une faveur de la Providence envers Madame Adélaïde de l'avoir retirée de ce monde à l'heure où elle l'avait fait, et de lui avoir ainsi épargné un coup qu'elle n'aurait pas eu la force de supporter.

Je n'ai pas besoin de dire que la reine se fit un devoir, en redoublant auprès du roi l'assiduité de son dévouement, de lui adoucir la perte qu'il venait de faire. Elle se porta à ce devoir avec d'autant plus d'empressement qu'elle voyait les circon-

stances s'aggraver et la crise se précipiter. La session des Chambres venait de s'ouvrir; la discussion de l'adresse dans celle des députés promettait d'être très-orageuse, et, ce qui était plus grave encore, le parti républicain préparait dans le douzième arrondissement de Paris un banquet colossal, qui devait clore la campagne séditieuse que depuis six mois il poursuivait contre le gouvernement. La reine eût souhaité qu'en un tel état de choses on ne donnât pas suite à un projet de voyage antérieurement formé pour la princesse de Joinville, dont on croyait la poitrine menacée et que son mari allait conduire à Alger pour y passer l'hiver. Le prince lui-même hésitait fort à partir; mais il céda à l'autorité des conseils du roi et surtout aux instances de sa sœur la reine des Belges, qui exerçait sur son esprit un très-grand et très-légitime empire. Il partit le 30 janvier. Malgré l'heure matinale et le froid rigoureux de la saison, la reine voulut le conduire à la gare du chemin de fer d'Orléans. A voir la tristesse profonde empreinte sur son visage et son douloureux serrement de cœur que trahissaient ses continuels soupirs et ses larmes qui ruisselèrent lorsqu'elle serra son fils dans ses bras, on aurait pu croire que le secret de l'avenir lui était révélé tout entier.

Les jours qui suivirent furent pour elle des jours

de grande agitation. Tous les récits qu'elle entendait lui montraient la fermentation populaire croissant de moment en moment. Le ministère était sorti victorieux de la discussion de l'adresse; mais il se sentait isolé et impuissant dans sa victoire. Les promoteurs du grand banquet réformiste le bravaient, et annonçaient la résolution de résister par la force, si la force était employée contre eux. Ce qui était plus grave que tout le reste, le cri de *Vive la réforme*, cri de guerre contre le gouvernement, se faisait entendre dans la plupart des légions de la garde nationale. « Les choses vont mal, disait la reine à une personne qui avait toute sa confiance : je m'attends au pis. Je voulais vous envoyer à Bruxelles avec mes diamants et des papiers; mais le roi n'a pas voulu. » Il n'eût pas voulu non plus se séparer de son ministère, il s'y résigna malheureusement trop tard. Trop tard, mot terrible, qui revient fatalement dans l'histoire de toutes les révolutions accomplies par l'élan emporté des multitudes!

Je n'étais pas aux Tuileries le 24 février, mais je n'ai vu personne qui s'y soit trouvé, et à qui l'attitude de la reine, dans cette journée, n'ait laissé un profond sentiment d'admiration. La grandeur de son âme se mit naturellement au niveau de la grandeur du péril : elle était préparée à

tout, à la fois calme et exaltée, plus que jamais digne et imposante au milieu de l'étrange confusion qui régnait dans le cabinet du roi, où accouraient pêle-mêle amis et ennemis¹. Les donneurs d'avis ne cessaient de crier : « Abdiquez, abdiquez ; vous n'avez pas un moment à perdre ! » et il y en avait qui allaient jusqu'à reprocher au vieux monarque la gravité réfléchie avec laquelle il rédigeait l'acte final de son règne. Lorsqu'il eut achevé d'écrire son nom, un inconnu qui, debout derrière lui, suivait de l'œil le mouvement de sa main, s'écria avec joie : « Enfin nous l'avons. — Qui êtes-vous, monsieur ? lui dit vivement la reine en se levant. — Madame, je suis un magistrat de la province. — Eh bien, oui, vous l'avez, et vous vous en repentirez. » Et cette parole fut prononcée avec l'accent et le regard de la petite-fille de Marie-Thérèse.

Il ne fut pas donné à Louis-Philippe, tombé du trône, de prendre en roi le chemin de l'exil. Il lui fallut fuir, se cacher, se travestir comme un proscrit, pour échapper à l'insulte et à la violence.

1. Mon ami l'amiral Hernoux, qui se trouvait là, m'a dit vingt fois : « Tout le monde autour du roi avait perdu la tête. Il n'y avait que deux personnes qui eussent conservé du sang-froid et de la dignité ; c'étaient deux vieilles femmes : la reine et madame de Montjoye. »

La reine Marie-Amélie partagea les humiliations et les dangers de cette fuite, avec un courage que rien n'étonnait, n'ayant, au milieu d'un tel désastre, d'autre pensée que celle de n'être point séparée de son mari. Huit jours se passèrent avant que les augustes fugitifs fussent en sûreté.

L'histoire de ces huit jours a été racontée par le roi Louis-Philippe lui-même avec la plus minutieuse exactitude. Son récit, plein de détails intéressants, n'ayant pas été destiné à la publicité, je ne me permettrai d'en emprunter que ce qui est strictement nécessaire au mien.

L'invasion populaire menaçait de très-près le palais des Tuileries, lorsque le roi, donnant le bras à la reine, descendit les marches du pavillon de l'Horloge, et traversa le jardin pour chercher ses voitures, qu'il comptait trouver à la grille du pont tournant. Il ignorait qu'elles venaient d'être brûlées sur la place du Carrousel par la multitude insurgée. Quelques minutes d'une fort pénible attente se passèrent au pied de l'obélisque, au milieu d'une foule qui n'était pas toute bienveillante, et dans laquelle se trouvaient même nombre de gens en blouse, armés de fusils. Enfin, au lieu des voitures attendues, parurent deux *broughams* et un cabriolet, envoyés par la prévoyante sollicitude de M. le duc de Nemours, resté aux Tuileries avec

madame la duchesse d'Orléans. Toutes les personnes royales que pouvaient contenir ces étroits véhicules s'y entassèrent à la hâte, et sous l'escorte des cuirassiers du colonel Rewbel et de la garde nationale à cheval que commandait M. de Montalivet, on gagna rapidement le palais de Saint-Cloud. Le séjour qu'on y fit ne pouvait être qu'une courte halte ; on s'y arrêta le temps nécessaire pour reconnaître qu'on était à peu près sans argent, qu'on ne pouvait songer à aller loin avec les voitures dans lesquelles on était venu, et qu'il fallait sans retard chercher à se mieux pourvoir à Versailles. Le général Dumas y fut envoyé, pendant que le roi et les siens allaient faire une seconde pause à Trianon. Le général arriva au bout de quelque temps, avec un peu d'argent et deux berlines de louage. Une de ces voitures fut mise à la disposition de madame la princesse Clémentine, pour la transporter à Eu, avec son mari et ses enfants. L'autre, avec un omnibus qu'on avait loué à Saint-Cloud, conduisit à Dreux le roi et la reine, en même temps que le duc de Montpensier, la duchesse de Nemours et ses enfants.

La nuit du 24 février se passa dans la maison voisine de la chapelle funéraire, nuit triste et suivie d'un réveil qui fut bien plus triste encore. Le roi fut comme foudroyé le 25 au matin, en apprenant l'hor-

rible scène dont, après son départ, la Chambre des députés avait été le théâtre. Ayant abdiqué en faveur du comte de Paris, il se flattait, à l'ombre du nom de son petit-fils, d'achever tranquillement ses jours dans son château d'Eu, et voilà que la violente inauguration de la république faisait de lui et des siens de malheureux proscrits, dont le premier soin devait être de sauver leurs têtes. Gagner la côte, et passer au plus vite en Angleterre fut le parti auquel on se décida, sans avoir besoin d'en délibérer. Mais comment y parvenir? Le général Dumas s'avisa d'une maisonnette, que M. de Perthuis, l'un des officiers d'ordonnance du roi, possédait à Honfleur, sur le bord de la mer, et qui promettait aux augustes fugitifs un asile assuré, jusqu'au moment où ils trouveraient une occasion favorable de s'embarquer. Rien de mieux que cela ne pouvait se présenter dans la circonstance. Il fut donc résolu que le roi et la reine prendraient la route de Honfleur, pendant que la duchesse de Nemours, sous la conduite du duc de Montpensier, se dirigerait sur Granville, pour passer de là à Jersey.

Avant de partir pour un exil dont elle se tenait pour assurée de ne point voir le terme, la reine voulut faire une dernière visite, dans le caveau de la chapelle, aux morts chéris qu'elle allait laisser

derrière elle. Elle y descendit, dès l'aube du jour, pendant que le roi avec les généraux de Rumigny et Dumas discutait les arrangements de son triste voyage. Elle s'agenouilla et pria de toute son âme; puis elle alla dire un suprême adieu à chacune des tombes qui renfermaient un des objets de ses regrets. Comment, en une telle circonstance, quelques sentiments humains ne se fussent-ils pas mêlés à la pieuse effusion de ses prières ! « Pauvre Marie ! s'écria-t-elle, au pied de la sépulture de sa fille ; j'aurais tant aimé à élever son enfant ! C'est encore un sacrifice qu'il faut faire. » Et en déposant un dernier baiser sur la pierre qui couvrait les restes de son premier-né : « Sa mort, dit-elle avec un profond soupir, a été notre ruine. Je sentais bien, quand il nous a été enlevé, que c'était pour le malheur de la France, aussi bien que pour le nôtre. » Il fallut que les instances réitérées du roi l'arrachassent au charme douloureux de cette visite, dans laquelle elle eût passé des heures entières. Mais le départ ne pouvait plus être retardé.

Heureusement on se trouvait dans une ville amie, où la veille les majestés déchues avaient été accueillies comme aux plus beaux jours de leur puissance. Heureusement aussi le sous-préfet de Dreux, M. Maréchal, était un homme de tête et de

cœur, dont l'intelligence égalait le dévouement. Ce fut lui qui, assis sur le siège de la berline, prit la direction du voyage du roi et de la reine jusqu'aux portes d'Évreux. Il faisait encore jour quand on y arriva, et l'on courait grand risque, en traversant cette ville, d'y rencontrer des visages ennemis. M. Maréchal avisa, à peu de distance de la route, un petit château, et eut l'idée de demander à un cantonnier quel en était le propriétaire. Par une rencontre toute providentielle, il se trouva que Melleville appartenait à M. Dorvilliers, receveur du roi pour la forêt de Breteuil. M. Maréchal proposa aux voyageurs de s'arrêter là, jusqu'au moment où la nuit leur viendrait offrir de meilleures chances de n'être point reconnus. M. Dorvilliers était à Évreux ; mais son fermier n'hésita pas un instant à donner l'hospitalité à une dame âgée, qu'on lui disait très-fatiguée et incapable de supporter plus longtemps le mouvement de la voiture. Le langage et les manières de cet excellent homme prouvèrent bientôt qu'on pouvait s'ouvrir à lui sans réserve ; et on lui apprit que monsieur et madame Lebrun qu'il avait devant lui n'étaient autres que le roi et la reine des Français. Renard (c'était son nom) faillit s'évanouir d'étonnement et de douleur. Revenu de son émotion, il se mit tout entier à la disposition de ses augustes

hôtes, et combina avec eux les moyens de les faire arriver sains et saufs à Honfleur.

Il fut convenu que le général Dumas, avec l'officier d'ordonnance, M. de Pauligne, gagneraient cette ville par Rouen et le chemin de fer du Havre ; que la reine, accompagnée de mademoiselle Müser, sa femme de chambre, et du général de Rumigny, s'y rendrait en poste avec la berline, et que Renard conduirait lui-même le roi de Melleville à Honfleur dans un cabriolet attelé de ses chevaux. Le trajet était long (il n'était pas de moins de vingt-quatre lieues) et l'obscurité de la nuit ne suffisait pas à garantir de toute chance fâcheuse les voyageurs, dont la présence à Melleville avait été signalée au chef-lieu du département. Mais les deux voitures, cheminant à distance l'une de l'autre, tournèrent la ville, sans y entrer, et échappèrent ainsi aux malveillants qui les y attendaient. Elles traversèrent de même, sans accident, malgré le clair de lune qui eût pu les trahir, les rues désertes et silencieuses de Pont-Audemer, et le samedi 26 février, à six heures du matin, le couple royal éprouva un de ces sentiments de joie qui consolent un moment l'infortune, en se trouvant réunis dans la petite maison de Notre-Dame de Grâce.

La colline au haut de laquelle cette maison est

située couvre Honfleur du côté de la mer et ferme l'embouchure de la Seine à l'ouest, comme la pointe du Havre la ferme à l'est. On était là dans une situation entièrement isolée, à l'abri, autant qu'on pouvait l'être, des recherches de l'espionnage, et l'on avait la mer ouverte devant soi. Mais il fallait la traverser, et là commençait la plus grande des difficultés. Il se trouva bien des marins, comme M. Edmond de Perthuis¹, comme l'ancien lieutenant de vaisseau M. Besson, et le matelot Hallot, naguère patron du canot du prince de Joinville, cœurs généreux, prêts à se dévouer sans réserve à la cause sacrée du malheur; mais tous s'accordèrent à déclarer qu'il était impossible de s'embarquer à Honfleur, sans risquer d'être découvert, qu'il n'y avait quelque sûreté à le tenter qu'à Trouville, et encore ne pouvait-ce être que sur un bateau de pêche. Le roi n'objecta rien, en ce qui le concernait, à cette sorte de navigation, que l'état affreux de la mer rendait très-hasardeuse; mais à aucun prix il n'y voulut exposer la reine. « Mon excellente reine (je cite ici le manuscrit royal) en fut bien vivement agitée. Cependant sa raison, toujours si supérieure, l'emporta sur ce que son cœur et son courage la portaient à bra-

1. Enseigne de vaisseau, second fils de l'officier d'ordonnance du roi.

ver. Elle comprit surtout que son départ avec moi ne pourrait qu'ajouter à mon péril, et que même il était nécessaire qu'elle restât sans moi à Grâce, pour que mon absence demeurât inaperçue, au moins jusqu'au moment où j'aurais été effectivement embarqué à Trouville. Elle se résigna donc à me laisser partir sans elle. Cependant elle mit pour condition absolue de son consentement que, si je venais à être arrêté, elle partirait à l'instant pour se joindre à moi, en quelque lieu que ce fût. Je le lui promis. »

Du lundi soir, 28 février, au jeudi 2 mars, la reine resta à Grâce, séparée du roi et n'ayant de lui aucune nouvelle. Le général Dumas et mademoiselle Müser étaient seuls auprès d'elle. Elle a dit souvent que ces trois journées furent des plus pénibles de sa vie; mais ce qu'elle n'a pas dit, et ce que le témoignage des deux personnes que je viens de nommer m'autorise à affirmer, c'est qu'au milieu de toutes ses anxiétés et de toutes ses douleurs, au milieu de toutes les privations, de toutes les gênes, de tous les malaises qu'elle ressentait dans une habitation étroite et partout ouverte au souffle glacial du vent de mer, il ne lui échappa point la plus légère plainte, et que non-seulement sa patience, mais aussi la sérénité de son âme, la hauteur de ses sentiments et de ses pensées ne se démentirent

pas un seul instant. Le plus difficile à supporter pour elle était sans contredit le désœuvrement, si contraire aux habitudes de toute sa vie. Rien à lire, sinon trois de ses livres de piété, entre autres le *Recueil de prières* de madame de Fenoil, qu'elle s'était hâtée de mettre dans sa poche en partant des Tuileries. Écrire lui était impossible ; le roi s'était opposé à ce qu'elle s'en procurât les moyens, et comment, d'ailleurs, expédier sûrement ses lettres ? Ayant trouvé dans une trousse, emportée par sa femme de chambre, du fil et des aiguilles, elle s'essaya à coudre, mais, faute d'habitude, s'y fatigua sans succès. Elle n'avait donc que ses réflexions solitaires, que la prière et un peu de conversation avec les deux compagnons de sa réclusion pour remplir les heures si lentes à s'écouler. Mademoiselle Müser, qui aspirait dès ce temps à la vie religieuse, avait mis de côté tout projet de ce genre, lorsque, le 24 février, la reine lui avait demandé : « Êtes-vous prête à me suivre ? » et sur sa réponse affirmative, l'avait embrassée comme elle eût embrassé une amie qui se donnait à elle. Plus d'une fois, dans le cours de ces trois tristes journées, la reine monta à l'étage supérieur de la maison, dans la petite chambre occupée par cette fidèle servante de son infortune, pour s'y mettre avec elle en prière. Plus d'une fois aussi, chose qui

n'était guère dans ses habitudes, elle se prit à penser tout haut devant elle. Parlant, avec un sourire de désenchantement, des espérances de réaction politique dont l'excellent général de Rumigny l'avait peu auparavant entretenue : « Comment, disait-elle, peut-on en ce moment se bercer de pareilles chimères ? Je songe bien plutôt à la mort... Si je ne dois pas revoir mes enfants, dites-leur bien combien j'étais tourmentée pour eux, pour mon cher Nemours surtout... Peut-être au moins nous reverrons-nous au ciel. » Ses pensées ensuite se retournaient vers ceux de ses fils que le coup de foudre du 24 février était allé frapper en Afrique : « Que feraient-ils ? qu'allaient-ils devenir ? » Et la duchesse d'Orléans, avec ses enfants, qu'était-il arrivé d'eux au milieu de l'effroyable bagarre de la Chambre des députés?... Et après un assez long silence : « Jamais, reprit-elle, je n'ai plus vivement senti que maintenant la peine que m'ont faite les journées de juillet 1830. Je viens de me retracer tout à l'heure ce que j'éprouvais dans ces jours-là et je me suis demandé si vraiment je suis plus malheureuse à présent que je l'étais alors... Et pourtant, quand je songe à l'avenir brisé de mes pauvres enfants, à l'exil qui les attend, et qu'ils ne connaissent pas, comme je l'ai déjà connu !... » Et elle retombait

dans ses profondes et silencieuses réflexions, ou se remettait à genoux pour prier devant un petit crucifix qu'elle tirait de sa poche et posait sur la table de mademoiselle Müser.

Le roi, pendant ce temps, était arrivé à Trouville, mais il y avait trouvé la mer si furieuse que l'embarquement lui fut déclaré cette nuit-là impossible. Force lui fut, en attendant la nuit suivante, de se tenir caché dans la maison d'un ancien marin qui se montra très-empressé à lui offrir l'hospitalité. Mais, autre contre-temps, dans la soirée même où il comptait partir, on lui vient annoncer que le lieu de sa retraite est menacé d'une visite domiciliaire, et il n'a que le temps de se laisser mystérieusement entraîner chez M. Guétier, ancien maire de Trouville, dont la demeure lui prête un abri momentané. Regagner de nuit, et avec les plus grandes précautions, son asile de Grâce était le seul parti à prendre; il le fit heureusement, non sans causer toutefois à la reine une émotion de surprise dont elle eut de la peine à se remettre. Elle fut quelques minutes tremblant, pleurant et ne cessant de répéter : « Mais enfin le voilà sain et sauf. C'est tout pour moi. Dieu ne nous abandonnera pas. »

Le salut vint à cet instant même d'où il n'était nullement attendu. M. Besson, dans l'ardeur de

son dévouement, avait hasardé auprès du capitaine Paul, commandant le paquebot anglais l'*Express*; une demi-confiance que celui-ci ne lui avait pas permis d'achever, mais qu'il avait assez bien comprise pour se faire donner au plus vite par l'amirauté l'ordre de recueillir à son bord les fugitifs de la famille royale de France. Le 2, au point du jour, peu après le retour du roi, un inconnu vint frapper à la porte de Notre-Dame de Grâce; c'était M. Jones, vice-consul de la Grande-Bretagne au Havre, porteur d'une lettre de son chef, M. Featherstonhaugh, qui donnait avis au général Dumas que l'*Express* était mis à la disposition du roi Louis-Philippe pour le transporter en Angleterre. En entendant la lecture de cette lettre, la reine tenait les mains levées au ciel dans un transport de joie et de reconnaissance; il lui paraissait impossible que Dieu, dont la protection était si manifeste, n'achevât pas en sauvant le roi l'œuvre de sa miséricorde. Il s'en fallait cependant que toute chance fâcheuse fût éloignée. Traverser la Seine et aller s'embarquer dans le port du Havre, sans être reconnu, n'était pas chose facile, et l'on passa la plus grande partie de la journée à en discuter les moyens. Le plus simple et le plus hardi se trouva le meilleur, ou, pour parler plus exactement, le seul praticable. Entre cinq et six

heures du soir, à la chute du jour, on descendit sous une pluie battante de la colline de Notre-Dame de Grâce sur le quai de Honfleur, pour y prendre passage à bord du bateau-poste qui, d'une rive à l'autre, traversait l'embouchure de la Seine. Le roi n'était plus M. Lebrun, mais William Smith, oncle du consul britannique, M. Featherstonhaugh; il ne devait parler qu'anglais, et, pour se mieux déguiser, avait fait subir une nouvelle modification à son accoutrement. La reine le suivait à quelque distance, donnant le bras à M. Edmond de Perthuis. Je laisse ici parler le roi lui-même :

« La nuit était obscure, et comme nous arrivâmes des premiers sur le bateau, je me plaçai à tribord entre M. Jones et Thuret ¹, sur un banc adossé au bastingage. La reine s'assit de même à bâbord, et nous fûmes bien séparés par les passagers qui se promenaient des deux côtés du pont. Il y avait un homme qui allait et venait avec une lanterne, demandant aux passagers leurs billets et une rétribution pour la musique; car il y avait une bande de musique, avec des chanteurs et des chanteuses, pour qui l'on quêtrait, comme de raison. Mais à chaque demande qui m'était adressée, je répondais invariablement, et toujours en anglais,

1. Valet de chambre du roi.

que je n'entendais pas le français, et je leur faisais signe de s'adresser à M. Jones, qui les satisferait tout de suite.

« En débarquant sur le quai du Havre, où il y avait du monde, je trouvai le consul, M. Featherstonhaugh, qui m'attendait et me dit en me secouant la main : « Well uncle, how are you? — « Quite well, thank you, George, » lui répondis-je, et tout en continuant notre conversation en anglais nous nous dirigeâmes sur le point peu éloigné où était l'*Express*, passant à côté d'un gendarme, qui ne nous demanda point de passe-port et ne fit aucune attention ni à moi, ni à la reine qui me suivait d'assez près. Nous arrivâmes à un petit escalier couvert, que nous descendîmes et au bas duquel nous nous trouvâmes dans les cabines intérieures de l'*Express*, et aussitôt M. Featherstonhaugh me dit en me serrant la main : « Now, thank « God, you are safe, » et j'y répondis par la même expression de reconnaissance envers Dieu et envers ceux qui avaient si efficacement contribué à me tirer de la cruelle position où je me trouvais depuis huit jours. La reine très-émue arriva presque en même temps, et se précipita dans mes bras. MM. Besson et Adolphe d'Houdetot⁴ se

4. Receveur des finances au Havre, frère du comte d'Houdetot, aide de camp du roi.

jetèrent à ses pieds, en s'unissant à nos actions de grâces envers la Providence. »

Il était temps pour les fugitifs de se trouver sous la protection du pavillon britannique. Leur présence à Grâce avait été signalée, et une heure après qu'ils en étaient partis, le procureur de la république, assisté de son greffier et de plusieurs gendarmes, s'était fait ouvrir la maison pour les y chercher. A ce moment même, au-dessus de leurs têtes, sur le pont de l'*Express*, le capitaine du port du Havre, à qui le roi reconnu avait été dénoncé, pressait inutilement de ses questions le capitaine Paul au sujet d'un passager mystérieux qu'il venait de recevoir, et tout aussi inutilement insistait pour qu'il lui fût permis de visiter l'intérieur du navire. M. Featherstonhaugh mit le comble à la satisfaction du roi et de la reine en les informant que le duc de Nemours, le duc de Montpensier, les princesses et leurs enfants étaient tous en Angleterre. La duchesse d'Orléans et ses fils restaient seuls un sujet d'inquiétude.

Lorsque l'*Express* prit le large, la tempête qui régnait depuis plusieurs jours dans la Manche n'était point encore calmée : le vent était très-violent et la mer très-grosse. La reine, trempée jusqu'aux os par la pluie glaciale qu'elle n'avait cessé de

recevoir depuis son départ de Grâce, brisée par la fatigue physique et morale, n'en supporta pas avec moins de force et de courage huit ou neuf heures de la plus rude navigation. Elle, toujours malade et toujours effrayée en mer, ne ressentit aucune atteinte de l'un ni l'autre de ces deux maux. L'âme continuait à être maîtresse du corps; elle n'était point descendue de la hauteur héroïque où l'avaient fait monter les circonstances. Ainsi que je l'ai déjà dit, il y avait à la fois chez la reine Marie-Amélie la généreuse exaltation que le sentiment du danger donne aux grandes âmes, et le calme religieux qu'y entretient le sentiment habituel de la présence de Dieu.

On débarqua dans la matinée du 3 mars à New-haven. *Welcome to England* fut le cri unanime de la foule, qui, pour voir les illustres exilés, se pressait sur le rivage; *Welcome to England* leur fut répété par les visiteurs sans nombre et de toutes les classes qui se succédèrent tout le jour dans l'auberge où ils s'étaient arrêtés. Avant la soirée, le roi, qui avait écrit à la reine Victoria pour lui annoncer que le comte de Neuilly venait demander à l'Angleterre l'hospitalité que le duc d'Orléans y avait trouvée autrefois, reçut en réponse à sa lettre l'offre du château de Claremont pour sa résidence et celle de sa famille. En s'y rendant le lendemain,

la reine eut l'inexprimable contentement d'embrasser, à la station de Croydon, M. le duc de Nemours et madame la princesse Clémentine. Le duc de Montpensier et madame la duchesse de Nemours avaient précédé à Claremont leurs augustes parents. Je ne crois pas anticiper mal à propos sur le récit qui me reste à faire de la vie d'exil, en disant dès à présent la consolation que trouva la reine, le jour suivant qui fut un dimanche, à aller pour la première fois prier dans cette petite chapelle de Weybridge, qu'elle et les siens étaient destinés à trop bien connaître.

QUATRIÈME PARTIE

CLAREMONT

1848-1866

QUATRIÈME PARTIE

CLAREMONT.

1848-1866

CHAPITRE PREMIER

L'auteur, dans cette dernière partie de son récit, a été le témoin constant de ce qu'il raconte. — Détresse de la famille royale au commencement de son séjour à Claremont. — Premières douleurs de l'exil : souffrance causée à la reine par ce qui se passe en France et en particulier par les jugements portés sur le roi. — Heureuse arrivée du prince de Joinville et du duc d'Aumale. — Impression douloureuse produite par la loi de bannissement, et peu après par les sanglantes journées de juin. — La reine obtient la consolation du service divin célébré à Claremont. — Visite de la reine des Belges et son heureuse influence sur les exilés. — Maladie du *plomb* : la reine en est atteinte; établissement temporaire à Richmond. — L'état de la reine s'aggrave : sa lettre au duc de Montpensier. — Tristesse du 1^{er} janvier 1849. — La reine, que l'on croyait rétablie, retourne à Claremont et y donne bientôt de nouvelles inquiétudes : le docteur Chomel est mandé. — La reine, en voie de guérison définitive, achève de se rétablir à Saint-Leonard's, au bord de la mer. — Hommages apportés au roi par un grand nombre de visiteurs venus de France, pendant les trois mois passés à Saint-Leonard's : disposition d'esprit dans laquelle il les reçoit. — Second voyage de la reine des Belges, qui vient accompagnée de la duchesse d'Orléans. — Automne tranquille à

Claremont : visite du roi à sir Robert Peel. — Déclin progressif de la santé du roi dans les premiers mois de 1850. — Il retourne à Saint-Leonard's sans en ressentir aucun bénéfice. — Nouveau voyage de la reine des Belges, non moins malade que son père, qu'elle vient voir pour la dernière fois. — Première communion du comte de Paris dans la chapelle française de Londres : émotion du roi. — Nouveaux progrès de sa maladie : la reine, avertie de l'imminence du danger, en prévient elle-même le roi, qui reçoit les derniers sacrements : spectacle d'édification qu'il donne en mourant à sa famille. — Douleur profonde et courage admirable de la reine. — Funérailles du roi à Weybridge.

1848-1850

Dix-huit années de l'histoire de la reine Marie-Amélie me restent à raconter, années de vieillesse et d'exil, durant lesquelles il plut à la Providence de perfectionner par de nouvelles épreuves sa vertu déjà tant éprouvée. Dans cette dernière partie de mon récit, bien plus que dans tout ce qui a précédé, mon rôle sera celui d'un témoin qui dépose de ce qu'il a vu et entendu. Le château de Claremont, encore qu'il fût pour la royauté déchue un très digne asile, n'eut jamais rien de l'étiquette d'une cour : le petit nombre de commensaux, appelés à partager le sort des augustes exilés, vivaient avec eux dans un rapprochement de tous les jours ; le même salon réunissait les uns comme les autres ; le respect seul séparait de la famille royale ceux qui avaient l'honneur de la servir. Il m'a donc été donné par le cours naturel des choses

d'assister de près à la plupart des événements qui ont rempli cette période finale de la vie de la reine, et l'on me pardonnera si quelquefois je laisse trop apercevoir qu'ils se sont passés sous mes yeux. Je serais le premier à rire de moi-même si, dans mon humble sphère, j'affichais la prétention d'écrire des mémoires, et de m'y donner l'importance d'un personnage. Rien n'est plus loin de mes idées; mais, à moins de faire une continuelle violence à mes plus naturelles émotions, comment m'effacerais-je entièrement moi-même de mes souvenirs et de souvenirs qui sont presque d'hier, comment le mouvement de ma pensée et de ma plume ne me remettrait-il pas sans cesse en présence d'une personne que j'ai tant vénérée et chérie? Au moment même où j'écris ces lignes, je ne puis pas ne pas me replacer en imagination auprès d'elle, parmi les mille accidents de sa vie journalière; je revois les traits de son visage, j'entends sa voix, je suis ses pas, j'admire sa simple et haute vertu, je me redonne même le spectacle de ses petites faiblesses, que j'ai connues de plus près que beaucoup d'autres, et qui ne m'ont jamais empêché de la croire et de la dire une sainte. Mais en voilà trop sur ce ton... Il faut m'arrêter, et retourner à ma tâche de biographe.

La reine, réunie à une partie de sa famille, sous

le toit hospitalier de son gendre, put oublier pour un court instant son malheur ; mais ce ne fut qu'un éclair de joie, qui fit tout aussitôt place aux douloureuses sensations de l'exil. Je n'entends pas rappeler ici le dénûment de toutes ces personnes royales, qui se comparaient elles-mêmes à des naufragés, jetés avec leurs seuls vêtements sur le rivage. Je ne dirai rien en particulier de la détresse de la reine, qui se trouvait sans linge, et n'avait qu'une seule robe, celle avec laquelle elle avait quitté les Tuileries et qu'elle tint à conserver toujours, ayant exprimé la volonté d'en être revêtue dans son cercueil. On a remarqué que ceux qui tombent de plus haut sont d'ordinaire les moins sensibles à ces méchantes dérisions de la fortune, et ce n'était point notre reine qui eût fait exception à cette règle ; si parfois elle souffrit de la gêne prolongée de Claremont, ce ne fut jamais pour elle-même. Là n'étaient point pour elle les douleurs de l'exil, elles étaient surtout dans ce qui se passait en France.

Quel chaos, quel bouleversement social que celui des premiers jours de la république en 1848 ! Chose singulière ! L'effet en était plus effrayant à distance qu'il ne l'était pour les personnes mêmes qui vivaient au milieu de cette immense confusion. La révolution retentissait au dehors comme un fra-

cas de ruines s'amoncelant chaque jour les unes sur les autres; on ne s'imaginait pas qu'il restât rien debout en France. Il n'y a parole dite alors par la reine, il n'y a ligne écrite de sa main, qui ne témoigne du profond déchirement de son âme, à l'idée de ce que devenait notre chère patrie. Quoique aguerrie dès longtemps aux excès de la presse, jamais elle n'avait pu prévoir le débordement de sales injures, de lâches calomnies dont la démagogie victorieuse flétrissait le nom de son mari, et elle en souffrait cruellement. Le dirai-je? elle souffrait plus cruellement encore en entendant des voix qui n'étaient point ennemies reprocher au roi, comme la plus grande de ses fautes, le dernier jour de son règne. Elle lui donnait certes raison lorsqu'il disait qu'il eût pu triompher de l'émeute du 24 février comme des précédentes, mais qu'il eût triomphé dans des flots de sang, et que c'eût été là réellement la plus triste des fins pour son règne; que le lendemain d'une pareille victoire le gouvernement de la France ne lui aurait plus été possible, qu'il n'aurait point trouvé de ministres pour en partager avec lui la responsabilité, et qu'il eût vu se dresser contre lui une opposition cent fois plus redoutable que celle qu'il avait eu jusque-là à combattre; qu'il avait senti ce jour-là que son rôle était fini et qu'abdiquer,

comme il l'avait cru faire en faveur de son petit-fils, était chose aussi sage que nécessaire ; qu'enfin plus que personne il avait senti ce qu'il y avait pour lui de déplorable dans la nécessité de se cacher et de quitter la France sous un nom qui n'était point le sien, mais qu'il aimait mieux se présenter au jugement de la postérité avec l'humiliation de cette fuite peu digne d'un roi qu'avec une mémoire souillée du sang de ses concitoyens. Des paroles d'une si haute honnêteté n'étaient point de celles que la reine pût contredire ; elle se les était au contraire appropriées, et son langage était le même que celui du roi. Mais ce langage trouvait peu d'écho au dehors, et c'était pour elle une douleur non encore éprouvée, de voir à quel point les malheurs d'une révolution abaissaient injustement dans l'estime des hommes celui qui était si haut placé dans la sienne.

Elle se tenait pour assurée que le duc de Nemours, déjà rangé aux côtés de ses parents, serait l'inséparable compagnon de leur exil. Ce que feraient le duc de Montpensier et la princesse Clémentine, avec le lien qui attachait l'un à la couronne d'Espagne, l'autre, en Allemagne, à la maison de Cobourg, lui était tout aussi clairement démontré ; elle s'attendait et elle approuvait que l'un et l'autre ne tardassent pas à se séparer d'elle. Mais

que feraient le prince de Joinville et le duc d'Aumale? On ne savait rien d'eux : quelques journaux français disaient vaguement qu'ils avaient quitté l'Afrique, mais ne disaient point où ils étaient allés. La reine avait entendu plus d'une fois le prince de Joinville, dans sa prévoyance trop bien justifiée d'un bouleversement politique en France, annoncer l'intention d'aller s'établir aux Etats-Unis, dans les solitudes lointaines du *Far West*, et elle craignait qu'au sortir d'Alger il n'y eût entraîné son frère avec lui. Ce souci, qui l'avait tant tourmentée à Grâce, dans ses heures d'isolement, devenait plus pressant à Claremont, à mesure que les jours s'écoulaient sans apporter aucune nouvelle des deux princes. Tout à coup, dans la nuit du 20 au 21 mars, au moment où elle se mettait au lit, on lui vint annoncer qu'un bruit de voiture se faisait entendre dans le parc, « Mes enfants, s'écrie-t-elle, ce sont mes enfants, » et toute déshabillée qu'elle était, ne prenant que le temps de jeter un manteau sur ses épaules, elle traversa en courant le vestibule, et se précipita sur le perron. C'étaient les princes, en effet, et elle ne leur cacha point, en les serrant dans ses bras, ce qu'il y avait d'inespéré pour elle dans le bonheur qu'elle avait à les revoir. Elle témoigna aussi une vive satisfaction en embrassant ses

deux belles-filles, et trouva, dès le lendemain, une vraie consolation à voir le simple et ferme courage avec lequel elles acceptaient la destinée de leurs maris.

Courte jouissance ! émotion de joie passagère ! Il me faudra désormais redire cette parole, chaque fois que la reine verra quelque douceur se mêler à l'amertume habituelle de son existence. Elle eut bientôt à souffrir de l'état moral de ces deux jeunes hommes, si amoureux de leur patrie, qui l'avaient si bien servie, et qui étaient inconsolables de ne pouvoir plus la servir. Leur désespoir fut au comble, lorsque le décret qui les bannissait du territoire de la France fut voté par l'Assemblée nationale¹, et l'âme toute française de leur mère, en ressentant profondément ce coup pour eux, n'y fut point indifférente pour elle-même. Les sanglantes journées de juin vinrent, peu après, plonger la colonie exilée dans de douloureuses agitations : pendant quatre jours consécutifs, les éditions du *Times* se pressaient les unes sur les autres pour annoncer les phases successives de la lutte, et l'on y cherchait avec anxiété les noms des amis morts ou blessés. Il y eut, au milieu de tout cela, pour la reine quelques heures d'une angoisse

1. 26 mai.

inexprimable. Le prince de Joinvillè et le duc d'Aumale avaient quitté Claremont un matin, et n'avaient point reparu de la journée : elle s'imagina qu'ils étaient allés à Paris se jeter au travers de l'effroyable conflagration. Elle les vit, heureusement, revenir dans la soirée.

Claremont se ressentit du calme momentanément rétabli dans Paris par la terrible victoire du général Cavaignac; les émotions politiques devinrent moins dominantes, et, sans que les regards cessassent d'être tournés vers la France, on donna plus d'attention et de temps aux intérêts de la vie de famille, soumise, comme elle l'était, aux dures nécessités de l'exil. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit plus haut de la gêne dans laquelle on vécut pendant près d'une année; je n'entrerai pas dans les détails de cette existence, dont les dehors n'avaient rien de royal, sinon la digne indifférence avec laquelle toutes les privations étaient supportées. Il y en avait une, une seule, à laquelle la reine se résignait très-difficilement, c'était la privation de la messe quotidienne. Cette source de consolations lui manquait, alors qu'elle lui était le plus nécessaire. La chapelle de Weybridge était trop éloignée pour qu'elle pût s'y rendre d'autres jours que les dimanches et les fêtes, et l'on ne croyait pas pouvoir dans l'enceinte de Claremont

prétendre au privilège d'une chapelle domestique. Le roi, qui jugeait l'Angleterre de 1848 par celle de 1807, n'admettait pas qu'il fût possible d'obtenir et qu'il y eût lieu, par conséquent, à demander la permission de célébrer la messe dans une résidence de la couronne. Il se trouva cependant que la question fut traitée un jour devant M. de Flahault, qui avait une alliance de famille avec un des membres les plus importants du cabinet britannique, le marquis de Lansdowne. M. de Flahault prit sur lui de parler de l'affaire au ministre, et celui-ci obtint sans peine de la reine Victoria la faveur qu'on n'avait osé solliciter d'elle, avec cette réserve toutefois qu'elle était exclusivement accordée à la famille royale et aux personnes de sa suite. Je me trouvais alors à Paris : la reine ne tarda pas d'un moment à me donner l'ordre de chercher un prêtre, digne de sa confiance, à qui il convînt de venir exercer à Claremont son ministère. L'excellent abbé Crabot n'hésita pas à accepter cette mission, et le 27 août la reine m'exprimait ainsi son pieux contentement : « Nous avons eu ce matin notre première messe : c'était bien arrangé. Tout le monde y était, depuis le respectable chef de la famille jusqu'au dernier domestique, et même les enfants. Cela m'a attendrie et reportée aux réunions des premiers fidèles dans

les catacombes. Mais, hélas ! nous n'avions ni leur foi, ni leur ferveur. »

On reçut, dans le courant du mois de septembre, la consolante nouvelle de la prochaine visite de la reine des Belges. Nul obstacle ne s'opposait alors à ce qu'elle allât voir ses parents exilés. Je n'ai pas encore eu l'occasion de dire toute la souffrance causée à ce grand cœur par la révolution de février. Dans sa tendresse passionnée pour son père, elle était par-dessus tout inconsolable de la manière dont avait fini son règne. Je l'ai entendue s'en exprimer avec l'accent d'une douleur voisine du désespoir. Elle n'avait pas cessé, autant qu'il dépendait d'elle, d'être la providence des siens, depuis le jour de leur infortune. Ce n'est pas à une âme comme la sienne qu'il faut faire un mérite des attentions délicates qu'elle eut pour eux tous, aussi longtemps que dura leur détresse : il n'y avait chose utile dont elle ne songeât à les pourvoir ; sa prévoyance s'étendait aux besoins de l'esprit comme à ceux du corps, et la librairie de Bruxelles, avec son vaste atelier de contrefaçon, lui fournissait une foule de livres qu'elle envoyait aux uns et aux autres, comme un remède aux ennuis de l'exil. Mais le plus grand bien qu'elle pût faire à sa famille était celui de sa présence. Elle arriva à Claremont le 1^{er} octobre, et la reine

put écrire : « Nous possédons enfin notre ange consolateur... Le premier moment a été poignant des deux côtés ; mais la consolation a bientôt suivi. »

Elle fut grande pour le roi, heureux de revoir sa fille bien-aimée, et d'entendre dans son malheur le langage d'une raison si ferme et si élevée, unie à la constante expression du respect filial le plus tendre. La reine Louise avait véritablement des paroles d'*ange* pour charmer les tristesses de son vieux père ; auprès de sa mère, elle avait moins besoin de parler, tant leurs cœurs, pleins de la douceur de cette trop courte réunion, s'entendaient dans leur silence ! Ses frères, sûrs d'être compris, aimaient à épancher dans son sein leurs patriotiques douleurs, et par les lumières de sa haute intelligence, non moins que par les inépuisables trésors de sympathie qu'il y avait au fond de son âme, elle exerçait sur eux une douce et salubre influence. Malheureusement la jouissance qu'il y avait pour elle à se retrouver au milieu des siens fut aussitôt troublée par les inquiétudes que donnait la santé de la plupart d'entre eux. Les trois princes, depuis quelque temps déjà, éprouvaient, à divers degrés, des déchirements presque continuels dans l'estomac et dans les entrailles ; le général Dumas et quelques personnes du ser-

vice souffraient plus ou moins gravement du même mal, et la reine commençait à en être atteinte elle-même. Le docteur Henri Gueneau de Mussy, jeune et habile élève de M. Chomel, qui venait d'arriver à Claremont, soupçonna, à première vue, chez tous les malades un commun empoisonnement, et l'analyse chimique des eaux du château ne tarda pas à justifier ce soupçon. Il fut reconnu que celle dont on se servait à la cuisine pour la préparation des aliments traversait des tuyaux qui la chargeaient d'acétate de plomb, et qu'elle avait ainsi donné lieu à la névralgie très-douloureuse connue sous le nom de colique des peintres. La reine des Belges, rappelée à Laeken par son mari, eut le chagrin de voir les symptômes de ce cruel mal subsistant chez ses frères et s'aggravant chez sa mère, au moment où elle fut obligée de quitter Claremont. Elle était à peine partie, que le roi annonça l'intention d'en sortir lui-même, jusqu'au moment où des travaux qui venaient d'être ordonnés auraient fait disparaître la cause de l'empoisonnement. Il alla s'établir avec les siens à Richmond, dans le grand hôtel du *Star and Garter*, qu'il avait habité pendant quelques semaines en 1816, dans de moins tristes circonstances.

Les trois princes malades ne tardèrent pas beaucoup à se rétablir sous l'influence d'un traite-

ment bien entendu. Il n'en fut pas ainsi de la reine, chez qui le mal avait pris le caractère menaçant d'une hydropisie. Son état ne cessa d'empirer pendant plusieurs semaines, et le moment vint où, sur son expresse injonction, le médecin lui en fit connaître toute la gravité. La première de ses pensées fut, dès lors, de ne se point laisser surprendre par la mort, et de s'y préparer par de fréquents entretiens avec l'abbé Crabot. Elle ne croyait pas l'heure encore venue de faire ses adieux au roi et à ceux de ses enfants qui l'entouraient; mais elle se sentit pressée de remplir ce devoir suprême envers celui de ses fils qui était trop éloigné d'elle pour qu'elle pût espérer de le revoir. Incapable d'écrire elle-même, elle m'appela auprès de son lit, pour que je l'assistasse dans cette tâche douloureuse. Elle me fit donner une grande feuille de papier, et avec une parfaite lucidité d'esprit, avec une merveilleuse netteté d'expression, elle me dit ce qu'elle voulait mander par ma main au duc de Montpensier. Ce n'étaient pas seulement les tendres adieux d'une mère, c'étaient des conseils, et des conseils dictés par la plus haute sagesse, qu'elle me chargeait de transmettre à son fils, si bien qu'en tenant la plume je ne cessai d'avoir présents à ma mémoire les derniers enseignements tracés par saint Louis pour son succes-

seur. L'inspiration chrétienne était la même, et la ressemblance parut devenir plus achevée encore, lorsque la reine m'ordonna de lui réserver la quatrième page de cette lettre pour qu'elle pût elle-même y ajouter quelques lignes de sa main défaillante. Rien de plus élevé et de plus émouvant que ces lignes pleines à la fois de l'amour maternel et de l'amour de Dieu. M. le duc de Montpensier, je n'en doute pas, aura précieusement conservé cette lettre, dans laquelle sa mère, des portes du tombeau, où elle croyait entrer, lui adressait un pareil langage.

Ceci se passait vers la fin du mois de novembre. Une circonstance survint peu de jours après, dans laquelle la reine, de son lit de douleur, recourut encore à moi. Elle me donna l'ordre de me rendre à Claremont auprès de madame de Montjoie, qui y était restée, attendant sa fin au milieu des plus horribles souffrances. M. de Mussy venait de déclarer à Leurs Majestés que leur vénérable et fidèle amie n'avait plus que de courts instants à vivre, et il avait paru nécessaire de ne pas laisser madame de Dolomieu seule auprès de sa sœur, dans la cruelle épreuve qu'elle allait avoir à traverser. Déjà le roi avait, deux jours auparavant, porté à la mourante les adieux de la reine avec les siens ; je fus chargé de les lui renouveler, et de

lui exprimer toute la douleur éprouvée par une amie de quarante ans de ne pouvoir l'embrasser pour la dernière fois. Je dois résister au sentiment qui me porterait ici à raconter les derniers moments de madame de Montjoye, et la mission à la fois triste et consolante qui m'échut de lui fermer les yeux : je me bornerai à dire combien fut profond le chagrin de la reine. Il y avait à peine un mois que nous avions accompagné la dépouille d'un des plus fidèles serviteurs du roi, le pauvre Vatout¹, au cimetière catholique de Chelsea, lorsque nous y conduisîmes madame de Montjoye. Les princes avaient pris la tête du triste cortège. Nous nous demandions dans le silence de nos cœurs si, après ce coup, la mort n'en allait pas frapper à côté d'eux un autre bien plus terrible.

Une amélioration assez marquée qui survint dans l'état de la reine dissipa ces sombres appréhensions. La célébration de la belle fête de Noël s'éclaira d'un rayon de joie inespérée, lorsqu'on vit l'auguste convalescente, bien pâle et bien amaigrée, mais avec la douce et sereine majesté que la souffrance n'avait point ôtée à son visage, reprendre le soir à table sa place accoutumée. Ses petits-enfants (ils étaient six, dont le plus âgé, le

1. Décédé à Claremont le 3 novembre. Ce fut le 4 décembre que mourut madame de Montjoye.

comte d'Eu, n'avait pas sept ans), ses petits-enfants, dans le bonheur qu'ils éprouvaient de la revoir, se pressaient à l'envi autour d'elle, et rappelaient à la pensée ces jeunes plants d'oliviers dont le Psalmiste entoure la table¹ des mères d'Israël. Ce fut une douce soirée, la seule qu'on eût encore connue en Angleterre. On fut moins gai, huit jours après, à cette époque d'ordinaire si heureuse pour les familles. L'année 1849 était la première que les illustres bannis vissent commencer dans l'exil. Comment ne pas se reporter au souvenir des années précédentes? Comment ne pas comparer les cinq ou six serviteurs, qui formaient alors toute leur cour, au flot qui naguère remplissait les vastes appartements des Tuileries? On était volontiers disposé à se plaindre, dans ce passé dont on était si proche, des assujettissements et des fatigues de la grandeur royale; je ne dis pas qu'on les regrettât dans le salon du *Star and Garter*; mais on regrettait la France, on regrettait les amis; on se sentait délaissé et comme isolé, même en famille. Ce jour fut long et pénible à passer. La reine d'ailleurs était moins bien qu'elle l'avait été à Noël, autre cause de tristesse. Cependant ni sa maladie, ni son dénûment qui durait encore,

1. Sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ.

ne lui firent oublier le jour des étrennes. Dans son affectueuse bonté, elle voulut que chacun des compagnons de son exil reçût de sa main un petit souvenir. On venait de lui renvoyer de Paris, parmi quelques pauvres débris de son opulence royale, un groupe de cachets. Elle en fit le partage parmi les courtisans de son malheur. Me pardonnera-t-on de dire que, sur la pierre de celui que je reçus, était gravé le mot d'AMITIÉ ?

Je me rappelle avec tristesse et presque avec humiliation que ce fut un motif d'économie qui força le roi d'abrégér son séjour à Richmond. Il s'y plaisait, la reine s'y plaisait aussi, ou, pour parler plus juste, l'idée de rentrer à Claremont lui causait une sorte de frayeur involontaire. Mais le roi n'avait pu obtenir encore la mainlevée du séquestre sous lequel ses biens étaient placés, et sa prudence trop légitime s'alarmait du chiffre très-élevé des dépenses de l'hôtel. Il ordonna en conséquence pour le 17 janvier le retour à Claremont. A peine la reine y était-elle revenue, que sa santé recommença à donner les plus vives inquiétudes. Elle ne quittait plus son lit ; elle s'affaiblissait, elle dépérissait si rapidement que M. de Mussy, alarmé plus que personne, pria le roi de permettre qu'il appelât de Paris son habile et excellent maître, le docteur Chomel. M. Chomel ne se fit pas attendre. Il

donna à ce qu'avait fait son élève une entière approbation, mais il confirma en même temps le jugement de celui-ci sur le danger de la malade. Au moment où il allait monter en voiture pour s'en retourner à Paris, on se pressa autour de lui pour entendre le résultat de ses dernières observations. Voici quelles furent ses propres paroles : « Il y a à espérer, mais il y a aussi à craindre ; je regrette de ne pouvoir vous rassurer plus complètement. » L'anxiété dans laquelle il laissa la famille royale ne dura heureusement que quelques jours. On vit alors, ce qu'on a eu plus d'une fois l'occasion de revoir dans la suite, la reine, lorsqu'elle semblait être au plus bas, trouver pour se relever une sorte d'élasticité inespérée. Au commencement du mois de mars, elle put reparaître dans son salon, et ce fut peu après pour l'auguste convalescente une grande joie d'être en état de solenniser, selon le vœu de son cœur, les fêtes de Pâques. Ces fêtes passées, il lui fut prescrit de se transporter au bord de la mer pour hâter le retour de ses forces. On s'établit à Saint-Leonard's, près de Hastings, sur la côte de Sussex.

La reine venait à peine d'y arriver, lorsque mourut, sous ses yeux, sa dame d'honneur, la marquise de Dolomieu¹. Cette perte, sans lui être

1. 25 avril.

aussi douloureuse que l'avait été celle de madame de Montjoye, n'en fut pas moins sentie très-vivement : la seconde plaie rouvrait la première. Madame de Dolomieu fut immédiatement remplacée par la duchesse de Marnier, amie courageuse et dévouée, joyeuse de courir au-devant des sacrifices que l'exil allait lui commander, et qu'elle devait accomplir avec la plus touchante persévérance, jusqu'au moment où sa vue éteinte les lui rendit entièrement impossibles. Le séjour de Saint-Leonard's fut loin cependant de porter tout d'abord les heureux fruits qu'on en attendait pour la reine : le mois d'avril fut glacial et la tint renfermée pendant de longues journées. Ce ne fut que vers la fin de mai que l'air de la mer lui rendit toutes ses forces. Il n'y eut personne qui ne la vît alors avec autant de joie que d'étonnement se faire un jeu de monter à pied au couvent, qui domine d'assez haut la plage de Saint-Leonard's, et où chaque dimanche elle allait recevoir la bénédiction du saint Sacrement.

Une circonstance survint qui prêta au séjour de Saint-Leonard's une sorte de charme que Claremont jusque-là n'avait point eue pour la famille royale. Pendant trois mois, les visiteurs ne cessèrent d'affluer de France à *Victoria Hotel*, et les majestés exilées y retrouvèrent une espèce de cour.

J'ai hâte de dire que ce mot pris à la lettre donnerait une très-fausse idée de ce qui se passa alors et des dispositions du roi en particulier. Jamais prince descendu du trône, pas même, je crois, Dioclétien dans son jardin de Salone, n'entra plus résolûment dans la vie privée que ne le fit Louis-Philippe, le jour où il mit le pied sur le sol de l'Angleterre. Parmi les personnes qui vinrent lui apporter leurs hommages, il n'y en avait guère qui ne mêlassent à l'expression de leurs regrets des paroles d'espérance pour lui et pour sa famille. Et l'espérance, en effet, était assez permise en face de la situation chancelante de l'établissement républicain. Le roi ne s'y laissa pas prendre un seul instant; il accueillait avec les marques d'une véritable satisfaction, quelquefois même avec une vive effusion de reconnaissance, les assurances de dévouement qui venaient le chercher sur la terre étrangère; les éloges, les regrets donnés à son gouvernement ne le trouvaient pas insensible; mais quand on lui montrait la France disposée à lui rouvrir ses portes, il se refusait à l'illusion et ne permettait pas qu'on flattât son infortune. Un de ses plus fidèles et de ses plus honnêtes serviteurs, homme d'esprit et de cœur, mais politique trop facile à l'optimisme, le voyant ainsi obstiné à repousser tout espoir pour lui-même, crut le

trouver de meilleure composition en lui offrant en perspective la royauté prochaine du comte de Paris. Il se tenait assuré, disait-il, de ne pas mourir avant d'avoir vu le jeune prince sur le trône. Le roi coupa court au rêve doré de son interlocuteur par cette brève et grave parole : « Vous pouvez avoir raison, mon cher monsieur *** ; le comte de Paris est possible, comme le comte de Chambord et les Bonaparte sont possibles ; tout est possible en France ; mais rien n'y durera, parce que le respect n'y existe plus. » Il était évident que, s'il l'eût pu faire, le monarque déchu eût détourné ses regards de la scène politique où son rôle avait fini si malheureusement. Tout patriote qu'il fût, les affaires de la France semblaient quelquefois moins l'occuper que ses affaires personnelles, et volontiers il laissait la lecture des journaux, quelque émouvante qu'elle fût, pour s'occuper de ses dispositions testamentaires, ou de la rédaction de ses mémoires. On est allé beaucoup trop loin, on a ajouté une nouvelle calomnie à tant d'autres, lorsqu'on a écrit et imprimé qu'on ne voyait plus en lui qu'un bourgeois ruiné, uniquement livré au soin de ramasser les débris de sa fortune. Mais il est concevable qu'aux yeux d'un observateur prévenu ce détachement politique ait ressemblé à une abdication dans le passé, comme

dans l'avenir, et que lord Normanby, devenu écrivain malveillant de malveillant diplomate, ait pu représenter alors le caractère du roi comme rapetissé par sa chute. Il eût suffi d'y voir d'un peu plus près pour porter de lui un autre jugement. Cette acceptation si facile de la vie d'exilé était chez Louis-Philippe un des enseignements de sa vieille expérience, un souvenir pratique des années de sa jeunesse. Ce qu'il y avait en lui de grandeur morale et de dignité ne perdait rien à cet excès de résignation, et personne autour de lui n'était tenté d'oublier qu'il avait été roi, parce qu'il paraissait l'oublier lui-même.

Madame la duchesse d'Orléans arriva vers la fin du mois de juin à Saint-Leonard's; ce fut pour ses augustes parents le sujet d'une vive satisfaction. Depuis le 24 février la noble princesse vivait en Allemagne. Dans la confusion de cette malheureuse journée, chacun avait fûi où et comme il avait pu, et tout naturellement madame la duchesse d'Orléans, échappée au péril qu'elle avait couru dans la Chambre des députés, était allée demander un asile à sa contrée natale et à la maison de Weimar qui était celle de sa mère. Mais en prolongeant depuis lors, comme elle l'avait fait, son séjour à Eisenach pendant plus d'une année, elle avait donné lieu de croire à sa

résolution définitive de séparer son exil de celui de la famille royale, et cette supposition était pour la reine, non moins que pour le roi, une cause de chagrin. L'arrivée de la princesse vint y donner un heureux démenti : elle trouva auprès de son beau-père et de sa belle-mère les plus tendres embrassements : il y eut, autour d'elle un effort unanime pour l'enlacer, à force d'affection, dans les liens de la famille, et elle ne retourna à Eisenach qu'après être convenue de revenir le printemps suivant en Angleterre pour la première communion du comte de Paris. La reine des Belges avait accompagné la duchesse d'Orléans à Saint-Leonard's; c'était la seconde fois que, depuis huit mois, elle passait la mer pour visiter sa famille, quoique déjà elle fût profondément atteinte du mal qui devait trop tôt la mettre au tombeau. Elle éprouva un grand bonheur à voir sa mère, qu'elle avait laissée si malade au mois de novembre, revenue entièrement à la santé. Ce fut sa mère qui, par un triste retour, commença à concevoir pour une fille qui lui était si chère de poignantes inquiétudes.

L'automne se passa à Claremont dans une triste, mais assez douce tranquillité. Le bruit menaçant de l'orage avait diminué en France, et l'espoir était donné aux illustres exilés de voir

révoquer le décret de bannissement qui les avait frappés l'année précédente. La reine, aussi bien portante qu'en ses meilleurs jours du temps passé, témoignait du complet rétablissement de sa santé par la complète reprise de ses habitudes de piété et de dévouement conjugal ; elle avait remis sa vie au service de celle du roi avec l'entière abnégation d'elle-même qu'elle pratiquait depuis quarante ans. Personne n'eût imaginé alors que le roi fût aussi près qu'il l'était de sa fin. Il n'y avait rien dans le train de sa vie qui n'annonçât un homme en pleine santé : son esprit avait conservé toutes ses lumières, sa mémoire toute sa sûreté, sa conversation tout son charme. Rentré en possession de ses biens, et ayant pourvu par un emprunt à l'extinction progressive de ses dettes, il avait refait son testament sur de nouvelles bases, et se flattait d'avoir assuré à ses enfants, au défaut de leur patrie, la jouissance future de leur patrimoine. Libre de ce souci, il s'était mis, avec la patience minutieuse qui le caractérisait, à la révision de la partie rédigée de ses mémoires. Un jour, un seul jour, il sortit de la régulière monotonie de ses nouvelles habitudes pour aller faire une de ces visites de château, si fréquentes dans les années de sa jeunesse qu'il avait passées en Angleterre : il se rendit à Drayton-Manor, chez

sir Robert Peel. L'illustre homme d'état, qui appelait la révolution de février un effet sans cause, et pour qui Louis-Philippe n'était en rien diminué par sa chute, se fit un devoir de le recevoir comme il l'eût fait cinq ans auparavant, lors du voyage du roi des Français à Windsor. Aucun des hommages dus à la royauté ne fut oublié, et vers la fin du *luncheon*, sir Robert, selon l'usage anglais, prononça un discours fait pour consoler le monarque détrôné de bien des outrages. Le roi rapporta à Claremont un visage satisfait qui fut remarqué de tout le monde : il ne se doutait guère que pour le grand ministre qu'il venait de revoir, comme pour lui-même, la dernière heure fût si proche.

Le premier jour de l'an 1850, quoique encore un peu attristé par le souvenir trop présent des Tuileries, procura à la reine une jouissance qui lui avait manqué l'année précédente ; elle put donner à ses petits-enfants de jolies étrennes, et fut un moment heureuse de leur naïve allégresse. Mais dès qu'elle portait ses regards de leurs gais visages sur celui du roi, tout sentiment de joie disparaissait. Le roi, en effet, commençait à n'avoir plus les belles apparences de sa forte santé ; la souffrance venait de temps en temps altérer ses traits ; il ne marchait plus qu'avec diffi-

culté et répugnance, et quoique rien dans son état ne fût encore précisément alarmant, il y en avait assez pour inquiéter beaucoup la tendresse clairvoyante de sa compagne. L'hiver lui fut dur à passer, et je me rappelle que, le revoyant au milieu de mai, après un voyage de trois mois que je venais de faire avec le prince de Joinville en Espagne et en Portugal, j'eus l'esprit tout aussitôt saisi des plus funestes pressentiments. Toute la personne de l'auguste vieillard était marquée des signes de la caducité ; ce n'était point un changement, mais une véritable destruction. Il imagina que l'air de Saint-Leonard's, qui avait été si salutaire à la reine, le serait également pour lui, et s'y fit transporter. Quelques jours se passèrent durant lesquels l'événement parut lui donner raison : sa faiblesse semblait diminuer ; il supportait sans trop de fatigue d'assez longues promenades en voiture, et ne souffrait nullement de l'obligation qu'il s'imposait de recevoir tous les visiteurs, et ils étaient nombreux, qui chaque jour arrivaient de France. Tous étaient frappés de son visible dépérissement, mais ils ne l'étaient pas moins de la plénitude de vie que conservait son intelligence, de l'énergie de sa parole, de l'intérêt toujours le même de sa conversation, et ils disaient trouver dans son état plus de motifs de se rassurer que de craindre.

De toutes ces visites la plus précieuse au roi fut celle de sa fille aînée, la reine des Belges, qui, instruite du danger de son vieux père, accourut, quoique bien malade elle-même, pour le voir encore une fois. Elle ne lui apporta, hélas ! qu'une bien courte consolation : à peine arrivée, elle prit un refroidissement, se mit au lit avec la fièvre, et ne le quitta que pour se remettre aussitôt en route vers la Belgique. Je fus témoin des embrassements douloureux de la mère et de la fille sur le pont du navire qui allait ramener celle-ci de Douvres à Ostende : il était aisé de voir que notre vénérée reine ressentait à l'avance le coup qui de ce côté la menaçait : elle laissa même échapper, en rentrant chez elle, cette parole toute confidentielle : « Quelle est votre impression ? Ne vous semble-t-il pas que Louise nous quittera avant mon pauvre roi ? »

Madame la duchesse d'Orléans avait cependant rempli sa promesse de venir en Angleterre pour la première communion du comte de Paris. L'abbé Guelle, qui avait commencé à instruire le jeune prince aux Tuileries, et qui depuis deux ans lui avait continué ses soins dans plusieurs voyages faits à Eisenach, arriva, au mois de juillet, à Saint-Leonard's, pour achever auprès de lui sa mission spirituelle. Madame la duchesse

d'Orléans avait très-sagement compris combien il importait que le grand acte qui initie l'enfance à la vie catholique s'accomplît pour son fils aîné avec la publicité la plus solennelle. C'était en outre un rendez-vous tout naturel à donner aux amis, encore assez nombreux alors, qui ne cherchaient que l'occasion d'apporter le témoignage de leur dévouement à la famille royale dans son exil. Il avait donc été réglé que la cérémonie aurait lieu à Londres, dans la chapelle française, avec toute la pompe religieuse que comportaient le lieu et les circonstances. On ne s'était pas trompé en comptant sur un nombre considérable de Français pour assister à cette auguste et touchante solennité. Il faut bien le dire, le vieux roi, plus que son petit-fils, contribua à l'émotion universelle. Il avait voulu ce jour-là rajeunir et en quelque sorte égayer son costume ordinaire, et il n'y eut personne qui ne fût tristement frappé du contraste de ce vêtement avec le visage et la démarche de celui qui le portait. Ce fut M^{sr} Wiseman, alors vicaire apostolique à Londres, qui célébra la messe. Les paroles qu'il prononça avant et après la communion du jeune prince furent d'une parfaite convenance, en même temps que d'une pieuse simplicité. Le roi en fut très-touché, et conserva de toute la cérémonie une grave et profonde im-

pression. Il retourna le lendemain à Claremont. La reine ne tarda pas à y voir arriver une de ses anciennes dames, madame Mollien, qu'elle savait sous le poids d'un cruel chagrin, et qu'elle avait appelée auprès d'elle par les instances les plus affectueuses. Les soins dus au grand âge de son mari avaient jusque-là retenu constamment en France cette personne de tant de cœur et d'esprit, et d'un si parfait dévouement. Devenue veuve, elle usa, dès qu'elle en eut la force, de sa triste liberté, pour venir relever à Claremont la fidèle duchesse de Marmier.

La reine ne se faisait plus d'illusion sur l'état du roi. A l'âge où il était, elle ne croyait pas que la médecine pût rien contre le dépérissement qui s'opérait en lui chaque jour, et M. de Mussy la connaissait trop bien pour l'amuser par une trompeuse espérance. Elle priait; elle pleurait devant Dieu; son cœur saignait à l'idée de ce lien de quarante ans si fort et si doux qui allait se rompre, et si elle ne se fût pas jugée indigne d'un miracle, elle l'eût demandé au ciel pour la conservation de son mari; mais elle avait à lui demander une grâce d'un bien autre prix pour elle, le salut de l'âme de celui dont elle désirait ne se séparer en ce monde que pour le retrouver dans l'autre. Déjà, à Saint-Leonard's, elle avait supplié le doc-

teur, à la moindre inquiétude qu'il aurait pour la vie du roi, de lui en donner avis sans aucun ménagement. Ce fut le 25 août au matin, jour de la fête de saint Louis, que M. de Mussy lui déclara qu'il n'y avait plus de temps à perdre pour remplir le devoir sacré dont la pensée lui était depuis deux mois continuellement présente.

Le roi avait toujours annoncé son intention de finir chrétiennement. Non-seulement il en avait plus d'une fois fait la promesse à la reine, mais dans un codicille écrit tout entier de sa main, au mois de mai 1849, il avait consigné sa volonté formelle de mourir en enfant de l'Église catholique. La première communion de son petit-fils, en le pénétrant, comme je le disais tout à l'heure, d'une émotion toute religieuse, l'avait affermi dans cette résolution, et pour qui l'observait depuis quelque temps, plus d'un signe manifeste révélait la préparation intérieure de son âme à l'accomplissement de ce grand devoir. Quoique se sentant très-malade, il ne voulait rien précipiter, ce n'était point dans sa nature; mais il ne voulait point non plus être surpris, et il avait donné à cet effet les plus expresses recommandations.

La reine, dès qu'elle eut reçu l'avis de M. de Mussy, n'hésita pas d'un instant à s'acquitter de la tâche douloureuse que lui imposait sa con-

science. Elle s'y prépara en allant, au pied de l'autel, se fortifier du plus grand des secours que la religion offre aux âmes catholiques; puis, à onze heures, au moment où le malade s'éveillait, elle s'agenouilla près de son lit, et lui révéla l'imminence du danger où il se trouvait, le pressant de remplir la promesse qu'il lui avait faite, et de ne pas se laisser surprendre par son heure dernière. Le roi, qui se défiait de la tendresse de sa compagne, trop facile à alarmer, désira que le médecin lui déclarât si réellement les choses en étaient à ce point, et s'il ne lui restait aucune chance de guérison. Quoique toujours ferme contre la mort, il tenait à la vie; comme chef de famille, comme époux, sinon comme roi, il se croyait encore bon à quelque chose en ce monde. Il eût désiré de vivre; mais du moment que le témoignage du docteur eut confirmé celui de la reine, et qu'à travers les adoucissements du langage il eut compris l'arrêt qui lui était signifié : « C'est-à-dire qu'il faut que je prenne congé, » dit-il avec une gaieté douce et calme, et il ne songea plus qu'à mourir.

Il lui revint cependant à l'esprit qu'il avait laissé quatre ou cinq mois auparavant une page de ses mémoires inachevée. C'était le récit d'une conversation qu'il avait eue aux Tuileries, dans les premiers jours de la Restauration, avec le

maréchal Macdonald. Il voulut, avant de fermer les yeux, achever cette page, et fit appeler le général Dumas, son cher et fidèle collaborateur. « Il faut partir, lui dit-il en le voyant entrer, il faut partir, j'ai reçu ma sentence, » et, d'une main glacée et tremblante, il lui remit la clef de son portefeuille, pour qu'il allât chercher son manuscrit. Leur travail dura quelque temps, et le malade y apporta la netteté, la fermeté d'esprit la plus merveilleuse, allant jusqu'à discuter avec le général les formes de la rédaction. Cela fait, il s'enferma un quart d'heure avec la reine, pour lui dicter des dispositions relatives à quelques-uns de ses amis. Il signa cet acte, mais d'une écriture qui n'avait plus rien de lisible. Il en avait fini avec les choses du temps ; il se tourna vers celles de l'éternité. L'abbé Guelle, qu'il avait fait venir de Paris avec le titre de son aumônier, fut alors introduit ¹.

Il était trois heures de l'après-midi : l'abbé trouva le roi assis dans son grand fauteuil, et causant avec la reine. Celle-ci se retira, et tout aussitôt d'une voix très-ferme, malgré sa faiblesse :

1. Je reproduis ici presque textuellement une note rédigée, sur l'ordre de la reine, par l'abbé Guelle le lendemain ou le surlendemain de la mort du roi. Cette note est restée entre mes mains.

« Mon cher abbé, dit le roi, je veux accomplir ce que j'ai promis. Je possède toutes mes facultés, et mes devoirs de conscience, je les remplis avec une parfaite connaissance de ce que je fais. » Et avant que le prêtre le lui eût demandé, il fit le signe de la croix, et prononça la profession de foi catholique la plus explicite et la plus complète. Après quoi, il fit sa confession. Qu'il soit permis de répéter le seul mot que l'abbé Guelle ait pu dire à ce sujet : « Un enfant, à la veille de sa première communion, n'y met pas plus de candeur. » Et lorsque ensuite furent prononcées sur lui les saintes paroles de l'absolution, l'humble pénitent les accompagna d'un acte de contrition, dont les expressions furent tirées de son cœur, et qu'il articula lentement, d'un ton de componction et de foi qui attestait l'entière lucidité de sa pensée. « Vous m'avez fait du bien, dit-il alors à l'abbé ; mais hâtez-vous de me donner le viatique ; car je sens que je m'en vais. »

Tandis que le prêtre rapportait de la chapelle l'hostie consacrée et les saintes huiles, la reine était rentrée auprès de son mari, et avec elle les princes et princesses de la famille royale. Tous s'agenouillèrent, répandant leurs larmes dans un respectueux silence, et le mourant reçut la sainte communion. « Vous me faites du bien, répéta-t-il,

au moral comme au physique. Je suis mieux; donnez-moi maintenant l'extrême-onction. « Pendant que ce sacrement lui était administré, il en suivait avec une attention recueillie les rites et les prières, et s'y associait même par la voix. « Vous oubliez les mains, » dit-il à l'abbé, qui en effet ne leur avait point donné l'onction sainte, et il fallut que celui-ci le rassurât en lui disant que ce n'était point nécessaire. Il lui renouvela l'expression de sa joie, et se tournant vers la reine : « Tu es bien contente, n'est-ce pas? eh bien, moi, je le suis aussi. — Oui, je suis bien contente, lui répondit la reine ; et j'espère bientôt te rejoindre, » et un rayon de bonheur illumina son visage, pendant qu'elle prononçait cette parole. En ce moment les fils du roi, sa fille et ses belles-filles s'approchèrent de lui l'un après l'autre pour recevoir sa bénédiction. Puis on lui amena ses douze petits-enfants, qu'il embrassa et bénit de même. Son calme ne l'abandonna pas un seul instant durant cette scène attendrissante.

Vers le soir, le mourant parut reprendre des forces ; c'était la fièvre qui les lui donnait, mais sans lui rien ôter de la parfaite clarté de son intelligence, ni de la tranquillité de son âme. Il était environ neuf heures lorsque l'abbé Guelle revint : il demanda au roi la permission de faire

avec lui la prière du soir. Le roi y consentit avec empressement, et, sans que le prêtre l'y eût invité, il se mit à répéter l'une après l'autre les paroles que celui-ci prononçait avec lenteur, pour qu'elles fussent bien entendues. C'étaient de très-courts actes de foi, d'amour et de repentir : l'abbé jugea qu'une prière plus longue excéderait les forces du malade, et il se retira.

La nuit se passa comme la soirée. Toujours de la fièvre, mais moins violente, et par suite un affaiblissement plus marqué. Il y avait dans la chambre, avec la reine, le docteur Gueneau de Mussy et la sœur Saint-Alphonse, religieuse du Bon-Secours. Plus d'une fois le roi adressa la parole à celle-ci pour lui répéter : « Ma bonne sœur, je suis bien heureux ; j'ai fait mes dévotions, j'en suis satisfait. » Dans un moment de la nuit, où il cherchait et ne pouvait trouver le sommeil, il pria le docteur de lui raconter une histoire pour l'endormir, et en l'écoutant il s'assoupit en effet pour quelques instants.

Lorsque l'abbé Guéllé revint auprès de lui le matin vers sept heures, il le trouva dans son lit, avec la même sérénité sur le visage et dans l'esprit la même liberté. Interrogé sur son état et sur la manière dont il avait passé la nuit, le roi répondit qu'il se sentait bien, d'un ton à faire croire qu'il

regardait sa dernière heure comme plus éloignée qu'on ne l'imaginait autour de lui. L'absence de douleur, qui tenait à l'excès même de la faiblesse, lui faisait cette illusion ; cependant, comme il voulait s'unir à une prière que faisait encore pour lui le prêtre, la force lui manqua pour ouvrir les lèvres, et tout ce qu'il put fut de répéter, d'une voix presque impossible à entendre, une question qu'il avait déjà faite à M. Guelle : « Mon cher abbé, croyez-vous que je sois bien préparé ? » Ses yeux ayant alors rencontré ceux de M. de Mussy : « Mon bon docteur, » commença-t-il à lui dire ; puis s'apercevant que M. Guelle n'était plus là : « Faites revenir l'abbé... » Ce fut sa dernière parole.

Il était près de huit heures. L'abbé rentra, et annonça qu'il allait réciter les prières des agonisants, engageant le roi à s'y unir de cœur. Il lui renouvela la sainte formule de l'absolution, y ajouta celle de l'indulgence plénière, et commença ensuite ces belles et touchantes oraisons par lesquelles l'Eglise aide ses enfants à franchir le redoutable passage de l'éternité. La reine, madame la duchesse d'Orléans et ses deux enfants, les trois fils du roi et ses trois belles-filles, madame la princesse Clémentine et son mari, et avec eux les fidèles compagnons de leur exil, étaient à

genoux au pied du lit du vénérable moribond, qui ne parlait plus, mais qui entendait encore. Son agonie avait commencé, si l'on peut donner ce nom au départ tranquille, sans lutte et sans souffrance, d'une âme que la religion accompagne de ses consolations jusqu'à la porte du tombeau. A huit heures un quart, le roi avait cessé de respirer. La reine lui ferma les yeux, et montrant à ses fils les restes inanimés de leur père : « Sa dernière pensée, leur dit-elle, le dernier vœu qu'il m'a exprimé est que vous restiez toujours unis. Promettez-moi que vous le serez. » Les princes le promirent, et scellèrent leur engagement en embrassant leur mère. Puis tous se rendirent ensemble dans la chapelle, où la messe fut dite pour le repos de l'âme du défunt.

Quelques lignes d'une lettre que la reine écrivit à une personne amie, très-peu d'heures après la mort du roi et au pied du lit où il venait d'expirer, témoigneront plus fidèlement de l'état de son âme que toutes les paroles de l'historien ne le sauraient faire. Ces lignes répéteront quelques-uns des détails qu'on vient de lire ; mais j'ai cru qu'on aimerait à entendre la veuve désolée dire elle-même combien l'amertume de sa douleur lui était adoucie par le pieux contentement qu'elle ressentait de la fin édifiante de son mari :

« Pleurez, écrivait-elle, et remerciez Dieu avec moi. J'ai perdu le meilleur des maris ; il s'est endormi ce matin à huit heures dans le sein de Dieu, après avoir rempli hier tous ses devoirs de religion avec une foi et une ferveur admirables. C'est lui qui a demandé l'abbé Guelle, et après s'être confessé, il l'a prié avec instance de lui donner le saint viatique et l'extrême-onction, craignant de n'avoir pas le temps de les recevoir. Après quoi, il m'a dit : « Ma chère amie, je suis « bien content ; j'éprouve un vrai soulagement, et « je te promets que, si Dieu prolonge ma vie, j'approcherai régulièrement des sacrements. » Hier soir il a suivi et répété à haute voix les prières que disait l'abbé, et cette nuit il m'a redit : « Je suis « content, j'éprouve un vrai bien-être de m'être « rapproché de Dieu. » Ce matin, il n'a plus eu la force de répéter les prières de l'abbé ; mais il l'a appelé pour lui demander s'il le croyait bien préparé. Vous savez quelle est notre douleur. Tous mes enfants sont parfaits. Priez et faites prier pour cette âme chérie. »

Le propriétaire de la petite chapelle de Weybridge, M. Taylor, prêta le caveau de sa famille aux restes mortels du roi Louis-Philippe. Les obsèques se firent le 2 septembre ; bien des larmes

y furent répandues, bien moins que n'en méritait le bon et sage prince que nous conduisions à sa demeure dernière. La reine, comme aux funérailles de son fils aîné, ne se refusa aucun des plus cruels détails de la cérémonie ; elle eût suivi le cercueil jusque dans le caveau, si M. le duc de Nemours ne l'en eût empêchée. Elle était, en rentrant chez elle, brisée de corps et d'âme : la solennité funèbre, tant à Claremont qu'à Weybridge, avait duré près de cinq heures. Elle ne se mit pas moins, comme d'habitude, à son bureau pour écrire, reçut ceux des anciens serviteurs du roi qui étaient venus de France et devaient repartir le soir, et, si ce jour-là on ne la vit point paraître à table, dès le lendemain elle y reprit sa place accoutumée. C'était, dans la plus sublime acception du mot, la femme forte de l'Écriture, forte uniquement parce que la force venait d'en haut à sa faiblesse. Rien de changé au train ordinaire de sa vie : il fallait regarder à la couleur de ses vêtements, et observer avec quelque attention le nuage qui assombrissait la douce et sereine majesté de son visage, pour se douter du deuil qu'elle enfermait dans son cœur. Dieu seul était le confident de sa douleur ; plusieurs jours se passèrent pendant lesquels elle trouvait un triste charme à prier, agenouillée contre le lit où le roi avait rendu son dernier soupir.

CHAPITRE II

Progrès de la maladie de la reine des Belges : pressentiments douloureux de sa mère, qui arrive à Ostende pour la voir mourir. — Deuil profond de la famille royale : deuil de la Belgique. — La reine, de retour à Claremont, y organise sa maison : service d'honneur auprès d'elle ; ses dames. — Les généraux Dumas et de Chabannes sont chargés tour à tour de la tenue de la maison : le duc de Montmorency et le comte Anatole de Montesquiou s'associent de temps en temps à leur service. — Mademoiselle Mäser. — Emploi habituel des journées de la reine : distribution régulière de son temps. — Rejet de la proposition Creton par l'Assemblée législative : la reine souffre du chagrin de ses fils. — Elle prend un vif intérêt à la grande exposition de Londres. — Voyage et séjour en Écosse. Premier anniversaire de la mort du roi. — Pourparlers sur la fusion : dispositions personnelles de la reine à l'égard de cette mesure. — Impression qu'elle reçoit du coup d'État du 2 décembre 1851 et des décrets du 22 janvier 1852. — Retour du duc d'Aumale, après un an de séjour à Naples. — Villégiature de la reine à Teignmouth. — Accident de la duchesse d'Orléans près de Lausanne : la reine se rend auprès de sa belle-fille. — Elle promet au duc de Montpensier d'aller passer à Séville l'hiver de 1853 à 1854. — Incidents de ce voyage : la reine tombe malade à Genève ; son arrivée à Cadix le 14 novembre 1853. — Charme qu'elle trouve au séjour de Séville : efforts sans succès du duc de Montpensier pour l'y retenir. — Retour en Angleterre. — Importance croissante que prennent dans l'existence de la reine les soins exigés par sa santé. — Le rigoureux hiver de 1855 passé à Claremont lui inspire le désir d'aller passer le suivant en Italie. — Établissement à Cornigliano, puis à Nervi, dans la rivière de Gènes. — Grave et longue maladie de la reine : les princes ses fils accourent d'Angleterre auprès d'elle. — Facilités et agréments de Nervi pour sa convalescence. — Ressources offertes à la reine par le voisinage de Gènes. — Visite de M. le comte de Chambord. — Le voyage de Nervi est le dernier de la reine sur le continent dans l'intérêt de

sa santé. — Elle traverse une seule fois encore la mer pour assister au mariage de sa petite-fille la princesse Charlotte avec l'archiduc Maximilien. — Petite fête du 24 août 1857. — Coups successifs portés à la reine par la mort de la duchesse de Nemours et par celle de la duchesse d'Orléans.

1850-1858

On a trouvé, après la mort de la reine Marie-Amélie, un de ses livres d'église au commencement duquel était placé, comme cela se rencontre assez souvent, un calendrier. Sur ce calendrier la reine avait pris soin de marquer, à leur date, toutes les pertes de famille qu'elle avait faites dans le cours de sa longue vie. C'était une sorte de *memento* de prières, approprié par elle à son usage, pour chacun de ces tristes et nombreux anniversaires. En repassant cette série de dates funèbres, je n'en trouve point d'aussi rapprochées l'une de l'autre que celles du 26 août et du 10 octobre 1850. Je les vois accompagnées de ces mots : « 26 août, le meilleur des maris : 10 octobre, mon ange, ma bien-aimée Louise. » Quarante-cinq jours seulement d'intervalle entre la mort du roi et celle de la reine des Belges ! Deux coups si douloureux et se succédant d'aussi près déchirèrent, jusque dans son fond le plus intime, le cœur de notre vénérée reine, mais ne firent que la jeter plus soumise et plus résignée entre les bras de la Providence.

J'ai rapporté plus haut une de ses paroles qui prouve que, dès le mois de juin, à Saint-Leonard's, elle pressentait trop bien sa double infortune. Les nouvelles qu'elle recevait d'Ostende, où se mourait sa fille, eussent pu l'entretenir, si elle s'y fût prêtée, dans une décevante espérance. Les médecins ne voulaient point paraître inquiets ; le docteur Chomel lui-même, appelé de Paris, avait aidé à l'illusion par la réserve de son langage ; seule, madame d'Hulst, qui ne quittait point le lit de son auguste amie, faisait connaître à Claremont sans déguisement les irrésistibles progrès du mal et l'imminence du péril. Soignant la malade, selon l'expression de M. Chomel, « comme la plus excellente des sœurs de charité, » elle trouvait dans son cœur des lumières plus sûres que les praticiens dans leur science. Plus d'une fois, sur les avis transmis par elle, la reine annonça l'intention de passer la mer et de se rendre auprès de sa fille ; on l'en détourna toujours en lui faisant craindre que son arrivée ne brisât, par l'excès de l'émotion, le dernier fil d'une existence qui lui était plus chère qu'à personne. Les choses allèrent ainsi jusqu'au commencement du mois d'octobre, où le danger apparut tout à coup si menaçant qu'on pressa le départ de la reine au lieu de le retarder. Elle s'embarqua le 8 pour Ostende avec ses trois fils,

madame la duchesse d'Orléans et la princesse Clémentine. Trois jours après elle recevait le dernier soupir de sa fille.

« Que la volonté de Dieu soit faite, écrivait-elle après le fatal événement ; nous avons un ange de plus dans le ciel , mais je reste plus malheureuse que jamais sur cette triste terre. »

L'immense douleur où fut abîmée la famille royale tout entière s'épanche , en un langage moins contenu , dans une lettre écrite au même instant par un des frères de l'auguste défunte :

« Dieu a appesanti sa main sur nous, et nous a enlevé celle qui était l'honneur de notre famille, la consolation de la reine, l'objet de la vénération de tous. Elle est morte avec son grand cœur, ne songeant jusqu'au dernier moment qu'aux autres. Elle a accompli sa tâche en ce monde ; aucune épreuve ne lui a été épargnée, et c'est ce qui l'a tuée. Mais au moins sa mort a été entourée de consolations. Elle est morte heureuse, heureuse de la déchirante douleur de ce mari si froid d'ordinaire et qu'elle aimait si tendrement, heureuse de nous voir tous auprès d'elle, heureuse, après une vie de souffrance d'être délivrée de sa tâche. Elle

est dans le ciel avec ceux d'entre nous qui l'ont précédée. Espérons que nous irons la rejoindre : demandons à Dieu de vivre et de mourir comme elle.

« La douleur de la reine est immense : elle la maîtrise avec un calme qui est effrayant. J'avoue que son insensibilité apparente m'avait bien alarmé le premier jour : depuis il y a eu détente. Mais pensez à tout ce qu'elle souffre. Hier, par exemple, toute l'après-midi on entendait dans sa chambre clouer le cercueil. Elle supporte tout et songe à se conserver pour nous, qui venons de perdre celle qui seule pouvait la remplacer, celle dont le cœur était le refuge de toutes nos douleurs. Que d'exemples Louise nous laisse ! Vous aurez aussi senti ce rude coup. Pour moi, je n'ai jamais ressenti la douleur comme aujourd'hui : je suis accablé¹. »

S'il y avait eu une consolation possible pour des

1. Dans une lettre déjà publiée de madame la duchesse d'Orléans, se trouvent les lignes suivantes, écrites le 12 octobre, le surlendemain du même événement :

« Vous dépeindre l'abandon où nous nous sentons, après avoir perdu notre seconde providence sur cette terre, est inutile. Dieu nous a enlevé notre ange... Le malheur qui nous frappe n'atteint pas seulement notre cœur, chaque jour nous en fera plus comprendre la portée. Nous pleurons non-seulement

cœurs navrés si profondément, ils l'eussent trouvée dans les sentiments que fit éclater autour d'eux la Belgique entière. Ce fut, dans toute la vérité du mot, un deuil national, un deuil honorant également la reine qui était pleurée et le peuple qui la pleurait. Comment l'admirable unanimité de tels regrets eût-elle laissé insensibles une mère et des frères ! Ils en rapportèrent à Claremont une impression dont la douceur n'ôta rien pourtant à l'amertume de leur chagrin. Claremont fut pendant longtemps enveloppé d'un sombre voile de tristesse.

Comme toujours, la reine donna à chacun l'exemple de rentrer dans le cours régulier d'une vie occupée. Soit de sa propre main, soit de celle d'un secrétaire emprunté à l'un de ses fils, elle ne laissa sans réponse aucune des nombreuses lettres de condoléance que lui avaient attirées les deux pertes si rapprochées qu'elle venait de faire.

en elle une amie, mais un appui..... Si vous pouviez voir notre mère ! Si vous pouviez entendre ses paroles de foi et de soumission qui étonnent nos cœurs ! C'est vraiment la femme forte. Elle ne vit plus qu'au ciel. Son unique pensée est d'y voir arriver ses enfants et de s'y préparer elle-même. Elle est à cent pieds au-dessus des souffrances humaines, parce que Dieu la soulève et la fortifie... Hélas ! je renonce à l'imiter, et je prie Dieu de me pardonner le degré de tristesse où m'a plongée cette perte. (*Madame la duchesse d'Orléans, Hélène de Mecklenbourg-Schwerin*, p. 474 et 472.)

Elle se tenait pour obligée par son rang à ce devoir de politesse, dont tant d'autres, en semblable circonstance, se regardent comme affranchis par leur malheur. Ai-je besoin d'ajouter que le redoublement de la piété accompagna celui de son infortune? L'abbé Guelle venait à peine de poser le pied en Angleterre, qu'il avait été appelé au lit de mort de la reine Louise. Ce ne fut qu'à son retour d'Ostende qu'il commença réellement à Claremont les fonctions de son ministère. Son auguste pénitente fut heureuse de retrouver auprès de lui une direction interrompue depuis 1848.

Il lui fallut bientôt s'occuper d'un soin très-important pour elle, celui de l'organisation intérieure de sa maison. Alors commence l'établissement royal de Claremont, tel qu'il doit subsister jusqu'à la mort de la reine.

La reine, héritière de la fortune mobilière du roi, qu'elle joint à la sienne propre, prend la charge de toute la maison. Ses deux fils aînés, avec leur famille, continuent à vivre auprès d'elle. M. le duc d'Aumale y vit encore à cette époque; mais il est convenu que, pour dégager Claremont, où l'on est trop à l'étroit, il se fera un établissement à part, dont sa fortune lui permet de supporter la dépense. Sous l'œil de la reine, l'administration est confiée à M. le duc de Nemours,

qui, lui-même, en délègue le détail aux deux seuls aides de camp du roi que la reine ait gardés près de sa personne, les généraux Dumas et de Chabannes. La reine a toujours auprès d'elle une de ses anciennes dames. J'ai nommé la duchesse de Marmier et la comtesse Mollien, qui, plus libres de leur temps et de leurs mouvements que leurs compagnes des Tuileries, passent à Claremont la plus grande partie de l'année. Madame d'Hulst et madame de Lasteyrie les relèvent de temps en temps; madame de Finguerlin et madame de Chabannes, naguère attachées à Madame Adélaïde, se sont empressées de transporter à la reine exilée leur fidèle allégeance; plus tard enfin madame de Beauvoir viendra prendre sa part de ce service. Je dois me hâter de dire que c'est purement un service d'honneur, service tout extérieur, tel qu'il existait au Palais-Royal et aux Tuileries. Dans l'appartement intérieur de la reine, tout se fait par les mains d'une seule personne, digne dépositaire de sa confiance, sans autre titre que celui de sa femme de chambre. Cette personne a occupé pendant seize ans une situation trop importante auprès de la reine pour que je n'aie pas besoin de placer ici quelques mots qui la fassent connaître.

Mademoiselle Marie Müser, née en Westphalie,

d'une famille très-honorable, mais tombée dans la pauvreté par la mort de son chef, avait eu le courage de fouler aux pieds toutes les répugnances de l'orgueil, et d'accepter la place de femme de chambre de la reine des Belges, afin de faire élever trois sœurs plus jeunes qu'elle. Donnée, peu après, par la reine Louise à sa mère, elle avait continué aux Tuileries son sacrifice, résistant à l'attrait de la vie religieuse vers laquelle elle se sentait chaque jour plus fortement appelée. Après avoir accompagné la reine dans sa fuite le 24 février 1848, après l'avoir admirablement soignée dans la longue maladie à laquelle elle faillit quelques mois après succomber, elle crut la tâche de son dévouement accomplie, et insinua quelques mots sur la pensée qu'elle avait de se retirer. Mais alors même survint la mort du roi, puis celle de la reine des Belges, et ce n'était pas sous le coup de telles infortunes qu'une âme généreuse et dévouée pouvait abandonner celle qui en était la victime. De proche en proche, mademoiselle Müser était devenue si nécessaire à la reine, et elle le sentait tellement elle-même, qu'elle remit à un avenir indéfini ses projets de vie religieuse. Son excellente tête, sa sûreté parfaite, son activité infatigable, ses habitudes de piété si conformes à celles de sa royale maîtresse, avaient amené

celle-ci à lui confier presque entièrement le secret de ses pensées, aussi bien que celui de ses affaires. Les personnes qui voyaient de près mademoiselle Müser s'accordaient toutes à regretter les circonstances qui l'avaient malheureusement déclassée. Le temps amena dans sa position un changement inévitable.

J'aurais dû mettre au premier rang des serviteurs de la reine le plus habituel des hôtes de Claremont, l'ami le plus cher qu'elle eût hors de sa famille, le duc de Montmorency. Le roi faisait de lui une telle estime qu'il l'avait institué avec M. de Montalivet un de ses exécuteurs testamentaires. Mais la mission qu'il ne lui avait pas donnée, et que M. de Montmorency ne tenait que de la chevaleresque générosité de son caractère, fut de se mettre auprès de la reine comme en servage, prêt à tout faire, à tout souffrir, à tout sacrifier pour elle. Si j'avais le talent des portraits, il y en aurait un beau à faire, beau malgré son médiocre relief, de ce dernier porteur du plus grand nom de la noblesse française. Claremont voyait aussi chaque année un autre noble serviteur apporter à la reine l'hommage de sa respectueuse et affectueuse fidélité. Le comte Anatole de Montesquiou, comme M. de Montmorency, était heureux d'échanger pendant une longue

suite de semaines le séjour de son hôtel de Paris et de son château de Courtanvaux contre une des petites chambres de notre pavillon des écuries, pour continuer auprès de l'auguste exilée son service de chevalier d'honneur.

Je reviens à ce que j'ai commencé à dire de la vie particulière de la reine. Cette vie, avant son veuvage, était, on l'a vu, constamment mêlée, et, pour parler plus juste, enchaînée à celle du roi. Lorsque la mort lui eut ôté celui qu'elle aimait à appeler le meilleur des maris, elle usa de sa triste indépendance pour introduire une règle plus uniforme que jusqu'alors elle n'avait pu l'être dans l'emploi de ses journées. Son excellent sommeil, qui lui était revenu avec la santé, lui permettait d'être tous les matins debout à sept heures ou sept heures et demie. A huit heures la messe, et il était rare que le prêtre eût quelques minutes à l'attendre avant de commencer. Rentrée dans sa chambre, elle y trouvait habituellement ses fils, qui venaient s'informer de sa santé, et causer avec elle des nouvelles de la maison et de celles que contenait le *Times*. La toilette et les lectures de piété achevées, commençait le grand et immuable travail des écritures. Ce que la reine écrivait de lettres ne peut s'imaginer : elle ne se bornait pas à sa correspondance ordinaire de famille en Bel-

gique, en Allemagne, en Espagne, en Italie ; autant qu'elle pouvait, au risque de s'épuiser de fatigue, elle répondait elle-même aux lettres que lui adressaient toutes les personnes qu'elle tenait en quelque considération. Les écritures duraient jusqu'au déjeuner, et que de combats pour les reprendre ensuite n'a-t-on pas vu la reine soutenir contre ses fils, gardiens fidèles de sa santé, qui la suppliaient de prendre l'air avant de se remettre à son bureau ! Ils ne l'emportaient pas toujours, mais d'ordinaire avec l'un d'eux, ou avec une des princesses, ou avec la dame de service, soit à pied dans le parc, soit dehors en voiture, une ou deux heures étaient données à la promenade. Celles de l'après-midi étaient diversement employées ; c'était le moment des audiences et des visites, en général assez peu nombreuses ; c'était celui du travail des pétitions, des lectures et quelquefois aussi de la reprise des correspondances. On ne saura jamais tout ce que la reine, exilée et dépouillée, recevait encore de demandes et ce qu'elle faisait de charités. Pas une seule de ces suppliques, souvent d'un aspect assez rebutant, qu'elle ne décachetât de sa main ; pas une seule qu'elle ne lût, qu'elle ne parcourût au moins, tant que ses yeux le lui permirent. Elle mettait chaque jour dans cette besogne sa conscience chrétienne

et royale, et j'en parle pour l'avoir assez fréquemment assistée dans le ministère de sa charité, à Claremont, comme auparavant aux Tuileries.

La lecture tenait une grande place parmi ses occupations. J'ai dit, en racontant les années de sa jeunesse, que, sans qu'elle eût à proprement parler le goût littéraire, elle avait à un très-haut degré la curiosité de l'esprit. Tout ce qui avait trait à l'histoire, et particulièrement à l'histoire contemporaine, avait pour elle un très-vif attrait. Il ne paraissait guère en ce genre aucun livre de quelque valeur, mémoires, correspondances, biographies, etc., qu'elle ne s'empressât de se procurer et de lire. A l'époque dont je parle, elle se permettait encore parfois la lecture de quelques romans nouveaux publiés en Angleterre, et même de quelques-uns de ceux qui paraissaient dans nos revues. Mais elle ne tarda pas à se reprocher cet emploi de son temps, comme n'étant pas fait pour son âge, et à ne plus lire que des ouvrages sérieux ou censés l'être.

Trois heures s'écoulaient depuis celle du dîner jusqu'au moment où la reine quittait son salon pour rentrer dans sa chambre : c'était la partie de la journée qu'elle donnait à sa famille réunie et à ses commensaux. Depuis que la santé lui était revenue, elle laissait aux jeux de ses petits-

enfants, à leurs jeux même les plus bruyants, une liberté presque entière ; maintes fois même il lui arrivait de les encourager en y prenant part. Lorsque était venue pour eux l'heure de la retraite, nous nous rapprochions de la table où la reine travaillait à sa tapisserie, et tantôt la conversation s'engageait sur les événements du jour, lorsqu'ils y fournissaient matière, tantôt on faisait à haute voix la lecture remise à cette heure de quelques discours ou articles remarquables contenus dans les journaux. Ce n'était que les dimanches et jours de grande fête, où le travail à l'aiguille était défendu, que la table de whist était dressée. La reine, qui aimait ce jeu avec une sorte de passion, s'en refusait le plaisir les jours ordinaires par esprit de mortification. L'âge la contraignit plus tard à se l'accorder tous les soirs, afin d'éviter la lutte trop pénible qu'elle avait à soutenir contre le sommeil.

Retirée à dix heures dans sa chambre à coucher, elle n'avait pas encore fini sa journée. Parfois elle reprenait sa plume pour quelque lettre pressée ; le plus souvent elle s'asseyait dans le fauteuil voisin de son bureau, lisait quelques pages d'un des livres dont elle faisait son amusement, puis le quittait pour la lecture recueillie et prolongée d'un des ouvrages de piété, nourriture habituelle de son

âme, avant sa prière du soir. Mademoiselle Müser entra chez elle à onze heures, et, après quelques soins particuliers réclamés par cette frêle et précieuse santé, la laissait aussitôt endormie que couchée.

Telle a été, dans son détail journalier, l'existence de la reine Marie-Amélie, durant ses quinze dernières années. On verra, à leur date, le petit nombre d'incidents de quelque importance qui vinrent, à diverses reprises, en varier l'uniformité.

Le tour que les affaires prenaient alors en France ne permit pas à la reine le calme dans ses douleurs. Le grand parti de l'ordre, comme il s'était intitulé lui-même, était en voie de dissolution dans l'Assemblée législative : les visées ambitieuses du président de la république se manifestaient avec si peu de retenue, que M. Thiers avait pu dire du haut de la tribune : « L'empire est fait ¹. » On se flatta un moment de trouver une arme contre le futur dictateur dans la proposition Creton, qui demandait l'abrogation des lois de bannissement portées contre les princes de la maison de Bourbon. Le vote du 4^{er} mars dissipa cette illusion : l'effet qu'il fit à Claremont fut celui

1. Au mois de janvier 1851, dans le débat soulevé par la destitution du général Changarnier.

d'un coup de foudre. Je ne sais si la reine avait jamais cru au succès de la proposition de l'honnête M. Creton : je ne suis même pas sûr qu'elle le désirât bien ardemment. Pas plus pour ses fils que pour elle-même elle n'imaginait une place convenable au milieu de la confusion qui régnait alors en France. Mais comment n'eût-elle pas ressenti la sympathie la plus profonde pour le désespoir qu'éprouvèrent ces nobles jeunes gens, lorsqu'il leur fut signifié que l'arrêt si cruellement immérité dont ils avaient été frappés était désormais sans appel ? Le cœur de leur mère fut navré à l'égal du leur en voyant ce qu'ils souffraient. Une autre cause de chagrin suivit de près celle-là. Quelques membres de l'Assemblée eurent l'idée d'opposer le prince de Joinville à Louis Bonaparte comme candidat pour 1852 à la présidence de la république, et pendant deux ou trois mois Claremont fut tourmenté par les obsessions en sens contraire des amis en assez petit nombre qui conseillaient cette manœuvre politique, et de ceux qui la repoussaient. Ce temps fut dur à passer pour la reine ; parmi tant de pénibles agitations, le trouble et la défaillance eurent accès dans son âme, et la pensée lui vint à plusieurs reprises de se retirer dans un couvent, pour n'entendre plus parler de tant de choses contraires à toutes ses

idées et à toutes ses croyances. Jamais cependant cette pensée n'eut la consistance et la fixité d'une résolution, et ceux à qui elle en fit la confidence n'eurent pas beaucoup de peine à la faire ressouvenir que, devant Dieu comme devant les hommes, sa place était au milieu des siens pour y vivre et pour y mourir.

Je ne dirais point toute la vérité, si, au récit des tristesses qui faisaient le fond de sa vie, je ne joignais celui des diversions passagères que lui amenaient les circonstances, et auxquelles elle se prêtait avec une parfaite simplicité. A cette époque eut lieu à Londres, sous les auspices du prince Albert, la première des grandes expositions internationales. Aucun des membres de la famille royale ne prit à cette magnifique solennité de l'industrie une part égale à celle qu'y prit la reine. Et c'est ici le lieu de signaler un des remarquables traits de son caractère : à son âge de soixante-neuf ans, avec le deuil dans le cœur et sur ses vêtements, la curiosité des yeux et de l'esprit, la jeunesse et la vivacité des sensations n'avaient rien perdu chez elle. Elle jouit du spectacle de l'exposition avec un légitime sentiment d'orgueil pour la France, sa patrie d'adoption, qui, malgré la crise redoutable qu'elle traversait, n'en figurait pas avec moins d'honneur dans ce splendide éta-

lage des merveilles de l'industrie européenne.

Le besoin de changer de lieu était une suite de la disposition que je viens de faire ressortir dans le caractère de la reine. Elle aimait peu Claremont, du moins dans les premiers temps, et il lui est arrivé plus d'une fois de comparer alors à un tombeau cette belle et calme résidence. C'est que le calme trop continu lui était une fatigue; il fallait à son corps le mouvement, dans la mesure où sa santé le comportait; il fallait, comme je l'indiquais tout à l'heure, à la curiosité de ses yeux et de son esprit un aliment qu'elle aimait à demander aux voyages. Elle eût volontiers dit avec un poète, dont pourtant elle n'avait jamais lu les vers : « Voir, c'est avoir. » Tout spectacle nouveau, hormis ceux qu'on va chercher dans les théâtres, et auxquels elle avait renoncé, avait pour elle un attrait singulier, et très-peu avant sa mort, alors que ses pensées étaient presque continuellement en Dieu, je l'ai entendue, par une surprise de la nature, porter envie à ceux qui pouvaient voyager aux terres lointaines. Elle dut se contenter pour le moment d'un tour en Écosse, qu'elle fit accompagnée du prince de Joinville ¹.

1. Juillet 1854. M. le duc de Nemours était alors à Vienne dans la famille de sa femme, et M. le duc d'Aumale avait été appelé à Naples par la mort de son beau-père, le prince de

Dans une course précédente qu'il y avait faite avec le duc d'Aumale, le prince de Joinville avait comme découvert, en un coin très-retiré et très-sauvage, mais très-pittoresque, la petite ville ou le bourg d'Oban, situé en face de l'île de Mull, la plus méridionale des Hébrides. Par une rare et heureuse rencontre, il avait trouvé, au commencement d'octobre, sur la côte occidentale de l'Écosse, le soleil du golfe de Naples, et il en était revenu dans l'enchantement. Il n'imagina donc rien de mieux que d'établir sa mère à Oban. Oban parut d'abord tenir tout ce que le prince en avait promis. Un amphithéâtre de maisons adossées à de hautes et vertes collines formant la ville; devant, une petite baie calme comme un lac et fermée de toutes parts par des montagnes; à vingt pas, un grand et beau parc, dont les arbres laissaient tomber leurs branches dans la mer; en s'élevant sur les collines qui environnent la baie, une vue aussi variée qu'étendue, et partout admirable; en s'enfonçant davantage dans les terres, un horizon sans cesse renouvelé de mer découpée en un nombre infini de *lochs*, avec des montagnes

Salerne. Je n'ai point mentionné cette mort à sa date, non plus celle de la reine de Sardaigne, Marie-Christine, quelque sensibles qu'elles aient été à notre reine, pour ne point faire de mon récit un nécrologe.

pour entourage : tel était le pays dont l'aspect ravit d'abord les regards de la reine. Mais elle tarda peu à s'apercevoir que le soleil manquait presque continuellement à ce paysage, qu'aucun jour ne se passait sans pluie, et qu'au milieu de juillet le thermomètre ne montait jamais au-dessus de 12 ou 13 degrés, qu'enfin le *Caledonian hotel*, bon à habiter pendant trois ou quatre jours, était très-peu *comfortable* pour un séjour de plusieurs semaines. Le soleil ne sembla vouloir favoriser que les excursions faites par la reine hors d'Oban. Elle eut, pour visiter les îles de Staffa et d'Iona, une de ces journées splendides qui doublent les beautés de la nature, et elle jouit de la même bonne fortune dans une tournée plus longue qu'elle fit au travers des Highlands. En y mettant un peu de complaisance, elle eût eu le droit, elle aussi, de comparer le soleil d'Inverness à son soleil de Naples. Mais de retour à Oban, elle y retrouva tout aussitôt le vent et la pluie.

La date funèbre du 26 août la rappela à Claremont. C'était le premier anniversaire de la mort du roi : le nombre des personnes qui vinrent de France à Weybridge fut plus considérable qu'il ne l'avait été l'année précédente, au lendemain même du triste événement. Cette affluence fut en partie causée par la présence à Londres de beau-

coup de Français que la grande exposition y avait attirés, et qui se firent un devoir de s'unir au deuil de la famille royale. Il y eut quelques autres visiteurs, pour qui ce fut une occasion d'entretenir les exilés d'une affaire dont l'opinion publique était alors grandement préoccupée, *de la fusion*.

Quoique la reine, plus que jamais étrangère à toute action politique, n'ait été mêlée absolument en rien à cette affaire, ce serait manquer à ma tâche de ne pas dire ici, afin de n'avoir point à en reparler, quels furent au sujet de la fusion ses idées et ses sentiments.

Dès l'automne de 1849, les premières ouvertures relatives à la réunion des deux branches de la maison de Bourbon avaient été faites au roi Louis-Philippe lui-même, par un de ses anciens ministres, le spirituel et loyal comte de Salvandy. La réponse du roi avait été celle-ci : « Mon cher comte, il ne peut être question de moi dans cette affaire : mon rôle est fini en ce monde. La chose ne peut regarder que mes fils. Dans mon opinion, ils doivent être toujours prêts à la faire; mais dans mon opinion aussi, elle ne se fera jamais, parce que, de l'autre côté, on ne fera rien de ce qui serait nécessaire pour la rendre possible. » Les paroles apportées à Claremont en 1851 semblaient un démenti donné à cette prédiction; les

hérauts de la fusion promettaient, de la part de la royauté de *droit*, à la royauté de *fait* toutes les satisfactions que celle-ci pouvait réclamer pour son honneur. Dans ces termes, le sentiment chrétien et le sentiment de famille s'accordaient chez la reine pour lui faire désirer vivement une réconciliation qu'elle jugeait à tous égards profitable à la maison de Bourbon. Elle avait conservé pour le jeune chef de sa race un fonds de très-sincère affection. Elle eût été surtout heureuse de renouer des relations qui lui avaient été si chères avec madame la duchesse d'Angoulême. Je me hâte d'ajouter qu'elle souffrit cruellement de se trouver séparée d'elle, lorsque mourut, l'année suivante, l'auguste fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette ¹. Fallait-il que deux âmes qui par tant de liens tenaient l'une à l'autre n'eussent pu être rapprochées par leur commune infortune ? Tous les sentiments du cœur de la reine l'inclinaient donc vers la fusion. Mais lorsqu'on en vint, un peu plus tard ², à serrer de plus près la question, et que se manifestèrent dans leur pleine lumière les prétentions absolues de la légitimité, lorsque la reine des Français dut redevenir la duchesse d'Orléans, tante de Henri V, condamnée à l'implicite aveu

1. 45 octobre 1852.

2. En 1853.

de l'*usurpation* de son mari, tout aussi résolûment que ses fils Marie-Amélie repoussa une transaction politique qui eût eu cette signification humiliante, et une seule parole qui sortit alors de sa bouche suffira à faire connaître quelle était là-dessus toute sa pensée. Une de ses dames ⁴ paraissant ne pas bien comprendre d'où venaient les difficultés que rencontrait la fusion : « Mais, ma chère, lui dit très-vivement la reine, vous ne savez donc pas qu'on veut nous faire passer sous les Fourches Caudines ! »

En reportant mes souvenirs vers le mois de novembre 1851, et me plaçant au point de vue de l'histoire pour en envisager les événements, je ne puis assez m'étonner qu'il y ait eu alors un seul homme politique à qui ne se soit pas révélée l'imminence du coup d'État. Il est vrai qu'on en parlait continuellement depuis six mois, et que, comme il n'était point venu, c'était une espèce de raison pour cesser d'y croire. Mais comment ne pas reconnaître en cela même une des habiletés du conspirateur pour dérouter et endormir l'opinion publique? Comment ne pas voir que, le 29 novembre, l'Assemblée avait signé son arrêt de mort en ne donnant plus qu'une seule voix de majorité à la

4. Madame la comtesse Mollien, qui m'autorise à la nommer.

loi du 31 mai, qui en avait obtenu près de deux cents l'année précédente, et qu'il ne restait au président de la république qu'à exécuter cet arrêt? Quoi qu'il en soit, Claremont n'eut pas à se vanter de plus de clairvoyance que Paris, et la nouvelle du grand acte de violence commis par Louis Bonaparte y frappa tout le monde de stupeur. On se perdit, comme de raison, en conjectures sur le tour qu'allaient prendre les événements. La reine, moins peut-être par perspicacité politique que par disposition de l'âge et du malheur à voir tout en noir, jugea dès le premier instant la question décidée sans appel en faveur du futur empereur : elle n'avait vu que trop juste. Les mitrillades du 4 décembre et l'asservissement de la France qui en fut la suite lui causèrent la même émotion de douleur qu'à ses fils. Lorsque survinrent ensuite les décrets du 22 janvier 1852, elle n'affecta pas une indifférence de parade pour cette monstrueuse iniquité : elle fut grandement attristée de la spoliation de sa famille; mais ce qui l'outra plus que tout le reste, ce qui faillit la faire suffoquer d'indignation, ce fut le mot odieux, le mot calomnieux de *fraude*, inséré dans le préambule des décrets, et elle eut à soutenir un violent combat contre la nature pour accorder à l'auteur de cette lâche insulte le pardon du fond du cœur, dont le pré-

capte et l'exemple sont écrits dans l'Évangile.

Tant que le mouvement de la vie politique, quelque irrégulier qu'il fût, avait duré en France, Claremont en avait ressenti l'influence : les exilés n'avaient pas cessé, attentifs et émus, de tourner leurs regards de l'autre côté du détroit, et de respirer en quelque sorte les émanations lointaines de l'air de la patrie. Il en fut autrement lorsque la France, plus soucieuse de son repos que de sa dignité, se fût prêtée complaisamment à l'immobilité et au silence du despotisme. Claremont aussi dut se concentrer dans les intérêts restreints de la vie privée ! Ce changement, je n'ai pas besoin de le dire, fut moins sensible à la reine qu'à ses enfants ; il était dans l'ordre de la Providence qu'ils fussent le seul lien qui l'attachât désormais à la terre, et elle y était déjà toute résignée. Eux, de leur côté, se serrèrent de plus près autour de leur mère, comme autour du centre de leur existence. Ses vertus et ses malheurs lui mettaient au front une auréole, qui rayonnait sur eux avec un éclat supérieur à celui de la couronne qu'elle avait perdue.

Madame la duchesse d'Orléans, depuis la mort du roi et celle de la reine des Belges, s'était établie dans le village d'Esher, près de Claremont. Malgré son peu de goût pour l'Angleterre, « dont l'atmosphère lourde et énervante la tuait, »

disait-elle, malgré le déplaisir facile à comprendre que lui causait le bruit des premiers pourparlers de la fusion, elle avait été retenue auprès de son auguste belle-mère par le lien puissant de la communauté de leurs infortunes. Elle était fort éloignée de sentir en toute chose comme la reine; sous la première impression du coup d'État, elle écrivait : « Tout me fait mal, oui, tout jusqu'à la sainteté de l'admirable reine. Je m'irrite de ne la voir pas indignée. Elle a un mot d'indulgence, de charité pour chacun. » Mais ce n'étaient là que des cris passagers, arrachés par le paroxysme de la souffrance à une âme passionnée, atteinte dans les intérêts de ses enfants, les plus chers qu'elle eût au monde. Madame la duchesse d'Orléans n'en apportait pas moins sa part, et une part toute filiale, dans le tribut commun de tendresse et de vénération que la reine recevait de tous les siens, et elle jouissait pour ses fils des embrassements et des bénédictions de leur aïeule, comme de la sainte autorité de ses conseils et de ses exemples.

Le retour de M. le duc d'Aumale vint, au mois d'avril, compléter la réunion des membres de la famille royale rassemblés autour de la reine. Il ramenait malade un enfant né à Naples, second duc de Guise, qu'il allait bientôt perdre. La grossesse et les couches de sa femme s'étaient jointes

au long tracas de la succession très-embarrassée de son beau-père pour retenir le prince loin de Claremont bien plus longtemps qu'il ne l'eût désiré en de telles circonstances. Il n'avait pas pu ne pas souffrir de la distance considérable qui le séparait de Paris pendant les sinistres journées de décembre, et cette souffrance ne s'était pas médiocrement accrue, lorsqu'il avait vu la cour de Naples saluer avec un empressement si peu honorable le pouvoir qui venait de s'imposer violemment à la France. Il y eut là pour lui trois mois difficiles à passer ; il sut les passer la tête haute, sans faire le moindre sacrifice de sa dignité, embarrassant par son attitude ceux avec qui il se trouvait bien plus qu'il n'était embarrassé lui-même. Les récits sans fin que la reine lui fit faire de toutes les beautés de sa terre natale eurent pour elle un grand charme.; elle sentit renaître plus vif que jamais le désir qu'elle avait toujours eu de visiter Naples, qu'elle n'avait point revue depuis quarante-six ans ; elle souriait doucement à l'idée d'aller réchauffer sa vieillesse sous le ciel de la patrie, et plus d'une fois elle en fit le voyage en imagination. Mais, pour son grand âge et sa délicate santé, ce voyage était bien long et bien chanceux à réaliser, et comment en outre eût-elle pu se montrer alors à cette cour des Deux-Sicules si

prompte à s'incliner devant un Bonaparte, sans prendre sa part de l'humiliation du roi son neveu? Elle se résigna à ne chercher d'autre soleil que celui de la côte méridionale de l'Angleterre, et alla passer la plus grande partie de l'été à Teignmouth, dans le Devonshire. Elle y trouva cette tiède atmosphère, cette température « d'eau chaude », comme elle aimait à l'appeler, qui procurait à ses poumons le sentiment d'une véritable jouissance.

Elle était depuis le 26 août rentrée à Claremont, lorsque, vers la fin de septembre, une circonstance imprévue vint l'arracher à sa triste tranquillité, et l'obliger à une course précipitée sur le continent.

Au même temps où la reine partait pour Teignmouth, madame la duchesse d'Orléans avait quitté Esher Lodge, et, afin d'échapper à ses cuisantes préoccupations, elle s'était promenée en Allemagne et en Suisse avec ses enfants. Comme elle se rendait à Lausanne, il arriva que sa voiture versa et roula dans un ruisseau grossi par les pluies. On la retira de l'eau évanouie, avec une épaule cassée, et l'on craignit à première vue que cet accident n'eût beaucoup de gravité. Grand trouble à Claremont, lorsqu'on y reçoit cette nouvelle. La reine annonce aussitôt son intention de courir auprès

de sa belle-fille; elle voit pour elle un devoir de mère à remplir, et ne tient nul compte dès lors des objections tirées de sa santé que lui opposent la tendresse inquiète de ses fils et la prudence non moins inquiète de son médecin. Passer la mer de Douvres à Ostende, traverser en courant la Belgique et la province Rhénane, remonter le Rhin jusqu'à Mayence, gagner de Mayence Bâle et de Bâle Lausanne, et tout cela dans l'arrière-saison, était une épreuve dont M. de Mussy avait droit de s'alarmer pour sa cliente septuagénaire : la reine s'en tira à merveille. Elle n'arriva toutefois que lorsque madame la duchesse d'Orléans était déjà à demi rétablie, et le fruit principal de son voyage fut de triompher par son doux ascendant de la répugnance qu'avait la princesse à retourner en Angleterre. Pourquoi n'ajouterais-je pas que les beautés sévères de la Suisse, aux approches de l'hiver, ne trouvèrent point la reine insensible, et que ce voyage, auquel la curiosité des yeux n'avait eu aucune part, n'en donna pas moins à ce sentiment une certaine satisfaction? Elle écrivait au sortir de Fribourg : « Je quitte avec regret le continent, et en particulier ce canton catholique où il m'était si doux de trouver partout les moyens d'adorer Dieu... Vous ne sauriez croire l'effet admirable de l'orgue le soir dans cette belle cathé-

drale. Depuis le dernier jour de la retraite de Saint-Roch, je n'avais point éprouvé un si profond et si tendre sentiment religieux. »

Au printemps de 1853, madame la duchesse d'Orléans, qui avait passé l'hiver à Kittley, dans le Devonshire, amena ses deux fils à Claremont, pour les préparer, sous les yeux de leur aïeule, l'un au sacrement de confirmation qu'il devait recevoir des mains du cardinal Wiseman, l'autre à sa première communion. Rien de particulier ne signala cette double cérémonie, qui se fit le même jour dans la chapelle française de Londres. Nos princes seulement, sous le poids chaque jour plus accablant de l'exil, trouvèrent une sorte de consolation à voir un nombre assez grand d'anciens amis répondre à l'appel de leur belle-sœur, qui avait saisi cette occasion de les rassembler autour de ses fils. Il y eut trois ou quatre jours pendant lesquels Claremont offrit une image en raccourci de ce qu'étaient naguère Neuilly ou Saint-Cloud. Ce fut une succession non interrompue de visites, de déjeuners, de dîners, animés par la gaieté bruyante d'une réunion d'enfants, camarades de la jeune génération royale. Le repas auquel fut invité le cardinal ne réunit pas moins de cinquante convives, et reporta involontairement la pensée de la plupart de ceux qui s'y assirent aux grands banquets des Tui-

leries. Je ne sais s'il se trouva des esprits assez disposés à l'optimisme pour que ce souvenir du passé leur fit quelque illusion sur l'avenir : la reine ne fut certainement pas du nombre. Ainsi que je l'ai déjà dit, elle ne suivait plus que d'un regard tristement désintéressé les événements de ce monde : elle avait placé plus haut toutes ses espérances.

Les ressources que l'Espagne offrait à la piété catholique étaient un des principaux arguments dont se servait alors le duc de Montpensier pour attirer auprès de lui sa mère à Séville. On était moins fondé à lui objecter les chances fâcheuses d'un si lointain voyage, depuis la course que la reine avait faite l'automne précédent en Suisse sans la moindre souffrance. Elle-même d'ailleurs ne désirait pas moins ardemment de revoir son fils que celui-ci de revoir sa mère. Et dans l'intérêt de sa santé, si chère à sa famille, elle faisait valoir le bénéfice que lui procurerait un hiver autre que les quatre hivers froids et humides qu'elle venait de passer en Angleterre. Les raisons contraires se turent cette fois devant la fermeté de sa résolution, et il fut décidé qu'aux premiers jours de l'automne elle s'embarquerait pour Cadix. La duchesse de Marmier, M. de Montesquiou, le général Dumas et l'abbé Guelle devaient former sa suite. Au

prince de Joinville était réservée la direction du voyage.

Le 24 septembre au matin, la reine se rendit à Southampton, pour y prendre passage à bord du *City of London*, grand et beau steamer d'une marche supérieure, nolisé par le prince pour le service exprès de sa mère. Depuis le commencement du mois jusqu'à l'époque de l'équinoxe le temps avait été magnifique; mais il y avait deux jours que les vents, passés au sud-ouest, soufflaient avec une certaine violence, et le cœur eût failli à l'auguste voyageuse en montant à bord, si elle n'eût été soutenue par son fils. Malgré la force de la brise, le capitaine, aussi bien que le prince, croyait à une traversée tolérable. Elle le fut en effet jusqu'au milieu de la nuit, où le vent fraîchit de telle sorte, et où la peur, plus que le mal de mer, fit souffrir si cruellement la reine, qu'il fut jugé prudent de terminer au plus tôt pour elle cette dure épreuve. On mit le cap sur Plymouth, et l'on y mouilla vers neuf ou dix heures du matin. Ce fut très-bien fait, car l'état de la mer devint de plus en plus affreux pendant toute la journée, qui fut une véritable journée de tempête. La reine rentra le lendemain à Claremont.

Ce n'était point pour y rester; il fut résolu au contraire que le voyage serait aussitôt recommencé,

mais par une autre voie. La reine ne recula pas devant l'idée de traverser, comme elle l'avait fait un an auparavant, la Belgique, la Prusse rhénane et la Suisse, et de franchir ensuite le mont Cenis, pour gagner de là Gênes, où elle devait trouver une frégate espagnole, chargée de la transporter à Cadix. Elle ne calcula point les risques d'un si considérable trajet de terre et de mer, pendant les mois d'octobre et de novembre, aussi inébranlable dans sa détermination d'aller en Espagne que dans celle de n'y pas aller par l'Océan.

Peu s'en fallut qu'elle ne payât cher cette téméraire entreprise. Le vent et la pluie ne cessèrent de l'accompagner de Douvres au château de Laeken, où elle voulut voir en passant son gendre. Elle s'y enrhumait, n'en persista pas moins à se mettre en route pour Aix-la-Chapelle, et, d'étape en étape, fit de son rhume une bronchite avec accompagnement de fièvre. Je la vois toussant et frissonnant à Berne, au moment de monter en voiture, et, malgré l'aggravation de son état, s'obstinant à pousser en avant jusqu'à Genève, où il était convenu qu'elle prendrait trois ou quatre jours de repos. Là, impossible de la tenir au lit, comme le conseillait la prudence : elle avait promis au roi Léopold d'aller voir sa sœur la grande-duchesse Anne, et elle y court dès le lendemain. La

grande-duchesse, je ne sais sur quel faux avis, s' imagine lui être agréable en la recevant, sans feu et les fenêtres ouvertes, dans une froide journée d'octobre, et il en résulte que la reine rentre chez elle avec une pleurésie, qui ne tarde pas à se compliquer d'une fluxion de poitrine. Le danger est tel que, sur la demande de M. de Mussy, le docteur Chomel est appelé de Paris en toute hâte. En même temps le duc de Nemours accourt d'Angleterre, le duc d'Aumale de Turin, la princesse Clémentine de Vienne autour du lit de leur mère, dont l'état inspire les plus vives alarmes. Lorsque, au bout de quelques jours, elles furent dissipées, l'avis fut donné aux trois princes que leur réunion en un lieu si proche de la frontière de France inquiétait le petit gouvernement de Genève, qui se sentait sous l'œil et sous le coup d'un voisin aussi fort qu'ombrageux. Genève était pleine d'espions français, et autour de l'hôtel où logeait la reine rôdaient incessamment des gendarmes déguisés, dont la blouse trop courte laissait voir leurs pantalons d'uniforme. Il fallut que les princes se dispersassent dans les environs, jusqu'au jour où le rétablissement de leur mère fut assez complet pour lui permettre de passer le mont Cenis.

Elle le passa le 1^{er} novembre. A peine descendue dans la plaine de Suse, un véritable transport de

joie s'empara d'elle ; elle était dans le ravissement de revoir sa chère Italie et d'en entendre la langue, même gâtée par le patois piémontais. M. de Mussy s'étant approché de sa voiture pour lui demander comment elle se trouvait : « Je suis guérie, docteur, s'écria-t-elle. Quel bonheur de respirer l'air de mon pays ! que je vous remercie de m'y avoir amenée ! » Faible encore en arrivant à Turin, trois ou quatre journées suffirent pour la mettre en état de se rendre à Gènes, où l'attendait la grande frégate à vapeur le *Francisco de Asis*. La navigation, sans être bien mauvaise, fut assez rude : il fallut accorder à la fatigue et surtout aux alarmes de la reine deux relâches, l'une à Rosas, l'autre à Carthagène, et ce fut seulement le 14 novembre que, sur la rade de Cadix, elle eut l'inexprimable contentement d'embrasser son fils et sa belle-fille.

La reine a toujours parlé du séjour qu'elle fit à San-Telmo, chez le duc de Montpensier, comme d'un des plus sensibles adoucissements qu'elle ait trouvés aux peines de son exil. Tout concourut en effet à donner pour elle un charme particulier à ce séjour. Rien de plus délicat, de plus tendre, de plus caressant que l'affection du duc de Montpensier pour sa mère : tout le temps qu'elle fut sous son toit, il sembla ne vivre que pour elle. Il n'y avait

sorte de soins, de prévenances qu'il ne lui prodiguât, et toujours avec une aimable effusion de cœur qui en doublait le prix. Dans un charmant appartement, exposé au midi, où le soleil, au mois de décembre, l'inondait de sa lumière et la pénétrait de sa chaleur, la reine se reprochait de jouir trop vivement du bien-être qu'elle ressentait, et qui lui rappelait les douces impressions de sa jeunesse sous le ciel de Naples et de la Sicile. Naples et la Sicile lui revenaient aussi à la mémoire, mais avec une émotion plus sérieuse et plus profonde, dans les cérémonies religieuses de Séville, toutes si remarquablement empreintes du caractère de la dévotion méridionale. L'imposante beauté de la cathédrale, qu'elle ne se lassait pas d'admirer, se rehaussa encore à ses yeux, lorsqu'elle vit s'y déployer les pompes du culte, soit durant l'octave de l'Immaculée Conception, fêtée en Espagne avec tant d'amour, soit pendant les touchantes solennités de Noël, soit enfin dans la vivante représentation des mystères augustes de la semaine sainte. La chapelle domestique de San-Telmo, où elle n'avait qu'un pas à faire pour aller se prosterner devant le saint tabernacle, lui était particulièrement chère ; elle pouvait, à chaque heure qui lui convenait, s'y recueillir dans le silence de l'oraison, comme aussi, en certains jours, elle y trouvait la majesté

des plus belles fêtes de l'Église, avec le nuage épais de l'encens et l'éblouissant éclat du luminaire.

Ce ne sera point rabaisser le caractère de la reine Marie-Amélie, que de dire qu'elle ne fut pas insensible aux honneurs royaux qu'elle retrouva dans une contrée toute monarchique. Chrétienne humble devant les hommes, non moins qu'au pied de l'autel, rien n'était plus conforme à ses goûts que la modeste simplicité de la vie qu'elle menait en Angleterre. Mais dans le palais de son fils, où régnait l'étiquette castillane, il ne lui déplaisait pas d'être traitée en reine, et, sans rien s'attribuer à elle-même, elle aimait à voir la couronne qu'elle avait portée et la grandeur de la maison de Bourbon recevoir en sa personne les hommages qui leur étaient dus. Elle ne cachait pas le plaisir qu'elle éprouvait à entendre, chaque fois qu'elle sortait en voiture, la garde du palais jouer la marche royale, que pendant trente ans elle avait entendue dans la demeure de ses pères.

On ne s'attend pas que j'entre dans le détail de toutes les distractions que l'aimable industrie du duc de Montpensier s'attacha à procurer à la reine pendant les six mois qu'elle séjourna auprès de lui. Il me suffira de dire qu'il fit passer sous les regards de sa mère tout ce qui à Séville ou aux alentours pouvait offrir quelque intérêt à sa curio-

sité, et que, s'il ne lui fit pas visiter Cordoue, Grenade et les autres merveilles de l'Andalousie, c'est que, même sous le délicieux climat de cette contrée, l'âge et la santé de la reine exigeaient de grands ménagements. Elle fut plus d'une fois souffrante, elle le fut même sérieusement, pour avoir suivi le dimanche des Rameaux une procession où elle se refroidit. On approchait alors du terme qu'elle avait fixé à son séjour en Espagne. Dès qu'elle fut rétablie, vers le milieu du mois de mai, son fils la conduisit à sa charmante maison de San-Lucar de Barrameda, à l'embouchure du Guadalquivir. C'était là qu'elle devait retrouver le *San Francisco de Asis* et s'embarquer. Il ne tint pas au duc de Montpensier qu'elle ne manquât à l'engagement qu'elle avait pris avec ses autres enfants et avec elle-même d'être de retour pour l'été à Claremont : prières et larmes ne furent point ménagées par son fils et sa belle-fille pour la retenir ; elle fut près de succomber à la douce violence qui lui était faite, et elle n'y échappa qu'en faisant espérer qu'elle reviendrait l'année suivante. Elle rentra, après un heureux voyage, le 10 juin en Angleterre.

Elle éprouva un vif sentiment de joie en revoyant ceux qu'elle y avait laissés ; mais Claremont ne pouvait effacer tout d'abord les impres-

sions de Séville, et pour que l'été ne lui parût pas trop froid, il fallut qu'elle allât le passer dans un des plus chauds abris que la côte du Devonshire offre contre l'hiver, dans la jolie ville de Torquay.

J'ai besoin de placer ici une observation qui porte sur toute la partie de mon récit qui va suivre.

En revenant aussi fréquemment que je le ferai désormais sur la santé de la reine Marie-Amélie et sur le souci qu'on en avait autour d'elle, je ne voudrais pas laisser croire qu'elle en fût elle-même préoccupée outre mesure, qu'elle fût une de ces personnes qui en vieillissant deviennent esclaves de leur corps, et n'ont plus d'autre idée que celle de se conserver dans le meilleur état et durant le plus long espace de temps possible sur cette terre. Ce n'était pas là ce qu'elle avait appris dans l'Évangile, ce qu'elle avait pratiqué jusqu'à l'âge de soixante-douze ans où elle était alors parvenue. La souveraine loi du détachement s'étendait pour elle à toute chose : comme épouse, comme mère, elle n'avait jamais tenu compte de sa santé, quand les circonstances lui en commandaient le sacrifice. Devenue veuve, avec des enfants qui n'avaient plus de soins à recevoir d'elle, mais à lui en rendre, elle fut aussitôt l'objet de toute leur filiale sollicitude ; il y eut entre eux une

sorte d'émulation à l'entourer de leur tendresse, une sorte d'accord à lui faire un devoir de la conservation de ses jours dans l'intérêt de sa famille. Elle comprit et accepta ce devoir ; elle attacha dès lors plus de prix qu'elle ne l'avait fait jusque-là à une santé si précieuse à tous ceux qui vivaient avec elle. Je dis *tous* parce que je n'entends pas ici parler uniquement de ses enfants : pour les hôtes de Claremont, quels qu'ils fussent, elle était l'âme de leur vie ; tous avaient continuellement dans l'esprit cette pensée, à la bouche cette parole : « La santé de la reine, » tant il semblait que ce fût là l'intérêt suprême de leur existence ! Tous nous contribuions à l'occuper d'elle-même beaucoup plus qu'il ne lui était naturel de le faire, tous nous nous plaignions des imprudences que lui conseillaient trop fréquemment la ferveur de sa dévotion ou les empressements de sa charité. Il est donc vrai de dire que, dans l'importance accordée par la reine au soin de sa santé pendant les dernières années de sa vie, il y eut la constante pensée d'un devoir à remplir envers sa famille, il y eut déférence au vœu unanime et incessamment exprimé de ses serviteurs aussi bien que de ses enfants, il y eut renoncement à sa volonté propre pour se conformer à la leur.

Quoiqu'elle eût passé sans trop de souffrance à

Claremont le rigoureux hiver de 1855, la reine n'en redemanda pas moins pour l'hiver suivant le soleil du midi. Le duc de Montpensier était venu la visiter en Angleterre, et, malgré son ardent désir de l'emmener avec lui à Séville, il avait senti qu'une fois qu'elle l'aurait suivi au fond de l'Andalousie, le retour à Claremont serait au-dessus de ses forces, et qu'elle serait par conséquent perdue pour le reste de sa famille. Il n'insista plus sur l'exécution de la promesse qu'il avait reçue, et concourut avec M. le duc de Nemours à appeler le choix de sa mère sur un des ports de la rivière de Gènes, abrités contre les vents du nord par la chaîne de l'Apennin.

Ce choix ne fut pas d'abord très-heureux. La chétive et incommode maison, louée dans la petite ville de Cornigliano, n'était point faite pour recevoir la reine. Dès le surlendemain de son arrivée, elle voulut visiter, aux portes de Gènes, la villa Albaro, où sa fille bien-aimée la princesse Marie avait résidé quelques jours, avant d'aller mourir à Pise. Dans cette visite, la reine prit un refroidissement, et en rentrant à Cornigliano elle fut obligée de se mettre au lit¹. Une prompte expérience montra que tout dans cette habitation était

4. 48 octobre.

défavorable à sa santé, et l'on se mit à en chercher sur le littoral une autre qui fût à la fois plus digne et plus commode. On la trouva à Nervi, et le 10 novembre la reine y fut transportée. Là, au contraire, il semblait que tous les charmes de la nature méridionale se fussent réunis pour aider la malade à se rétablir. La maison, comme enfouie au milieu des orangers, était de l'aspect le plus gai, spacieuse et assez bien distribuée. L'appartement de la reine donnait sur la mer, et de son lit elle avait la vue du beau ciel et des belles eaux de la Méditerranée. Le bénéfice de cet agréable séjour fut cependant dans le principe entièrement perdu pour elle. Son état, au lieu de s'améliorer, s'aggrava; la fièvre catarrhale fut accompagnée d'accidents cérébraux et de délire; encore une fois, il fallut mander de Paris M. Chomel, et d'Angleterre les deux princes qui n'avaient point suivi leur mère. Lorsque, à la fin de novembre, le prince de Joinville et le duc d'Aumale arrivèrent à Nervi, le danger était éloigné; mais il avait été grand, le retour des forces fut très-lent, et la convalescente attendit de longues semaines avant de reprendre le train de sa vie habituelle. « Je suis décidément mieux, écrivait-elle le 4 janvier 1856, mais les progrès sont bien lents : j'ai été gravement malade; j'envisageais la mort avec

chagrin et frayeur, et je ne croyais pas voir cette nouvelle année. Dieu en a décidé autrement, et j'espère qu'il me fera la grâce de la bien employer à son service et au salut de mon âme. » Onze jours après, le 15 janvier : « J'ai encore, disait-elle, des hauts et des bas, et quelquefois des crises nerveuses très-pénibles. Je voudrais supporter avec plus de patience et de résignation les souffrances que Dieu m'envoie. » Ce n'est que dans le courant de février qu'elle écrit : « Ma santé va mieux ; le sommeil est revenu, les forces reviennent... Je vais tantôt aller en chaise à porteurs entendre la messe, en action de grâces pour mon rétablissement, à la chapelle de Saint-Hilaire, qui est sur la montagne. » Plus de deux mois après, dans les derniers jours d'avril, la reine était encore sous la visible impression du danger qu'elle avait couru dans sa maladie ; elle remerciait avec effusion de cœur une personne amie qui, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, ne s'était pas bornée « à faire des vœux pour sa santé et pour son bonheur pendant le peu de temps qui lui restait à vivre sur cette triste terre, mais lui avait souhaité aussi de se préparer à une bonne mort, ce qui était le plus cher objet de ses vœux ; car, ajoutait-elle, quand je pense à mes soixante-quatorze ans, qui se sont évanouis comme la fumée,

à toutes les grâces que Dieu m'a faites, à toutes mes ingrátitudes envers lui et au compte que j'aurai à en rendre, j'en frémiss. »

Ces sortes de frémissement n'appartiennent qu'aux plus saintes âmes. La reine, au même temps qu'elle écrivait ces lignes, en écrivait d'autres où elle exprimait son pieux contentement d'avoir pu se joindre à ses enfants dans l'accomplissement du devoir pascal à la paroisse de Nervi, où elle racontait le bonheur avec lequel elle avait assisté aux magnifiques offices de la semaine sainte dans la belle cathédrale de Gênes. Elle avait retrouvé là les pompes religieuses de l'Italie. Gênes, à d'autres égards, lui rappelait Naples, et lui procurait d'autres jouissances d'un ordre moins élevé, auxquelles elle ne laissait pas d'être sensible. C'était le même ciel, la même mer, c'était une population de pêcheurs, telle que celle de Sorrente et de Castellamare. La mauvaise odeur du port, tout aussi bien que le parfum des orangers, lui rendait les chères sensations de sa jeunesse, et elle pardonnait aux sales mendiants qui la persécutaient dans chacune de ses promenades, en faveur de leur ressemblance avec les lazzaroni déguenillés de Chiaja.

Il lui arriva un jour de voir venir à elle, la main tendue pour lui demander l'aumône, une

petite fille d'une charmante figure. La reine ne crut pas faire assez en lui donnant une pièce de monnaie; elle la fit causer, l'interrogea sur ses parents, et informée de leur extrême misère, comprit tout le danger que la beauté de cette pauvre enfant lui réservait. Rentrée chez elle, son premier soin fut de faire venir le curé de Nervi, le respectable abbé Digari, et de s'entendre avec lui sur les moyens de procurer à Teresa Picasso une éducation chrétienne, assortie à sa condition, qui la dérobat aux inévitables périls que ne tarderait pas à courir son innocence. Ce qu'elle désirait fut immédiatement accompli, et Teresa confiée à de bonnes religieuses qui l'élevèrent dans de simples et pieuses habitudes. Chaque année le curé de Nervi rendait compte à la reine du succès des soins donnés à sa jeune protégée; chaque année la reine lui fournissait les moyens de continuer cette bonne œuvre. Au commencement de l'année 1866, quelques semaines avant sa mort, elle étendait encore sur Teresa Picasso sa charitable sollicitude.

La vie retirée et presque recluse que la reine menait à Nervi n'avait pu laisser sa présence ignorée en Italie, et l'honneur d'être reçu par elle était recherché d'un assez grand nombre de visiteurs. Quand sa santé fut assez rassermie pour

ne pas craindre la fatigue des conversations, elle ne se refusa pas plus là qu'à Claremont à l'empressement des personnes qui étaient en position de lui être présentées. Elle vit ainsi, sur leur passage vers Rome et vers Naples, un certain nombre de voyageurs français ou étrangers, qui ne fussent pas allés la chercher en Angleterre. Dans le courant du mois d'avril, elle reçut avec un mélange de satisfaction et d'embarras l'annonce qui lui fut faite de la visite de M. le comte de Chambord. Comme témoignage des relations amicales rétablies entre les deux branches de la maison de Bourbon, cette entrevue ne pouvait qu'être conforme au vœu de la reine, qui, je l'ai déjà dit, avait conservé pour son neveu un sincère attachement. Mais elle doutait que le prince apportât à Nervi des paroles de réconciliation politique, telles que la maison d'Orléans les pouvait accepter, et il était impossible que de ce doute ne résultât un pénible sentiment de contrainte. On se tint de part et d'autre dans les termes généraux d'un entretien de famille, et si M. le duc de Nemours, dans une conversation particulière avec son auguste cousin, toucha à l'un des points délicats de la fusion, ce lui fut une occasion de s'assurer que pour les deux branches il y avait autant que jamais impossibilité de s'entendre.

Le voyage de la reine à Nervi était la dernière des courses lointaines qu'elle dût faire hors de l'Angleterre : désormais les prescriptions rigoureuses de son médecin devaient se joindre aux sollicitations pressantes de ses enfants pour la faire renoncer à des *déplacements* qui étaient plus un péril qu'un bienfait pour sa santé. Une seule fois cependant elle passa encore la mer ; ce fut au mois de juillet de l'année suivante, pour se rendre en Belgique, et y assister au mariage de sa petite-fille avec l'archiduc Maximilien¹. Elle avait transporté sur cette jeune princesse la tendresse qu'elle avait eue pour sa mère, et elle éprouva une vive satisfaction en la voyant entrer dans la maison d'Autriche, à laquelle des liens si chers l'attachaient elle-même. Il fut heureux pour elle de ne point posséder le secret de l'avenir. De retour à Claremont, elle y vit arriver le duc de Montpensier, avec sa femme et ses enfants, et elle alla tout aussitôt s'établir sous le même toit que lui à Richmond, dans la maison appelée le *Old Palace*, sur les bords de la Tamise. Madame la duchesse d'Orléans débarquait au même temps en Angleterre, avec l'intention d'y passer l'hiver, et elle prenait provisoirement sa résidence dans le village

4. 23 juillet 1837.

de Thames Ditton. La réunion de la famille royale fut ainsi pendant le mois d'août plus complète qu'elle ne l'avait été depuis plusieurs années. Le jour anniversaire de la naissance du comte de Paris ¹, madame la duchesse d'Orléans eut l'aimable pensée de donner une fête à toute la jeune génération qui se trouvait rassemblée autour de sa vénérable aïeule. Il y eut promenade sur la Tamise, puis grand dîner, puis bal au *Castle Hotel*. La princesse, pour la première fois sans doute depuis son veuvage, y donna à ses fils le plaisir de danser avec elle. L'exil parut un instant oublié, dans le joyeux mouvement de cette fête de la jeunesse. Une seule personne semblait la suivre d'un regard mélancolique : c'était madame la duchesse de Nemours. Elle était grosse, et le pressentiment qu'elle portait partout avec elle d'un malheur qui la menaçait attristait involontairement, au milieu de la gaieté générale, son imagination et son visage. Dans les adieux qu'elle fit deux jours après au prince et à la princesse de Joinville, qui partaient pour le continent, elle ne cacha point le secret de sa tristesse.

La mort de la duchesse de Nemours fut pour la reine un coup de foudre, sous lequel elle

1. 24 août.

demeura. quelque temps comme anéantie. Les couches de la princesse avaient été aussi heureuses qu'elles pouvaient l'être; elle entraît dans son quatorzième jour, et devait le lendemain être transportée de son lit sur sa chaise longue. C'était le matin¹ : elle s'était mise sur son séant, et arrangeait ses beaux cheveux devant son miroir; tout à coup elle se renverse et pousse un soupir... Elle avait cessé de vivre. Sa femme de chambre rappelle à grands cris M. le duc de Nemours, qui, descendant à ce moment chez sa mère, était encore sur l'escalier : il remonte et refuse de croire à son irréparable malheur. Il n'y a point de paroles pour exprimer le désespoir avec lequel la reine et lui tombèrent dans les bras l'un de l'autre en face de la chère dépouille qu'on faisait de vains efforts pour rappeler à la vie. La reine pleurait sa belle-fille comme un de ses propres enfants; mais elle pleurait surtout le bonheur perdu de son fils. Il n'y avait rien qu'elle ne se montrât prête à faire, rien qu'elle ne lui dît pour lui donner un peu de consolation. « Je veux la remplacer auprès de toi... tes enfants seront les miens... tout ce que tu voudras, je le ferai; j'irai partout où tu iras... » C'était le langage de Ruth à Noémi. Et Dieu sait

1. 40 novembre.

si la reine tint jusqu'au dernier jour de sa vie l'engagement qu'elle prit alors envers son fils ! Dieu sait si, devenue la mère des orphelins, elle fut fidèle à les entretenir du souvenir des vertus de celle qu'ils avaient perdue ! C'était du fond du cœur qu'elle payait ce tribut à la mémoire de la chère défunte. Il y avait chez celle-ci un si grand fonds de douceur, de docilité aux bons conseils, de fidélité aux bons exemples ; elle témoignait en toute occasion à sa belle-mère une déférence et une tendresse si filiales ; surtout elle travaillait si soigneusement sur elle-même pour devenir chaque jour meilleure, ses pas vers la perfection étaient si marqués, qu'il avait été impossible à la reine de ne pas concevoir pour elle autant d'estime que d'affection, de ne pas lui donner dans son cœur la place d'une de ses filles.

Le voile du deuil était encore une fois étendu sur Claremont ; l'hiver y fut triste, et il fallut prendre de constantes précautions pour que la reine ne ressentît pas les atteintes de la froide et humide saison. En se tenant close dans ses excellents appartements, elle échappa aux rigueurs de janvier et de février ; mais le danger commença pour elle du moment où elle se fia au soleil trompeur du printemps pour reprendre le cours de ses promenades. Le mois de mai la vit souffrante et

alitée, et, comme toujours, l'inquiétude régna autour d'elle. On ne se doutait point qu'à quelques milles de là, une autre des personnes royales était dans un état bien autrement alarmant. Ce fut madame de Finguerlin qui, le vendredi 14 mai, revenant de Cranbourne-House, habitation de madame la duchesse d'Orléans à Richmond, surprit tout le monde en annonçant qu'elle avait trouvé la princesse beaucoup plus malade que ne l'était la reine. Elle ne disait que trop vrai. Il y avait longtemps déjà que l'âme ardente de madame la duchesse d'Orléans consumait sa délicate enveloppe ; mais l'énergie supérieure dont elle était douée empêchait que son affaiblissement fût aussi apparent qu'il était réel. Le jeune duc de Chartres ayant eu une attaque de grippe assez violente, elle ne voulut ni nuit ni jour s'en remettre à personne des soins à lui donner, et bientôt la toux et la fièvre la prirent elle-même. Du mardi 14 mai où elle se mit au lit jusqu'au dimanche suivant, à peine consentit-elle à se laisser traiter en malade, quoique déjà de fréquentes syncopes vinssent attester l'épuisement de la nature défaillante. Ce fut seulement dans la journée du 17 que M. de Mussy, que madame de Beauvoir, la plus dévouée des gardes-malades, que la princesse elle-même furent avertis du péril par

des étouffements, qui à plusieurs reprises la laissèrent presque sans vie. Le 18 au matin, quelques minutes après que, d'une voix très-faible, elle venait d'annoncer qu'elle voulait dormir, le docteur et madame de Beauvoir entrèrent dans sa chambre, et n'y trouvèrent plus que le silence et l'immobilité de la mort.

Quel nouveau coup pour la reine que cette perte d'une autre de ses filles, sans qu'elle eût pu lui aller porter un dernier embrassement ! Quelles réflexions douloureuses sur la destinée de la vieillesse, condamnée à mettre au tombeau les uns après les autres tant d'êtres chéris, qui, dans l'ordre de la nature, eussent dû lui rendre ce triste office ! Comment la vénérable malade n'eût-elle pas demandé à Dieu pourquoi ce n'était pas plutôt elle qu'il avait retirée de ce monde ? Mais la mort de madame la duchesse d'Orléans lui léguait un surcroît de devoirs maternels, et elle sentit qu'il y avait pour elle un motif de plus de désirer de vivre, lorsqu'elle vit ses deux petits-fils arriver en larmes auprès de son lit. Pour l'aîné, qui était près d'achever sa vingtième année et allait être émancipé, elle n'avait à veiller sur lui que de loin et avec la seule autorité de son grand âge et de ses grands exemples ; mais, envers le duc de Chartres, de deux ans plus jeune et légalement

placé sous sa tutelle, elle se tenait pour obligée à des soins plus attentifs, à une tendresse plus vigilante. Dès son bas âge, elle s'était fait un aimable jeu de l'appeler *son chevalier*, et ce titre avait inspiré à l'enfant pour son aïeule un sentiment de filiale allégeance, dont elle comptait se prévaloir pour remplacer complètement auprès de lui sa mère.

CHAPITRE III

Tranquillité des dernières années de la reine Marie-Amélie. — Ressources offertes à sa piété par l'organisation plus complète de la chapelle de Claremont. — Elle fait quelques voyages dans l'intérieur de l'Angleterre. — Adoption définitive de Tunbridge-Wells pour sa résidence d'été. — Les petits-fils de la reine la quittent l'un après l'autre pour aller occuper au dehors leur activité. — Exposition universelle de 1862 : séjour de la reine à Holland-House. — Mariages de ses petits-enfants. — Grave maladie du duc de Montpensier à Wood-Norton. — L'empereur et l'impératrice du Mexique à Claremont. — Travail constant de la reine pour le perfectionnement de son âme. — Son humilité. — Son esprit de mortification. — Sa charité. — Exemples : la famille irlandaise de Kingston. — Le groom du duc de Chartres. — La bossue du pont de la Mole. — Attentive bienveillance de la reine pour toute sa maison. — Baptême des deux petites Marie-Amélie. — Affaiblissement sensible de la reine dans l'automne de 1865. — Mort du roi des Belges : chagrin de la reine. — Agitation pénible que lui cause la pensée d'être obligée de quitter Claremont. — Le déclin de ses forces se précipite pendant le mois de mars 1866. — Ses dernières journées. — Sa mort et ses funérailles. — Douleurs que sa mort lui a épargnées.

1858-1866

La tâche du biographe touche à son terme ; quelques pages suffiront maintenant pour l'achever. Il y a peu, en effet, à raconter sur les dernières années de la reine Marie-Amélie, qui s'écoulent sans mouvement et sans bruit, dans l'entier oubli

du monde et la continuelle pensée de l'éternité. Il ne serait pas juste de dire d'elle, en empruntant le langage du poète :

Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour.

Sa fin est le soir d'un jour triste, mais calme et serein dans sa tristesse. Je n'aurai plus à mentionner de grandes douleurs de famille, comme celles qui sont venues lui rendre plus cuisantes les peines de l'exil : quelques gouttes d'amertume restent seulement pour elle au fond de ce calice, où elle a bu à si longs traits. La marche du temps, au lieu de nouveaux chagrins, lui apporte plutôt des consolations : ses petits-enfants qui croissent sous ses yeux, quelques-uns même sous son aile, procurent à son grand âge une sorte de renaissance des joies maternelles. Sa santé, toujours délicate, se soutient néanmoins sans sérieuse altération ; la vigilante habileté de son médecin, les soins intelligents et dévoués de mademoiselle Mûser, ceux aussi de ses fils, concourent à diminuer la fréquence et la gravité des accidents auxquels, dans les années précédentes, elle a failli plusieurs fois succomber. Claremont enfin n'est plus pour elle, comme naguère, « un tombeau ; » le lien de l'habitude et le charme même des tristes souvenirs l'ont attachée à cette demeure, dont elle

apprécie mieux les avantages, et dans laquelle elle a su ménager désormais une satisfaction plus abondante aux besoins spirituels de son âme.

Jusqu'à l'époque où m'a conduit le cours de mon récit, le service religieux de Claremont se bornait à la célébration quotidienne de la messe dans la galerie du château arrangée en chapelle. La reine avait l'habitude d'aller à Londres pour les fonctions solennelles et les prédications de la semaine sainte, et, pendant le reste de l'année, elle se rendait le dimanche, pour les offices de l'après-midi, à Richmond d'abord, ensuite à Kingston. Le moment vint où l'on jugea que, particulièrement en hiver, le retour périodique de cette course l'exposait trop au danger du froid et de la fatigue, et l'on se demanda si la complète organisation d'une chapelle n'était pas possible à Claremont. La chose fut rendue facile par la déférence aussi empressée que respectueuse de l'excellent évêque de Southwark¹ envers la reine, et ce que sa piété était obligée d'aller chercher à plusieurs milles de distance, elle eut l'inappréciable consolation de le trouver chez elle, à la porte même de son appartement. Pour la généralité des exercices du culte public, pour la

1. M^{re} Thomas Grant, mort à Rome pendant le Concile.

psalmodie des vêpres et le salut du Saint-Sacrement, pour les prédications de l'avent et du carême, la chapelle de Claremont n'eut rien à envier à la plupart des chapelles catholiques d'Angleterre. A l'exemple de ce qui se pratique dans les paroisses de Paris, la reine se fit prêcher chaque année une retraite préparatoire aux grandes solennités de Noël et de Pâques, et parmi les prêtres, soit établis, soit de passage à Londres, elle eut la satisfaction de trouver de très-dignes organes de la parole de Dieu. Aucun ne lui fit plus de bien que le R. P. Gonin¹, des frères prêcheurs, véritable orateur chrétien, qui portait autant de vigoureuse originalité dans l'exposition du dogme que de pénétrante onction dans les instructions familières. L'influence de ce religieux, si puissant dans son humilité, lui survécut à Claremont. Ce n'était pas tout cependant pour la reine que ce concert édifiant de la prière publique, dans une petite congrégation qui semblait ne former qu'un cœur et qu'une âme ; tous les jours où le Saint-Sacrement était conservé dans le tabernacle, elle se procurait avec une sainte avidité la jouissance de la piété solitaire. Très-souvent dans l'après-midi, laissant en vedette à la porte son serviteur affidé, elle

1. Aujourd'hui archevêque de la colonie anglaise de la Trinidad.

allait faire toute seule devant l'autel une lecture pieuse ou une oraison prolongée. Mais c'était surtout le soir, après que chacun était retiré chez soi, que, sûre d'échapper à l'œil vigilant de ses fils, elle se glissait furtivement dans la chapelle, pour s'y mettre de longs instants en présence de Dieu avant son sommeil.

Ce que je viens de dire du goût sérieux qu'elle avait ainsi pris pour l'habitation de Claremont n'empêchait pas qu'elle eût conservé, dans une certaine mesure, l'amour du changement de lieu que j'ai signalé plus haut. Elle avait renoncé, non sans un certain regret, à la pensée des voyages sur le continent : les aventures, et ces voyages en étaient pour elle, ne convenaient plus, elle était la première à le sentir, à ses soixante-dix-sept ans. Mais, sans traverser la mer, elle pouvait encore se procurer le plaisir d'une autre maison à habiter, d'un autre horizon à contempler, d'un autre air à respirer. A peine relevée de sa maladie et du coup que lui avait porté la mort de madame la duchesse d'Orléans, elle alla demander au séjour de Saint-Leonard's le bien-être qu'elle y avait plus d'une fois rencontré ; puis, sur le conseil de son médecin, elle s'établit pour trois mois à Malvern, dans le Worcestershire, au milieu d'une chaîne de collines dont elle avait entrevu,

quarante-deux ans auparavant, les aspects pittoresques, et qui lui avait laissé un très-agréable souvenir. Affaiblie comme elle l'était, un air fortifiant (bracing air) lui valait mieux que la molle température du sud de l'Angleterre, et l'habitation de Malvern eut l'incontestable effet de ranimer chez elle l'énergie vitale. L'année suivante, elle se laissa tenter aux charmes si vantés de la région des Lacs (Lake-district), et choisit pour sa résidence d'été le village de Coniston, situé sur le lac de ce nom, dans le nord du Lancashire. Mais on avait compté sans la pluie, qui, tombant sans cesse, avait ôté au pays tout son attrait, et le rendit même, au bout de peu de temps, inhabitable. La reine alla achever sa villégiature de cette année à Bornemouth, sur la côte du Hants. Ce fut seulement en 1860 qu'elle adopta définitivement Tunbridge-Wells pour son déplacement annuel. Elle avait trouvé là une maison grande et bien située, entourée d'un joli jardin, unissant à une assez belle apparence les avantages réels du *comfort*, telle enfin qu'elle s'y affectionna et pendant cinq étés consécutifs en fit sa résidence. Tunbridge-Wells, renommé auprès des Anglais pour son air vif et salubre, avait en cela le mérite suprême de convenir parfaitement à la santé de la reine, en même temps que ses environs offraient une multitude

variée de charmantes promenades, sans exemple peut-être en aucun autre endroit de l'Angleterre. Vers la fin de sa vie, la reine était dans tout ce pays connue et vénérée, comme elle l'était autour de Claremont; partout la porte des manoirs seigneuriaux s'ouvrait à sa voiture, partout la main des pauvres s'offrait avec confiance à ses aumônes.

Le moment était venu où ses petits-enfants, devenus en grandissant un des plus chers intérêts de son existence, allaient l'un après l'autre échapper à ses regards, et faire, pour leur propre compte et sous leur propre responsabilité, leurs premiers pas dans la vie. Infortunés jeunes gens, élevés dans l'amour de leur patrie, et condamnés à ne la pas connaître⁴ ! Tous devaient apprendre à se faire hommes sur la terre étrangère. Six mois après avoir perdu sa mère, le duc de Chartres, confié à la vigilante amitié de M. de Beauvoir, se rend à l'académie militaire de Turin, et l'année suivante, sorti le second de cette école, il sert, comme sous-lieutenant de cavalerie, dans l'armée piémontaise. Heureux celui-là d'avoir reçu à Solferino, côte à côte avec les Français, le feu des batteries autrichiennes ! Lui et son frère aîné iront deux ans après offrir leur épée au gouvernement

4. Écrit au mois de mai 1870.

des États-Unis dans la terrible guerre de la sécession, pendant què leur cousin, le duc de Pen-thièvre, fait à Newport le rude apprentissage du métier de marin, et conquiert dans des examens publics le grade de lieutenant dans la flotte américaine. Au même temps, le comte d'Eu, revenu du Maroc où il a fait avec éclat ses premières armes, manœuvre le canon avec son frère le duc d'Alençon à l'école de Ségovie, et le fils du duc d'Aumale, volontaire à Lausanne dans un bataillon fédéral, apprend à porter avec honneur le nom guerrier de Condé. Infortunés jeunes gens, je le répète, à qui manque leur patrie, et qui, à tout hasard, veulent se rendre dignes de la servir un jour ! La reine les vit tous partir avec un serrement de cœur d'autant plus douloureux que son âge la rendait bien peu sûre de les revoir. Mais il y avait longtemps que les propres fruits de ses entrailles l'avaient familiarisée avec ce genre d'épreuve, et elle aimait mieux cent fois être privée du charme de la présence de ses petits-fils que de les voir traîner auprès d'elle dans le désœuvrement une vie inutile.

L'année 1862 renouvela pour elle le plaisir si vif et si légitime que lui avait procuré onze ans auparavant le spectacle de l'exposition universelle. Elle en jouit cette fois avec bien plus de facilité, grâce à la prévenance aimable de lady Holland,

qui lui avait offert sa belle maison de Kensington, très-rapprochée du lieu de l'exposition. Pendant six semaines qu'elle résida à Holland-House, la reine put donner une libre carrière à sa curiosité dans les vastes galeries où s'étaient les produits de l'industrie de toutes les nations. Il n'y avait aucun objet digne de quelque remarque devant lequel son fauteuil roulant ne s'arrêtât, aucun sur lequel elle ne se fit donner, s'il y avait lieu, les plus complètes explications. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elle accordait aux produits de la France une attention toute particulière. Quatorze ans d'exil n'avaient pas à ce point changé les traits de l'auguste octogénaire qu'elle ne fût reconnue du plus grand nombre des exposants ; tous étaient sensibles aux flatteuses paroles qu'elle leur adressait, tous y répondaient par l'expression de leur reconnaissance et de leur respect ; il y eut même un jour où elle se vit entourée, complimentée, haranguée, saluée par de bruyantes acclamations, comme elle l'eût été, si elle se fût trouvée sur la place de la Concorde au lieu d'être à New-Kensington. Son détachement des choses de la terre, si grand qu'il fût, n'était pas tel encore que cet hommage si spontané et si vrai ne la touchât au fond du cœur. Elle avait eu pour compagnon assidu dans ses visites à l'exposition le fidèle duc

de Montmorency, très-curieux d'étudier pour son propre compte les plus petits comme les plus notables perfectionnements de l'industrie. Elle était au commencement de son séjour d'été à Tunbridge-Wells, lorsqu'elle apprit la mort de celui qu'elle appelait à bien juste titre « son incomparable ami ». Elle le pleura, elle fit dire plusieurs fois pour lui la messe, et ne voulut laisser à personne le soin de consacrer à sa mémoire une de ces petites images, accompagnées de textes de l'Écriture, qui recommandent les défunts au pieux souvenir des vivants.

Vers le même temps, et aussi à Tunbridge-Wells, la reine vit revenir d'Amérique le comte de Paris et le duc de Chartres, qu'elle avait suivis avec anxiété pendant huit mois au milieu des périls d'une guerre formidable. Elle fut heureuse d'apprendre que les deux princes, satisfaits d'avoir fait honneur au nom qu'ils portaient, rentraient l'un et l'autre dans leur famille avec de prochaines intentions de mariage. Ils comblaient par là un des vœux les plus chers de leur aïeule, qui demandait chaque jour à Dieu, puisqu'il la laissait si longtemps sur la terre, de permettre qu'elle vit avant de mourir l'établissement de ses petits-enfants. Le duc de Chartres, touché des charmes de sa cousine, la princesse Françoise, fille du

prince de Joinville, fit agréer sa recherche d'elle et de ses parents, et leur union fut célébrée le 11 juin 1863 dans la chapelle de Kingston. La reine se para pour cette cérémonie comme elle n'était plus accoutumée à le faire ; un doux rayon de joie brillait sur son visage, et il n'y eut ce jour-là personne, j'en ai gardé le souvenir, qui ne fût frappé de la majestueuse beauté de sa vieillesse. Quelques mois après, le comte de Paris partit pour Séville, afin d'y demander à son oncle, le duc de Montpensier, la main de l'infante Isabelle, et le 30 mai 1864, jour de la fête de saint Ferdinand¹, la petite chapelle de Kingston voyait la bénédiction de l'Église consacrer cet autre mariage. Il y manquait un témoin, chacun se le dit tout bas avec tristesse : c'était la mère du jeune époux. Avant que l'année ne s'achevât, deux autres des petits-fils de la reine Marie-Amélie allaient s'engager, mais non sous ses yeux, par le lien matrimonial. Le comte d'Eu et le prince Louis-Auguste de Saxe-Cobourg se rendaient à Rio-de-Janeiro, pour y épouser les deux filles de l'empereur du Brésil.

La reine n'en était pas à apprendre qu'il n'y a guère en ce monde de contentement auquel ne

1. Jour anniversaire du mariage du duc et de la duchesse d'Orléans, en 1837.

vienné se mêler quelque tristesse. Très-peu après le mariage du comte de Paris, elle fut obligée de courir précipitamment à Wood-Norton ¹, auprès du duc de Montpensier, qui venait d'y être atteint d'une grave maladie. Elle passa de longues heures l'angoisse à côté du lit de son fils, dont la vie était en danger; mais la ferveur des prières maternelles et l'habile emploi des ressources de l'art triomphèrent du mal, et les larmes de la douleur firent place à celles de la joie. Il n'en avait pas été ainsi dans une autre scène de famille dont Claremont fut alors le théâtre. L'archiduc Maximilien venait d'accepter le fatal présent de la couronne du Mexique. Avant d'en aller prendre possession, il conduisit sa jeune compagne en Angleterre, pour qu'elle fit ses adieux à celle qui n'avait pas cessé de lui porter un amour de mère. La reine, dans sa correspondance avec sa petite-fille, ne lui avait pas caché le profond chagrin que lui causait le rêve ambitieux dont plusieurs mois à l'avance celle-ci l'avait entretenue. « Ils seront assassinés, » s'était-elle cent fois écriée avec l'accent d'une tristesse prophétique, et quand le couple impérial entra dans sa chambre, elle ne put contenir au dedans d'elle-même ses douloureux pressenti-

1. Maison du duc d'Aumale, dans le Worcestershire.

ments. La jeune princesse, souriant à l'avenir avec un confiant enthousiasme, répondit aux alarmes de la reine par l'étalage de ses magnifiques espérances; l'archiduc, sans paraître moins ferme dans ses desseins, ne put se défendre d'une certaine émotion, et lorsque tous deux, pour recevoir la bénédiction de leur vénérable aïeule, s'agenouillèrent devant elle, ce fut lui qui versa le plus de larmes.

La reine Marie-Amélie avait dépassé l'âge de quatre-vingt-deux ans, et le déclin ne se faisait encore chez elle que très-peu sentir. Les soins assidus prodigués à sa santé en maintenaient l'équilibre; ses forces paraissaient à peine diminuées; elle conservait son excellent sommeil; le régime sévère de nourriture auquel elle s'était assujettie lui épargnait une des causes de malaise les plus ordinaires à la vieillesse; pourvu qu'elle n'eût ni à monter, ni à cheminer contre un grand vent, elle pouvait se promener une heure entière sans éprouver trop de fatigue. Même promptitude à peu près, même clarté que par le passé dans son intelligence : ce qu'elle redoutait le plus, disait-elle, dans son grand âge, était de tomber en enfance, et il n'était rien dont elle semblât moins menacée. Les défaillances de sa mémoire étaient très-rares; chaque jour, au contraire, elle

nous confondait de la merveilleuse exactitude de ses souvenirs. Mainte fois je l'ai entendue se reprocher , comme si elle en eût été responsable, l'affaiblissement de son attention dans ses lectures pieuses, et le refroidissement de sa ferveur dans ses prières; elle eût voulu, plus qu'octogénaire, retrouver les tendres émotions, les douces larmes, et toute cette saveur délicieuse qu'ont les choses saintes pour une âme de vingt ans. Elle n'en était du reste que plus attentive à faire taire ce scrupule de sa conscience par son invariable fidélité à ses pratiques religieuses et par son persévérant effort pour réaliser dans sa vie l'idéal des vertus chrétiennes.

On ne saurait imaginer combien dans les derniers temps de sa vie, au milieu des témoignages de vénération qui l'entouraient, elle s'appliquait à rester humble, et à prendre pour son rang et pour son âge, non pour sa personne, le sentiment qui tenait tout le monde respectueusement incliné devant elle. Jamais un mot qui fût à son avantage ne sortait de sa bouche; la louange l'importunait, la flatterie, si bien assaisonnée qu'elle fût, la dégoûtait; la contradiction, qui parfois lui arrivait sous une forme assez vive et assez acerbe, lui plaisait bien davantage. Il lui suffisait d'avoir eu envers qui que ce fût le tort, même le plus léger

et le plus involontaire, pour qu'elle s'en excusât en baissant la tête; elle était loin de penser que le pardon demandé à aucun de ses inférieurs compromît sa dignité; ces misères, ces faiblesses de notre pauvre nature dont nous sommes tous soigneux de nous épargner la honte, elle les confessait avec une parfaite simplicité; c'était pour elle une sorte de tourment qu'on la crût meilleure qu'elle ne croyait l'être elle-même. Il y avait un rare intérêt, une véritable édification à observer ses rapports avec un vieux serviteur, spécialement attaché à sa personne, que ses petits-enfants appelaient en plaisantant le mamelouk de la reine. Cet homme, aussi obstiné et bourru qu'il était honnête et dévoué, se croyait autorisé par son bon service à soutenir, et à faire prévaloir même sur une foule de petites choses, son opinion contre celle de sa royale maîtresse. Celle-ci l'écoutait patiemment, et l'on pouvait même dire avec une sorte de déférence; sans croire qu'il eût toujours raison contre elle, elle se donnait tort à elle-même et lui cédait; c'était acte d'humilité, de renoncement à son jugement propre: dans la volonté de Meunier, parce qu'elle contrariait la sienne, elle aimait à reconnaître la volonté de Dieu et à s'y soumettre.

Elle avait toujours regretté, et elle regrettait

plus que jamais à cette époque, que la mortification du corps lui fût interdite par sa santé. Elle ne s'en croyait que plus obligée de refuser à la nature, je veux dire à ses goûts, à son amour-propre, à son cœur, même mille petites satisfactions en apparence les plus légitimes. Le monde rirait (et en cela ses enfants se permettaient parfois de représenter le monde) si je disais ici tous les menus retranchements qu'elle s'imposait dans ses repas pour combattre la sensualité. Que de fois ne l'avons-nous pas vue, entendant parler de choses qu'elle savait mieux que celui qui en parlait, se taire pour n'avoir pas à se complaire en elle-même ! Que de paroles venues sur le bord de ses lèvres, et aussitôt supprimées par délicatesse de conscience ! Que de lectures qu'elle eût pu faire, sans avoir à se les reprocher, et qu'elle ne se permettait pas, parce qu'elle n'y eût trouvé que du plaisir ! Très-souvent le matin, pendant qu'elle tenait son livre de piété, la poste lui apportait des lettres impatiemment attendues : le mouvement de la nature l'eût portée à les ouvrir sans retard et à satisfaire un sentiment autre que celui de la curiosité : elle se contenait cependant, et ne mettait la main sur ses chères lettres qu'après que son exercice spirituel était achevé ! Grand exemple donné en de petites choses, grand mérite acquis

aux yeux de quiconque a pris au sérieux la loi de l'Évangile.

La charité chrétienne, la charité telle que la définit saint Paul, patiente, bienfaisante, indulgente, miséricordieuse, oublieuse de soi-même, ne pensant jamais le mal et ne s'aigrissant jamais, la charité sous toutes ses formes était dans le cœur de la reine Marie-Amélie la vertu qui dominait toutes les autres. Il y aurait à entrer sur ce chapitre dans des détails que les bornes de ce livre ne comporteraient pas, et dont je ne retrouverais d'ailleurs que la moindre partie dans ma mémoire. Quelques traits suffiront.

Comme catholique, dans un pays qui ne l'est pas, elle se faisait une obligation d'un ordre supérieur d'être charitable envers les âmes. Autant que ses moyens lui permettaient de le faire, elle venait en aide aux établissements religieux, couvents, orphelinats, écoles, etc., qui, sous la menace de l'intolérance protestante, avaient une existence difficile et précaire. On vint lui annoncer un jour qu'il y avait non loin d'Esher un Irlandais chargé de famille, qui végétait dans le plus triste dénûment. Ainsi que beaucoup de ses compatriotes, cet homme ne menait pas une conduite qui le rendit fort intéressant : il oubliait trop souvent pour le *gin* et le *whiskey* ses devoirs de

père ; mais il n'en gardait pas moins pour sa religion un attachement qui lui faisait honneur, et son refus obstiné de livrer ses enfants aux écoles protestantes laissait sa misère sans aucune assistance. La reine pourvut immédiatement aux plus pressants besoins de cette famille, la fit transporter dans une petite maison voisine de la chapelle catholique de Kingston, recommanda au curé la surveillance de la conduite du père et l'instruction religieuse des enfants, et par ses bienfaits continués pendant plusieurs années fit si bien que les périls de l'apostasie disparurent en même temps que les horreurs de l'indigence.

Elle fut informée une autre fois que dans un réduit humide et obscur du parc de Claremont se mourait un jeune homme employé au jardin comme ouvrier. C'était aussi un Irlandais ; la reine joignit aussitôt ses soins charitables à ceux de la personne qui lui avait révélé la situation de ce malheureux pour l'aider à bien mourir. Elle le visita, assista aux derniers sacrements qui lui furent administrés, et eut le spectacle édifiant d'une de ces morts qu'une foi naïve et profonde rend précieuses devant Dieu et exemplaires devant les hommes.

On me permettra un autre récit du même genre, et, si je ne me trompe, plus intéressant encore.

Le duc de Chartres, en partant pour les États-Unis, avait laissé aux écuries de Claremont un jeune groom menacé de consommation. La reine, qui s'était substituée à son petit-fils dans l'intérêt que celui-ci portait au malade, se faisait rendre compte tous les jours de sa situation. Lorsque le médecin lui eut déclaré qu'il n'y avait nul espoir de le sauver, elle crut qu'il fallait, avant qu'il cessât de vivre, lui donner la consolation de revoir sa mère, et elle la fit venir de France. C'était une bonne paysanne, simple et pieuse, qui ne fut pas moins sensible à ce bienfait que le malade lui-même. Elle demanda la permission de venir chaque matin à la messe prier pour son enfant : la reine, en la lui accordant, y joignit le don d'un livre de prières. Ce fut pendant plusieurs jours un touchant spectacle de voir, au sortir de la chapelle, l'auguste exilée s'approcher de la paysanne, s'informer auprès d'elle de la manière dont s'était passée la nuit, et après avoir entendu les récits de la pauvre femme en pleurs, lui adresser des paroles de la plus affectueuse sympathie. Il n'y avait point de rang entre elles : c'était une mère qui se souvenait d'avoir été éprouvée par le plus cruel de tous les déchirements, et qui en consolait une autre à la veille de subir la même épreuve. Lorsque arriva pour le jeune homme l'instant suprême

auquel les larmes et les embrassements maternels l'avaient préparé, la reine donna le signal à toute sa maison de suivre, à travers le parc, le Saint-Sacrement porté au mourant par l'abbé Guelle.

La charité de la reine Marie-Amélie envers les pauvres a été de son vivant si universellement connue et louée, j'ai eu dans tout ce qui précède tant d'occasions d'en parler, que je m'abstiendrais d'y revenir, si je n'avais à signaler ici quelque chose de particulier aux dernières années dont je raconte l'histoire.

C'avait été un regret pour la reine dans les premiers temps de sa jeunesse de ne pouvoir porter elle-même des soulagements aux malades, des secours aux indigents : j'ai lu l'expression de ce regret plus d'une fois consignée dans son journal. Le cours de sa destinée n'avait pas rendu dans la suite ce vœu de son cœur plus facile à satisfaire : elle donnait beaucoup, elle se refusait tout ce qui était de pure fantaisie et laissait même ses robes vieillir sur son corps afin de donner davantage ; mais elle ne donnait pas elle-même, et n'entrait pas en relation personnelle avec le pauvre, ce qu'elle regardait comme une des conditions les plus essentielles de la charité. Ce fut dans ses promenades aux environs de Claremont, et ensuite aux environs de Tunbridge-Wells, que la pen-

sée lui vint « de se faire des connaissances », auxquelles elle portât elle-même ses aumônes. C'étaient de préférence de vieilles gens, avec qui la conformité de l'âge la mettait en sympathie particulière. Elle laissait à l'officier qui l'accompagnait, ou même au fidèle Meunier, le soin de remettre sa petite pièce aux mendiants moins âgés qui se rencontraient sur son passage : ceux qu'elle savait où trouver, et qu'elle allait chercher, lui étaient recommandés d'ordinaire par leurs cheveux blancs et leurs infirmités, et le don qu'elle leur faisait était toujours accompagné de quelques mots de conversation, ou tout au moins d'un gracieux sourire. Comment ne parlerais-je pas ici de la bossue du pont de la Mole? — « Allons voir aujourd'hui la bossue, disait la reine; il y a longtemps que je ne lui ai rien donné. » — C'était une pauvre vieille femme, toute contrefaite, qui habitait une petite maison de péage, à l'entrée du pont de la rivière de la Mole, près de Claremont. La reine l'avait accoutumée à recevoir le tribut de sa charité, et un lien d'habitude s'était ainsi formé entre la mendicante et sa bienfaitrice, qui ne restaient jamais longtemps sans penser l'une à l'autre. Lorsque la maladie ou toute autre cause d'absence avait, pendant quelques semaines, privé la bossue de la visite et des paroles consolantes de la reine,

elle ne manquait pas de demander à qui lui en pouvait donner des nouvelles : « *How is my friend the Queen?* » Naïf hommage de reconnaissance pour les marques de bienveillance qui accompagnaient l'aumône autant que pour l'aumône même!

Je n'ai rien dit jusqu'à présent de la bonté parfaite de la reine pour tous les compagnons de son exil, mérite de médiocre valeur auprès de tant d'autres que j'ai eu à signaler, et, si j'en parle ici, c'est pour constater que jamais elle ne nous fit mieux sentir tout le charme de son âme qu'aux approches du terme de sa carrière ; on eût dit que, sachant qu'elle n'avait plus un long temps à passer avec nous, elle tenait à nous rendre la vie chaque jour plus douce auprès d'elle. Les détails ne seraient pas ici à leur place. Autant il y a eu de personnes qui ont vécu sous son toit, autant en est-il qui peuvent témoigner de sa préoccupation constante du bien-être de chacun, de son attentive sympathie pour toutes les souffrances, de son industrie à deviner nos besoins, nos goûts même, et de sa délicate générosité à les satisfaire, de son aimable empressement à faire plaisir qui égalait son charitable empressement à faire le bien.

L'année 1865 lui donna une dernière joie maternelle, celle de tenir sur les fonts de baptême les deux enfants premiers-nés du duc de Chartres

et du comte de Paris, deux arrière-petites-filles qui reçurent l'une et l'autre de leur bisaïeule le nom de Marie - Amélie. Mais avant l'automne commencèrent à se manifester chez elle de visibles symptômes d'affaiblissement. Il y avait quelque temps déjà que M. de Mussy, voyant cela venir, ne permettait pas qu'elle se levât le matin d'aussi bonne heure pour entendre la messe. La messe lui était dite dans sa chambre ; l'autel était dressé de manière qu'elle y fit face, sans quitter son lit, en se mettant sur son séant, et ce fut ainsi que, durant la dernière année de sa vie, elle assista chaque jour au saint sacrifice. Même changement, à d'autres égards, dans ses habitudes : elle se promenait moins souvent, moins longuement et avec moins de plaisir ; on avait peine à lui faire prendre une suffisante nourriture ; elle ne se sentait plus la force de tenir sa plume au gré de ses désirs, et le caractère défiguré de son écriture accusait une main tremblante. Elle devenait enfin de plus en plus accessible à cette involontaire tristesse de la nature affaiblie, très-fréquente chez les vieillards. Ne pouvant plus remplir son temps, comme elle le faisait naguère, par la continuité de la lecture ou du travail à l'aiguille, il lui arrivait parfois de connaître, ce qu'elle n'avait jamais connu auparavant, l'ennui de la

solitude. Elle était heureuse et reconnaissante des attentions de ses fils et de la princesse de Joinville, qui venaient passer de longs moments avec elle; les deux filles de M. le duc de Nemours, la princesse Marguerite et la princesse Blanche, lui étaient aussi de grande ressource. L'aînée, à qui elle donnait en souriant le nom de son Antigone, s'était dévouée à elle pour lui rendre dans son intérieur mille petits services, pour l'aider au rangement de ses papiers et lui lire à haute voix quelques-unes de ses lettres, pour l'accompagner au dehors dans quelques-unes de ses promenades, pour prendre place le soir à sa table de whist; la plus jeune, assise à côté du fauteuil de sa grand-mère, l'amusait de ses jeux, de ses questions, des enseignements qu'elle lui fournissait l'occasion de lui donner. Mais tous ces soins lui laissaient encore bien des instants vides dans la journée, et c'est alors que celui qui écrit ces lignes reçut la mission de venir chaque après-midi passer avec elle une heure ou une heure et demie, qui était employée à la lecture et à la conversation. La pensée de la mort revenait fréquemment dans ces entretiens, où la reine me faisait l'honneur de laisser librement échapper devant moi le secret de son âme. Elle sentait, non sans quelque effroi, l'approche du moment suprême, et s'y préparait en redou-

blant ses pratiques pieuses et se recommandant humblement à la miséricorde de Dieu et aux prières de ses amis.

Une grande inquiétude et un grand chagrin, dans cet état physique et moral de la reine, étaient un coup qui ne pouvait manquer d'abrèger ses jours. Ce coup lui fut porté par la maladie et la mort du roi des Belges¹. On ne peut dire que ce prince eût pour sa belle-mère une tendresse véritablement filiale ; ce n'était point dans sa nature : mais il lui avait toujours montré des dehors si aimables et une si soigneuse déférence, qu'il exerçait sur elle une sorte de fascination à laquelle elle ne savait pas résister. Soit à Laeken, soit à Claremont, dans les rares visites qu'il y faisait, elle trouvait une sorte de bonheur dans ses causeries particulières avec lui ; leur commerce de lettres n'avait jamais discontinué jusqu'au dernier temps de la vie du prince, et la nouvelle de sa mort, quoique dès longtemps prévue, plongea la reine dans un morne accablement. La perte d'un gendre qu'elle aimait n'était pas l'unique motif de son extrême chagrin. Le roi Léopold n'était qu'usufruitier du domaine de Claremont, lequel, du jour de sa mort, faisait retour à l'État. Il en résultait

1. 40 décembre 1865.

pour la reine Marie-Amélie la pénible alternative de quitter une demeure dans laquelle elle avait toujours cru finir sa vie, ou d'y rester en vertu d'un vote du parlement britannique. Un moyen terme fut trouvé qui substituait dans la propriété la couronne à l'État, et permettait dès lors à l'auguste exilée de recevoir de la main amie de la reine Victoria ce qu'elle recevait auparavant de celle de son gendre. Mais plus de deux mois se passèrent avant que fût pris cet arrangement, et pendant tout ce temps notre vénérée reine eut à subir des agitations au-dessus de ses forces. Elle était bien résolue à sortir de Claremont; elle avait trop à cœur son honneur et celui de ses enfants pour hésiter à remplir ce devoir. Mais le lien formé par dix-huit ans d'habitude et par tant de chers souvenirs ne pouvait se rompre sans un cruel déchirement. Il fallait l'entendre dire avec un accent douloureux : « Quitter cette chambre où j'ai perdu mon roi ! où il n'y a pas un seul petit coin qui ne me soit cher ! je crois que je mourrai auparavant. » D'autres fois elle disait : « Ce Claremont que pendant un temps j'ai trouvé si ennuyeux, si triste, combien avec le temps j'en étais venue à l'aimer ! Quand j'en sortirai, ce sera pour moi un second exil. Je baiserais les dernières marches du perron. » Elle n'eut pas à le faire ;

mais le coup était porté; le peu qui lui restait de forces avait diminué dans ce trop long combat, et ni l'éloquent hommage rendu à ses vertus et à ses malheurs par le comte de Derby dans la chambre des lords, ni les paroles sympathiques par lesquelles M. Gladstone provoqua le vote favorable des communes, ne purent autre chose qu'amener sur les lèvres de la reine un triste et doux sourire de reconnaissance.

On était au milieu du mois de mars 1866 : elle suivait encore le train ordinaire de sa vie ; elle prenait sa place aux repas, à la table ronde de son salon, et même à sa table de whist : son assistance n'était pas moins régulière aux exercices du carême dans la chapelle, où le P. Didon, jeune dominicain, l'édifiait par sa simple et instructive prédication. Elle l'entendit encore le vendredi 16, et le 19, jour de la fête de saint Joseph, elle communia pour la dernière fois. « Je suis bien aise d'avoir communiqué aujourd'hui, dit-elle après la messe à mademoiselle Müser : j'ai grande confiance en saint Joseph : vous savez qu'il est le patron de la bonne mort. » Ce mot ne signifiait point qu'elle crût toucher à sa fin ; elle se promettait au contraire à cette heure une satisfaction très-grande d'entendre l'abbé Vollot, qui allait arriver de Paris pour lui prêcher une retraite pen-

dant la semaine sainte. L'œil exercé de M. de Mussy ne se trompait pas sur l'état de sa vénérable cliente : il mettait tous ses soins, toutes les ressources de son art à entretenir chez elle les dernières lueurs du flambeau de la vie : il ne le croyait pas toutefois aussi près qu'il l'était de s'éteindre.

Le mardi 20 mars fut le dernier jour où la reine parut le soir dans son salon ; elle eût pu encore y venir le lendemain , mais elle préféra rester dans sa chambre pour entendre la lecture des lettres du duc d'Alençon, parti alors pour sa campagne des îles Philippines. Rien de particulier le jeudi 22 : le docteur insista seulement pour qu'elle restât au lit plus longtemps que de coutume, et ne sortît point de sa chambre. Du reste, elle reçut tout le jour les visites de sa famille, vaqua à ses affaires, lut, écrivit, me fit entrer chez elle à l'heure accoutumée, et dans la soirée se prépara à solenniser par la communion la fête du lendemain qui lui était particulièrement chère : c'était la fête des douleurs maternelles de Marie. Elle n'eut pas cette consolation. M. de Mussy, qui passait les nuits au château, descendu chez elle à sept heures, ordonna du ton le plus absolu que, vu son extrême faiblesse, elle prît immédiatement une tasse de bouillon pour se soutenir. Elle s'y refusa d'abord,

mais finit par obéir avec l'expression d'une tristesse inconsolable. Le docteur eût voulu aussi qu'elle ne quittât pas son lit de toute la journée mais il ne put l'obtenir ; elle tenait trop à ne pas laisser partir le courrier du Brésil sans écrire au comte d'Eu. Elle se leva à onze heures, reçut le général Dumas, arrivé de Paris ce jour-là, pour prendre le service auprès d'elle, vit après lui madame de Finguerlin, venue pour le même objet, et causa assez longuement et gaiement avec elle, se proposant, lui dit-elle, de la revoir dans l'après-midi. Son admirable charité lui prêta même assez de force pour se faire porter dans une chambre voisine, où avait été déposé quelques jours auparavant le général de Chabannes, subitement atteint, dans le salon, d'une attaque de goutte au cœur. Comme il était assez bien remis pour retourner le lendemain en France, elle lui tendit la main avec ces douces paroles : « Je viens dire adieu à mon ami avant son départ. » Ceci se passait entre midi et une heure. Lorsque j'entraï chez elle trois heures après, je fus frappé d'un changement auquel rien de ce qu'on m'avait dit ne m'avait préparé ; je trouvai la reine extrêmement abattue, la tête tombant sur sa poitrine, ne parlant que d'une voix faible et traînante, somnolente enfin et incapable de prêter son attention à l'intéressante

lecture que j'avais commencé à lui faire depuis quelques jours. On obtint vers cinq heures qu'elle se recouchât et prit un peu de nourriture. Elle demanda alors de la lumière, et se mit à lire. M. le duc de Nemours étant survenu lui représenta que c'était plus de fatigue qu'elle n'en pouvait supporter, et lui fit quitter son livre. « Mais promets-moi, lui dit-elle, et que Müser me promette aussi que, si je m'endors, on me réveillera quand mes enfants viendront : je ne veux pas perdre leur visite. » Il fut fait selon son désir : le duc de Nemours et ses filles, seuls présents à Claremont dans la soirée, entrèrent chez elle et y restèrent près d'une heure. La princesse Marguerite crut remarquer que son aïeule, quand elle la quitta, la serra plus étroitement que de coutume entre ses bras, et lui dit : « Prie pour moi, » avec un accent de tendresse extraordinaire.

La reine eut beaucoup de peine à s'endormir ; elle se plaignait d'une forte douleur au côté, et ce ne fut que vers une heure du matin qu'elle trouva un peu de sommeil. Mademoiselle Müser, dont l'œil ne la quittait pas, n'observa en ce moment aucun changement dans ses traits ; mais elle fut effrayée de l'altération qui s'y était opérée en quelques heures, lorsque, au point du jour, elle ouvrit les volets, et elle courut avertir M. le duc de

Nemours. La stupeur et la douleur du prince furent profondes ; il demanda à sa mère, qui venait de s'éveiller, comment elle avait passé la nuit ; elle répondit qu'elle avait beaucoup souffert, demanda à boire, avala un peu de thé, et annonça l'intention de se rendormir. Elle avait encore les yeux ouverts lorsque entra le duc de Chartres, accouru de Ham à toute bride ; elle le reconnut, et lui fit un signe de la main, dernier signe de connaissance qu'elle ait donné. Il se passa un peu plus d'une heure, pendant laquelle l'expression naturelle que reprenait son visage faisait croire qu'elle sommeillait tranquillement. Mais un tiraillement convulsif de la face vint subitement annoncer, à une marque impossible à méconnaître, la lutte suprême qui sépare l'âme du corps. L'abbé Guelle, appelé en toute hâte, commença, mais n'acheva pas les rites sacrés de l'extrême-onction... Il récita le *De profundis*.

La force me manque pour peindre ce qui se passa autour de ce lit, où vingt personnes agenouillées, enfants, petits-enfants, serviteurs, confondaient leurs larmes et leurs sanglots. Sur ce même lit, quelques heures après, l'auguste défunte reposait, vêtue, conformément à sa volonté dernière, de la robe noire dans laquelle, le 24 février, elle avait quitté le palais des Tuileries. J'en

appelle au souvenir de tous ceux qui, comme moi, la virent alors, pour dire si, dans les premiers instants qui suivirent sa mort, ses traits n'avaient pas pris une expression de beauté surnaturelle. Elle demeura ainsi exposée pendant trois jours. Ainsi la vit le duc Philippe de Würtemberg, qui, la joie dans le cœur, arrivait d'Allemagne pour présenter à son aïeule sa jeune et charmante épouse. Ainsi la vit la reine Victoria, venue de Windsor, ce furent ses propres paroles, « pour embrasser une dernière fois son amie. » Ainsi la vit et apprit à la connaître le jeune abbé Vollot, prêtre si éminent et si tôt enlevé à l'Église, qui avait été appelé de France pour parler devant la reine, et qui ne put que nous parler d'elle dans ses émouvantes instructions de la semaine sainte. Il fallut le troisième jour mettre au cercueil cette dépouille vénérée : on eut soin seulement de lui laisser jusqu'au soir la face découverte, pour que le prince de Joinville, qui accourait d'Italie, pût voir encore une fois le visage de sa mère.

Les cérémonies des jours saints ne permirent pas aux funérailles de la reine Marie-Amélie de se faire avec la solennité convenable avant le mardi de Pâques, qui fut le 3 avril. Il en devint plus facile à un grand nombre de Français de passer la mer pour rendre les derniers devoirs à celle qu'ils

avaient autrefois appelée leur reine. Il en vint de tous les rangs et même de toutes les opinions. La messe fut célébrée dans la chapelle de Claremont par le docteur Thomas Grant, évêque de Southwark, aimable et pieux prélat, qui s'honorait de compter la reine parmi ses diocésains, et lui était attaché par le lien d'une affection sincère. Du château de Claremont un long convoi de deuil s'achemina, au milieu du concours empressé et du silence respectueux des populations, vers le caveau sépulcral de Weybridge, où les restes de Marie-Amélie furent déposés dans une tombe touchant à celle de Louis-Philippe, en attendant le jour où les deux cercueils iront prendre côte à côte la place qui, en d'autres temps, leur a été préparée dans la chapelle royale de Dreux.

La reine Marie-Amélie, quand elle mourut, était près d'achever sa quatre-vingt-quatrième année. Dans le cours de sa longue vie, elle avait beaucoup aimé, beaucoup souffert, et, parmi ceux qui conduisirent ses restes mortels à leur demeure dernière, il n'y eut personne qui ne se tint pour assuré que son âme était allée recevoir au sein de Dieu le prix de son fidèle amour et de ses grandes souffrances. Lorsque l'année suivante, le 24 mars 1867, ses enfants, accompagnés de quelques amis, retournèrent à Weybridge pour y

prier et y pieurer sur son tombeau, une même pensée les frappa tous, c'est que la Providence avait agi miséricordieusement envers elle en la retirant de ce monde dans les circonstances où il lui avait plu de le faire. C'avait été une première grâce de l'avoir si paisiblement endormie du sommeil de la mort, et d'avoir ainsi épargné à sa conscience timorée les angoisses de la dernière heure, à sa tendresse maternelle le déchirant adieu de ses enfants. Quelle autre grâce ensuite qu'elle n'eût pas eu à pleurer le petit-fils, si digne de regrets, qui, deux mois après elle, expira si douloureusement sur les rivages de l'Australie ! Et la fin tragique de l'infortuné Maximilien ! Et la destinée non moins accablante réservée à l'impératrice sa petite-fille ! Elle ne vit rien de tout cela, elle ignora toutes ces douleurs, triste partage de sa famille, à laquelle est resté, par une heureuse compensation, le précieux héritage de sa mémoire et de ses exemples.

FIN.

INSCRIPTION GRAVÉE
SUR LA
TOMBE DE LA REINE MARIE-AMÉLIE
DANS LE CAVEAU DE LA CHAPELLE DE WEYBRIDGE

HOC SEPULCHRO CONDITA JACET
MARIA AMALIA REGINA FRANCORUM,
QUE DATA HISCE TEMPORIBUS
IN MEMORABILE VIRTUTUM OMNIUM
ET DOLORUM EXEMPLAR,
CLAROMONTII IN BRITANNIA,
UBI INTER SUOS
MATER UNICE AMANS ET UNICE DILECTA
EXULABAT,
VITAM SANCTISSIMAM PLACIDA MORTE FINIVIT,
DIE MARTII XXIV,^o ANNO DOMINI MDCCCLXVI,
ÆTATIS LXXXIII.

REQUIESCAT IN PACE.

964697

TABLE

PREMIÈRE PARTIE. — NAPLES ET LA SICILE

1782-1814

CHAPITRE PREMIER

Enfance et éducation de Ferdinand IV. — Son mariage avec l'archiduchesse Marie-Charlotte. — Caractère de cette princesse : les vices de son gouvernement n'ôtent rien à ses vertus maternelles. — Soins attentifs et éclairés qu'elle donne à l'éducation de ses enfants. — Enfance de la princesse Marie-Amélie : sa frêle santé et sa précoce intelligence. — Lettre du roi d'Espagne Charles III à sa petite-fille. — Bénédiction de saint Alphonse de Liguori. — Madame d'Ambrosio est donnée pour *asafatta* à la jeune princesse. — Son mérite supérieur. — La régularité introduite par elle dès le principe dans l'éducation est secondée par la reine. — Accord entre Marie-Antoinette et Marie-Caroline pour marier le dauphin de France à la princesse Amélie. — Impression produite sur celle-ci par les morts tragiques de Louis XVI et de Marie-Antoinette. — Sa première communion. — Elle est de bonne heure exercée à la science du sacrifice. — Caractère donné par madame d'Ambrosio à son éducation religieuse. — Développement de son intelligence et étendue de ses connaissances. — Événements de 1798 : marche de Championnet sur Naples; embarquement précipité de la cour pour

Palerme; tempête affreuse au sortir de Naples; mort du jeune prince Albert sous les yeux de sa mère et de sa sœur. — Réaction monarchique dans les provinces de terre ferme, sanglantes exécutions dont elle est accompagnée. — La princesse Amélie atteint l'âge de dix-huit ans, et est affranchie des assujettissements de l'éducation. 4

CHAPITRE II

Voyage à Vienne de Marie-Caroline avec ses filles et le plus jeune de ses fils. — Débarquement à Livourne : la reine y reçoit l'avis trompeur de la victoire des Autrichiens à Marengo; cruel démenti donné le lendemain à cette nouvelle. — Impossibilité de gagner Venise, où elle devait s'embarquer. — Elle se rend par terre à Ancône, et, débarquée à Trieste, n'arrive à Vienne qu'après un voyage de plus de deux mois. — Joie de la princesse Amélie de retrouver ses deux sœurs mariées dans la famille impériale. — Elle commence à écrire régulièrement son journal. — Ses habitudes pieuses et studieuses ne sont point interrompues à Vienne. — La paix de Lunéville, quoique ruineuse pour l'Autriche, permet à la cour quelques divertissements, auxquels la princesse prend part avec l'entraînement de son âge. — Sentiment d'affection universelle qu'elle inspire à la famille impériale; sentiment particulier de l'archiduc Antoine pour elle. — Spectacle intéressant que lui donnent l'ouverture de la diète de Presbourg et la réception de l'archiduc Charles comme chevalier de l'ordre Teutonique. — Pèlerinage de Maria Zell. — La paix d'Amiens achève de dissiper les ambitieuses illusions de Marie-Caroline, et décide son retour à Naples. — Tristes adieux de Schönbrunn; débarquement à Manfredonia. . . . 24

CHAPITRE III

La princesse Amélie reprend à Naples le cours de sa vie régulière et occupée. — Elle éprouve un violent chagrin de se séparer de sa sœur Antoinette, mariée au prince des Asturies. — Elle vit plus rapprochée de sa mère. — Fameux tremblement de terre de 1805. — Les intrigues politiques de Marie-Caroline attirent sur le royaume de Naples la vengeance de Napoléon, vainqueur à Austerlitz. — Retraite précipitée des Russes et des Anglais débarqués à Naples, à l'approche de Masséna. — Ferdinand IV ne

songe point à se défendre : nouveau départ de la cour pour la Sicile. — Lugubres adieux de la princesse Amélie au palais de ses pères, qu'elle ne doit plus revoir. — Triste établissement de la cour fugitive à Palerme. — Rêve prophétique de la princesse Amélie : désespoir que lui cause la mort de sa sœur Antoinette. — La situation déplorable des affaires publiques augmente son chagrin. — Mariage de sa sœur Marie-Christine avec le duc de Genevois. — Préoccupation causée par la menace de l'invasion française. — Arrivée du duc d'Orléans à Palerme : des relations sympathiques s'établissent promptement entre lui et la princesse Amélie. — Elles sont encouragées par le roi et la reine. — Le duc d'Orléans accompagne à Cadix le prince de Salerne : opposition des Anglais au rôle que vient jouer en Espagne le fils de Ferdinand IV. — Voyage sans succès du duc d'Orléans en Angleterre pour rendre plus favorables les dispositions du cabinet britannique. — Difficultés opposées à son mariage lors de son retour à Palerme : elles disparaissent devant la ferme décision de la princesse Amélie, qui devient la duchesse d'Orléans. 36

CHAPITRE IV

Établissement provisoire du duc et de la duchesse d'Orléans au palais de Palerme. — Société française de la duchesse. — Le duc reçoit du gouvernement insurrectionnel d'Espagne le commandement de l'armée de Catalogne et est obligé de le quitter sans l'avoir exercé. — Naissance du duc de Chartres. — Difficultés domestiques avec la duchesse douairière d'Orléans. — Le parlement sicilien se refuse aux demandes exagérées de subsides faites par la couronne; impôts arbitrairement établis par le pouvoir royal; arrestation de cinq des chefs du baronnage sicilien. — Refus ostensible du duc d'Orléans d'adhérer à ces mesures violentes. — Situation douloureuse de la duchesse entre sa mère et son mari, dont elle approuve la conduite. — Remontrances inutilement adressées à la reine par l'ambassadeur anglais lord Amherst : il est remplacé par lord William Bentinck, qui, ne pouvant faire fléchir l'altière obstination de Marie-Caroline, va chercher des pouvoirs plus étendus en Angleterre. — Emportements et grave maladie de la reine. — Retour de Bentinck avec des pleins pouvoirs diplomatiques et militaires. — Ferdinand IV et Marie-Caroline paraissent céder à ses impérieuses sommations. — Efforts inutiles du duc et de la duchesse d'Orléans pour déterminer la reine à se

résigner sincèrement à la nouvelle organisation du royaume. — Naissance de la princesse Louise : longue et dangereuse maladie du duc de Chartres. — Ordre donné par le cabinet anglais à lord William de faire partir la reine de Palerme. — Douleur de la duchesse d'Orléans. — Résolution soudaine de Ferdinand de se ressaisir du pouvoir, et d'entrer en lutte ouverte avec les Anglais. — Occupation militaire de Palerme par les forces britanniques. — Le roi, incapable de soutenir jusqu'au bout le rôle que la reine lui a dicté, charge le duc d'Orléans de transiger en son nom avec Bentinck. — Il est contraint de signifier à la reine l'ordre de quitter la Sicile. — Départ de Marie-Caroline : chagrin profond de la duchesse d'Orléans, qui n'a pu embrasser sa mère. — Naissance de la princesse Marie. — Détresse pécuniaire à laquelle la duchesse est réduite par la malveillance des communes siciliennes. — Le *palazzo d'Orléans* n'en est pas moins le rendez-vous de la société la plus distinguée de Palerme. — Les événements qui se passent en Europe préparent à la duchesse et à son mari un changement de fortune : bataille de Leipzig. — Arrivée d'un vaisseau anglais envoyé de Gènes par Bentinck pour transporter le duc d'Orléans en France. — Le duc va porter ses hommages à Louis XVIII et rentre au palais de ses pères. — Embarquement de la duchesse à bord du vaisseau *la Ville de Marseille* ; son voyage en France jusqu'à Fontainebleau, où elle apprend la mort de sa mère. — Son arrivée au Palais-Royal. 61

DEUXIÈME PARTIE. — LE PALAIS-ROYAL

1814-1830

CHAPITRE PREMIER

État des esprits à la cour lors de l'arrivée de la duchesse d'Orléans à Paris. — Accueil gracieux qu'elle reçoit de Louis XVIII : ses relations sympathiques avec la duchesse d'Angoulême. — Elle accouche du duc de Nemours. — Ses premières réceptions au Palais-Royal : hommage universellement rendu à sa parfaite bienveillance et à la haute dignité de ses manières. — Soirées du Palais-Royal, concerts ; lecture du *Dernier des Abencerrages* et de *Moïse*,

par M. de Chateaubriand. — Le duc d'Orléans est envoyé à *Lyons* avec *Monsieur*, pour arrêter la marche de Napoléon, débarqué à Cannes. — Son retour à Paris : avant d'aller organiser la défense dans les départements du Nord, il fait partir secrètement sa femme et ses enfants pour l'Angleterre. — Lettre de la duchesse d'Orléans à Louis XVIII. — Son débarquement à Douvres : longue anxiété qu'elle éprouve jusqu'à l'arrivée de son mari et de sa belle-sœur. — Empressement de la société anglaise autour du duc et de la duchesse d'Orléans ; leur établissement à Twickenham. — Court voyage du duc d'Orléans à Paris, après la rentrée du roi : il retourne en Angleterre avec la détermination d'attendre d'autres circonstances pour ramener sa famille au Palais-Royal. — Vie retirée et tranquille de la duchesse : soins donnés à l'éducation des enfants. — Inquiétudes causées par les périls que les excès des ultra-royalistes font courir à la monarchie restaurée. — Relations d'amitié avec la famille royale d'Angleterre. — Voyages dans les comtés. — Ordonnance du 5 septembre 1816. — Le duc d'Orléans se décide à rappeler sa famille à Paris, où il l'a précédée. 93

CHAPITRE II.

Treize ans de bonheur domestique commencent pour la duchesse d'Orléans. — Son établissement à Neuilly : jouissance du séjour de la campagne pour ses enfants et pour elle-même. — Son admirable esprit de conduite dans la situation délicate que lui fait l'attitude politique de son mari. — Naissance du prince de Joinville. — Difficultés d'étiquette suscitées aux princes du sang par la hauteur malveillante de Louis XVIII. — Inutile opposition du roi à l'envoi du duc de Chartres au collège Henri IV : conversation entre le roi et le duc d'Orléans ; lettre de la duchesse à Louis XVIII. — Naissance du duc de Penthièvre. — Assassinat du duc de Berri. — Troubles à Paris ; révolution à Naples : tristes réflexions qu'elle inspire à la duchesse d'Orléans. — Morts successives de la duchesse douairière d'Orléans et de la duchesse de Bourbon. — Celle de madame de Vèze nécessite une nouvelle et plus complète organisation de la maison de la duchesse. — Naissance et baptême du duc de Montpensier dans la chapelle des Tuileries. — Le duc d'Orléans est rappelé du château d'Eu par l'imminence de la mort de Louis XVIII. — Récit de cette mort fait par la duchesse d'Orléans. 114

CHAPITRE III

Bienveillance de Charles X envers le duc d'Orléans et sa famille. — Mort de Ferdinand IV : deuil de la duchesse d'Orléans. — Première communion de ses deux filles aînées. — Sacre de Charles X et fêtes qui le suivent. — Arrivée à Paris du prince de Salerne. — La duchesse d'Orléans va visiter à Chambéry sa sœur, la reine de Sardaigne. — Attitude réservée et ferme du duc d'Orléans au milieu des progrès de la réaction ultra-royaliste. — Revue du 29 avril 1827, suivie du licenciement de la garde nationale de Paris : conversation de Charles X avec le duc d'Orléans après cet événement. — Élections de 1827 ; ministère Martignac. — Émancipation du duc de Chartres. — Les princesses Louise et Marie, affranchies de l'éducation, passent sous l'autorité directe de leur mère. — L'instruction religieuse de la princesse Clémentine est confiée à l'abbé Dupanloup. — Mort du duc de Penthièvre : profonde douleur de la duchesse d'Orléans. — Caractère des relations de la duchesse avec les personnes chargées de l'éducation de ses enfants. — Voyages à Eu, temps de vacances et de joie de famille. — Hiver de 1829 : fêtes données aux Tuileries et au Palais-Royal. — Le duc d'Orléans conduit son fils aîné en Angleterre. — Ordonnances du 8 août 1829 : ministère Polignac. — Visite de la dauphine au château d'Eu. — La duchesse d'Orléans se rend à Grenoble, à la rencontre de son frère le roi de Naples, qui va en Espagne marier sa fille la princesse Christine à Ferdinand VII. — Ouverture de la session de 1830 : adresse des 221. — Arrivée du roi de Naples à Paris : bal *napolitain* au Palais-Royal. — Ordonnances du 25 juillet : émotions cruelles du duc et de la duchesse d'Orléans pendant les trois journées de la lutte engagée dans Paris. — Journée du 30 : le duc au Raincy ; succession de scènes douloureuses pour la duchesse à Neuilly ; départ du duc pour Paris dans la soirée. — Il se rend le lendemain à l'hôtel de ville, et appelle à Paris sa famille. — Arrivée nocturne de la duchesse au Palais-Royal. — Elle devient, le 9 août, reine des Français. 113

TROISIÈME PARTIE. — LES TUILIERES

1830-1848

CHAPITRE PREMIER

La reine est plutôt effrayée qu'éblouie du changement de sa fortune, — État du Palais-Royal dans les premiers jours du règne : la reine triomphe de la difficulté d'y obtenir le respect. — Misères sans nombre soulagées par sa charité dans toute la France. — Les députations venues de toutes les parties du royaume emportent toutes une heureuse impression de son accueil. — Revue de la garde nationale du 29 août : enthousiasme universel, consécration populaire de la nouvelle royauté. — Péril réservé à cette royauté par le procès des ministres de Charles X. — Émeute du 18 octobre : envahissement nocturne du Palais-Royal ; sombres appréhensions de la reine pour l'avenir. — Son cœur est soulagé en voyant les têtes des ministres et l'honneur de la révolution sauvés. — Réflexions de la reine, dans son Journal, sur les événements de l'année qui vient de finir. — Assistance de la famille royale au bal donné à l'Opéra en faveur des indigents. — Le scandale légitimiste de Saint-Germain l'Auxerrois amène la profanation et le pillage de l'église, suivis de la démolition de l'archevêché. — Douleur et humiliation profondes ressenties par la reine. — Avènement de Casimir Périer au ministère : relations de charité entre la reine et la femme du premier ministre. — Première campagne de mer du prince de Joinville sur l'*Artémise* : le duc d'Orléans et le duc de Nemours entrent en Belgique dans les rangs de l'armée française, dont la présence amène la retraite des Hollandais. — La reine Hortense au Palais-Royal. — Le roi va avec sa famille s'établir à Saint-Cloud. — Émeute de la Pologne ; le roi est insulté et menacé dans le Palais-Royal : translation du siège de la royauté aux Tuileries. 193

CHAPITRE II

Le roi et la reine, par le voisinage de leurs appartements, confondent beaucoup plus leur existence aux Tuileries qu'au Palais-Royal. — Rendez-vous journalier des aînés de la famille dans le cabinet de

leur mère : le *club*. — Tranquille achèvement de l'année 1831. — Froissement causé à la reine par la discussion de la loi sur la liste civile. — Fêtes brillantes des Tuileries : succès de la princesse Louise et de la princesse Marie. — Complot de la rue des Prouvaires. — Première apparition du choléra à Paris : le duc d'Orléans à l'Hôtel-Dieu et dans les autres hôpitaux ; active et inépuisable charité de la reine et des princesses. — Le roi s'établit à Saint-Cloud : il est rappelé à Paris par la formidable insurrection des 5 et 6 juin. — Anxiété de la reine pendant la promenade qu'il fait sur les boulevards. — Autre cause d'inquiétude pour elle dans la présence de la duchesse de Berri en Vendée. — Mariage de la princesse Louise avec le roi des Belges : pénibles adieux de Compiègne. — Chagrin profond de la princesse Marie ; tendresses que lui prodigue sa mère. — M. Gallard, confident des tristesses religieuses de la reine. — Ministère du 11 octobre. — Arrestation de la duchesse de Berri. — Premier attentat contre la vie du roi, pendant qu'il se rend à la Chambre des députés : douloureuse émotion de la reine. — Siège de la citadelle d'Anvers : part honorable prise par le duc d'Orléans et le duc de Nemours aux fatigues et aux périls de ce siège. — Voyage du roi dans le département du Nord : consolations que ce voyage apporte au cœur de la reine. 218

CHAPITRE III

Calme de l'année 1833 comparée aux précédentes. — Deux voyages de la reine à Bruxelles. — Elle accompagne le roi dans celui qu'il fait en Normandie. — Séjour à Fontainebleau. — Symptômes orageux dès les premiers jours de 1834. — Journées d'avril à Lyon et à Paris. — Angoisses de la reine. — Longue suite de tracasseries ministérielles, dans lesquelles la reine s'associe aux ennuis du roi. — Elle cesse de pouvoir écrire son Journal. — Nouveaux complots : attentat de Fieschi ; déchirantes émotions de la reine dans les salons de la Chancellerie. — Lugubre cérémonie des Invalides. — Séjour d'automne au château d'Eu. — Le duc d'Orléans à Mascara. — Premiers succès scolaires du duc d'Aumale : brillants examens du prince de Joinville à Brest, suivis de sa campagne à bord de la *Sirène*. — Voyage du duc d'Orléans et du duc de Nemours en Allemagne : projet de mariage du premier avec l'archiduchesse Thérèse ; l'attentat d'Alibaud met fin aux négociations entamées. — Attentat de Meunier. — Tentative d'embaui-

chage du prince Louis Bonaparte sur la garnison de Strasbourg. — M. Bresson négocie à Berlin le mariage du duc d'Orléans avec la princesse Hélène de Mecklenbourg. — Célébration de ce mariage à Fontainebleau. — Ouverture des galeries de Versailles. — Mariage de la princesse Marie avec le duc Alexandre de Wurtemberg. 242

CHAPITRE IV

Satisfaction causée à la reine par la réouverture de Saint-Germain l'Auxerrois. — Motifs qui la laissent attachée à la paroisse de Saint-Roch : l'abbé Olivier. — Refus constant de la reine de permettre la publicité de ses œuvres de charité. — Incendie de la maison de la princesse Marie à Gotha. Les alarmes de sa mère sont dissipées par son arrivée à Paris. Elles renaissent après ses couches. — Naissance du comte de Paris. — Expédition contre le Mexique; le prince de Joinville reçoit le commandement de *la Créole*. — Départ de la princesse Marie pour l'Italie; sa mort à Pise : ses funérailles à Dreux. — La *coalition* : tristes réflexions inspirées à la reine par cette manœuvre parlementaire. — Émeute du 12 mai : elle met fin à un long interrègne ministériel. — Clémence du roi envers Barbès. — La mort de M. Gallard affecte douloureusement la reine. — Rejet de la dotation demandée à la Chambre des députés pour M. le duc de Nemours : la reine en est profondément attristée et humiliée. — Chute du ministère du 12 mai : ministère du 1^{er} mars 1840. — Mariage du duc de Nemours avec la princesse Victoire de Saxe-Cobourg. — Le duc d'Orléans et le duc d'Aumale prennent part à l'attaque du *Teniah de Mouzaïa*. — Départ du prince de Joinville pour Sainte-Hélène. — La question d'Orient devient menaçante pour la paix de l'Europe. — Débarquement et arrestation du prince Louis Bonaparte à Boulogne. — Coup de vent essuyé par le roi sur *le Vélôte*. — Attentat de Darmès. — Retraite de M. Thiers : formation du ministère du 29 octobre. — Naissance du duc de Chartres. — Le prince de Joinville conduit les restes de Napoléon aux Invalides : maladie prise par la reine à cette cérémonie. — Tranquillité de l'année 1841 : baptême du comte de Paris à Notre-Dame. — Élections de 1842. — Mort fatale du duc d'Orléans. — Récit de cette mort écrit par la reine elle-même. 266

CHAPITRE V

Long et douloureux retentissement de la mort du duc d'Orléans dans la vie de la reine : elle multiplie ses pratiques de piété. — Situation nouvelle faite au duc de Nemours. — Départ du prince de Joinville pour Rio de Janeiro et du duc d'Aumale pour l'Afrique. — Prise par celui-ci de la smalah d'Abd-el-Kader. — Le prince de Joinville revient marié à la princesse Françoise du Brésil. — Mariage du duc d'Aumale avec la princesse Caroline, fille du prince de Salerne; — du duc de Montpensier avec l'infante Luisa Fernanda. — Faits d'armes de Tanger et de Mogador : le prince de Joinville reçoit le commandement de l'escadre de la Méditerranée. — Le duc d'Aumale, gouverneur général de l'Algérie. — La reine jouit du nombre de ses petits-enfants. — Sa visite à la Grande Trappe. — Ses sombres pressentiments sur le tour que prennent les affaires. — Mort de Madame Adélaïde. — Commencement de l'année 1848 : la reine voit avec un profond chagrin le prince de Joinville partir pour l'Algérie. — Le 24 février. Attitude admirable de la reine dans le cabinet du roi. — Triste départ des Tuileries : halte à Saint-Cloud et à Trianon; arrivée à Dreux. — Dernière visite de la reine aux sépultures royales. — Consternation du roi en apprenant les scènes de la Chambre des députés; résolution prise de gagner au plus tôt la côte pour s'y embarquer. — Halte à Melleville : le fermier Renard. — Arrivée à Honfleur, où le roi ne peut s'embarquer; il se rend à Trouville. — Séjour solitaire de la reine dans la petite maison de Notre-Dame de Grâce. — Le roi vient l'y retrouver. — Le paquebot anglais *l'Express* est mis à leur disposition et les conduit sains et saufs à Newhaven. — Lettre de la reine Victoria qui leur offre le château de Claremont. 305

QUATRIÈME PARTIE. — CLAREMONT

1848-1866

CHAPITRE PREMIER

L'auteur, dans cette dernière partie de son récit, a été le témoin constant de ce qu'il raconte. — Détresse de la famille royale au

commencement de son séjour à Claremont. — Premières douleurs de l'exil : souffrance causée à la reine par ce qui se passe en France et en particulier par les jugements portés sur le roi. — Heureuse arrivée du prince de Joinville et du duc d'Aumale. — Impression douloureuse produite par la loi de bannissement, et peu après par les saignantes journées de juin. — La reine obtient la consolation du service divin célébré à Claremont. — Visite de la reine des Belges et son heureuse influence sur les exilés. — Maladie du *plomb* : la reine en est atteinte; établissement temporaire à Richmond. — L'état de la reine s'aggrave : sa lettre au duc de Montpensier. — Tristesse du 1^{er} janvier 1849. — La reine, que l'on croyait rétablie, retourne à Claremont et y donne bientôt de nouvelles inquiétudes : le docteur Chomel est mandé. — La reine, en voie de guérison définitive, achève de se rétablir à Saint-Leonard's, au bord de la mer. — Hommages apportés au roi par un grand nombre de visiteurs venus de France, pendant les trois mois passés à Saint-Leonard's : disposition d'esprit dans laquelle il les reçoit. — Second voyage de la reine des Belges, qui vient accompagnée de la duchesse d'Orléans. — Automne tranquille à Claremont : visite du roi à sir Robert Peel. — Déclin progressif de la santé du roi dans les premiers mois de 1850. — Il retourne à Saint-Leonard's sans en ressentir aucun bénéfice. — Nouveau voyage de la reine des Belges, non moins malade que son père, qu'elle vient voir pour la dernière fois. — Première communion du comte de Paris dans la chapelle française de Londres : émotion du roi. — Nouveaux progrès de sa maladie : la reine, avertie de l'imminence du danger, en prévient elle-même le roi, qui reçoit les derniers sacrements : spectacle d'édification qu'il donne en mourant à sa famille. — Douleur profonde et courage admirable de la reine. — Funérailles du roi à Weybridge. 345

CHAPITRE II

Progrès de la maladie de la reine des Belges : pressentiments douloureux de sa mère, qui arrive à Ostende pour la voir mourir. — Deuil profond de la famille royale : deuil de la Belgique. — La reine, de retour à Claremont, y organise sa maison : service d'honneur auprès d'elle; ses dames. — Les généraux Dumas et de Chabannes sont chargés tour à tour de la tenue de la maison : le duc de Montmorency et le comte Anatole de Montesquiou s'associent de temps en temps à leur service. — Mademoiselle Mûser. — Emploi hab-

tuel des journées de la reine : distribution régulière de son temps. — Rejet de la proposition Creton par l'Assemblée législative : la reine souffre du chagrin de ses fils. — Elle prend un vif intérêt à la grande exposition de Londres. — Voyage et séjour en Écosse. Premier anniversaire de la mort du roi. — Pourparlers sur la *fusion* : dispositions personnelles de la reine à l'égard de cette mesure. — Impression qu'elle reçoit du coup d'État du 2 décembre 1851 et des décrets du 22 janvier 1852. — Retour du duc d'Aumale, après un an de séjour à Naples. — Villégiature de la reine à Teignmouth. — Accident de la duchesse d'Orléans près de Lausanne : la reine se rend auprès de sa belle-fille. — Elle promet au duc de Montpensier d'aller passer à Séville l'hiver de 1853 à 1854. — Incidents de ce voyage : la reine tombe malade à Genève ; son arrivée à Cadix le 14 novembre 1853. — Charme qu'elle trouve au séjour de Séville : efforts sans succès du duc de Montpensier pour l'y retenir. — Retour en Angleterre. — Importance croissante que prennent dans l'existence de la reine les soins exigés par sa santé. — Le rigoureux hiver de 1855 passé à Claremont lui inspire le désir d'aller passer le suivant en Italie. — Établissement à Cornigliano, puis à Nervi, dans la rivière de Gènes. — Grave et longue maladie de la reine : les princes ses fils accourent d'Angleterre auprès d'elle. — Facilités et agréments de Nervi pour sa convalescence. — Ressources offertes à la reine par le voisinage de Gènes. — Visite de M. le comte de Chambord. — Le voyage de Nervi est le dernier de la reine sur le continent dans l'intérêt de sa santé. — Elle traverse une seule fois encore la mer pour assister au mariage de sa petite-fille la princesse Charlotte avec l'archiduc Maximilien. — Petite fête du 24 août 1857. — Coups successifs portés à la reine par la mort de la duchesse de Nemours et par celle de la duchesse d'Orléans. 387

CHAPITRE III

Tranquillité des dernières années de la reine Marie-Amélie. — Ressources offertes à sa piété par l'organisation plus complète de la chapelle de Claremont. — Elle fait quelques voyages dans l'intérieur de l'Angleterre. — Adoption définitive de Tunbridge-Wells pour sa résidence d'été. — Les petits-fils de la reine la quittent l'un après l'autre pour aller occuper au dehors leur activité. — Exposition universelle de 1862 : séjour de la reine à Holland-House. — Mariages de ses petits-enfants. — Grave maladie du duc de

Montpensier à Wood-Norton. — L'empereur et l'impératrice du Mexique à Claremont. — Travail constant de la reine pour le perfectionnement de son âme. — Son humilité. — Son esprit de mortification. — Sa charité. — Exemples : la famille irlandaise de Kingston. — Le groom du duc de Chartres. — La bossue du pont de la Mole. — Attentive bienveillance de la reine pour toute sa maison. — Baptême des deux petites Marie-Amélie. — Affaiblissement sensible de la reine dans l'automne de 1865. — Mort du roi des Belges : chagrin de la reine. — Agitation pénible que lui cause la pensée d'être obligée de quitter Claremont. — Le déclin de ses forces se précipite pendant le mois de mars 1866. — Ses dernières journées. — Sa mort et ses funérailles. — Douleurs que sa mort lui a épargnées. 436







